République Algérienne Démocratique et Populaire
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR
ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
Université Mouloud MAMMERI de Tizi-Ouzou
*** * * * * * ***
FACULTÉ DES LETTRES ET DES LANGUES
Département de Français

Thèse de doctorat

- École doctorale Algéro-Française-

Spécialité : **français**
Option : sciences du langage

Présentée par :

M. CHIBANE RACHID

Volume 1

Thème :

« Culture jeunes et plurilinguisme à Tizi-Ouzou : pratiques francophones d'un micro-réseau social. »

Devant le jury composé de :

-M. Haddadou Mohand-Akli, professeur, UMMTO,Algérie, Co-rapporteur.
-M. Bulot-Thiery, professeur, université de Rennes 2 France, Co-rapporteur.
-M. Zaboot-Tahar, Professeur, UMMTO, Algérie, Président.
-Mme Rispail-Marielle, Professeur, université de Saint-Etienne France, Examinatrice.
-Mme Sadat-Ouardia, Professeur, Université d'Alger, Algérie Examinatrice.
-M. Boualili-Ahmed, MCA, UMMTO Algérie, Examinateur.

Soutenue le : 4 novembre 2015

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de thèse, M. Haddadou Mohand Akli. Pendant ces cinq années, il a su orienter mes recherches, tout en me laissant la liberté de suivre mes intuitions. Qu'il soit aussi remercié pour sa gentillesse, sa disponibilité permanente et pour les nombreux encouragements et conseils qu'il m'a prodigués. Si cette thèse a pu aboutir, c'est grâce à son soutien. Cette recherche ayant été entreprise dans le cadre d'une cotutelle, je ne peux me garder d'adresser des remerciements à mon co-directeur de thèse Bulot Thierry, qui a su lors des stages effectués à Rennes 2, me relancer à plusieurs reprises pour terminer ma thèse. Je remercie aussi les membres du jury qui ont accepté d'examiner ce travail. Je suis surtout reconnaissant envers M. Zaboot Tahar, pour son soutien et ses encouragements lors de la réalisation de ce travail. Je désire tout sincèrement remercier mes amis, qui ont chacun témoigné de l'intérêt à chaque étape de ce parcours. Un grand merci surtout à Elhocine Rabah, pour le temps qu'il a consacré à la relecture de ce manuscrit et a y apporté des corrections et des remarques très judicieuses. Je n'oublie pas ma femme, que je remercie pour sa douce présence, sa patience, et sa compréhension à toute épreuve. Je termine en remerciant les personnes par lesquelles j'aurais dû commencer : mes parents qui, même de loin, m'ont toujours offert leur irremplaçable et inconditionnel soutien. Cette thèse est un peu la leur aussi.

DEDICACES

Je dédie cette thèse à :

-ma famille,
-ma femme Zohra,
-mon fils Selyane,
-mes amis : Hamdi Mehdi,
Oumeddah Boujemaa,
Elhocine Rabah, Lakhdari
Mourad, Akir Kader,

-mes collègues,

-mes étudiants (es)

Sommaire

Introduction générale.....01

Partie I

Chapitre I : contours historique et linguistique

2.0 Introduction partielle..... 14
2.1.1 Repères historiques 16
2.2.5 Tizi-Ouzou après l'indépendance 31
2.2.6 Principaux quartiers de la ville de Tizi-Ouzou 32
3.1.1 La politique linguistique de l'Algérie 38
3.1.2 Les grandes étapes de l'arabisation du système éducatif 42
3.1.3 Les réalités sociolinguistiques de l'Algérie 42
3.3.1 Français, langue étrangère en Algérie (aperçu historique)..... 48
3.3.2 L'école coloniale en Algérie 49
3.3.3 Période de 1830 à 1883 50
3.3.4 Période de 1883 à 1962 51
3.3.5 Statut de la langue française en Algérie indépendante..... 53
3.3.6 Le Français dans le système éducatif algérien 55
3.5 Conclusion partielle 59

Partie II

Chapitre I : Cadrage théorique

4.0 Introduction partielle.....62
4.1 Saussure ou la révolution linguistique.....64
4.4 La sociolinguistique urbaine.....70
4.5 La sociolinguistique urbaine et la culture jeune.....73
5.1.3 Les pratiques culturelles des jeunes 89
5.1.4 La culture jeune, une quête de légitimité dans l'espace urbain 90
5.1.5 La culture jeune, de l'illégitimité à la valorisation de soi 92
5.1.6 Les graffiti, un instrument de visibilité pour les jeunes 94
5.1.7 Le rap, un moyen de revendication 95
5.2 Attitudes, origines et histoire du mot 97

5.2.1 Les attitudes langagières 97
5.2.2 Les représentations langagières.....99
5.3 Le concept de l'identité.....100
5.4 Conclusoion partielle.....107

Chapitre II : Cadrage méthodologique

6.0 Introduction partielle 110
6.1.2 L'échantillon..... 113
6.1.3 Le premier moment de l'enquête 114
6.1.4 Le questionnaire 115
6.2 Le deuxième moment de l'enquête 123
6.3 Le troisième moment de l'enquête.....127
6.4 Quatrième moment de l'enquête.....131
6.4.3 L'entretien.....133
6.5 Conclusion partielle.....135

Partie III

Chapitre I : plurilinguisme et usages des langues à Tizi-Ouzou

7.0 Introduction partielle 137
7.1 Résultats de l'enquête 138
7.1.1 Résultats des données du questionnaire 138
7. 2 Le contact des langues dans une réalité plurilingue..... 141
7.2.1 Evaluation du plurilinguisme des locuteurs selon le sexe..... 142
7.3 Usages des langues..... 145
7.5 Les attitudes à l'égard de la langue française 160
7.6 Conclusion Partielle 166

Chpitre II : Analyse des graffiti de la ville de Tizi-Ouzou

8.0 Introduction partielle 169
8.1 Objectifs de cette enquête 171
8.1.2 Faire le portrait des écrits manuscrits illégaux 174
8.1.3 Considérations linguistiques : choix graphiques 175
8.1.5 Comment saisir le sens des graffiti inscrits sur les supports offerts par le contexte de la ville de Tizi-Ouzou? 177
8.2 Graffiti identitaires et non identitaires 178
8.2.2 Graffiti tizi-ouziens, entre slogans politico-contestataire et déclarations sentimentales 187
8.2.3 Distribution des graffiti, centre ville/ périphéries de la ville 193
8.3 Les graffiti tizi-ouziens et les espaces de la ville 210
8.4 Conclusion partielle 212

Partie IV

Chapitre I : Analyse des textes des rappeurs tizi-ouziens

9.0 Introduction partielle 215
9.1 L'emprunt 216
9.2 L'interférnce 229
9.3 Alternance codique 231
9.4 Mélange codique (code mixing) 234
9.5 Le verlan 239
9.5.1 La troncation 239
9..5.2 Le néologisme 242
9.5.3 La siglaison 244
9.5.4 La métaphore 246
9.6 Des mots pour échapper au contrôle social 248
9.7 Des obscénités pour exorciser le mal 253
9.8 De la dévalorisation de l'autre comme quête de légitimité dans l'espace public 257
9.9 Conclusion partielle 259

Chapitre II : Analyse des expressions propres aux jeunes tizi-ouziens

10. Introduction partielle.....261

10.1 Drogues et pratiques illicites..... 264
10.2 Les relations groupales des jeunes 268
10.3 L'image de l'autre.....269

10.4 Critiques, insultes et embêtements..... 272
10.5 Violence symbolique contre l'ordre établi.....274

10.6 Le paraître chez les jeunes tizi-ouziens.....276

10.7 Désignation d'objets et de voitures..... 278
11 Analyse des résultats de l'entretien semi-directif 280
11.1 Les jeunes tizi-ouziens el leurs langues 280
11.4 Le quartier, refufe linguistique.....284
11.5 Les langues et les espaces de la ville de Tizi-Ouzou 286
11.6 Conclusion partielle.....294

Chapitre III: Discussion des résultats de la recherche

12. Discussion des résultats de la recherche 297
12. 1 Plurilinguisme et usages du français chez les jeunes tizi-ouziens 299
12.2 Analyse de quelques graffiti de la ville de Tizi-Ouzou 301
12.3 Le rap à Tizi-Ouzou 302
12.4 Le langage des jeunes et la norme, la fonction cryptique de ce langage 305

13.Conclusion générale.....308

14. Bibliographie des références citées.....316

Introduction générale

1. Introduction générale

La question du plurilinguisme et de la culture jeune dans la sociolinguistique n'est pas nouvelle, loin s'en faut. Les recherches pour en rendre compte ne manquent pas, innombrables sont les thèses qui se sont attachées à analyser le plurilinguisme et les jeunes. Pourtant, combiner dans une étude en sociolinguistique urbaine la problématique classique du plurilinguisme à celle de la culture jeune, peut correspondre à une aventure épistémologique et phénoménologique sans issue. Les pratiques culturelles propres aux jeunes ne peuvent fonctionner et exister réellement, en dehors des pratiques langagières. Ces pratiques sont d'essence plurilingue, puisque les jeunes aujourd'hui évoluent dans un univers qui diffuse, impose la culture de l'autre et adoptent naturellement la langue ou les langues qui la transmettent.

De la sorte, les jeunes ont une volonté et une passion qui consiste à crypter, à inventer un langage et des pratiques culturelles déplaisants, suscitant la réticence des adultes. Cette culture jeune se développe et évolue, particulièrement, dans le milieu urbain. Cela permet aux jeunes évoluant dans le milieu urbain d'affirmer leur appartenance aux espaces de la ville. L'appropriation des espaces de la ville à travers les pratiques langagières des jeunes est, en tout premier lieu, fonction des enjeux sociaux qui s'y déroulent. Les fins du parler jeune varient en fonction des interlocuteurs ; elles peuvent être identitaires, cryptiques ou ludiques. Les usagers de ce parler tentent soit d'affirmer leur appartenance à une couche sociale marginalisée, soit de rendre leurs discours mystiques devant un intrus, soit de suivre l'air du temps.

En effet, notre recherche s'inscrit en « sociolinguistique de crise » (BULOT T., 2008 : 1) qui fait de cette orientation particulière de la discipline un domaine où l'étude des pratiques socio-langagières se concentre sur les situations de tensions et de conflits sociaux, où le « *discours sur les langues permet de saisir les tensions sociales, les faits de ségrégation, la mise en mots des catégories de la discrimination* » (BULOT T., 2008 : 2). La sociolinguistique urbaine, une discipline qui étudie les rapports entre espace et pratiques langagières, considère la ville comme un espace social qui agit sur la langue : « *la ville n'est donc pas seulement un espace géographique, c'est aussi et avant tout un espace social de la mise en présence de langues différentes* » (ROBINEAU J., 2010 : 6). Dans ce sens, la ville se présente tel un terrain privilégié pour observer des pratiques langagières plurilingues, quotidiennes, particulièrement à travers l'observation de pratiques sociales et de pratiques de l'espace.

De plus, cette recherche est contextualisée dans la ville de Tizi-Ouzou où coexistent plusieurs langues, ce paysage linguistique dont jouit cette ville témoigne de la situation du plurilinguisme. Le paysage sociolinguistique de la ville de Tizi-Ouzou représente bien cette réalité. Nous pouvons constater l'importance du kabyle et de l'arabe dialectal (langues maternelles), ainsi qu'une présence pertinente de la langue française dans les interactions professionnelles, interfamiliales et entre amis. C'est dans la ville plurilingue que le besoin d'affirmation identitaire se fait sentir le plus :

> « *La ville en effet, et plus encore la ville plurilingue est génératrice de formes linguistiques spécifiques marquées par le mélange des cultures et répondant généralement entre autres choses à un besoin d'affirmation identitaire* » (BARNECHE S., 2005 : 58).

Ce travail de doctorat se situe dans une certaine actualité politique, en relation à l'ensemble des réflexions et prise de position au sujet des jeunes algériens (aspiration au changement sociopolitique, formation, programmes d'insertion de jeunes délinquants, enseignement et création d'emploi, etc.), et du statut des langues en présence en Algérie. Nos divers contacts avec les jeunes tizi-ouziens, et la connaissance que l'on a pour leurs univers (des attaches susceptibles de fonder un lien de confiance mutuelle), pour leurs pratiques culturelles fécondes de spécificités linguistiques, en réel " discordance" avec la culture populaire ou celle dite officielle, ont créé en nous cette idée de travailler sur le plurilinguisme et la culture jeune à Tizi-Ouzou. Cette thèse propose une analyse du rôle des discours des jeunes tizi-ouziens dans les rapports intra-urbains, et l'impact qu'ils peuvent avoir sur les tensions identitaires.

L'hypothèse de travail est que les discours des jeunes tizi-ouziens sont la marque d'un lieu de relégation et d'enfermement, de stigmatisation, du brouillage et du malaise social et psychologique. Lors de nos observations sur le terrain, nous avons fait l'expérience personnelle de ce rapport citadin et rural (l'attachement viscéral des jeunes à leurs quartiers). Ainsi, le rapport de soi à l'autre est souvent marqué par une forme de discrimination visant à se valoriser et à rejeter l'autre. Dans ce sens, les pratiques culturelles des uns et des autres peuvent avoir l'impression de se trouver en situation de discrimination. Chaque individu devra en l'occurrence accomplir un effort constant afin de se construire une identité qui pourrait lui assurer un positionnement dans un espace social. La langue peut être dans ce sens un moyen efficace de la construction de l'identité.

Plusieurs disciplines se sont intéressées à l'analyse des situations plurilingues, dans différents contextes où il y a contact des langues. « *La sociolinguistique urbaine analyse les phénomènes linguistiques en tant que phénomène inhérent à la ville* » (BARNECHE S., 2005 : 58). L.-J. Calvet, place la ville au cœur des phénomènes linguistiques observés en les analysant autour de trois grands thèmes : « *la ville comme facteur d'unification linguistique, la ville comme lieu de conflit des langues, et la ville comme lieu de coexistence et de métissage linguistique* » (CALVET L.-J., 1994 : 56).

La ville est de ce fait, le lieu par excellence des contacts de langues ; l'urbanisation et les migrations font converger vers les grandes cités des locuteurs qui viennent avec leurs langues et créent ainsi du plurilinguisme. Ces situations ont mené à une sorte d'urbanisation de la linguistique, à des études de terrain que l'on a classées sous l'étiquette générale de ″sociolinguistique urbaine″ (*Ibid*. : 39).

Ces études peuvent se ramener à trois grands courants : le premier concerne l'analyse des rapports entre les langues dans les villes plurilingues (études sur le corpus, le statut entre les langues, ou bien sur les deux au même temps). Le second courant, concerne la ville définie par sa « *mise en mots* » ou bien par l'appropriation des lieux à travers la langue. Cette approche repose sur l'idée que l'espace n'est pas une donnée, mais une construction sociale, approche illustrée par les travaux de T. Bulot. Le troisième courant, concerne la ville considérée comme productrice lexicale, on peut citer comme exemple : les études sur le langage des jeunes dans les cités, les banlieues, le verlan dans le domaine du français, etc.

Notre recherche s'inscrit inévitablement dans cette triple problématique : nous nous intéressons aux réalités sociales proprement urbaines avec lesquelles les pratiques linguistiques entrent dans un rapport dialectique. Nous considérons aussi l'espace urbain comme lieu particulier d'échanges langagiers, de mise en mots du réel social, politique et historique, etc. Ces discours reflètent la réalité urbaine, ils sont dits sous plusieurs formes linguistiques. En cela, nous nous intéressons aussi au métissage linguistique, c'est-à-dire à l'action produite par l'urbanisation sur les formes linguistiques elles-mêmes.

Aussi, les pratiques langagières des jeunes tizi-ouziens sont nettement le lieu d'une quête d'identité produite dans l'espace social qui est le milieu urbain. Selon L.-J. Calvet, si la ville est un facteur d'unification linguistique (elle répond aux besoins de communication), ne peut, tout de même, compenser le besoin d'affirmation et d'expression identitaire. Au contraire, elle semble l'aggraver comme le souligne T. Bulot :

> « *La ville est à la fois un espace commun, un espace unifiant mais aussi un espace de ségrégation, de relégation et des parlures et des populations ; un espace où rejeter les discriminations passe par la construction – notamment par les mots d'une identité positive, active et légitime. La ville est au final ce qui produit certes de la diversité sociolinguistique, et partant des identités multiples, mais plus encore la dynamique permettant de les concevoir* » (BULOT T., 2007 : 33).

Les chercheurs qui œuvrent dans ce domaine tentent donc, d'établir des liens entre les pratiques linguistiques et l'expression identitaire et des liens entre les facteurs socio-psychologiques et langagiers et l'expression identitaire. Ceci, dans la mesure où une meilleure connaissance de ces liens permettrait de mieux circonscrire comment les individus se comportent sur le plan langagier et identitaire dans des contextes de contact des langues différents. Dans cette thèse, nous nous intéressons à la culture jeune et ses différentes implications socio-langagières. Elle concerne plus spécifiquement la manière selon laquelle les jeunes tizi-ouziens construisent leur identité, notamment dans le contexte plurilingue qui caractérise la ville de Tizi-Ouzou. Cette construction n'est pas exempte d'une tension entre l'appartenance au milieu urbain et l'intégration à la société plus large dans laquelle elle s'inscrit.

La culture des jeunes a une composante qu'il ne faut pas perdre de vue, à savoir la langue. Les jeunes s'insurgent contre les normes sociales et langagières dominantes, et tentent de créer un parler qui leur est propre. Ils marquent leur différence en donnant naissance à un nouveau langage qui est motivé par l'esprit d'appartenance à un réseau social méprisé et stigmatisé. C'est dans l'espace urbain que se forme un nouveau langage, signe d'un groupe social marginalisé, du fait que la ville est un univers conflictuel, un conflit linguistique apparaît, au même titre qu'un conflit social. Les pratiques linguistiques des jeunes sont dans une large mesure écartées de la norme, et ce, à cause des facteurs extralinguistiques qui ont contribué à former un marché linguistique à part. Les locuteurs ne maîtrisant pas la norme ou ne possédant pas la langue standard se trouvent donc, exclus de l'univers social où elle est pratiquée. ″Ils puisent leur langage dans un marché linguistique sanctionné, puisque est différent du marché de la culture légitime″. Leur échange linguistique est, par la suite, non seulement destiné à être déchiffré et compris mais il est aussi porteur de leur stigmate social.

La sociolinguistique urbaine accorde un intérêt particulier à l'altérité où la culture urbaine laisse son empreinte sur les matrices discursives, à la socialisation où les tensions sociales sont mises en mots et à l'habitus qui inscrit les pratiques langagières dans un rapport de dominance comme l'affirme T. Bulot :

> « *Une sociolinguistique urbaine est avant tout celle de l'urbanisation sociolinguistique. […] il s'agit de poser que l'évaluation et l'identification des formes dites et / ou perçues comme spécifiques à un espace urbain donné concourent à le produire, à l'organiser tout autant que les structures socio spatiales.* » (BULOT T., 2002 : 93)

Dans la perspective de la sociolinguistique urbaine, l'espace est conçu comme une aire à la fois matérielle et symbolique, où les groupes sociaux affichent des attitudes plus ou moins homogènes. Il est « *la combinaison de plusieurs (c'est-à-dire au moins de deux) éléments des lieux qui sont des repères également matériels ou symboliques concourant à la sémiotisation sociale de l'aire géographique citadine.* » (*Ibid.* : 91).

L'objectif de cette discipline est de cerner en grande partie les fonctionnements sociaux de la ville, et ce, à travers l'étude des pratiques langagières spécifiques des milieux urbains, mais aussi et surtout les représentations de ces pratiques telles qu'elles sont mises en mots par les locuteurs eux-mêmes et les autres. La sociolinguistique urbaine, comme nous le soulignons *supra*, servira de cadre théorique à notre recherche, car elle éclaire pour nous le lien entre ancrages urbains, représentations socio-langagières et processus identitaires. Elle offre de ce point de vue une conception très appropriée pour nous des espaces de la ville :

> « *Les sens des territoires urbains sont ceux qui procèdent spécifiquement et respectivement des relations entre les différents groupes sociaux, ils sont les discours tenus autour de la nécessité concomitante de s'identifier et de se différencier.*

Rapportés au langagier, ils sont le produit de la confrontation entre les lieux, entre les discours tenus sur les lieux (leur valeur sociale) et entre les pratiques langagières et linguistiques attribuées à chacun de ces lieux. » (BULOT T., 2001(a) : 10).

Cela revient à dire que l'espace ou le ″lieu de la ville″, qu'il soit privé ou public est, au-delà de sa réalité matérielle, une production de / ou des discours qui contribuent à le façonner et à lui donner sens. Sa mise en mots constitue non plus seulement une forme de ″marquage″ ou ″d'appropriation″ linguistique, langagière ou identitaire par la communauté sociale, mais aussi un indice permettant de renseigner sur les pratiques linguistiques. Le rapport de l'individu à la langue passe par son rapport à la société, puisque la langue est considérée en sociolinguistique comme un système symbolique engagé dans les rapports sociaux. On peut en effet de nos jours s'interroger sur les liens entre la culture jeune et les pratiques langagières de ces jeunes, entre construction identitaire et organisation socio spatiale et linguistique d'une ville ou encore sur la stigmatisation langagière et stratégies identitaires.

Enfin, Cette analyse, se veut à travers ses résultats, une modeste contribution à la compréhension des réalités sociolinguistiques de la ville de Tizi-Ouzou, d'établir ensuite les enjeux identitaires qui se cachent derrière les pratiques langagières des jeunes tizi-ouziens, et ce, comme l'appuie S. Barneche :

« *À travers une démarche de terrain rigoureuse côtoyant au plus prés les réalités sociales, ensuite en ce qu'elle s'effectue dans l'idée de constituer une base de réflexion utile sur le terrain, voire aux instances de décision concernées* » (BARNECHE S., 2005 : 18).

1.1 Questions de recherche

Les questions que nous avons voulues examiner dans ce travail, ont été soustraites à la fois de notre connaissance empirique de la situation sociolinguistique de la ville de Tizi-Ouzou, et de nos connaissances théoriques en sociolinguistique urbaine. Pour ce faire, nous avons dû sélectionner des questions que nous allons étudier en nous appuyant sur notre corpus. Ces questions se présentent come suit :

- Quelles seraient les différentes configurations du plurilinguisme en cours dans la ville de Tizi-Ouzou ? Quelles seraient les langues en usage dans les divers espaces sociaux et quel rapport peut-on établir entre elles?

- Les modalités de plurilinguisme à Tizi-Ouzou seraient-elles différentes d'un groupe d'individus à un autre en fonction du sexe, de la profession, du niveau d'étude, et de la tranche d'âge.

- Étant donné la situation sociopolitique (l'absence d'un tissu économique qui engendre un sentiment de marginalisation) à la quelle sont confrontés les jeunes tizi-ouziens, ces derniers développeraient-ils un discours identitaire, revendicatif et contestataire à travers leurs pratiques culturelles ?

- Face aux sentiments de marginalisation et de stigmatisation que leur renvoie la société, les jeunes tizi-ouziens développeraient- ils des stratégies de résistance, leur servant à se créer des espaces sociaux et discursifs, leur permettant de se valoriser et d'affirmer leur différence?

- Ces stratégies de résistance passeraient-elles par la parole et l'appropriation des espaces de la ville ?

- Le quartier ou la « Houma » serait-il représenté comme un espace leur appartenant, comme leur territoire ?

- Le rap, les graffiti, l'innovation langagière et le discours métissé seraient donc t-ils un moyen d'affirmation de soi, de valorisation et de revendication de tout ordre chez les jeunes tizi-ouziens ?

- Il y aurait-il une centralisation des normes socio-langagières perçues comme valorisantes et un confinement de celles identifiées comme stigmatisées ?

Dans cette thèse, nous allons analyser les productions culturelles et les discours épi-linguistiques des jeunes tizi-ouziens, comme facteurs structurés et structurant les rapports intra-urbains, et l'impact qu'ils peuvent avoir sur la régulation, la production ou la neutralisation, l'oblitération ou l'exacerbation des tensions identitaires. Pour répondre à ces questions, nous avons effectué une enquête de terrain, réalisée en quatre étapes : une analyse des usages des langues et du plurilinguisme chez les jeunes tizi-ouziens ; une analyse des graffiti de la ville de Tizi-Ouzou ; une analyse des textes des jeunes rappeurs de la ville de Tizi-Ouzou, et une analyse des discours épi-linguistiques et des expressions propres aux jeunes tizi-ouziens.

Afin de cerner ces discours dans toutes leurs dimensions, nous avons formulé les deux parties de la question centrale de notre étude :

> *-Quels sont les messages latents et les enjeux identitaires de la culture jeune à Tizi-Ouzou, en quoi, nous renseigne t-elle sur la vision du monde de ses praticiens, en quoi elle se construit comme une contre culture dans l'espace public et en quoi participe-t-elle au processus de construction identitaire chez les jeunes tizi-ouziens ?- Comment la langue de ces jeunes permet-elle l'expression des sentiments de révoltes, de*

contestations, de mépris, de défi, d'injustice, etc. et être, en ce sens, un lieu de refoulement ou d'exutoire ?

-Quelles sont les différentes configurations du plurilinguisme en cours dans la ville de Tizi-Ouzou et dans quelle mesure la territorialisation sociolinguistique de la ville de Tizi-Ouzou, participe-t-elle au processus de construction identitaire chez les jeunes tizi-ouziens?

Afin de pouvoir répondre à ces questions nous avons choisi d'étudier le plurilinguisme et la culture jeune à Tizi-Ouzou. Tout d'abord, nous tenterons de comprendre les retombées de la dévalorisation des formes d'expressions qui sont écartées du bon usage et de la langue légitime. Ensuite, nous expliquerons les différentes stratégies identitaires développées par ces jeunes, afin de se soustraire aux processus de marginalisation et de discrimination.

Ainsi, l'étude du plurilinguisme et de la culture jeune, s'inscrit dans la sociolinguistique qui a deux composantes fondamentales, la langue et la société. Nous avons de même étudié les pratiques langagières à partir des pratiques culturelles des jeunes tizi-ouziens à savoir : les graffiti, le rap et les expressions propres aux jeunes. L'étude que nous avons menée a pris essentiellement appuis sur quatre corpus qui peuvent paraitre hétérogènes, mais ils sont réellement homogènes dans la mesure où leur usage répond au même objectif. Notre enquête ne prétend aucunement que les résultats puissent être généralisés. Notre choix méthodologique nous permettra toutefois peut être de dégager certaines tendances communes de ce qui fait sens dans le plurilinguisme et la culture jeune tizi-ouzienne.

Aussi, afin de rendre compte des spécificités de la culture des jeunes tizi-ouziens, nous avons divisé notre étude en quatre parties :

Une partie historique et sociolinguistique qui comportera un chapitre qui servira à éclaircir le contexte dans lequel s'inscrit notre recherche à savoir la « ville de Tizi-Ouzou » et rendra compte de la situation linguistique en Algérie, comme cadre général du plurilinguisme. La deuxième partie, comprendra deux chapitres : le premier fera état du problème de la recherche ainsi que du cadre théorique, le deuxième vise à expliquer nos choix méthodologiques. La troisième partie sera consacrée à l'analyse et à la discussion des résultats. Elle se divise en deux chapitres : le premier chapitre porte sur le plurilinguisme et l'usage de la langue française chez les jeunes tizi-ouziens ; le deuxième chapitre cherche à montrer les issues linguistiques possibles dans un cadre de production particulier : les écrits muraux réalisés dans la ville de Tizi-Ouzou. La quatrième partie est aussi une partie d'analyse divisée en trois chapitres : le premier chapitre porte sur une analyse des productions langagières des jeunes rappeurs tizi-ouziens, en relation avec le vécu social, et le deuxième chapitre étudie les expressions propres aux jeunes tizi-ouziens. Le troisième présente la discussion des résultats de la recherche et la conclusion générale de la thèse.

Somme toute, nous présenterons, par la suite, la liste bibliographique qui nous a servi dans l'élaboration de notre thèse, et un mini glossaire pour aider le lecteur à comprendre quelques concepts figurant dans la partie théorique et pratique. Nous ne manquerons pas de présenter les annexes en dernier lieu. Le second volume de la thèse comporte l'ensemble du corpus qui a permis d'élaborer notre réflexion. Il s'agit d'un corpus varié, mêlant des entretiens oraux et des enquêtes de terrain.

Partie I :

Contours historique et linguistique.

Chapitre I

2.0 Introduction partielle

Ce chapitre n'a pas pour objectif de présenter une étude approfondie de l'histoire de l'Algérie, car cela ne fait pas partie de notre objet d'étude. Mais, pour mieux saisir, d'abord, la réalité linguistique, culturelle et identitaire de l'Algérie actuelle, et par la suite la particularité identitaire et culturelle de Tizi-Ouzou, il est important d'évoquer les contours historiques, sociaux, économiques et culturels qui servent d'arrière-plan à la situation linguistique qui caractérise actuellement la société algérienne. Ne dit–on pas que : « *les sort d'une langue est naturellement lié à l'histoire de l'homme dans laquelle celle-ci évolue* » (KHELEF F., § KEBIECHE R., 2011 : 19-32). Ainsi, décrire la ville de Tizi-Ouzou, dégager sa singularité identitaire et les habitus langagiers en vigueur, impliquent une prise en considération des événements socio-historiques ayant marqué son émergence, comme l'écrit, C. Y. Benmayouf :

> « [...] *La relation entre l'Histoire d'un pays, en l'occurrence celle de l'Algérie, et sa réalité linguistique, culturelle, politique, actuelle, est indéniable. On a presque envie de dire dis-moi quelle (s) langue (s) tu parles, je te dirai qui tu es [...]* » (BENMAYOUF C.-Y., 2010 : 10).

L'imbrication de l'histoire et de l'identité constitue une réalité forte et assez évidente, alors même que l'histoire de la discipline historique nous rappelle que, depuis sa constitution au XIX^{ème} siècle, elle a bien souvent et bien plus naturellement été mise au service des études sur les questions identitaires. Par conséquent, cette connaissance de l'histoire de notre pays, de sa vie sociale et politique va nous orienter vers un autre aspect de cette recherche qui s'intéresse à la présentation de quelques données identitaire et linguistique des jeunes de la ville de Tizi-Ouzou.

Dans ce qui suit, nous proposons aussi une rétrospective de la situation linguistique de notre pays depuis son indépendance jusqu'à nos jours. La présentation de ces informations est nécessaire puisque notre contexte de recherche y dépend directement. Notre intérêt pour le plurilinguisme et la culture jeune, nous amène à poser des questions sur les langues en présence en Algérie, ainsi que sur leurs statuts respectifs dans l'environnement linguistique algérien. Dans ce sens, nous allons nous intéresser à la politique linguistique prônée par les pouvoirs publics, qui a conduit à l'officialisation de la langue arabe. Cette officialisation sera reçue par le peuple comme une marginalisation des autres langues présentes en Algérie et pratiquées par les Algériens. Nous verrons comment le monolinguisme revendiqué et assumé par l'Etat algérien qui se traduit dans plusieurs circulaires officielles, n'altérera en rien les pratiques linguistiques réelles des locuteurs algériens, et ce, malgré la généralisation de l'enseignement en arabe classique. Cette politique linguistique qui procède par l'institutionnalisation d'un monolinguisme, trouve sur le terrain un plurilinguisme et une revendication pour la reconnaissance des langues maternelles des algériens.

2.1 Histoire de L'Algérie

Située au nord du grand Maghreb, l'Algérie en partage l'histoire ; sur cette terre de pluralité, de diversité et de contrastes, la société algérienne a évolué au carrefour des différents échanges entre l'Europe méditerranéenne, l'Orient arabe et l'Afrique du nord. L'histoire de l'Algérie, doit être restituée dans un portrait plus large concernant les destinées de l'ensemble méditerranéen, l'Afrique du nord, le Moyen-Orient et l'Europe.

L'Algérie recouvre sa souveraineté en 1962 après une guerre de libération contre la France. Divers facteurs ont permis l'émergence de caractéristiques culturelles, différentes d'une région à une autre. Plusieurs langues cohabitent dans ce grand ensemble, tandis que l'Islam est la religion de la quasi-totalité de la population.

2.1.1 Repères historiques

Pour parler de l'Histoire de l'Algérie, on ne peut pas ne pas parler de l'Histoire de la Numidie en tant que représentante du grand Maghreb de l'Antiquité. L'Afrique du nord a connu des invasions qui se sont succédées, depuis pratiquement plus d'un millénaire AV. J.-C., par sa position géostratégique, la Numidie a toujours été une terre de convoitises pour tous les peuples de la Phénicie et de la Rome antique à la France napoléonienne en passant par les invasions arabes du VII^{ème} siècle :

> « *Cette Berbérie (tamazgha) comme d'aucuns l'appellent parfois, a été depuis la préhistoire, le théâtre d'une lutte permanente et l'objet de convoitise de différents envahisseurs successifs. Des Phéniciens aux Européens en passant par les Grecs, les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Arabes, les Ottomans et quelques autres, tous ont laissé une trace quelconque [...]* » (QUITOUT M., 2007 : 13).

2.1.2 La domination romaine

Les manuels d'Histoire attestent que, dés la plus haute antiquité (II^{ème} millénaire), l'Algérie est le berceau d'une civilisation berbère, mais l'histoire du pays ne commence officiellement, qu'avec l'arrivée des Phéniciens qui fondent des comptoirs commerciaux : « *les Phéniciens arrivent en 1100 av. J.-C., et créent sur la côte méditerranéenne des comptoirs de commerce* » (QUITOUT M., 2007 : 26). Les Carthaginois reprennent ces mêmes comptoirs, tout en développant des activités côtières, laissant l'intérieur des terres aux berbères.

Au III^{ème} siècle AV. J.-C., les intérêts de Rome se heurtent aux ambitions commerciale et politique de Carthage. Ces deux puissances qui contrôlent le bassin méditerranéen s'affrontent lors des trois guerres dites « puniques », entre 264 et 146 AV. J.-C., date de la destruction de Carthage. À cette époque, la Numidie se partage en deux royaumes : les Massaesyles (s'étend du Nord-Est de l'actuel Maroc jusqu'aux limites des royaumes des Massyles) et les Massyles situé à l'Ouest de Carthage (les régions des Aurès et de Constantine de l'Algérie).

Ce dernier grand royaume berbère soutient Carthage au début de la guerre. C'est ainsi que Massinissa (238-148 AV. J.-C.), le fils du roi Massyle Gaia, se bat en Espagne aux côtés des carthaginois contre Rome, tandis que son royaume lui est enlevé par Syphax, le roi des Massaesyles. Pourtant, les Massyles prennent conscience de la grande puissance de l'armée romaine, rompent avec Carthage en 205 AV. J.-C., et font alliance avec Rome, lui permettant d'éliminer sa rivale. C'est ainsi que Rome reconnaît Massinissa roi des Massyles et des Massaesyles en s'emparant de Cirta (actuellement Constantine), capitale des Massyles, en 203 AV. J.-C.

Le roi Massinissa a le soutien de Rome, il unifie la Numidie en 201 et règne durant cinquante six ans tout en adoptant la langue et la religion Grecque. Avec la mort de Massinissa en 148 AV. J.-C., à l'âge de 90 ans, le pouvoir des deux royaumes est confié à ses trois enfants : Micipsa, Mastanbal et Gulussa. Carthage détruite en 146 AV. J.-C., Rome annexe ses territoires. Ainsi, la Numidie subit pendant quatre siècles la domination Romaine. Les Berbères résistent tantôt par des révoltes éparpillées, tantôt par des insurrections ; ils freinent ainsi la romanisation agressive du pays.

Sur le plan linguistique, les anciens berbères disposent de parlers qui constituent la langue amazighe et de l'écriture libyque dont l'une des formes (tifinagh) existe toujours chez les touaregs. Toutes les études effectuées au sujet de l'histoire des langues qui ont été parlées en Algérie antique montrent que le berbère est la première langue parlée par les autochtones. La présence des différents conquérants va introduire, avec le temps, des langues comme le punique et le grec, deux langues apportées avec l'arrivée des Phéniciens (1100 AV. J.-C.) et des Grecs qui ont créé sur la côte méditerranéenne des comptoirs de commerce (des études historiques ont montré qu'à l'époque de Massinissa, on parlait le libyque, le punique, le grec et le latin). Le punique, langue sémitique voisine de l'hébreu, était la langue des rois numides, donc la langue de Carthage :

> *« Le punique s'était naturellement imposé comme langue franche à l'époque ; y compris les princes libyques y recouraient publiquement et l'enseignaient à leurs enfants. On sait que même Rome, après avoir conquis Carthage, n'est pas parvenue à effacer une telle présence* » (ELIMAM A., 2009 : 28).

Comme le punique se conserva longtemps en Algérie, les traces de cette langue demeurent encore visibles dans le berbère moderne, surtout dans le domaine de l'arboriculture. Autant, le latin, cette langue a vu son extension, suite à la destruction de Carthage par les Romains (146 AV. J.-C.,) :

« *Du II^{ème} siècle au IV^{ème} siècle après J.-C., le latin va s'étendre à la faveur du christianisme et gagne les couches populaires. Ni le déferlement en 429 des Vandales, Germains originaires du nord de l'Europe, sur le Maghreb, ni l'arrivée de leurs successeurs les Byzantins, en 533 ne va entraver sa progression. C'est ainsi qu'à l'aube du VII^{ème} siècle, le latin allait déboucher sur la production d'idiomes romans spécifiques* » (QUITOUT M., 2007 : 26).

2.1.3 Les dominations vandale et byzantine

En 429, les Vandales, franchissent le détroit de Gibraltar et envahissent la Numidie. Comme leurs prédécesseurs, ils dévastent le pays et imposent leur tyrannie mais aussi leur croyance, une doctrine chrétienne, l'arianisme, qui nie la nature divine du Christ. Leur hégémonie est affaiblie par des rivalités qui finissent par affaiblir leur puissance et les bouter hors d'Afrique. Byzance, qui reste la seule grande puissance après celle de l'empire romain, reconquiert le pays. C'est ainsi qu'elle exerce et impose sa tyrannie sur les populations locales, en multipliant les impôts et en réduisant en esclavage les tribus berbères révoltées contre son hégémonie. De la sorte, le Maghreb connait, tout au long de son histoire, différentes périodes de plurilinguisme. Il prendra d'autres formes, avec l'avènement de l'Islam et de la langue arabe dans les territoires maghrébins.

2.1.4 La conquête arabe

En 634, Omar Ibn Al Khatab devient Calife et incite les troupes musulmanes à partir à la conquête du monde au nom de la nouvelle foi. Toutefois, c'est avec son successeur Othman Ibn Affan, qu'une première incursion de cavaliers arabes atteint le Maghreb central. En 670, une forte armée, à sa tête Okba Ibn Nafaa, fait route vers l'Afrique du nord. Ce dernier est

assassiné quelques années plus tard par Kossayla, chef berbère et chrétien de la tribu des aouraba. À partir de 695, Hassan Ibn Nouâman multiplie les victoires sur la résistance berbère, et vainc en 705, la célèbre Kahina, reine berbère aurésienne.

Ainsi, les succès d'Hassan Ibn Nouâman vont faire entrer l'Afrique du nord dans le monde musulman. Quoique, la population berbère se soulève à plusieurs reprises contre les gouverneurs arabes, représentants de l'autorité du calife. L'arrivée des Banu Hilal va jouer un grand rôle dans l'arabisation du pays. Les historiens sont unanimes à considérer que l'arrivée des hilaliens a profondément influencé les tribus berbères sur plusieurs plans, notamment celui de la langue :

> « *Si la langue arabe s'imposa dans les villes où elle remplaça peu à peu le latin, le Berbère demeurait prédominant dans l'arrière-pays. Mais l'obligation d'apprendre le Coran et de réciter, en arabe, les formules de la prière, favorisa la propagation de cette langue dans les milieux berbérophones. Beaucoup de gens, dans les villes comme dans les campagnes, envoyèrent leurs enfants en Orient pour étudier la théologie et le droit. Sur place, les mosquées furent des centres de propagation de l'arabe. Mais il faudra attendre la grande vague hilalienne pour voir un grand nombre de Berbères abandonner leur langue et adopter celle des conquérants* » (QUITOU M., 2007, 36).

D'autres conquérants succèdent aux hilaliens (Béni sulaïm, Béni Maâqil, etc.), la langue arabe se mélange avec les autres langues berbères, s'introduit peu à peu dans le quotidien du Maghreb (pratiques religieuses liées à l'Islam, etc.) et devient une composante essentielle de l'identité de son peuple :

> « *L'influence de la langue arabe sur le monde berbère s'est propagée assez rapidement et, ceci pratiquement sur tous les territoires du Maghreb. L'islamisation de la société berbère en est certainement pour partie un des facteurs, mais il faut chercher les principales causes dans les origines linguistiques. Les langues arabe et*

berbère appartiennent à la même famille des langues chamito-sémitiques. La langue punique, elle-même branche des langues chamito-sémitiques, était établie en Afrique du nord parmi les berbères avant l'arabe et a ainsi été une base et un ferment favorable de déploiement de la langue arabe et de l'assimilation réciproque des deux ethnies » (KHELEF F., § KEBIECHE R., 2011 : 19-32).

L'arabe, la langue la plus diffusée en Algérie après l'arrivée des Arabes au VII^{ème} siècle. Son implantation s'effectue par les mosquées. Puis les Berbères des villes adoptèrent progressivement l'arabe, considérant cette langue comme un idiome sacré. Quant aux Berbères des montagnes, ils ne subissent que très faiblement l'influence linguistique étrangère et continuent à parler les langues ancestrales. Toutefois, quelque temps après, l'arrivée des Arabes va marquer une rupture capitale sur plusieurs plans. Comme le dit M. Quitout :

« *Jusqu'à l'arrivée des Arabes au VII^{ème} siècle, le phénicien, le grec, le latin et l'amazighe constituent successivement les principaux idiomes utilisés pour les transactions commerciales entre les pays riverains de la Méditerranée. L'arrivée des Arabes va marquer une rupture capitale au plan religieux, culturel et linguistique. C'est l'un des plus grands, sinon le plus grand, des chocs de civilisations qu'aura connus la région. Parmi tous les contacts qu'a eus le berbère avec les autres langues, c'est le contact avec l'arabe qui va être le plus dense et le plus massif. L'arabe aidé en cela par la religion qu'il véhicule, sera la seule langue non autochtone qui s'implantera solidement et définitivement au Maghreb au point de menacer, quatorze siècles plus tard, l'existence même du berbère* » (QUITOUT M., 2007 : 26-27).

Somme toute, l'arrivée des Arabes marque activement le contexte culturel et linguistique de la Berbérie, les contacts du berbère avec la langue arabe s'intensifient, et cette dernière se substitue peu à peu au phénicien, au grec et au latin qui forment successivement, à coté de l'amazighe, les principaux idiomes utilisés pour les transactions commerciales entre

les pays riverains de la méditerranée (*Ibid.*). C'est à travers les écoles coraniques que la langue arabe se diffuse dans le Maghreb, les « medersa »[1] et les « zaouïa »[2] jouent un grand rôle dans ce sens.

2.1.5 L'Algérie, de la présence Turque à la colonisation française

Au XVI^{ème} siècle, l'Algérie devient une province Ottomane. Les Turcs refusent de s'assimiler aux populations arabo-berbères. Jusqu'en 1830, les Turcs demeurent comme une communauté d'étrangers vivant en Afrique du nord. La présence turque n'est pas le fait d'une présence du type colonialiste, donc sans apport massif de la population. Les Turcs ne cherchent pas à implanter leur langue qui, cependant, entre en contact avec l'arabe et le berbère si bien que l'arabe algérien se distingue nettement de l'arabe du Coran par les nombreuses traces de berbère, de latin et de turc.

La langue turque, quant à elle, est utilisée dans quelques secteurs de l'administration locale et son influence au sein de la société était très limitée :

> « *Le turc dont l'évolution et la fortune sont liés à la position économique privilégiée de la minorité au pouvoir, ne connait pas de grande extension et se voit limité à l'administration de l'autorité turque et de ses agents les plus directes* » (QUITOUT M., 2007 : 32).

Si les Turcs ne favorisent pas la diffusion de leur langue, ils consentent aux régions de l'intérieur de s'islamiser et de s'arabiser encore davantage. Mais l'arabe qui s'implante définitivement en Algérie n'est pas l'arabe du Coran. C'est plutôt un arabe régionalisé (arabe algérien) influencé par le Berbère, le latin et le Turc.

[1] Etablissements religieux qui furent d'abord crées par les Turcs en Asie au XI^{ème} siècle puis introduits au Maghreb, implantés dans les zones urbaines.
[2] Sorte de collèges d'enseignement secondaire, implantés dans les zones rurales.

Pendant ce temps-là, la langue officielle du pays est le turc osmanli. Comme la population ignore cette langue, les fonctionnaires turcs font recours à des interprètes pour communiquer en berbère et en arabe Algérien avec la majorité de la population. De fait, cette diversité linguistique contribue à faire de l'arabe algérien une variété différente de l'arabe du Proche-Orient.

Le français devient la première langue de l'Algérie coloniale grâce aux différentes politiques de francisation que mènent les Français. (Nous reviendrons avec plus de précision sur cette politique dans les pages suivantes). La colonisation française est la dernière étape de cette Histoire de l'Algérie transformée en colonie de peuplement. La France fait appel à une importante population européenne, française d'abord mais également espagnole, italienne, maltaise. Le peuplement de l'Algérie par des Européens non français est nécessaire pour faire face au poids démographique de la population indigène dont l'existence en Algérie menace la pérennité de la présence française.

Ainsi, en 1872, sur une population estimée à deux millions d'habitants, quelque 245000 sont d'origine européenne et possèdent au moins le quart de l'espace agricole algérien. En 1881, l'Algérie est intégrée directement à la France et divisée en trois départements : Alger (54861 km2), Oran (67262 km2) et Constantine (87578 km2), auxquels s'ajouteront plus tard les territoires du sud. Tout le territoire est rattaché au ministre de l'Intérieur et dirigé par un gouvernement général.

Au début des années trente, le nationalisme algérien se développe, les Algériens demandent simplement l'égalité des droits avec les Européens. En novembre 1954, le FLN (le front de libération nationale) lance une insurrection, entrainant une escalade militaire. La colonisation française, qui dure 130 ans, suscite un trop profond ressentiment contre la France de la part des Algériens et bouleverse totalement le pays. La séparation avec la France en

1962 se fait au prix d'une guerre marquée par une affirmation de l'identité collective axée sur l'islam et l'arabe.

L'Algérie accède officiellement à l'indépendance le 5 juillet 1962, dans un climat de guerre civile et de luttes féroces pour le pouvoir. Les langues en présence sont alors l'arabe algérien et le berbère, les deux langues parlées par la population algérienne, puis le français et l'arabe classique. L'Algérie nouvellement indépendante se caractérise donc par une diversité linguistique héritée de son histoire. Dès son indépendance, l'Algérie est récupérée par une oligarchie qui joue un rôle immense dans le devenir linguistique du pays. Le pouvoir est détenu par un groupe restreint détenant une autorité rigide et puissante. Ils construisent un État unifié avec une religion unique, une langue unique et un parti politique unique.

Pour conclure, on peut dire que l'Algérie offre de point de vue historique comme, d'ailleurs, de point de vue linguistique un secteur de recherche riche et passionnante. Le passage de toutes ces populations a dû certainement influencer le visage culturel et linguistique de ce pays. À ce propos, C. Y. Benmayouf ajoute :

> « *On peut affirmer que quelle que soit la version historique des événements qu'a connus l'Algérie tout au long de son histoire, un fait est indéniable : chaque fois que deux peuples donc deux langues entrent en contact, que ce contact soit superficiel soit profond, long ou court, il y a échange ne serait-ce que sur le plan lexical, sous forme d'emprunt. Obligatoirement, nécessairement donc, les traces du passage des Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, des Vandales, des Byzantins, des Européens toutes nationalités confondues de la rive nord de la Méditerranée existent dans le berbère autant que dans l'arabe algérien même si les traces sont difficilement perceptibles et décelables même pour les experts que sont les linguistes.* » (BENMAYOUF C.-Y., 2010 : 17).

2.2 Tizi-Ouzou : données historiques

Il est important de présenter, même sommairement, l'histoire et la géographie de la ville de Tizi-Ouzou pour expliquer les analyses que nous développerons tout au long de notre travail.

2.2.1 Présentation géographique

Tizi-Ouzou est un toponyme berbère, qui se traduit en français par "col des genêts", en raison de l'affluence de cet arbuste dans cette région (FEREDJ M.-S., 2002 : 21). Elle est la deuxième ville de Kabylie en matière de population après Bejaïa ; la population de Tizi-Ouzou est estimée à environ 250000 habitants (estimation du 31 décembre 2008).

Chef-lieu de la wilaya, la ville de Tizi-Ouzou, d'une superficie de 3756,3 km², se trouve à environ cent kilomètres de la capitale, Alger. Elle comprend trois grands centres urbains, la haute ville, le centre-ville et la nouvelle ville. Au Nord, la ville de Tizi-Ouzou est délimitée par le "mont Balloua" (la route vers Redajouna) et au Sud par le monticule sur lequel est construit le "bordj turc" (Tademaït). À l'Ouest, la ville est limitée par les plaines de "Drâa Ben Khedda" et à l'Est par les plaines de "sikh ou Meddour" (route vers Oud Aissi).

Une description sommaire des limites de "la grande Kabylie" (Tizi-Ouzou), nous montre que la région dispose depuis l'Antiquité de plusieurs voies d'accès qui ont rendu la communication possible avec les autres régions du pays, et qui ont facilité son occupation par les différents occupants de l'Algérie : « *en effet les historiens de l'époque romaine [...], ont reconstitué une voie antique qui reliait, par terre, Dellys à Bejaïa en passant par Djemaa Saharidj* »[3] (*Ibid.* : 15). Ainsi, en venant de l'Algérois (en traversant l'oued Isser), on trouve d'accueil les plaines et les basses collines occidentales (dite basse Kabylie), qui se prolongent

[3] Les noms anciens de ces villes sont successivement : Rusuccuru, Tubusuptis et Bida.

jusqu'à l'oued Sébaou[4]. Du Sud à l'Est, l'oued Soummam (Bejaïa), forme la limite de la grande Kabylie (MAHE A., 2002 : 22).

2.2.2 L'aspect sociohistorique de la ville de Tizi-Ouzou

Au XVI^{ème} siècle, la dynastie hafçide, qui règne à Bejaïa, est affaiblie par des rivalités fratricides pour le pouvoir[5]. À cette époque, le roi d'Espagne, Ferdinand le catholique, entame une grande campagne contre les pays de l'Afrique. Ainsi, une bonne partie du littoral algérien est occupée par les forces navales espagnoles, qui s'emparent de Bejaïa vers 1510. À cet effet, le roi Abdelaziz fait appel aux forces navales turques (frères Barberousse) pour l'aider à se délivrer de la colonisation. Néanmoins, cet appel au secours des Algériens aux frères Barberousse et l'intervention de ces derniers contres les espagnoles, signe le début de la pénétration turque dans notre pays et leur installation pour une période de trois siècles.

[4] Certains historiens croient que le Sébaou était connu des Romains sous le nom de « Savus ». Or ce nom signifie en latin fleuve, cours d'eau, et ce fait est confirmé par l'existence d'au moins deux rivières qui portent actuellement le nom de Save, forme moderne de Savus, dont l'une est en France, l'autre en Yougoslavie. Il faut savoir aussi que la lettre B se prononce presque V en kabyle, aussi Sébaou est prononcé Savaou. (Feredj M S, 2002 : 14).

[5] A cette époque (vers 1510), la dynastie hafçide qui régnait à Béjaia, était minée par des luttes fratricides pour le pouvoir. Pendant que les Espagnoles prenaient pied à Béjaia, le roi Abdelaziz assiégeait Constantine, où s'était révolté son frère, le prince Abou Bakr. Après une grande résistance, les troupes du roi Abdelaziz reculent pour se réfugié dans le voisinage, avant de demander l'aide des Turcs.

2.2.3 L'incursion Turque dans la "vallée du Sébaou" et l'émergence du village indigène

Avant l'incursion turque, les tribus de la grande Kabylie étaient sous le règne de la dynastie hafçide, représentée par le royaume de Koukou à Ain El Hammam. L'affaiblissement des Belkadi[6], gouverneurs du royaume de Koukou, facilite l'incursion et l'installation turque dans la vallée du Sébaou : « *Vers 1640, un poste d'observation était établi sur le monticule surplombant le col des genêts, par le sud* » (FEREDJ M.-S., 2002 : 28).

Ainsi, après l'établissement de la garnison des janissaires dans le bordj, Tizi-Ouzou reçoit plusieurs familles turques, ou plus exactement des "koulouglis" (désignation d'enfants issus de mariage entre Turcs et femmes algériennes), qui forment avec les habitants d'origine (berbérophones et arabophones) la population de Tizi-Ouzou :

> « *La population de Tizi-Ouzou était composée, à l'origine, d'éléments divers. Il y avait, évidemment, l'élément berbérophone, venu des montagnes voisines, mais il y avait aussi de nombreux arabophones, qui étaient venus notamment de la région de Dellys et des Issers. Après l'implantation de la garnison de janissaires dans le Bordj, Tizi-Ouzou devait recevoir plusieurs familles turques, ou plus précisément de Kouloughlis, car c'est par ce nom que l'on désignait les enfants issus de mariages entre Turcs et femmes algériennes. Ces familles étaient venues de la région de Sidi Naâmane et de Bordj Sabaou, où s'étaient constituées, avec l'encouragement des autorités, deux importantes colonies de Kouloughlis. En se fondant dans la population*

[6] Ahmed Belkadi qui est le fondateur du royaume de Koukou occupait au début le poste de gouverneur d'Annaba pour le compte du roi hafçide Abou Abdellah dont cette ville dépendait alors. Chargé d'une mission à Béjaia, Belkadi profite de la vacance du pouvoir dans cette ville, et rentre chez les Ait Ghobri (la région de Azzazga, dont était originaire ses aïeux (dont Abou El Abbas El Ghobrini, le grand cadi de Béjaia du temps des hahçide) pour jeter les bases de son royaume. Par la suite, ses successeurs s'installent à Koukou (chez las Ait Yahia, petit village de Michelet (Ain El Hammam) (*Ibid*).

locale, les nouveaux venus allaient renforcer l'élément arabophone existant. » (FEREDJ M.-S., 2002 : 116).

Aussi, « *le nom de Tizi-Ouzou ne sera connu des chroniqueurs qu'à partir de l'installation des Turcs sur le col dont elle prendra le nom* » (*Ibid*. : 34). A cette époque, la tribu des Amraoua est scindée en deux clans : les Amraoua Fouaga (les Amraoua d'en haut) ou les Ait Kaci dont les villages étaient : Ouled Boukhelfa, Tizi-Ouzou, Tamda, Mekla, Abid Chamlal, Timizar Loghbar, Sikh Oumedour, Tala Athmane, Tikobaine, et les Amraoua Tehata ou les Ouled Mahieddine (les Amraoua d'en bas) dont les villages étaient : Kef EL O'gab, Taourga, Bordj Sabaou, Draa Ben Khedda, Sidi Naâman, Litama.

2.2.4 Occupation française et création du village européen

Après l'occupation d'Alger en 1830, les Français, étendent vite leur colonisation dans la région de la grande Kabylie. En 1854, l'armée française, commence son expédition dans "la haute Kabylie", afin de soumettre les régions qui contrecarrent encore son avancée. Suite à l'échec de la campagne de 1857, l'administration coloniale déploie des efforts considérables pour s'installer dans la région en créant plusieurs centres de peuplement européens.

En 1858, un décret impérial officialisa la création du centre de peuplement européen de Tizi-Ouzou qui vient de s'ajouter au village musulman (l'actuelle haute ville dont le quartier de l'ancienne mosquée Lala Saida était appelé Houmat El-Oussata ou le quartier du centre) de Tizi-Ouzou, appelait « villages des indigènes » par les français :

« *Le recensement de la population du nouveau village pour l'année 1858 avait donné les chiffres suivants : Citoyens français : 205, Etrangers européens : 36, Israélites : 10 Musulmans : 25, soit un totale de 276 habitants. Entre 1858 et 1860, de nouveaux européens affluèrent à Tizi-Ouzou dans l'espoir d'obtenir des concessions, la population atteignit alors le chiffre de 600.* » (*Ibid*. : 136).

À cette époque, la population kabyle, connue pour sa rébellion, reprend la résistance avec l'insurrection de 1871 (mouvement mené par Cheikh El Mokrani) et, les Français, afin de mettre fin à ce soulèvement, confortent leur présence militaire dans les contrées kabyles. Ainsi, « *l'écrasement de l'insurrection et la terrible répression qui s'en suivit avaient comblé de satisfaction les Européens d'Algérie* (FEREDJ M.-S., 2002 : 125), qui renforcent ainsi leur présence dans le centre du peuplement européen crée en 1858 par décret impérial.

En 1872, la ville de Tizi-Ouzou est proclamée chef-lieu de commune de plein exercice ; un plan d'expansion de la ville est envisagé pour recevoir les nouveaux venus et deux villages sont aménagés : un village européen, situé au pied du " bordj turc" (l'actuel centre-ville), et un village musulman situé sur le massif "Belloua" (l'actuelle haute ville).

Vers la fin du XIX^{ème} siècle (1888), Tizi-Ouzou est reliée à Alger par une voie ferrée. Depuis, les colons européens affluent davantage à Tizi-Ouzou, entraînant avec eux de nouvelles activités commerciales et l'accroissement de l'activité administrative. Finalement, c'est dans ce contexte que les relations humaines ont contribué à l'apparition d'un métissage culturel et linguistique entre les habitants de la ville (Arabes et Kabyles) et les colons français.

Enfin, cette présence militaire va se compléter avec l'œuvre de la francisation des kabyles par l'école, c'est ainsi qu'après des hésitations quant à l'instruction des " indigènes" , des écoles françaises sont crées afin de contrecarrer l'implantation des écoles coraniques déjà présentes en Kabylie :

> « *Si sur le plan local, les colons étaient, par égoïsme et par crainte, opposé à l'instruction des « indigènes » ; à l'échelle régionale par contre, les militaires et les missionnaires étaient favorables à une politique scolaire susceptible d'assurer la pérennité de la France et de faciliter les conversions de musulmans* » (FEREDJ M.-S., 2002 : 183).

2.2.5 Tizi-Ouzou après l'indépendance

Pour rédiger cette page, nous nous sommes référés aux données que nous avons récupérées, auprès des services administratifs de la commune et de la daïra de Tizi-Ouzou. Nous avons aussi repris à notre compte, la fiche signalétique adoptée par Wikipédia, tout en modifiant certaines données, après comparaison avec les documents récupérés auprès des services communaux de cette ville. Le territoire de la commune de Tizi-Ouzou est particulièrement vaste par rapport aux autres communes du Département (Wilaya) de Tizi-Ouzou. Il comprend la ville de Tizi-Ouzou et toute une série de villages situés à la périphérie de la ville des genêts :

- Bouhinoun
- Boukhalfa
- Oued-Aissi
- M'douha
- Sikh-Oumeddour
- Timizart-loghbar
- Rdjaouna-L'bur
- Rdjaoua-Ntecht
- Tala-Athmane
- Batrounene
- Ihessenawen.

2.2.6 Principaux quartiers de la ville de Tizi-Ouzou

*** Le centre-ville :** il comprend différents quartiers tels que les bâtiments bleus, le quartier des Genêts, Le Djurdjura, La Cité du 20 août, Le quartier dit du marché. La plupart de ces quartiers sont situés à proximité de La Grande Rue, principale rue commerçante de la ville.

-En périphérie du centre-ville : les quartiers de M 'douha, les cadis, la cité million, la Cité des fonctionnaires, la cité Bekkar, lotissement Berchiche, la Cité du 5 juillet, les Tours-Villas, la cité Bouaziz, etc.

*** La Haute Ville ou El Dechra :** on a l'habitude de désigner ainsi tout ce qui se trouve au-delà du boulevard du Nord. Il s'agit de la partie la plus ancienne de la ville. Certains quartiers peuvent donner l'impression de circuler dans une sorte de casbah. Les rues y sont très étroites. El Dechra se décompose elle-même en plusieurs quartiers (Zellal, Ain Halouf, Ain El Soltane, Thazougarte, etc.)

*** La Nouvelle-Ville :** qui se trouve au sud de la ville est composée de plusieurs cités, telles que les 450 logements, les 600 EPLF, les 600 Génisider, les 2000 (où se situe l'ex marché des légumes et des fruits). À l'origine, cette nouvelle partie de la ville, construite en grande partie après l'indépendance du pays, devait supplanter en matière d'activité commerciale la partie du centre-ville.

Toutefois, il convient de constater que le centre-ville demeure le cœur de toute activité marchande de la ville de Tizi-Ouzou. La Nouvelle-Ville est surtout une zone résidentielle. C'est dans la Nouvelle-Ville que se trouve une grande partie des infrastructures de l'Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou. Les lotissements du Sud-Ouest et du Nord-Est : Tizi-Ouzou s'est beaucoup agrandi dans ces deux directions. De nombreux lotissements

de villas ont été construits. Citons parmi eux : le lotissement Salhi, lotissement Hamoutène, lotissement Malouli, etc.

2.2.7 Enseignement

***Lycées :**

- Lycée Boulevard Stiti appelé aussi nouveau lycée : appelé ainsi par rapport à l'endroit où il se situe, cet établissement est construit en 2007. Le lycée peut recevoir jusqu'à 1000 élèves.

*** Lalla Fatma N'Soumer :** un ancien lycée au nord de la ville, appelé ainsi par rapport au nom de la résistante Kabyle à l'occupation française Fatma Nsoumer.

La ville connaît plusieurs autres lycées comme le lycée Amirouche (nommé Polyvalent), Abbane Ramdhane (leader de la révolution algérienne), et Al Khansa (du nom d'une poétesse arabe). S'ajoutent à cela quelques lycées privés, comme l'établissement privé Thala, situé au lotissement Thala, dans la nouvelle ville. Ce lycée propose entre autres des formations que l'on trouve dans les lycées d'enseignement public.

***Pôle Universitaire :**

Tizi-Ouzou compte en son sein un très grand pôle universitaire, appelé Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou (UMMTO), qui reçoit de nos jours quelque 42 500 étudiants répartis en une trentaine de filières et plusieurs sites dont le denier est celui de Tamda qui compte 8 000 étudiants. L'université de Tizi-Ouzou est la première université du pays à ouvrir un département de langue et culture amazighe.

2.2.8 Economie et transport

De grandes entreprises ont élu domicile dans la wilaya de Tizi-Ouzou notamment dans la zone industrielle d'Oued- Aissi situé à 10 km du centre-ville de Tizi-Ouzou et celle de Fréha à 30 km à l'est. La ville de Tizi-Ouzou possède une gare routière. La ville est reliée à Alger, Blida, Bejaïa, Oran, Bouira et plusieurs localités kabyles par le biais d'un important réseau routier. De plus, depuis de nombreuses années, la ville a mis en place une ligne de bus avec le grand sud algérien, quatre cars font la navette entre Tizi-Ouzou et Hassi Messaoud desservant Ouargla, Ghardaïa, Laghouat, Djelfa, Bou Saada et Sour el Ghozlan entre autres.

Tizi-Ouzou possède une gare ferroviaire. Toutefois, la ligne Tizi-Ouzou-Alger a été interrompue à la suite des différents attentats ayant ciblé la région dans les années 1990 et 2000. La ligne a été remise en service en juillet 2009 après 15 ans d'arrêt, dans un premier temps elle effectuera une rotation aller-retour par jour entre Tizi-Ouzou et Alger. Toutefois, ce train est momentanément suspendu pour innover et moderniser la ligne ferroviaire.

Par ailleurs, un projet de train de banlieue a vu le jour dans les années 2000. Cette nouvelle ligne doit relier Tizi-Ouzou à sa proche banlieue (la région d'Oued Aissi), le but étant de désengorger le réseau existant et de désenclaver l'Est du département. Les travaux se sont accélérés ces dernières années après une longue période de tergiversation. [7]

[7] Ces données sont prises dans les documents des services du cadastre et de la direction des transports de la wilaya de Tizi-Ouzou.

2.3 La ville de Tizi-Ouzou et la revendication identitaire

C'est la conférence que devait tenir l'écrivain célèbre Mammeri qui constitue un élément déclencheur de ce qui est connu comme printemps berbère de 1980. C'est à la parution de son ouvrage « poèmes kabyles anciens » que Mouloud Mammeri a été invité par le comité d'étudiants nouvellement reconnu. Il était invité par le comité de la cité universitaire d'Oued Aissi pour exposer et débattre l'objet de sa nouvelle recherche au Centre Universitaire de Tizi-Ouzou.

Le mouvement du Printemps berbère de 1980 constitue un moment fondateur de la revendication identitaire et politique en Algérie postindépendance. C'est à travers ce mouvement que la revendication berbère et la question des libertés démocratiques se posent pour la première fois d'une manière claire en Algérie. Le Printemps Berbère de 1980 est aujourd'hui un repère historique dans la vie politique en Kabylie. Il est un événement auquel les militants de la cause berbère et les militants démocrates se réfèrent constamment dans leurs discours. Il est un moment fondateur fortement enraciné dans la mémoire et l'imaginaire collectif particulièrement en Kabylie. Dans les représentations sociales, le Printemps Berbère reste encore le symbole de la lutte pour les droits culturels, linguistiques et démocratiques. Son ancrage dans la mémoire collective engendre également son intégration dans les stratégies politiques des acteurs et des organisations politiques implantées en Kabylie.

La production artistique dans le domaine berbère était également un facteur et un vecteur de conscientisation et de mobilisation. En fait, la nouvelle chanson engagée incarnée par une jeune génération de chanteurs engagés (tels Matoub Lounes, ferhat mheni, etc) opère des ruptures importantes et accompagne l'évolution du mouvement en construction.

2.4 Les langues en présence à Tizi-Ouzou

Le contexte linguistique de la ville de Tizi-Ouzou est caractérisé par une situation plurilingue. Autrement dit, un amalgame de trois langues coexistent dans cette ville. Il s'agit de l'arabe tizi-ouzeen (arabe zdimoh), du kabyle et du français. Ces dernières se sont chevauchées à travers le temps et l'histoire.

L'arabe zdimoh se présente comme une langue des habitants de la haute ville à Tizi-Ouzou. En tant que forme linguistique hybride, le zdimoh aurait emprunté au kabyle ses éléments de surface (une part importante du lexique), forme prosodique (accent), sa structure morphosyntaxique, profonde, serait *a contrario* celle de la langue arabe. On pense aussi que le zdimoh aurait intégré des termes turcs. Quant à la variété kabyle est la langue principale de la population de Tizi-Ouzou, son utilisation est limitée à des situations informelles. On distingue généralement dans cette ville entre le kabyle accent villageois et kabyle accent citadin.

La langue française occupe une place primordiale dans les conversations des locuteurs kabyles. Elle est utilisée dans différents domaines et essentiellement dans les études. La langue française s'avère à Tizi-Ouzou comme une langue véhiculaire et cela se voit dans la réalisation langagière des locuteurs tizi-ouziens, dont on remarque l'introduction des mots et même d'expressions en langue française dans leurs conversations quotidiennes.

3.1 Les langues de l'Algérie ; état des lieux

Avant la colonisation française, le pays connaissait les variétés du Berbère, le Kabyle en Kabylie, le Chaoui dans les Aurès, le Mzab employé par les Mozabites et le Targui pratiqué par les Touarègues, ainsi que les dialectes arabes et la langue arabe littéraire ou classique. La langue française viendra par le biais de la colonisation française qui l'a imposée durant les longues années de son occupation pour le pays, comme seule langue d'usage, dans l'administration et la gestion du pays :

> « *La langue française a été introduite par la colonisation. Si elle fut la langue des colons, des Algériens acculturés, de la minorité scolarisée, elle s'imposa surtout comme langue officielle, langue de l'administration et de la gestion du pays, dans la perspective d'une Algérie française.* » (GRANDGUILLAUME G., 1999 : 124).

En effet, le pays connaît plusieurs langues, avec différents rôles dans la vie quotidienne. Concernant la maîtrise des langues, il va de soi que chaque Algérien parle ordinairement sa langue maternelle, qui est ou bien un des dialectes arabes algériens ou une variété berbère. L'arabe algérien joue, dans la vie quotidienne le rôle de langue de communication orale, utilisé presque partout en Algérie. Les locuteurs des différentes variétés berbères, qui sont entre elles pratiquement inintelligibles, s'en servent aussi. La maîtrise de l'arabe classique ou littéraire et du français n'est pas un automatisme pour les Algériens. Seuls ceux qui ont suivi une partie assez grande des programmes de l'enseignement scolaire sont capables de s'exprimer dans ces langues à l'oral et à l'écrit.

Par ailleurs, dans l'enseignement d'aujourd'hui, l'arabe classique et le français jouent les rôles principaux. L'arabe dialectal et le berbère n'y jouent aucun rôle. Jusqu'à très récemment, ces langues orales n'étaient pas reconnues. En 2002, tamazight a obtenu officiellement la place de langue nationale, quant à l'arabe dialectal, son statut reste indéfini jusqu'à aujourd'hui. Comme le dit C. Y. Benmayouf, citant M. Lacheraf : « *l'arabe dialectal,*

notre plus importante spécificité linguistique est l'objet de risée, d'opprobre, de malentendus » (BENMAYOUF C.-Y., 2010 : 21).

Ainsi, les divers secteurs de la société algérienne connaissent chacun un profil sociolinguistique particulier. Dans l'administration, la langue écrite est l'arabe littéraire ; la presse est divisée, en une presse arabophone et une presse francophone, bien qu'il se développe actuellement une presse écrite amazighe et, sur une échelle assez modeste, une presse d'expression arabe dialectale (presse sportive, presse destinée aux adolescents, etc.). La littérature s'écrit notamment en arabe classique, en français et en tamazight, la radio et la télévision donnent une image plus riche des langues de l'Algérie. On y trouve presque toutes les langues de l'Algérie, bien que l'arabe classique et le français y soient dominants.

Aussi, les hommes politiques utilisent l'arabe classique et le français à l'écrit et, ils utilisent l'arabe dialectal et tamazight à l'oral. Le berbère et l'arabe dialectal, jouent le rôle de langues vernaculaires sans plus. Ils sont reconnus dans une certaine mesure, comme langues culturelles, mais ne jouent pas un rôle important dans les domaines de la société associés à la richesse économique et au pouvoir politique.

Enfin, avec les réformes du système éducatif, l'amendement de la constitution et l'introduction de tamazight dans l'enseignement, il reste à attendre quelles en seront les conséquences dans la vie quotidienne. Tamazight deviendra-t-elle une langue avec un statut plus formel et officiel qu'avant ? Toutefois, jusqu'à maintenant, il paraît qu'obtenir une position sociale élevée dans la société algérienne, implique la connaissance systématique de l'arabe classique et du français.

3.1.1 La politique linguistique de l'Algérie

À la célébration du premier anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, Ahmed Ben Bella, le premier président de la République algérienne indépendante, dans son premier discours public, défend l'attachement de l'Algérie à l'identité arabe : « *nous sommes des Arabes, des Arabes, dix millions d'Arabes […] il n'y a d'avenir pour ce pays que dans l'arabisme* » (BEN BELLA A., cité par ZENATI J., 2004 : 138). La constitution de 1962 mentionne dans son article 3 : « *L'arabe est la langue nationale et officielle* ». Même si le texte constitutionnel omet volontairement de spécifier le type d'arabe, il s'agit de l'arabe classique issu du Coran. Le nouveau régime refuse tout statut à l'arabe algérien et au berbère.

Ainsi, à la faveur d'un coup d'État le 19 juin 1965, partisan d'une arabisation et d'un socialisme autoritaire, le colonel Houari Boumediene devient le nouveau président d'Algérie. Rappelons qu'il avait reçu son instruction presque exclusivement en arabe classique. Pendant ce temps, les Algériens purent subir de nombreuses campagnes de purification linguistiques à la radio. Aussi, toutes les versions de la constitution algérienne définissent la langue arabe comme la seule langue officielle du pays. La constitution de 1976 fait mention dans ses textes du fait que l'arabe est la langue nationale et officielle de l'Algérie : *«l'arabe est la langue nationale et officielle. L'État œuvre à généraliser l'utilisation de la langue nationale au plan officiel* » (article.3 Constitutions 1976).

De la sorte, tous les textes fondamentaux de la république algérienne défendent une détermination d'uniformisation linguistique, jumelée d'une référence à l'islam. La charte nationale de 1976 stipule, à ce propos, que :

> « *Le peuple algérien se rattache à la partie arabe dont il est un élément indissociable* […] *se sont ajoutés progressivement à partir du VII*ème *siècle, les autres éléments constitutifs de la nation algérienne, à savoir son unité culturelle, linguistique et spirituelle* […] *l'islam et la culture arabe étaient un cadre à la fois universel et*

national […] *désormais, c'est dans ce double cadre* […] *que va se déterminer le choix de notre peuple et se dérouler son évolution* » (Charte nationale 1976, titre premier : 19-20).

En 1979, le colonel Chadli Bendjdid, succède à Houari Boumediene. Dès son arrivée au pouvoir, Chadli engage une politique de libéralisation économique et sociale, mais passe à la vitesse supérieure en matière d'arabisation et d'islamisation. En 1986, le parlement algérien adopte la loi 86-10 du 19 août, portant sur la création de l'Académie algérienne de la langue arabe, qui doit veiller à l'enrichissement, la promotion et le développement de la langue arabe pour assurer son rayonnement, mais vu les circonstances difficiles que l'Algérie subit à cette époque, il fut impossible à Chadli Bendjdid de mettre la loi en pratique.

Les " émeutes" d'octobre 1988 mènent à une libéralisation du régime. Le président Chadli Bendjdid fait adopter par référendum une nouvelle constitution en février 1989, qui ouvre l'Algérie au multipartisme. En 1990, le front islamique du salut (FIS), remporte les premières élections municipales démocratiques. Les résultats qu'obtient ce parti provoquent un putsch militaire, le haut conseil de sécurité (HCS) annule les résultats des élections.

Par ailleurs, une autre loi d'arabisation se prépare (la loi n°91-05 du 16 janvier 1991) pour étendre davantage l'œuvre d'une arabisation généralisée. Elle pose la généralisation de l'utilisation de la langue arabe dans :

«*Les administrations publiques, les institutions, les entreprises et associations, quelle que soit leur nature, sont tenues d'utiliser la seule langue arabe dans l'ensemble de leurs activités telles que les communications, la gestion administrative, financière, technique et artistique.* ». (La loi n°91-05 du 16 janvier 1991).

Pendant ce temps, les autorités algériennes font appel à Mohamed Boudiaf, alors âgé de 73 ans et réfugié au Maroc, le président reste six mois à la tête du pays avant de se faire assassiner au cours d'un attentat à Annaba. Boudiaf est le seul président à parler aux Algériens

dans l'une des langues du terroir, soit l'arabe algérien tant méprisé par ses prédécesseurs. Lors de sa première apparition à la télévision, il annonce qu'il faut parler *« en arabe Algérien* » pour que tous puissent le comprendre. Il met sur pied une commission afin de geler la loi portant sur la généralisation de l'utilisation de la langue arabe, juste avant son assassinat le 29 juin 1992. Le décret 92/02 du 4 juillet 1992 suspend ladite loi *« jusqu'à réunion des conditions nécessaires* ». Néanmoins, le président Liamine Zeroual décide de la remettre en vigueur. La constitution de 1996 ne contient pas de changements considérables relatifs aux langues de l'Algérie, excepté la proclamation de l'amazighité, faisant partie des trois constituantes de l'identité nationale à côté de l'arabité et de l'islamité.

En avril 1999, Abdelaziz Bouteflika succède à Liamine Zeroual. Dans la question linguistique, le président Abdelaziz Bouteflika innove, il s'exprime souvent en français dans ses déclarations publiques, autant en Algérie qu'à l'étranger. Il témoigne d'une certaine liberté par rapport à la tradition en déclarant : « *il est impensable […] d'étudier des sciences exactes pendant dix ans en arabe, alors qu'elles peuvent l'être en un an en anglais* » (BOUTEFLIKA A., cité par GRANDGUILLAUME G., 1999 : 109-124). Suite à ses orientations, le parlement algérien adopte en avril 2002, à l'unanimité, une modification à la constitution instituant le Berbère comme langue nationale.

Toute somme, exerçant dès l'indépendance une politique linguistique imprégnée d'un "nationalisme culturel" vigoureux, l'Algérie, pour recouvrer sa souveraineté nationale et se libérer du joug impérialiste français, s'est mise à redonner une grande place à l'arabe littéraire, particulièrement dans le secteur de l'éducation nationale. Ainsi et face à la politique française de déracinement, l'élite manifeste son attachement particulier aux symboles constitutifs de sa personnalité : « *notre attachement au passé n'est pas celui des passéistes, partisans d'une glorification béate. Nous ne voulons pas la répétition du passé mais son renouvellement dynamique […],* témoigne A.B Ibrahimi (IBRAHIMI A.-B., 1976 : 15).

Le processus d'arabisation qui sera entamé par l'Algérie, et qui va débuter par l'école va permettre à l'arabe littéraire d'investir pour la première fois de son histoire les fonctions officielles du français. Par conséquent, le discours de " l'homogénéisation linguistique" fait naître une forme de résistance qui apparaît dans le maintien du français et l'apparition du mouvement berbériste qui revendique de son côté la reconnaissance de l'amazighe et du rejet de l'anglais comme substitut au français.

3.1.2 Les grandes étapes de l'arabisation du système éducatif

Six ans après l'indépendance du pays, les deux premières années de l'enseignement primaire sont entièrement arabisées. Au même temps, dans les autres paliers scolaires, l'enseignement se prodigue en langue arabe pour certaines branches des sciences humaines (histoire, sciences islamiques). En 1970, dans le cadre de la réforme du système éducatif, une commission d'arabisation est chargée d'arabiser le système éducatif. Ainsi, la langue arabe devient-t-elle la seule langue d'enseignement, pendant les trois premières années du cycle primaire. Dans le secondaire, l'arabisation des matières scientifiques se fait partiellement, tandis que la branche littéraire est entièrement arabisée.

Corrélativement, dans l'enseignement supérieur la langue française reste en cette année la langue d'enseignement dans toutes les branches, hormis le domaine des sciences islamiques où l'enseignement se dispense en arabe littéraire. Au début des années 1990, l'enseignement au cycle secondaire est entièrement arabisé, bien que des disparités entre l'éducation secondaire et universitaire soient apparues : les branches scientifiques et techniques, dans les universités du pays sont enseignées en français, alors que l'enseignement des branches littéraire se fait en arabe classique. Par conséquent, les étudiants ayant eu un enseignement arabisé rencontrent des problèmes majeurs dus à leur niveau insuffisant en langue française.

3.1.3 Les réalités sociolinguistiques de l'Algérie

Les réalités sociolinguistiques en Algérie font objet de diverses réflexions et recherches en sociolinguistique. Généralement on reconnaît l'existence de trois pôles linguistiques : Les langues maternelles et les deux langues écrites. À ce propos, M. Quitout, évoquant la situation linguistique au Maghreb écrit :

> « *On assiste donc, dans le cadre du marché linguistique maghrébin, à deux paradigmes : celui des langues non maternelles l'arabe moderne et le français et celui des langues maternelles représentées par l'amazighe et l'arabe dialectal. Le premier, celui des variétés hautes, occupe un rang privilégié dans la hiérarchie des usages linguistiques et le second, celui des variétés basses auxquelles font défaut la légitimité et le soutien de la logistique institutionnelle, occupe une position marginalisée. Depuis peu, le statut officiel du berbère a changé aussi bien au Maroc qu'en Algérie, ce qui va aboutir à terme à une nouvelle reconfiguration des langues sur le marché linguistique de ces pays* » (QUITOUT M., 2007 : 83).

Finalement, les langues de l'Algérie ne bénéficient pas toutes du même traitement politique, puisque les orientations politiques ne privilégient qu'une seule langue et tendent généralement à ignorer ou à reléguer au second rang les langues présentes dans le contexte algérien.

3.2 Le statut des langues en présence

3.2.1 L'arabe moderne

L'arabe moderne est la langue nationale et officielle du pays. Elle est considérée comme un des fondements essentiels de la personnalité algérienne. Il est la langue d'enseignement dans les différents cycles de l'éducation nationale, et dans les facultés de Lettres et Sciences Humaines à l'université. Cet idiome s'est enrichi d'une nouvelle terminologie destinée à exprimer de nouveaux concepts imposés par la vie moderne. De ce fait, il tend par conséquent à se distinguer, par son contenu, de l'arabe classique. Il est essentiellement utilisé par les médias et son usage par la population reste restreint.

En effet, les adultes, dans leur majorité, ne l'utilisent jamais. Quant aux enfants scolarisés, ils ne l'utilisent réellement que dans des situations d'apprentissage des matières d'enseignement. À ce propos, A. Elimam, note que : « *son appropriation par les locuteurs reste cependant très problématique* » (ELIMAM A., 2004 : 19), et, à G. Grandguillaume d'ajouter à propos :

> « *[...] sans référence culturelle propre, cette langue est aussi sans communauté. Elle n'est la langue parlée de personne dans la réalité de la vie quotidienne [...] derrière cette langue "nationale", il n'y a pas de « communauté nationale » dont elle serait la langue tout court, dont elle serait bien sûr la langue maternelle* ». (GRANDGUILLAUME G., 1983 : 11).

C'est-à-dire, la langue arabe, bien qu'elle soit définie comme langue nationale et officielle, il reste qu'elle n'est la langue d'aucun Algérien, son usage se réduit essentiellement aux situations formelles. Décidément, cette forme linguistique utilisée particulièrement dans les médias et dans l'enseignement, s'est enrichie d'une nouvelle terminologie destinée à exprimer de nouveaux concepts imposés par la vie moderne.

3.2.2 L'arabe dialectal

Appelé "dialectal", "populaire" et "Darja", il est à très large transmission. La tradition coloniale qui prêchait la répression des langues des autochtones, la volonté d'uniformisation linguistique et la politique linguistique des autorités algériennes au lendemain de l'indépendance de l'Algérie, avaient réduit cette langue à une "sous-langue" (aucune constitution ne fait référence à cette langue). Elle est la langue maternelle de la majorité des Algériens (arabe algérois, constantinois, oranais, etc.), et est utilisée dans toutes les situations informelles de la vie quotidienne.

Évoquant sa forme, A. Elimam écrit : « *[…] il est rarement utilisé en écrit, il est manifestation d'un système linguistique singulier possédant sa propre cohérence et sa propre économie* » (ELIMAM A., 2004 : 20). Ainsi, malgré l'importance numérique de ses locuteurs, et son utilisation dans les différentes formes d'expression culturelle (le théâtre et la chanson), l'arabe dialectal n'a subi aucun processus de codification ni de normalisation. Il est utilisé principalement dans les contextes informels. Il est exclusivement utilisé dans la rue et en famille. Comme le dit C. Y. Benmayouf :

> « *Tout comme en 1962, en 1980, en 2008, l'arabe dialectal est utilisé exclusivement dans la rue et en famille. La télévision nationale ou la radio nationale tolèrent à peine son utilisation, même lorsqu'il est question de campagnes de sensibilisation, de consignes censées sauver des vies humaines. Il faut attendre le mois de ramadhan pour enregistrer une entrée massive à la télévision exception faite comme pour soulager les citoyens algériens de leur longue journée de jeûne* » (BENMAYOUF C.-Y., 2010 : 25).

Enfin, cette langue qui n'a pas de statut officiel continue à susciter l'intérêt des chercheurs et de ses locuteurs. En témoigne sa grande diffusion à travers la chanson

populaire, notamment le Rai et le Rap, genres musicaux modernes qui évoquent des thèmes comme : l'amour, le sexe, l'exil, le chômage, etc.

3.2.3 Le Berbère (ou tamazight)

La langue berbère a été pendant longtemps niée et n'a jamais bénéficié ni de mesure administrative ou politique pouvant favoriser son développement en tant que langue de l'Algérie. A ce propos, C.Y. Benmayouf, écrit :

> « *Au lendemain de l'indépendance, aucun statut n'est reconnu à ce code linguistique à l'avenir incertain, pas plus qu'aucun enseignement ni recherche. […] le nouvel État né au lendemain de l'indépendance est obsédé par sa volonté de créer une nation unie et uniforme. Pour cela un des obstacles à cet objectif est la présence de la langue et de la culture berbère que les différents présidents qui se sont succédé au pouvoir en Algérie depuis 1962 et jusqu'à une date récente, n'ont cessé de réprimer* » (BENMAYOUF C.-Y., 2010 : 28).

Il a fallu attendre janvier 2002 pour que le président, Abdelaziz Bouteflika, s'exprime sur la question de tamazight en Algérie, et reconnaisse enfin officiellement son caractère national. Et le 8 avril 2002, l'assemblée populaire nationale et le conseil de la nation ont tenu une séance au parlement pour consacrer tamazight langue nationale. Dans ce sens, M.A Haddadou écrit : « *cette reconnaissance pour la langue berbère comme langue nationale est une avancée même si elle ne répond pas entièrement aux aspirations des Kabyles qui sont, il est vrai, les premiers concernés par la question berbère* » (HADDADOU M.-A., 2005 : 135).

Présentement, le berbère est enseigné dans plusieurs établissements scolaires du pays (quelques wilayas), et le ministre de l'Éducation nationale a pris l'engagement d'encourager l'enseignement de cette langue dans l'ensemble des établissements scolaires nationaux,

progressivement, dès les prochaines années (déclaration de Madame Benghebrit de janvier 2014). Toutefois, la graphie de la transcription et la standardisation de cette langue restent un problème majeur que rencontre l'enseignement du berbère qui se présente sous plusieurs variétés inintelligibles entre elles.

3.2.4 La Langue française

La langue française est présente en Algérie depuis la colonisation française. À cette époque les Français se fixaient comme objectif de former un nombre important d'indigènes pour occuper l'administration coloniale. Ainsi, ils mettront en œuvre au lendemain de la conquête militaire ce que D. Morsly (1988) appelle « *les instruments juridiques de la francisation* ».

Jean maire, recteur de l'institution scolaire coloniale en Algérie, cité par C.C. Achour, avait écrit à propos des objectifs que se fixait l'institution coloniale en Algérie que l'école devrait : « *assurer un meilleur recrutement de fonctionnaires musulmans de la justice, du culte et de l'enseignement* » (CHAULET A.-C., 1985 : 155). Après l'indépendance, malgré un recul sensible dû à l'application de la politique d'arabisation que nous évoquons *supra*, le français reste encore une langue très utilisée en Algérie. Cela est dû à plusieurs facteurs dont nous citons les plus importants :

- La France est l'un des partenaires économiques les plus importants de l'Algérie.
- L'Algérie est un pays de forte émigration vers la France.
- La forte présence de la langue française dans le domaine des sciences et les relations internationales.

En effet, après cinquante ans d'indépendance, la langue française occupe encore une place importante dans les institutions algériennes. Actuellement, au cycle de l'enseignement

primaire, l'introduction du français intervient dès la troisième année scolaire. Dans l'enseignement supérieur, il est la langue d'enseignement des disciplines scientifiques et techniques, de même il est présent dans les "masmédias", à la télévision et à la radio nationale (chaîne 3, canal Algérie, radio Algérie internationale, etc.). Quant à la presse écrite, nous constatons la présence de plusieurs quotidiens en langue française (Liberté, le Soir, El Watan, l'Horizon, etc.).

Aussi, la langue française est généralement utilisée dans la production littéraire et intellectuelle en Algérie. En témoignent aujourd'hui les écrivains algériens d'expression française, tel A. Djebar, Y. Khadra, B. Sensal, H. Grine, A. Benmalek, R. Boudjedra, K. Daoud, etc. Le français reste largement utilisé dans le secteur économique et financier. Certaines institutions comme la banque, les postes et télécommunications fonctionnent encore en français.

En définitive, à coté de cette présence dans les institutions, le français occupe présentement une place très importante au sein de la société algérienne et nous faisons nôtre la position de K.T. Ibrahimi quand elle affirme : « *qu'une grande partie de la population algérienne fut-elle ou non scolarisée a une compétence –même passive- en français*» (IBRAHIMI K.-T., 1995 : 50).

3.3.1 Français, langue étrangère en Algérie (aperçu historique)

L'apparition et l'évolution de la langue française ont été l'objet d'études de plusieurs historiens et spécialistes de langue qui ont essayé de répondre aux questions suivantes :

> « *Quels événements historiques, quelles décisions politiques ont fait le français ? Mais aussi, quel français a été par ces événements et ces décisions : langue du roi ou langue du peuple, parler dialectal figé ou langue dès les origines écrites [...]* » (PERRET M., 1998 : 7).

Ainsi, la langue française est devenue une langue internationale en se répandant en dehors des frontières de son pays de provenance. Le français, langue élaborée et standardisée, accède au rang de langue internationale, pourtant diverses causes historiques sont à l'origine de son expansion dans certains pays du globe tel que l'Algérie.

La France, une puissance historique, une force économique et politique de notre temps, a fait preuve dans le passé d'un "expansionnisme" : colonisation, diffusion religieuse, monopole commercial, ce qui témoigne de la forte présence de la langue française actuellement dans le monde :

> *« L'expansion internationale du français aujourd'hui en net recul par rapport à l'anglais tient certes à une expansion colonisatrice qui a commencé dès le moyen Âge, mais aussi à la politique de la langue menée par les différents pouvoirs qu'a connus la France […]le français est la langue étrangère dominante dans le Maghreb, malgré la montée de l'anglais : il est parlé à 25% à 30% de la population, mais n'a aucun caractère officiel »* (PERRET M., 1998 : 7).

L'Algérie est l'un des pays maghrébins le plus marqué par la colonisation française qui a influencé et qui a bouleversé la vie sociale et culturelle des Algériens, pendant de très longues années, grâce à une politique linguistique et éducative qui a sévi durant la période coloniale. Nous nous proposons dans ce qui suit de donner quelques informations, concernant l'évolution de l'entreprise scolaire coloniale en Algérie dans sa composante idéologique qui a véhiculé la langue française dans ce pays.

3.3.2 L'école coloniale en Algérie

L'Histoire de la politique éducative, menée durant la colonisation française qui a profondément changé le climat social, économique, éducatif et linguistique du pays nous renseigne clairement sur les premières raisons de la diffusion de la langue française dans notre pays. Durant les longues années de l'occupation française, nous pouvons distinguer clairement à ce titre les actions de l'administration coloniale, l'implantation des écoles françaises qui ont, à différents endroits et de différentes manières, façonné le visage éducatif de l'Algérie. Évoquant la dévalorisation par l'administration française des structures traditionnelles de l'enseignement précolonial en Algérie, G. Grandguillaume écrit **:**

> « *L'État français a confisqué toutes ces fondations sous le prétexte qu'il en prenait la succession, ce qu'il ne fit pas évidemment ; c'est ainsi que toute cette structure s'est effondrée, avec tout ce qu'elle signifiait, non seulement comme transmission spirituelle de la religion, mais aussi comme structure culturelle et repère identitaire.* » (GRANDGUILLAUM G., 1999 : 33).

Ainsi, l'école coloniale française fut l'un des instruments opérants sur lesquels s'est fondé le colonialisme français pour répandre son idéologie au sein de la population autochtone. Cette institution coloniale, qui avait comme objectif d'assurer l'aliénation définitive des Algériens, fut déterminée par deux périodes bien distinctes, durant son existence en Algérie.

3.3.3 Période de 1830 à 1883

Durant cette période, l'école française fut marquée par une hésitation dans le domaine de l'enseignement :

> « *Les difficultés militaires, la mauvaise volonté de la population civile européenne et la résistance des Algériens expliquent que la politique scolaire à ses débuts ait été très hésitante tant dans la définition d'un type précis d'école à promouvoir que dans la détermination de programme d'enseignement stable* » (MORSLY D., 1988 : 44).

Parmi les premières expériences d'assimilation, on assiste à la création de collèges arabe français d'enseignement "mutuel". C'était un projet naissant d'une "francisation" qui a tenté de marginaliser les langues et la culture des autochtones. En témoignent les propos de certains militaires français, présents en Algérie à cette époque. Cité par D. Morsly, Ageron rapporte les paroles de l'amiral Gueydon qui défendait en ces termes ce pseudo principe d'assimilation :

> « *Le moyen de façonner les jeunes indigènes à nos mœurs et à nos usages, à notre langue n'est pas de les élever à part dans des établissements spéciaux. L'assimilation ne se fait vite et bien que par des études et des récréations en commun entre enfants des deux races, sur les bancs des écoles des lycées* » (MORSLY D., 1988 : 46).

Ainsi, ce projet de substitution de la langue française à la langue arabe était donc fondamentalement soumis à un processus d'apprentissage d'une langue étrangère à la sensibilité linguistique et sociale des Algériens, et c'est précisément ce qui créait chez les Autochtones des attitudes négatives à l'égard de l'école coloniale française :

> « *Les réticences des parents indigènes à l'égard de l'école coloniale française de l'époque s'expliquent par le manque de confiance qu'ils manifestent face aux enseignants, parmi lesquels figuraient des militaires, accusés de procéder à des*

lavages du cerveau, incitant de la sorte leurs élèves à renier leur origine, leur culture, leur langue » (ZABOOT T., 1989 : 57).

En somme, l'école à cette période dite "expérimentale" était seulement centralisée dans les grandes villes, tandis que le monde rural était dominé par les confréries religieuses, qui résistaient à un système colonial portant une monopolisation totale sur le plan social qu'éducatif.

3.3.4 Période de 1883 à 1962

À cette période (1883), « *les Français ont tenté d'instaurer l'enseignement primaire gratuit obligatoire, ouvert aux indigènes, y compris aux filles* » (MORSLY D., 1988 : 47). Ils ont compris que pour la conquête du pays, il fallait entamer une manœuvre contre la langue arabe et l'enseignement traditionnel :

« *Je regarde la prorogation de l'instruction et de notre langue comme moyen le plus efficace de faire des progrès à notre domination dans ce pays […] le vrai prodige à opérer serait de remplacer peu à peu l'arabe par le français […] qui ne peut manquer de s'étendre parmi les indigènes, surtout si la génération nouvelle vient en foule s'instruire dans nos écoles* » (TURIN Y., 1979 : 40).

Dès 1890, les programmes d'enseignement mettent de plus en plus l'accent sur la nécessité pour les indigènes d'apprendre la langue française. En fait, la substitution graduelle de la langue française à la langue arabe avait comme but d'asseoir et d'assumer la domination de la France et de la rendre perpétuelle et définitive. Évoqué à ce propos par K.T. Ibrahimi, A .Ranbaud, qui fut ministre de l'instruction publique sous la troisième république, écrivait, en 1897 :

« *La première conquête de l'Algérie a été accomplie par les armes et s'est terminée en 1871 par le désarmement de la Kabylie, la seconde conquête a consisté à faire*

accepter par les indigènes notre administration et notre justice, la troisième conquête se fera par l'école : elle devra assurer la prédominance de notre langue sur divers idiomes locaux, influencer aux musulmans l'idée que nous avons-nous mêmes de la France et de son rôle dans le monde, substituer à l'ignorance et aux préjugés des notions élémentaires » (RANBAUD A., cité par IBRAHIMI K.-T., 1997 : 37).

En effet, à partir du début du XX^{ème} siècle, les Algériens ont changé d'attitude à l'égard de l'école française et ont accepté enfin d'envoyer leurs enfants dans cette institution française pour des obligations économiques. Ainsi, se diffusera la langue française au sein de la population algérienne :

« *Les musulmans n'ont fréquenté l'école française qu'à partir du début du XXème siècle, néanmoins en ce qui concerne l'Algérie, on peut dire que cette époque et surtout à partir de 1930, le français avait déjà pénétré partout, cela signifie que contrairement au reste de l'Afrique francophone ; c'est surtout par des communications orales et non pas uniquement par l'école que le français a pris dans la vie des habitants* » (WALTER H., 1994 : 214).

Ces Algériens, ont pris conscience du privilège qu'ils pouvaient tirer de la scolarisation pour leur promotion individuelle et sociale dans l'ordre colonial, afin de pouvoir accéder à la fonction publique, aux professions libérales, aux emplois économiques, etc. Aussi, il serait pour eux nécessaire d'apprendre et de s'approprier la langue du colonisateur.

Bref, la langue française s'est diffusée en Algérie « *grâce à l'œuvre et à la stratégie assimilationniste des conquérants. Leur hégémonie reposait, par ce que l'écrivain Mouloud Mammeri résuma en cette formule : l'opium et le bâton* » (ZABOOT T., 1989 : 60). De la sorte, l'Algérien "condamné à subir ou à maudire" cette langue imposée par l'ordre colonial, finira par s'approprier et reprendre ce moyen linguistique contre la colonisation et s'en servira pour son instruction après l'indépendance de l'Algérie.

3.3.5 Statut de la langue française en Algérie indépendante

Nous nous référons, pour cerner ce statut, à des textes officiels, qui ont marqué la politique linguistique de l'Algérie et aux instructions pédagogiques concernant l'enseignement du français dans les établissements scolaires. La lecture de certains textes officiels montre la volonté des autorités algériennes, de renvoyer le français à un statut de langue étrangère sans tenir compte de son ancrage dans la réalité sociolinguistique algérienne.

À cet effet, D. Morsly invoque les propos du président H. Boumediene, tenus lors de la première conférence sur l'arabisation (14 mai 1975), pour montrer le caractère exotique assigné à cette langue :

> « *[…] la langue arabe ne peut souffrir d'être comparée à une autre langue, que ce soit le français ou l'anglais […] car la langue française a été et demeure ce qu'elle a été à l'ombre du colonialisme, c'est-à-dire une langue étrangère et non la langue des masses populaires [...]» (BOUMEDIENNE* H., cité par MORSLY D., 1988 : 215).

Ces propos montrent la distinction officielle établie entre la langue arabe et la langue française, qui doit être considérée comme une langue étrangère parce qu'elle n'est pas la langue "des masses populaires", c'est-à-dire qu'elle ne constitue pas un instrument de communication pour le peuple algérien. De la sorte, la langue française « *se trouve récusée, renvoyée au statut de langue étrangère* » (MORSLY D., 1988 : 215).

Aussi, à travers un passage relevé de la charte nationale de 1976, où il est dit que « *cette récupération de la langue nationale et de la société n'exclut pas un ferme encouragement à l'acquisition des langues étrangères* » (*Ibid.*), D. Morsly déduit que l'absence d'indication, dans ce même texte à la langue française, qui se trouve incluse dans la dénomination "langues étrangères" au pluriel est significative, c'est-à-dire la langue française devait être considérée au même titre que toutes les autres langues étrangères (telle que la

langue anglaise), et le processus d'arabisation entamé bien avant cette date devrait avoir comme conséquence un recul significatif de la langue française :

> « *l'absence de mention explicite du français dit donc que l'arabisation aura comme conséquence un recul progressif du français qui fera de celui-ci une langue étrangère au même titre que les autres langues* » (*Ibid*. : 218).

D'autre part, toujours au sujet de son statut, D. Caubet note que :

> « *Le français en tant que langue de l'ancien colonisateur a un statut très ambigu, d'une part il attire le mépris officiel, il est officiellement considéré comme une langue étrangère au même titre que l'anglais, mais d'autre part, il est synonyme de réussite sociale et d'accès à la culture et au modernisme* » (CAUBET D., 1998 : 122).

Nonobstant, l'arrivée au pouvoir du président Abdelaziz Bouteflika marque une ouverture verbale sur la question des langues. Le président lui-même utilise le français dans ses déclarations, mais des animosités se sont ouvertes en 2000-2001 par suite aux essais de réformes du système éducatif. Ainsi, les éclaircissements de ces deux auteurs nous rappellent l'ambiguïté du statut de la langue française en Algérie, que nous avons peut-être eu tendance à trop simplifier, mais sur laquelle les diverses instructions pédagogiques de l'enseignement du français vont nous ramener. Car à ce niveau scolaire, nous savons que les instructions officielles vont se traduire dans les finalités et les objectifs de l'enseignement du français.

3.3.6 Le Français dans le système éducatif algérien

De manière générale, le système éducatif algérien est toujours régi par l'ordonnance n°76/35 du 16 avril 1976, portant organisation de l'éducation et de la formation. Ce texte législatif définit nettement la place qui doit être réservée à l'enseignement de la langue française dans le système éducatif algérien :

> « *Les responsables de l'école algérienne furent guidés, dans l'orientation et l'élaboration des programmes et de leurs contenus par deux considérations essentielles :*
>
> *1- l'école algérienne a pour but de former non des jeunes Français mais des jeunes Algériens.*
>
> *2- le français est une langue véhiculaire des techniques et des pensées modernes.* » (BOUGUERRA T., 1991 : 79).

Ainsi, nous constatons que le système éducatif assigne à l'enseignement de la langue française la mission de langue véhiculaire du savoir, langue qui encourage l'accès à la documentation scientifique et technique. Le français aura donc un rôle principalement instrumental, son enseignement servira à développer les aptitudes à l'expression/compréhension dans des situations de communication à caractère scientifique. En effet, l'enseignement de la langue française s'est vu graduellement diminuer depuis l'indépendance. Au lendemain de l'indépendance, il intervient dès la seconde année du cycle primaire, son enseignement s'est vu progressivement référer au fil des années à la troisième année du primaire, puis à la quatrième année du primaire, avec la mise en place de l'école fondamentale.

Par ailleurs, des modifications ont été introduites dans l'enseignement, suite aux travaux de la commission pour la réforme de l'éducation, qui a été installée officiellement par le président de la République, Abdelaziz Bouteflika. Suite aux travaux de cette commission, il

a été décidé d'introduire à partir de l'année scolaire 2004-2005, l'enseignement du français dès la deuxième année du cycle primaire. Aussi, un nouveau manuel d'enseignement de la langue française sera mis à la disposition des élèves de la première année du cycle moyen, dès le début de la présente année scolaire. Cependant, ladite décision ne sera pas appliquée et, actuellement l'enseignement de la langue française commence à partir de la troisième année du cycle primaire.

3.4.1 Place du FLE dans le système éducatif algérien

Au lendemain de l'indépendance de l'Algérie, le paysage social, éducatif et culturel algérien n'ont pas changé fondamentalement, autant sur le plan structurel que linguistique. Cependant, le départ massif des encadreurs français a créé une immense insuffisance d'encadrement dans les différents secteurs capitaux, particulièrement celui de l'éducation nationale, considérée comme le lieu favorisé de l'enseignement des valeurs pour le fondement de la jeune nation algérienne. De la sorte, l'État algérien a fait recours aux enseignants venus du Moyen-Orient (la plupart d'entre eux n'ont reçu aucune formation) pour réintroduire l'enseignement de la langue arabe dans l'Éducation algérienne afin de restaurer les valeurs morales et culturelles, perdues après tant d'années de colonisation.

En effet, cette politique d'arabisation n'a pas trop influé sur l'usage du français, qui s'est étendu pendant les premières années de l'indépendance, grâce à l'effort déployé pour mettre en place une institution de l'éducation nationale en Algérie. Des jeunes diplômés ou instruits en français et des coopérants étrangers vont venir en aide à l'Algérie, par conséquent, un état de bilinguisme a été institué dans le système éducatif et dans la société en général. Avant 1978, année d'arabisation totale de l'école fondamentale, une dualité linguistique (arabe / français) caractérisait le système éducatif algérien. Auparavant, l'enseignement se faisait comme suit :

- un tiers des classes, l'enseignement se faisait en langue arabe.
- Deux tiers de classes, l'enseignement se dispensait simultanément en langue arabe et française pour les matières scientifiques.

Dans le cycle primaire, le français était introduit dès la troisième année et, l'enseignement secondaire qui a connu la même dualité a été entièrement arabisé à la fin de l'année scolaire 1988-1989. De plus, actuellement dans le supérieur, notamment dans les filières scientifique et technique, l'enseignement se fait essentiellement en français.

En somme, il est à signaler qu'actuellement, dans le cycle primaire, le français est enseigné depuis la troisième année et dans le cycle secondaire l'enseignement de toutes les matières littéraire et scientifique est assuré en arabe scolaire. Toutefois, comme on l'a signalé précédemment, le processus d'arabisation n'a pas été poursuivi à l'université.

3.5 Conclusion partielle

Les diverses réflexions sociolinguistiques dont a fait l'objet la question des langues au Maghreb concourant vers la mise en évidence du fait, selon lequel le contact avec les autres peuples et le plurilinguisme y sont une tradition millénaire. Ceci, est dû au brassage et à la cohabitation sur ce territoire de plusieurs civilisations qui font de lui une terre de sédimentation culturelle et linguistique. Dans ce sens l'écrivain Mouloud Mammeri disait :

> « *Hannibal a conçu sa stratégie en punique, c'est en latin qu'Augustin a dit la cité de dieu, c'est en arabe, qu'Ibn Khaldoun a exposé les lois des révolutions des hommes. Personnellement, il me plaît de constater dès les débuts de l'histoire, cette ample faculté d'accueil*. » (Mammeri M., cité par KAHLOUCHE R., 1992 : 129).

En effet, le sort d'une langue est naturellement lié à l'histoire de l'homme et de la société dans laquelle celui-ci évolue. L'Afrique du Nord avait connu avant la venue des Arabes, des occupations étrangères, celle des Phéniciens dès le II^{ème} millénaire avant J-C, puis celle des Carthaginois au VI^{ème} siècle avant J.-C., qui s'installèrent dans des comptoirs côtiers ; celle des Romains en Ifriqiya (la Tunisie actuelle), en Algérie, en Mauritanie a laissé des traces profondes, tant dans le domaine agricole, blé, vigne, olivier, que dans la civilisation urbaine. Dans ce présent chapitre, nous ne prétendons pas dépeindre un tableau exhaustif de la réalité historique du Maghreb, mais il est question, uniquement, de tenter d'évoquer quelques aspects ayant trait à notre sujet d'étude, notamment la question du plurilinguisme et de l'identité de la population de Tizi-Ouzou. Alors, il est question d'aborder les réalités sociolinguistiques de la ville de Tizi-Ouzou façonnées à l'aune des soubassements historiques qu'a connus cette ville. De la sorte, ces réflexions nous amèneront à aborder le paysage sociolinguistique et le statut des langues en présence en Algérie.

De plus, il est nécessaire de signaler que la réalité linguistique de l'Algérie est complexe, car il s'agit d'un plurilinguisme où les langues sont en concurrence entre elles

comme le sont l'arabe classique avec la langue française et l'arabe algérien avec les variétés du berbère. Les premières sont dans la sphère officielle et les deuxièmes sont dans la sphère non officielle. À côté de ces langues que nous avons citées *supra*, il est à signaler, le projet raté du système politique qui a essayé d'introduire l'anglais afin de réduire la place qu'occupait la langue française. Cette politique relève d'un mythe que d'un projet réalisable à court ou à moyen terme. Elle privilégie ″le volontarisme sur l'histoire socioculturelle de l'Algérie″. C'est les mêmes raisons qui ont poussé l'État algérien à l'arabisation qui ont motivé cette action. F. Cheriguane explique cette situation en la qualifiant d' : « *un alignement sur les pays arabes du Moyen Orient qui utilisent l'anglais dont l'histoire n'est pas celle du Maghreb* » (CHERIGUANE F., 2008 : 108).

Finalement, à l'instar des pays maghrébin qui ont engagé un processus de décolonisation linguistique une fois qu'ils ont recouvré leurs indépendances, le jeune État algérien a fait de même, consacrant une politique d'unilinguisme comme une constante de la nation algérienne. Mais l'État algérien s'est vu confronté à un mouvement de revendications d'ordre linguistique et identitaire le contraignant à faire un amendement de la législation, portant sur le statut des langues en Algérie (la revendication berbère). C'est ainsi que l'Algérie est devenu un pays plurilingue dans la mesure où la langue amazighe est devenue une langue nationale. Mais, tout de même, il s'agit d'un plurilinguisme hiérarchisé où l'arabe institutionnel jouit d'un statut officiel qui n'est pas similaire à celui accordé à la langue amazighe et à l'arabe dialectal

Partie II :

Cadrage théorique et méthodologique.

Partie II :

Cadrage théorique et méthodologique.

Chapitre I :
Cadrage théorique

4.0 Introduction partielle

Alors que la première partie situe la recherche dans son environnement, en décrivant les composantes du contexte de l'étude, la deuxième partie, quant à elle, se penche sur le contexte théorique qui entoure ce travail. Cette partie est organisée en deux chapitres : Le premier chapitre porte sur les soubassements théoriques qui ont abouti à la naissance de la sociolinguistique urbaine, et les définitions de toutes les notions mobilisées. Dans le deuxième chapitre, on y trouve la méthodologie utilisée lors de la constitution de notre corpus. Notre thèse s'inscrit, particulièrement, dans le domaine de la sociolinguistique urbaine, mais c'est une thèse pluridisciplinaire dans le sens où pour étudier notre objet " plurilinguisme et culture jeunes à Tizi-Ouzou" , nous avons dû nous intéresser à un domaine académique qui est celui des sciences du langage avec la problématique sociolinguistique sur la coexistence des langues différentes dans le même espace urbain, c'est à- dire sur l'usage et les statuts des langues en présence.

De la sorte, la linguistique et l'histoire s'imposent comme des connaissances préalables, indispensables à l'analyse du paysage urbain, pour une compréhension fine de ce qui en constitue la partie la plus épidermique, l'installation de messages écrits sur les façades et la voirie, les discours épi-linguistiques, etc. Aussi, Dans ce présent chapitre nous allons évoquer les recherches qui ont conduit les études linguistiques à s'intéresser aux problématiques des langues, considérées en relation avec des faits extralinguistiques. Aussi, ces fondements théoriques, nous mèneront à saisir comment les pratiques langagières des jeunes tizi-ouziens sont constitutives de leur processus de construction identitaire, lui-même rentrant dans une relation dialectique perpétuelle avec leur rapport à leur communauté, à leurs langues et à leur espace urbain. Nous faisons donc, référence à la sociolinguistique urbaine, car elle éclaire pour nous le lien entre espace urbain, facteurs socio-langagiers et processus identitaires.

Enfin, ce chapitre est aussi un aperçu sur la littérature qui couvre différentes dimensions dans le domaine de notre étude. En effet, des recherches portant sur le plurilinguisme et la culture jeunes ont été réalisées, dans la ville de Tizi-Ouzou. Le travail de, F. Boumedienne (BOUMEDIENNE F., 2011) a abordé ce sujet, il traite de la spécificité du parler jeune tizi-ouzien du milieu urbain, et de leurs représentations à l'égard des langues présentes dans cette ville. Dans cette thèse nous nous intéressons aux rapports discursifs, existant entre les multiples entités territoriales composant la ville de Tizi-Ouzou, et nous examinons les enjeux identitaires qui en découlent à travers l'analyse des pratiques culturelles des jeunes tizi-ouziens. Notre étude nous permet d'approfondir notre connaissance sur le sujet. Partant des interrogations sur la construction d'une culture jeune, dans l'espace urbain tizi-ouzien, sur les messages latents de cette culture jeune et la manière dont s'élabore la territorialisation sociolinguistique de la ville de Tizi-Ouzou ; nous observons les tensions identitaires saillantes, inhérentes au processus d'appropriation / rejet des structures socio-spatiales intra-urbaines.

4.1 Saussure ou la révolution de la linguistique

L'avènement de Saussure au début du XX^{ème} siècle a posé quelques principes complémentaires, avançant les recherches anciennes sur la langue depuis la Grèce antique. La linguistique en tant que science a été et reste vigoureusement marquée par la pensée de F. de Saussure, dans la publication qu'en ont faite ses étudiants Bally et Sèchehaye dans " *le Cours de linguistique générale*" . En effet, la linguistique saussurienne est une science qui étudie « *la langue en elle-même et pour elle-même* » (SAUSSURE F., 1975 : 33). Cette conception de la linguistique chez F. Saussure résulte de la conception selon laquelle la langue est « *une institution sociale* » (*Ibid.*), donnée admise communément par les linguistes. À aucun moment, et contrairement à l'apparence, « *celle-ci n'existe en dehors du fait social, parce qu'elle est un phénomène sémiologique* » (SAUSSURE F., cité par TRIMAILLE C., 2003 : 7). En s'inscrivant distinctement contre la linguistique formelle, F. Saussure posait les conditions d'un dépassement de la linguistique exclusivement interne.

Cette grande avancée théorique basée sur le postulat de la nature sociale de la langue, n'a pas été respectée et suivie par F. Saussure dans ses études sur les langues. C'est là une énigme de la théorie saussurienne, la conception de la langue chez le linguiste genevois repose sur une théorie sociologique inspirée notamment par les écrits de E. Durkheim dans laquelle le social est *" une masse homogène et inerte "* . Ainsi, comme l'écrit P. Encrevé :

> « *C'est la scientificité même de la linguistique qui est fondée sur la conception idéologique du social comme unité unitaire ne connaissant d'autres parties que la multiplicité des individus qu'elle totalise. Le C.L.G. ne revendique la nature sociale de la langue, avec l'insistance très nouvelle que l'on sait, que pour interdire qu'on en déduise d'autres caractères que celui d'être unificatrice du social* » (ENCREVÉ P., 1976 : 11).

Aussi, la langue, selon F. Saussure, ne peut être saisie qu'au niveau de la collectivité prise dans son ensemble et transcendant les différences individuelles. La langue est une, parce

que la collectivité est homogène. Il en résulte ce que W. Labov appellera le " *paradoxe saussurien"* : « *l'aspect social de la langue s'étudie sur n'importe quel individu, mais l'aspect individuel ne s'observe que dans le contexte social* » (LABOV W., 1976 : 260). Pour P. Encrevé, ce paradoxe est moins une confusion d'arguments qu'une " *très habile ruse de la raison"* (ENCREVÉ P., *1976* : 11) qui permet de fonder la scientificité de la linguistique sur une vision unitaire du social, d'où sont exclus la structure sociale, le mouvement des masses, les conflits, les luttes, les enjeux de ces luttes.

Par ailleurs, Saussure oppose essentiellement la langue à la parole : « *la distinction saussurienne entre langue et parole s'est révélée très féconde et elle constitue l'un des fondements de la linguistique contemporaine* » (MALMBERG B., 1968 : 60). Pour Saussure, les pratiques réelles (la parole) ne sont que des mises en œuvre individuelles et plus ou moins accidentelles de la langue. La parole se trouve donc exclue du champ d'études du langage. Cette dichotomie préalable, permet à F. Saussure de tracer une frontière étanche entre la linguistique et l'extralinguistique. Dans le même sens, P. Bourdieu, ajoute :

> « *Tout le destin de la linguistique moderne se décide en effet dans le coup de force inaugural par lequel Saussure sépare la " linguistique externe" de la " linguistique interne" , et, réservant à cette dernière le titre de linguistique, en exclut toutes les recherches qui mettent la langue en rapport avec l'ethnologie, l'histoire politique de ceux qui la parlent, ou encore géographie du domaine où elle est parlée, parce qu'elles n'apporteraient rien à la connaissance de la langue prise en elle-même* » (BOURDIEU P., 1982 : 8).

Enfin, pour F. Saussure, la langue ne peut réellement se décrire que comme un système dans lequel la valeur d'un élément linguistique dépend de sa relation avec les autres éléments du même système. Contrairement à la linguistique historique qui étudie les faits à travers le temps, c'est-à-dire de manière diachronique et donnait à penser que comprendre une langue consistait à en décrire l'évolution. F. de Saussure, pour comprendre le système que

constitue une langue à un moment donné de l'histoire, considère le point de vue diachronique tout à fait accessoire.

4.2 De l'objet de la linguistique chez les structuralistes

L'objet d'étude de la linguistique se précise et se clarifie avec les réflexions de F. Saussure : « *en définissant l'objet de la linguistique comme homogène, en déduisant l'autonomie de la linguistique Saussure fait passer la linguistique du statut de discours au statut de science* » (LAKS B., 1980 : 8). En effet, quelques affirmations conceptuelles de F. de Saussure (dichotomie synchronie / diachronie, le concept d'arbitraire du signe, etc.), dévoilent sa position sociologique qui renvoie à une sociologie homogénéisée. La notion du système lui permet, selon J-B Marcellesi et B. Gradin : « *de nier les liens de détermination que l'affirmation du caractère social de la langue aurait pu faire rechercher* » (MARCELLISI J.-B., § GARDIN B., 1974 : 92).

Dans ce sens, P. Bourdieu évoque l'effet d'évidence que ne peut manquer d'engendrer la représentation d'une langue une et homogène, en scrutant les liens implicites entre science et idéologie, discours scientifique et sens commun, dans sa conceptualisation de la " langue légitime" (TRIMAILLE C., 2003 : 10). Ainsi, considérer la langue en dehors du contexte qui l'entoure, comme le font les structuralistes en linguistique, c'est admettre implicitement la définition officielle de la langue officielle d'une unité politique : « *cette langue est celle qui, dans les limites territoriales de cette unité, s'impose à tous les ressortissants comme la seule légitime* » (BOURDIEU P., 1982 : 27). Décidément, F. de Saussure considère que la langue, à tout moment de son existence, se présente comme une organisation. Cette organisation inhérente à toute langue, F. Saussure l'appelle système, ses successeurs parleront plus fréquemment de structure, d'où viendra le terme " structuralisme" .

4.3 De la critique de l'immanentisme structuraliste

Nous avons déjà évoqué brièvement quelques critiques venues de la sociologie (Bourdieu. P.,), qui ont examiné les théories linguistiques dominantes du XX^{ème} siècle. Des exemples de cette démarche épistémologique, existent bien avant l'avènement de la sociolinguistique. On peut, en effet, remonter au premier tiers du XX^{ème} siècle, pour trouver les premières remises en questions de " l'immanentisme structuraliste" . Ainsi, à l'époque même où F. Saussure dispensait son *Cours de linguistique générale* à Genève, A. Meillet (1886-1936) avait déjà des réflexions sociolinguistiques et fait remarquer les rapports entre structure sociale et structure de la langue comme le soulignait H. Boyer :

> « *A. Meillet préconisait que l'on rendît compte du changement linguistique en l'articulant au changement social, aux transformations de la vie social dont les variations linguistiques ne seraient que les conséquences* » (BOYER H., 1996 : 37).

A. Meillet cherchait à étudier les liens entre groupes sociaux et variantes linguistiques. Dans un article intitulé " comment les mots changent de sens" , il cherchait à cerner la « *manière dont les faits linguistiques, les faits historiques et les faits sociaux agissent et réagissent pour transformer le sens des mots* » (MEILLET A., cité par MARCELLISI J.-B., § GARDIN B., 1974 : 93.). Ce linguiste voulait donc considérer « *la langue comme un moment dans un contexte plus vaste, historique, culturel et sociologique ; il affirmait le lien intime de la langue avec la culture et les formes sociales du peuple qui la parle* » (MALMBERG B., 1968 : 71).

Par ailleurs, en s'inscrivant dans la linguistique d'orientation sociale, les textes de M. Bakhtine ou du groupe BMV, composé de Bakhtine, Medvedev et Volochinov, apportent leur vision critique de l'immanentisme Saussurien et augure une nouvelle orientation au sujet de l'objet d'étude de la linguistique :

> « *La véritable substance de la langue n'est pas constituée par un système abstrait de formes linguistiques, ni par l'énonciation monologue, ni par l'acte psycho-physiologique de sa production, mais par le phénomène social de l'interaction verbale, réalisée à travers l'énonciation et les énonciations. L'interaction verbale constitue ainsi la réalité fondamentale de la langue* » (BAKHTINE M., 1977 : 136).

L'anthropologie culturelle et linguistique a aussi apporté sa vision critique à la théorie linguistique de l'époque. On en trouve des exemples dans les écrits d'E. Sapir, selon qui « *l'autonomie annoncée de la linguistique l'expose à une certaine arrogance et à l'ignorance des enjeux de l'étude du langage* » (SAPIR E., cité par TRIMAILLE C., 2003 : 14). Ouverture et interdisciplinarité sont pour E. Sapir (1968) l'avenir de la science du langage qui devra prendre en compte les multiples implications du langage humain:

> « *Il est essentiel que les linguistes, qui sont souvent accusés, et à juste titre, de ne s'intéresser qu'aux beautés de leur spécialité, prennent conscience de la signification que leur science peut revêtir pour l'interprétation du comportement humain en général […] Qu'ils le veuillent ou non, ils doivent accorder une attention croissante aux nombreux problèmes ethnologiques, sociologiques et psychologiques qui envahissent le domaine du langage* » (SAPIR E., 1968 : 140).

Ainsi, c'est aux États-Unis que le courant de l'anthropologie linguistique s'est développé surtout sous l'impulsion de F. Boas et d'E. Sapir, qui ont tous deux concouru à la description empirique de nombreuses langues amérindiennes :

> *« Quand la linguistique avait commencé à prendre son essor aux USA peu après les débuts du XX^{ème} siècle, elle fut rapidement captée par les nécessités et par les impératifs de mieux connaître les cultures et les civilisations des anciennes peuplades indiennes que la colonisation de leurs terres avaient transformées en parias entassés dans des réserves. Les premiers balbutiements de la nouvelle science s'orientaient vers la mise au point de techniques d'analyse des parlers et des idiomes pour mieux*

les saisir et mieux connaître les fonctionnements des sociétés amérindiennes » (MAOUGAL M.-L., 2004 : 109).

Avec ce bref rappel de ces distincts refus de l'immanence qui se sont développés dans la première moitié du XX^{ème} siècle, on peut observer un double déplacement dans la manière de concevoir et d'étudier le langage. Non seulement parce que des chercheurs s'attachent à recueillir des données de terrain, mais encore " *parce qu'ils varient les langues étudiées, se préoccupant notamment de celles de populations indigènes auxquelles seules les missionnaires et les commerçants s'étaient intéressés jusqu'alors*" (TRIMAILLE C., 2003 : 15). L'intérêt accordé aux relations entre les langues et aux usages des langues, amène des chercheurs à s'interroger sur ce déplacement épistémologiquement fondamental, puisqu'il a ébranlé une notion jusque-là peu problématisée, celle de communauté linguistique. Les premiers linguistes à s'être trouvé rapprochés par leurs terrains divers à l'hétérogénéité linguistique et aux limites de ces positions structurales furent selon J. Gumperz : les linguistes anthropologues qui dans les années cinquante entamèrent des enquêtes ethnographiques sur les structures linguistiques et les façons de parler en Europe et dans les pays en voie de développement.

Comme on peut le constater, la théorie de Saussure a suscité un grand intérêt chez les linguistes préoccupés par la recherche de nouveaux principes fondamentaux de la linguistique. Insatisfaits par la philosophie et la méthodologie de la tradition saussurienne, ils cherchent au début de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle à redéfinir l'objet d'étude de la linguistique, à repenser son système théorique, et à trouver de nouvelles méthodes de recherche. Toute-somme, comme le souligne H. Boyer, la sociolinguistique « *a émergé de la critique salutaire d'une certaine linguistique structurale enfermée dans une interprétation doctrinaire du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure* » (BOYER H., 2001 : 7). En contestant la validité d'un structuralisme réducteur (qui ne s'intéresse qu'à la langue proprement dite, envisagée comme système homogène), la sociolinguistique invite à

un autre regard sur le langage, ouvrant la porte à " un structuralisme de la diversité, de la variation " (BOYER H., 2001 : 11) qui sont des dimensions incontournables de la parole.

4.4 La sociolinguistique urbaine

En 1892, l'université de Chicago était la première université américaine à avoir, dès sa création, un département d'anthropologie et de sociologie. Ce qui a fait que tous les linguistes recrutés dans ce département ont pris la ville de Chicago comme laboratoire et se sont intéressés à l'étude des migrations et des problèmes d'intégration. Pour l'École de Chicago, la ville est une entité qui a une vie qui lui est propre et dans laquelle, l'individu joue le rôle d'un témoin de la réalité sociale. L'individu et la ville sont à la fois centres et sources du changement social. En effet, la ville est le lieu par excellence des contacts de langues ; l'urbanisation et les migrations font converger vers les grandes cités des groupes de locuteurs qui viennent avec leurs langues et créent ainsi du plurilinguisme avant, parfois de s'assimiler à la langue dominante. L.-J Calvet, affirme que :

> « *Les migrants qu'ils soient de l'intérieur (de la compagne) ou de l'extérieur (des étrangers) viennent en ville avec leurs langues et composent ainsi un milieu urbain fortement plurilingue* » (CALVET L.-J., 1994(b) : 56).

Par ailleurs, selon les auteurs de cette discipline, en tant qu'approche analytique de l'urbanité langagière, la sociolinguistique urbaine pose, autour de la covariance entre structures socio-spatiales et stratification sociolinguistique. L'ambition théorique et méthodologique de cette discipline selon les chercheurs est de couvrir le champ urbain, sous le double rapport de l'espace et des langues en se focalisant sur des thématiques telles : identité(s) urbaine(s) et imaginaire linguistique, vernaculaire(s) urbain(s), territoire(s) en ville, mise en mots de l'espace urbain, ségrégation spatio-linguistique, langue et développement durable (CALVET L.-J., 1994 (b)), formes et figures de l'urbain. Le point commun de ces

chercheurs est la ville comme terrain de recherche et les pratiques langagières et linguistiques comme objets de recherche. Ils tentent d'analyser la diversité des situations de communication et la finesse des réalités linguistiques tout en les interprétant dans le cadre des rapports de type macro-sociolinguistique mis à jour entre langues et sociétés.

Ainsi, engagée sur les terrains des villes considérés comme « *des laboratoires en mouvement et des lieux de l'hétérogène et du pluriel* », notre étude abordera dans le même sens de la sociolinguistique urbaine les espaces urbains de la ville de Tizi-Ouzou et questionnera les pratiques linguistiques à travers le contact des langues dans ces espaces. Il s'agira pour nous de prendre en compte des spécificités identitaires dans la constitution de territoires de référence, que ceux-ci soient géographiques (par leur ancrage spatial), sociaux (par leurs usages effectifs) que symboliques (par la mise en mots de l'acception par autrui de son appartenance communautaire ou groupal, etc.).

Aussi, au-delà des configurations propres des espaces urbains, il faut comprendre ses mouvements, les constructions et les réorganisations que les résidents se font. Pour la sociolinguistique, il faudra voir comment les langues participent des définitions des espaces urbains. Il y aura alors des discours qui disent la ville, les discours sur la ville, qui constituent une facette d'une sociolinguistique urbaine possible qui nous intéressera ici. Les recherches de T. Bulot retenues comme utiles et pertinentes à notre recherche explicitent bien les fondements épistémologiques de la sociolinguistique urbaine : fonctions heuristiques du site rouennais, méthodes de collecte des données et des informations, outils d'analyse et orientation transdisciplinaire. Les recherches de T. Bulot s'inscrivent dans une vision macro-linguistique, appréhendent la ville de Rouen comme une entité socio-sémiotique globale, traversée par des lignes de fractures qui donnent naissance à des pratiques discursives et langagières diversifiées.

Par conséquent, la ville est considérée comme « *lieu de parole et espace social* » (BULOT T., 1999 : 51), ces recherches s'intéressent à la catégorisation de l'espace rouennais

à l'aune des pratiques sociolinguistiques en présence. La ville, lieu de ségrégation et d'intégration, elle est à décrypter et surtout à appréhender sous le prisme de la construction identitaire. Parler en ville est donc affirmer des appartenances identitaires multiples : territoriales, culturelles, groupales, etc. parler en ville revient donc à construire une identité autre, à assimiler de nouvelles normes identitaires contrastées :

> « *La ville est à la fois espace commun, un espace unifiant mais aussi un espace de ségrégation, de relégation et des parlures et des populations ; un espace où rejeter les discriminations passe par la construction-notamment par les mots d'une identité positive, active et légitime. La ville est au final ce qui produit certes de la diversité sociolinguistique, et partant des identités multiples, mais plus encore la dynamique permettant de les concevoir* » (BULOT T., 2007 : 33).

D'ailleurs, selon T. Bulot, les parlers urbains sont continuellement travaillés par une double fonction : une fonction véhiculaire permettant la reconnaissance sociale et l'intégration à la ville, et une fonction grégaire liée au processus de différentiation. La dichotomie identitaire véhicularité / grégarité correspond dans la terminologie de T. Bulot à la dichotomie conjonction / disjonction ; celle-ci est en effet utilisée pour rendre compte du fonctionnement quasi-dialectique de la dynamique identitaire urbaine :

> « *C'est pourquoi, l'identité urbaine, à la fois très reconnaissable et très évanescente selon le prisme par lequel on l'aborde, se définit par rapport à un processus quasi dialectique entre conjonction (le rapport à la communauté) et disjonction (le rapport à l'altérité). Nous posons ainsi le terme fractures urbaines pour rendre compte de l'action de ce processus sur une réalité nécessairement multiforme où se mêlent les dimensions géographiques, linguistiques, sociales, politiques, etc.* » (BULOT T., 1999 (b) : 21).

Toute somme, la ville constitue une figure signifiante, elle est inductrice de normes de toutes natures (sociales, culturelles, langagières, idéologiques et identitaires). Elle regroupe en son

sein les paradoxes identitaires : agrégation / ségrégation, fusion / anomies, visibilité sociale / anonymat, confirmation / distanciation, identification / individuation, inclusion / exclusion.

4.5 La sociolinguistique urbaine et le(s) parler(s) jeunes

En plus des tags, le style vestimentaire, le chômage, le rap, la délinquance juvénile, la culture jeune a une dimension qu'il ne faut pas perdre de vue, à savoir la langue. En effet, tous ces facteurs ne sont pas sans impact sur les formes linguistiques. Les jeunes citadins, dans le cadre de leur rébellion contre la société centrale, refusent l'ordre social établi. Ils s'insurgent contre la langue standard et tendent à créer un parler qui leur est propre. Ce faisant, ils ont créé un nouveau langage qui est occasionné par l'esprit d'appartenance à un groupe social, stigmatisé et méprisé. C'est dans la ville que se forme un nouveau langage, signe d'une société marginalisée.

Ainsi, la ville est un cosmos conflictuel, une fracture linguistique au même titre qu'une fracture sociale apparaît. La pratique linguistique des jeunes citadins est dans une large mesure écartée de la langue standard, et ce, à cause des facteurs extralinguistiques qui ont contribué à former un marché linguistique à part. Les locuteurs ne possédant pas la langue standard sont exclus en fait des univers sociaux où elle est sollicitée et utilisée :

> « *Les jeunes ne peuvent que se sentir déphasés par rapport à l'univers de la langue circulante, cette forme véhiculaire qui évoque pour eux la langue académique, celle de l'autorité, du pouvoir dont ils se sentent exclus[. . .] il ne leur reste plus alors qu'à faire usage de la langue française en tordant les mots dans tous les sens, en les coupant, en les renversant [. . .]* » (GOUDAILLIER J.-P., 1996 : 116-117).

Aussi, pour les jeunes, opter pour la langue dominante c'est nier leur identité sociale de dominés. Par contre, opter pour une langue marginale, c'est afficher leur condition dans la hiérarchie sociale comme le souligne P. Bourdieu :

> « *[. . .] la pratique linguistique communique inévitablement outre l'information déclarée une information sur la manière (différentielle) de communiquer, c'est-à-dire sur le style expressif, qui est perçu et apprécié par référence à l'univers des styles théoriquement ou pratiquement concurrents, reçoit une valeur sociale et une efficacité symbolique* » (BOURDIEU P., 1982: 83).

Ils tirent leur langage dans un marché linguistique marginalisé puisque différent du marché de la culture légitime. Leur échange linguistique est, par la suite, non seulement destiné à être décrypté et compris mais il est aussi porteur de leur stigmate social. Il est une forme de lutte

> « *Pour le monopole du pouvoir de faire voir et de faire croire, de faire connaître et de faire reconnaître, d'imposer la définition légitime des divisions du monde social et par là, de faire et de défaire les groupes* » (BOURDIEU P., 1982: 137).

Par conséquent, tant que la société leur barre la route, les jeunes " verlanisent" sa langue. Plus ils sont ancrés dans leurs quartiers, plus ils ont recours à une langue parlée qui les distingue et les différencie des autres franges de la société. Parce que « *parler, sa classe son homme* » (GOUDAILLIER J.-P., 2002 : 9), les citadins feront de leur langue une référence au milieu socio-économique dont ils sont issus : « *bien souvent ces personnes subissent au quotidien une galère (ou violence) sociale, que reflète leur expression verbale, au même titre que leur violence réactive* » (*Ibid*.). Le sol urbain ou la ville se trouve ainsi converti en un ghetto linguistique, les jeunes façonnent la langue à leur manière pour la rendre une arme de résistance à toute surveillance extérieure. Ils s'approprient la langue pour en extraire une autre à la fois différente de la forme véhiculaire et des parlers vernaculaires ancestraux. Du fait que les villes sont les résidences des communautés différentes, une inter-langue reflétant la mosaïque linguistique a vu le jour :

> « *Cette inter-langue, structure hétérogène aux facettes multiples [...] devient l'outil de communication de populations qui considèrent à tort ou à raison être au ban du lieu, de la société et de ses relais habituels, de la langue circulante* » (*Ibid*. : 115).

La mobilité a en conséquence sa contrepartie linguistique puisque les immigrants, qu'ils soient de l'intérieur (de la campagne) ou de l'extérieur (les étrangers), viennent en ville avec leurs langues et composent ainsi un milieu urbain fortement plurilingue. Le parler urbain des jeunes est, par la suite, jalonné par la véhicularité et les formes grégaires, ou en d'autres termes, par un mixage des langues :

> « *Si la ville unifie linguistiquement pour des raisons d'efficacité véhiculaire, elle ne peut réduire ce besoin identitaire. Les parlers urbains sont sans cesse travaillés par ces deux tendances à la véhicularité et à l'identité, parce que la ville est à la fois un creuset, un lieu d'intégration et une centrifuge qui accélère la séparation entre différents groupes* » (CALVET L.-J, 1994 (b) : 13).

Ce parler urbain s'est vu attribuer plusieurs dénominations. Certains linguistes parlent

> « *D'"argot des cités" ou "argot de banlieue". Un argot qui constitue "la manifestation contemporaine la plus importante d'une variété de français qui au cours des dernières décennies tout comme les diverses populations qui l'ont parlé, a perdu tout d'abord son caractère rural, par la suite de toute indexation ouvrière, voire prolétaire, pour devenir le mode d'expression de groupes sociaux insérés dans un processus d'urbanisation* » (GOUDAILLIER J.-P., 98-99 : 9).

Pourtant, pour d'autres,

> « *Le français parlé dans les cités déborde largement du domaine de l'argot et s'apparente davantage à une variété de français, présentant un certain nombre de variables linguistiques grâce auxquelles un groupe social (les jeunes des cités) se distingue du groupe dominant*» (LIOGIER E., 2002 : 45).

Malgré cela, E. Liogier estime que le langage des cités n'a pas encore atteint un degré de stabilisation qui le rend une variété : il s'agit tout simplement de stratégies discursives. Aussi, certains minimisent sa portée sociologique en le qualifiant de langage de jeunes, étant donné que ce sont ces derniers qui l'ont inventé et porté. Pour L-J. Calvet, à titre d'exemple, ce

parler urbain ne peut être considéré comme une langue autonome, une langue à part entière mais il est tout naturellement une forme de langue. Il est le point de convergence du milieu ambiant urbain, de la fonction véhiculaire et identitaire de la langue (CALVET L.-J., 1994 (b) : 73-74).

Quoi qu'il en soit, ce qui est sûr c'est que le parler des jeunes urbains du fait de sa dynamique est sorti des cités et a connu un accroissement notable. Il est essentiellement le langage des jeunes chez qui l'inventivité langagière et la volonté de découverte sont de grande envergure :

> « *Chez les jeunes [...], il y a cette même volonté de construire un langage qui leur est propre, de se forger une langue identitaire, le we-code par des transformations diverses par opposition à un they code, plus exactement en se réappropriant les langues des origines* » (MELLIANI F., 2000 : 86).

Ce sont donc les jeunes qui ont donné le coup d'envoi à ce parler et qui ne cessent de se diffuser au-delà de leur cité, ce qui ne manque pas d'agir sur toute la communauté linguistique :

> « *La ville est la quintessence du plurilinguisme, elle draine les différentes situations linguistiques du pays. Point de convergence des migrations et donc des différentes langues du pays, elle est un lieu d'observation privilégié pour le linguiste, où l'on voit émerger des langues d'intégration. Les solutions linguistiques que la ville apporte à la communication sociale ont toutes les chances de s'imposer à l'ensemble du pays : telle une pompe, la ville aspire du plurilinguisme et recrache du monolinguisme et elle joue ainsi un rôle fondamental dans l'avenir linguistique de la région ou de l'État* » (CALVET L.-J., 1994(b) : 130).

Ce sont les jeunes de la cité qui inspirent les nouvelles dispositions de la langue : « *les quadras et autres quinquas n'arrêtent pas de leur piquer leur sabir. Comme s'ils avaient*

besoin de Viagra lexical pour doper leur Larousse » (CALVET L.-J., 1994(a) : 130). Dès qu'elles sont produites, les nouvelles locutions sont vulgarisées par les groupes de pairs.

Toutefois, tout ce qui est créé ne sera pas forcément intégré à la langue, la transgression est tantôt stigmatisée et rejetée, tantôt acceptée. Bref, la langue des jeunes est une des formes de la résistance des jeunes contre le système en place. Il est lié essentiellement à la communauté des jeunes qui sont attachés à leur ville et qui essayent à partir de leur territoire d'imposer leur parler. Ce dernier constitue une des composantes de la culture des jeunes, une culture basée sur l'opposition entre le centre et la périphérie. La ville est en jonction de certains particularismes que reflète son langage : le fort taux d'immigration notamment, la crise économique et le rétrécissement du marché du travail dont les conséquences touchent tous les habitants et spécialement les jeunes et somme toute la violence dans les grands ensembles périphériques :

> « *Ainsi, en France dans les années quatre-vingt-dix, les bandes de jeunes, essentiellement de Blacks et de Beurs, développent-elles leurs cultures interstitielles dans quatre directions :*
>
> *- une direction musicale, comme le rap des groupes de banlieue à Paris, Lyon ou Marseille ;*
>
> *- une direction graphique, dans la production de tags et de graffitis ;*
>
> *- une direction vestimentaire, dans l'ostentation d'une tenue (casquette de base-ball, survêtement, chaussures de basket...) imitée de celle des jeunes Noirs américains ;*
>
> *- une direction linguistique enfin, dans le phrasé et la prononciation très particulière des Beurs ou dans l'utilisation de formes argotiques comme le verlan* » (CALVET L.-J., 1994(a) : 130).

Enfin, les recherches sur le parler jeune relèvent du domaine de la sociolinguistique urbaine. Celle-ci s'intéresse au parler des jeunes urbains appartenant à des groupes pluriethniques. Le sociolinguiste analyse ces parlers qui relèvent essentiellement de l'oral et

qui ne cessent d'évoluer. Il étudie les marqueurs linguistiques, les indicateurs socio-lectaux inhérents au statut social, au lieu d'origine et au mode de vie du groupe urbain.

4.6 L'espace urbain : un concept clé

La sociolinguistique urbaine, discipline nouvelle et en pleine construction, s'intéresse à étudier les repères sociaux et linguistiques développés par une communauté urbaine. Pour elle, tout parler urbain est soumis à une double influence, l'un ou l'autre d'en haut : le parler de la ville, et l'autre d'en bas : les parlers ruraux qui sont plutôt connotés négativement. Cette discipline donne une importance particulière à l'altérité où la culture urbaine laisse son empreinte sur les matrices discursives, socialisation où les tensions sociales sont mises en mots et habitus qui inscrit les pratiques langagières dans un rapport de dominance :

> « *Une sociolinguistique urbaine est avant tout celle de l'urbanisation sociolinguistique. [...] Il s'agit de poser que l'évaluation et l'identification des formes dites et/ou perçues comme spécifiques à un espace urbain donné concourent à le produire, à l'organiser tout autant que les structures socio spatiales* » (BULOT T., 2001 (a) : 33).

En effet, cette discipline qui s'intéresse au rapport entre la langue et ses discours épi-linguistiques d'une part et l'espace social de l'autre part, a trois objets d'étude. "Le premier est la mise en mots de la covariance entre la structure spatiale signifiante et la stratification sociolinguistique", en ce sens qu'elle examine les discours soulignant l'appropriation de l'espace urbain par un groupe social. Le deuxième est le contexte social des discours, c'est-à-dire les traits caractérisant le groupe social urbain. Et le troisième est :

> « *L'efficacité sociale des discours sur l'espace urbanisé et spécifiquement le double processus selon lequel l'espace concourt à modeler les comportements linguistiques et*

langagiers [...] des sujets d'une part, et d'autre part comment ce discours contribue à façonner l'espace social et la mobilité spatio-linguistique » » (BULOT T., 2001 (a) : 33).

Les travaux de la sociolinguistique urbaine sont conçus sur la construction identitaire aussi bien que sur les pratiques langagières. Les espaces urbanisés soulignent comment les pratiques langagières participent à créer un espace identitaire complexe. Le fait d'être d'une cité, à titre d'exemple, signifie souffrir des conflits, endurer et subir l'exclusion des minorités sociale.

Par ailleurs, dans la perspective de la sociolinguistique urbaine, l'espace est conçu comme une aire à la fois matérielle et symbolique où les groupes sociaux affichent des attitudes plus ou moins homogènes. Ce sont les lieux qui donnent des repères sur les tensions intrinsèques du groupe social, et qui fournissent des renseignements sur l'identité de l'espace citadin. L'espace est considéré comme

« *Une matrice discursive fondante des régularités plus ou moins consciemment élicitées, vécues ou perçues par ses divers acteurs ; régularités sans doute autant macro-structurelles (entre autres l'organisation sociale de l'espace) que plus spécifiquement linguistique et langagières* » (BULOT T., 2001 (a) : 6).

Par conséquent, l'espace est à la fois social, linguistique et discursif. Il "rend compte des rapports complexes entre socialisations, lien social versus langue et pratiques langagières", et il est de ce fait, marqué par les langues qui y sont présentes. La ville constitue une entité socio-spatiale représentée et mise en mots ; elle est un « espace énonciatif » (BAGGIONI M., 1994), où le discours sur les structures des territoires, se double d'un discours sur les langues en co-usage, où les rapports complexes entre identité et altérité, façonnent le comportement langagier des citadins. La ville est ainsi définie comme un espace social, nécessairement multiple mais paradoxal.

Somme toute, en référence aux propositions conceptuelles de T. Bulot (2000), l'espace urbain est considéré comme un système doublement articulé : le premier niveau d'articulation renvoie à l'espace urbain conçu comme « *l'aire matérielle, symbolique qui inscrit l'ensemble des attitudes et des comportements dans une logique globale* » (BAGGIONI M., 1994) ; le deuxième niveau concerne les lieux de la ville, identifiables en discours. Ces deux niveaux forment la spatialité urbaine qui se réfère à l'aire citadine, entendue à la fois comme espace socio-langagier hétérogène, comme objet de discours, etc.

5.1 Définition de la population cible

5.1.1 La question jeune

Nous allons faire le tour de la question relative à la population que nous avons ciblée au cours de cette étude. Ainsi, nous précisons que le terme jeune constitue un élément déterminant de notre thèse, mais il n'est pas à proprement parler, la visée de notre étude. Nous n'allons donc pas passer en revue les différents modèles conçus pour analyser les jeunes. Autrement dit, nous allons nous appliquer à l'explication de ce terme, considéré dans son évolution à travers le temps.

Ce terme, en effet, désigne à la fois l'étape qui se situe entre l'enfance et l'âge adulte. Les définitions données à ce concept évoluent et deviennent difficiles à fixer, car les critères déterminant le passage dans l'âge adulte sont différents d'une société à une autre. La jeunesse, fait l'objet de discours scientifique et social nombreux, en tant que phase de vie et état social autonome. Toutefois, ce concept ne doit pas être pris seulement sous l'angle de la catégorisation, mais aussi comme renvoyant à un ensemble de comportements différenciés et qui se manifestent par des pratiques culturelles diverses, propres aux jeunes. Des chercheurs en sociologie ont porté beaucoup d'intérêt aux jeunes. Ils montrent qu'à chaque époque de l'histoire, il existe un âge privilégié et une périodisation particulière de la vie humaine : l'enfance est par exemple l'âge privilégié du XIX^{ème} siècle et l'adolescence, celui du XX^{ème} siècle. Dans la société médiévale jusqu'au XII^{ème} siècle environ, le sentiment de l'enfance n'existe pas. Aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, l'enfance devient une période valorisée car certains philosophes et hommes de loi considèrent qu'il faut une période d'éducation avant de rejoindre le monde des adultes.

De plus, dans les années 1960, la jeunesse commence à être étudiée en France, avec l'image d'une culture juvénile liée aux loisirs, support d'une autonomisation à l'égard du monde des adultes et d'une opposition avec lui. Dans les années 1970 s'opposent les tenants

d'une sociologie de la jeunesse à ceux qui remettent en cause cette démarche. Au début des années 1980, les jeunes des classes populaires font l'objet d'investigations nouvelles ou renouvelées « au prisme des préoccupations politiques et médiatiques » (délinquance, sécurité). À partir du milieu des années 1980, la jeunesse se définit davantage comme une phase complexe entre le passage de l'enfance à l'âge adulte. De la sorte, on peut penser que la jeunesse fait objet de représentations dans l'imaginaire collectif, et ce, selon que l'on se place d'un point de vue traditionnel ou moderne. Ceux-ci oscillent entre la tradition et la nouveauté radicale. Lorsque nous nous situons du point de vue de la transmission et des valeurs, la jeunesse est perçue comme insouciante, irresponsable, décadente, triviale, légère, consumériste, attachée à la mode et, si l'on n'y prend pas garde, peut vite devenir dangereuse.

5.1.2 Les pratiques culturelles des jeunes

Le développement des technologies de l'information a véritablement bouleversé les usages et modes de consommation culturels chez les jeunes générations de notre temps. La révolution numérique leur facilite l'accès à la culture, au savoir et à l'information. Ces jeunes générations présentent un visage assez différent de leurs ainés dans leur rapport au champ culturel. La jeunesse est marquée par l'émancipation, la socialisation entre pairs, l'exploration du monde et l'attrait de la modernité. Ainsi, on pourrait qualifier cette période qui sépare l'adolescence de l'âge adulte proprement dit, de " l'âge de primo-adulte" . Elle se singularise par son caractère de phase fondatrice de l'expérience générationnelle. Cette manière qu'a toute nouvelle cohorte de jeunes gens d'appréhender son époque, d'inventer les codes, d'incorporer sa modernité, de se reconnaitre entre pairs dans de multiples lieux et pratiques qui font signe et fournissent à chacun matière à construire une identité propre et reconnaissable à la fois.

Aussi, avec cette expérience générationnelle, la consommation culturelle surgit à côté d'autres registres, telle la consommation musicale et vestimentaire, comme une dimension fondamentale permettant l'affirmation identitaire. Durant cette période, les jeunes se distinguent des adultes actifs par un volume de temps libre beaucoup plus important qui se trouve associée à un fort besoin de socialisation dans leur propre classe d'âge. Dès lors, le loisir culturel et de divertissement, tout comme le sport, la musique, sont les registres privilégiés répondant à deux aspirations majeures : l'approche ludique et interactive de l'occupation d'un temps libre, et l'adhésion aux valeurs de la modernité qui donnent repères et identité aux nouvelles générations.

En définitive, nous pouvons dire que la culture jeune, style vestimentaire, graffiti, danse, musique, etc. C'est ce qui permet à la jeunesse de s'identifier à des pratiques culturelles, en s'opposant ou en refusant les valeurs de la société adulte. Cette culture s'éloigne de l'institution, pour pouvoir disposer librement d'elle-même. À travers elle, les jeunes s'affranchissent des normes, leurs activités se divertissent en dehors de l'institution (scolaire, familiale, etc.) et retrouvent aussi leur autonomie.

5.1.3 La culture jeune, une quête de légitimité dans l'espace urbain

Dans un article intitulé : le rap : parole mythique et culture urbaine, Kh. Belhadj-Ziane, nous explique le processus à l'œuvre dans l'émergence d'une culture populaire. Elle admet que la culture populaire se façonne en fonction d'interactions individuelles et collectives : « *Nous pensons que la culture populaire se construit selon des rapports d'interactions que nous envisageons non pas dépendants d'un rapport de domination, mais selon une relation réciproque* » (BELHADJ-ZIANE KH., 2009 : 89). En effet, la culture populaire est conçue comme un espace social structuré et dynamique dans lequel se trouvent des créations culturelles, fondées selon un principe de communication antinomique

réciproque. Cette forme de communication se situe dans l'espace public, dépendante d'un processus d'agir communicationnel qui entraine les acteurs dans un processus de création artistique collective :

> «*Autrement dit, cette communication réciproque, bien qu'elle soit antinomique, amène les acteurs dans un processus de création artistique collective ; le mode d'action est d'ordre participatif et moins contemplatif. Manifeste dans l'espace public, la culture populaire peut s'inscrire dans une perspective politique régulée par un mouvement de contre-culture.* » (BELHADJ-ZIANE KH., 2009 : 89-90).

De plus, c'est dans cette perspective que l'auteur considère la culture hip-hop comme une culture urbaine inscrite dans une dynamique culturelle durable depuis la fin des années soixante dix. Le hip-hop est revendicatif par essence, ses praticiens contestent l'ordre social dominant et expriment à travers cette forme artistique leurs aspirations afin de se rendre visible dans l'espace public :

> « *Par l'expression artistique, ses praticiens revendiquent leurs aspirations à vouloir se rendre visibles dans l'espace public et s'y installent d'un point de vue esthétique. L'urbanité devient alors un espace symbolique d'une revendication à l'existence ; c'est ce désir de reconnaissance dans l'espace public qui inscrit la culture dans une dimension politique.* » (*Ibid*. : 90)

Ainsi, ces jeunes qui adoptent cette culture comme mode d'expression s'approprient l'espace urbain, pour en faire un espace symbolique de la revendication, et obtenir de ce fait une sorte de reconnaissance dans l'espace public. Cet acte de revendication et de contestation de l'ordre social dominant inscrit la culture dans une dimension politique et c'est de cette façon que ces jeunes participent à leur manière dans les débats qui concernent leur quotidien. Enfin, pour saisir le message véhiculé par les pratiques culturelles des jeunes dans le milieu urbain, il est impératif de considérer le rap comme un discours capable de nous renseigner sur la vision du monde de ces praticiens :

> « *Il nous est possible de considérer le rap comme un discours exprimant une vision allégorique de la vie quotidienne ; le rap devient une métaphore sociale capable de nous renseigner sur la vision du monde de ces praticiens* » (BELHADJ-ZIANE KH., 2009 : 90).

Dans ce sens, les jeunes adoptent l'art urbain pour affirmer leur présence dans les espaces du quotidien, et de même affirmer leur appartenance à la communauté des jeunes. Les pratiques culturelles des jeunes sont considérées tel un palliatif à l'illégitimité sociale que leur renvoie la société dominante. Le recours à l'art urbain devient refuge pour dépasser la situation d'insécurité introduite par la perception illégitime de la jeunesse.

5.1.4 La culture jeune, de l'illégitimité à la valorisation de soi

Pour comprendre le mouvement hip-hop, il est important de considérer les conditions sociopolitiques qui ont aidé à l'émergence de ce mouvement en Amérique : « *Une jeunesse baignée dans un contexte sociopolitique violent, dans la pauvreté, l'exclusion, les discriminations, le racisme, les violences policières et civiles, la drogue et la violence des gangs* » (BELHADJ-ZIANE KH., 2009 : 91). Ce contexte global socio-historique maintient une dynamique culturelle et sociale et selon P. H de Lauwe, cité par Kh. Belhadj Ziane, cette dynamique implique l'enchaînement d'au moins quatre processus :

-Le premier est la prise de conscience, c'est par cette prise de conscience que le groupe se positionne en tant qu'acteur agissant effectivement dans la société. Les jeunes des quartiers se rendent compte de leur situation d'exclusion, et prennent ainsi conscience de leur position sociale dans la société.

-Le deuxième concerne l'aspiration de ces jeunes, c'est-à-dire leur volonté de vivre et de résister contre l'injustice sociale qui est la cause de leur exclusion :

> « *À partir du moment où le groupe a pris conscience de sa place dans la société, il va développer des aspirations. De ce fait, il va suivre un but valorisé. C'est là où l'épanouissement viendra trouver sa place dans la sphère publique. Cette jeunesse, désormais consciente de son rôle social dans l'espace public, va suivre un désir commun de justice sociale* » (BELHADJ-ZIANE KH., 2009 : 94).

-Le troisième processus est celui de l'identité, les jeunes finissent donc par construire leur propre image tout en contestant leur situation d'exclus :

> « *En réalisant qu'il n'est plus simplement un spectateur du système social, mais qu'il peut en être acteur, le groupe se construit progressivement une image de lui-même non plus en fonction des normes imposées par les entrepreneurs de morale, mais selon sa propre situation* » (*Ibid*. : 94).

-Le quatrième processus est celui de l'élaboration d'un projet, une fois le jeune a pris conscience de sa situation d'exclu, il devient lui-même l'auteur de son projet d'avenir tout en exprimant ses différentes aspirations :

> « *Il s'agit d'un projet de vie, de sa construction en tant qu'acteur, de son propre devenir. Ce projet dépend à la fois des aspirations du groupe, mais aussi des moyens dont il dispose pour y parvenir. L'élaboration et la réalisation de ce projet en font aussitôt des membres du groupe, des créateurs.* » (*Ibid.*)

Par conséquent, cette dynamique permet aux jeunes de se rendre visibles dans la société et témoigne de leur volonté de participation à la vie politique du pays. Ne s'identifiant pas aux mêmes codes culturels que les tenants de la culture académique, ces jeunes précurseurs du hip-hop n'ont eu d'autres choix que de créer une culture qui leur soit propre et personnellement identifiable. Ils ont tout simplement créé leur propre espace d'expression culturelle en s'appropriant d'abord le seul espace public qui leur était directement accessible, le mobilier urbain, les rues et les trottoirs de leur propre quartier. Somme toute, on peut alors

situer le hip-hop comme une réponse au décalage existant entre la réalité sociale et le système social en place ; ce décalage met en lumière une déstructuration du système global, et c'est cette déstructuration qui a obligé les jeunes populations à construire de nouvelles pratiques, de nouvelles valeurs, de nouveaux codes, de nouvelles normes, tout simplement pour assurer leur survie culturelle.

5.1.5 Les graffiti, un instrument de visibilité pour les jeunes

Pour comprendre l'histoire des graffiti, il faut remonter aux sociétés antiques. Dans la vieille Égypte, on a trouvé des inscriptions de plus de 5000 ans qui commentent le quotidien de la société. Des animaux sont reproduits par des artistes égyptiens sur des statuaires, et des papyrus. Ces inscriptions mettent en scène des représentations souvent traitées avec humour : parodie du comportement par des animaux, satire de la société égyptienne, portraits, etc. Les graffiti existent donc depuis les époques reculées, certains exemples remontent à la préhistoire, à la Grèce antique, ainsi qu'à l'Empire romain. Des fragments d'argile couverts de notes manuscrites datant de Pompéi ont mis au jour une quantité incroyable de graffiti, parmi lesquels figurent des slogans électoraux, des dessins, et de toutes sortes d'obscénités.

De fait, ces graffiti vont accompagner l'homme jusqu'à notre époque avec les graffiti New-Yorkais des années soixante dix aux États-Unis, ces derniers forment des groupes très différents : du graffiti des toilettes publiques, en passant par les gares, les métros, ou simple nom gravé sur l'écorce d'un arbre. Les graffiteurs modernes utilisent une technique particulière, la bombe de peinture, qui leur permet de couvrir des grandes surfaces. Les TAKI 183, JULIO 204, CAT161 et COMBREAD de New-York et Philadelphie, sont les précurseurs des graffiti modernes avec leurs signatures dans les stations de métro de Manhattan, et des environs. Ces artistes utilisent les graffiti comme un moyen de se faire connaitre, de se faire

comprendre et d'échapper à la pauvreté des ghettos, en revendiquant une forme de liberté d'expression.

De plus, la cible favorite de ces graffiteurs était les murs de la ville, justement pour son lien de visibilité, car plusieurs milliers de personnes les regardent. À partir des années quatre-vingt, les graffiti vont atteindre l'Europe et particulièrement la France. Quelques années après le graffiti réussit à toucher les quatre coins de la planète. L'évolution de l'internet a également joué un rôle important dans la diffusion de cette culture. Dans notre terrain d'étude (Tizi-Ouzou), nous ne pouvons pas retracer l'évolution de ces derniers, toutefois nous pouvons affirmer que des graffiti ont accompagné l'histoire récente de cette ville, et ce, depuis la période coloniale jusqu'à nos jours. Nous pouvons mentionner à titre d'exemple, les graffiti produits au cours des événements du printemps noir et ceux datant des trois dernières années (ceux qui font objet de notre étude). Ainsi, les graffiti auxquels nous faisons référence dans notre recherche, sont généralement des inscriptions phrastiques, des slogans, des graffiti commémoratifs, des graffiti politiques, etc. (nous reviendrons avec précision dans un chapitre consacré à l'étude des graffiti de l'environnement urbain de Tizi-Ouzou).

Enfin, le terme graffiti peut être considéré comme le générique qui s'applique à tous les cas de productions graphiques (phrastique et/ ou iconique) qui se trouvent localisés principalement sur des supports urbains. Le tag est la première étape, puis vint le graff qui est une signature plus élaborée utilisant des outils plus contemporains (aérosols). Ces principaux thèmes sont axés autour de l'amour, du sexe et de la politique. Le graffiti urbain utilise à la fois le mot et toute une panoplie de symboles et de signes.

5.1.6 Le rap, un moyen de revendication

Si on veut saisir et comprendre la portée de la chanson rap, nous devons d'abord l'inscrire dans son contexte historique et dans une réalité sociale. Nous constatons ces dernières années un véritable engouement autour de cette forme d'expression artistique. Cet intérêt qu'elle prend par le biais d'un marché du disque et les formats numériques, mais aussi autour des émissions télévisées a transformé la chanson rap en un véritable phénomène culturel qui marque notre époque.

Ainsi, le mot rap est d'origine anglo-américaine, dérivé du verbe anglais " To rap" qui signifie " bavarder" ou " donner des coups secs" . D'après les définitions tirées des dictionnaires, le rap est « *un style de musique disco dont les paroles, hachées, sont récitées sur un fond musical très rythmé* » ou autrement dit un style de musique, apparu dans les ghettos noirs américains dans les années 1970, fondé sur la récitation chantée de textes souvent révoltés et radicaux. Le rap n'est qu'une partie de la culture hip-hop qui signifie pour ces deux termes successifs : " parler et danser" en anglais. Le hip-hop est une culture urbaine, qui a ses propres règles en termes du langage, des vêtements, etc.

Aussi, le berceau et la patrie de la musique rap, ce sont les États-Unis d'Amérique, plus précisément les rues de la ville de New-York. Ces rues étaient le lieu de toutes les violences et dominées par les gangs. L'émergence d'AFRIKA BAMBAATAA, change les lieux, avec cette personne, la musique pourchasse la violence des rues. Il devient le premier disque-jockey, c'est-à-dire « personne qui crée des effets musicaux, des rythmes en manipulant des sons enregistrés ». BAMBAATAA, fut le fondateur du mouvement appelé « the zulu nation », son objectif est de constituer des codes moraux, fondés sur des aspects positifs et contraires à la violence en rues.

Enfin, ce mouvement se diffuse dans le monde et devient un outil pour la propagation d'une culture, il lie l'aspect artistique et, en même temps, il devient un engagement social. Le rap devient donc le porte-parole des minorités et par conséquent, le rappeur un messager, un haut-parleur, autrement dit « *celui qui a l'occasion de porter haut la parole de ceux qui ne le peuvent pas* », il présente une critique de la société, en utilisant les pratiques langagières spécifique.

5.2 Attitudes, origines et histoire du mot

D'après le nouveau dictionnaire, étymologique et historique, l'apparition du terme attitude remonte à 1637. Le mot attitude vient du latin " aptitudo″, il avait comme premier sens dans le domaine de la plastique : « *manière de se tenir le corps* ». Au XIX^{ème} siècle, il prend le sens de « *manière d'être dans une situation* » (Encyclopédie universalis : Vol18, 122). Et au début du XXème siècle, le terme paraîtra dans le vocabulaire scientifique avec les premiers travaux de la psychologie expérimentale pour désigner la variable entre le stimulus et la réponse. Plus tard, W. Thomas, empruntera le terme attitude pour signifier « *un état mental prédisposant à agir d'une certaine manière lorsque la situation implique la présence réelle ou symbolique de l'objet de l'attitude* » (THOMAS W., § ALAPHILIPE D., 1968 : 5). Ainsi, la notion d'attitude s'étendra au cours du XX^{ème} siècle dans les domaines de la sociologie et la psychosociologie pour étudier le comportement social.

5.2.1 Les attitudes langagières

Les chercheurs dans différents domaines se sont intéressés à l'étude des attitudes langagières qui jouent un rôle important dans le processus du développement du langage, et plus spécialement chez les personnes bilingues. Le concept des attitudes langagières peut être défini selon plusieurs approches (approche mentaliste, comportementale, béhavioriste et socio- psychologique). Dans le cadre de ce travail, nous ne pouvons pas nous attarder à faire une analyse approfondie des concepts relatifs aux facteurs socio-psychologiques selon les différentes approches.

Toutefois, notre intention est en premier lieu, de définir la notion des attitudes langagières, et ce, selon la psychologie sociale du langage. En effet, en psychologie sociale du langage, lorsqu'on parle d'attitude, on peut faire référence aux attitudes langagières. Ces

attitudes impliquent une évaluation linguistique, qui est générale, quotidienne et inéluctable, cette évaluation engendre des jugements qui sont souvent subjectivement motivés. De la sorte, ces jugements relatifs à la langue, sont d'abord des jugements sur les locuteurs, et sur leurs comportements sociaux. Dans ce sens, l'attitude s'exprime dans le lien qui unit un objet à un attribut évaluatif. Par exemple : « le français (objet) est (lien) bon (attribut évaluatif). Les attitudes langagières sont recueillies à travers les réactions des sujets à l'égard des locuteurs s'exprimant dans deux ou plusieurs variétés linguistiques, en concurrence ou en contact sur un territoire, sur des échelles relatives à l'attrait physique, la compétence, la personnalité, le statut social, etc.

En somme, l'idée générale qui se dégage de cette perspective est la suivante : les attitudes sont généralement des prédispositions qui mènent une personne à répondre favorablement ou non à une situation, à un objet ou à une autre personne. De ce fait, appliquée au domaine linguistique

> « *Les attitudes linguistiques renvoient à un ensemble de sentiments que les locuteurs éprouvent pour les langues ou une variété de langue, ses locuteurs jugent, évaluent leurs productions linguistiques et celles des autres en leur attribuant des dénominations. Ces dernières relèvent que les locuteurs, en se rendant compte des différences phonologiques, lexicales et morphosyntaxiques, attribuent des valeurs appréciatives ou dépréciatives à leur égard* » (CALVET L.-J., 1993 : 4).

5.2.2 Les représentations langagières

La notion de représentation linguistique, étudiée en psychologie sociale est progressivement devenue un élément important dans le domaine des sciences du langage. Elle est souvent reprise pour appréhender les phénomènes langagiers. Les études portant sur les perceptions des locuteurs, touchant les langues et leurs usages, ont été problématisées à partir des années 1960. Elles explorent les images des langues pour expliquer les comportements linguistiques en s'intéressant aux valeurs subjectives, accordées aux langues, à leurs variétés, et aux évaluations sociales qu'elles suscitent chez les locuteurs.

De fait, le sociologue P. Bourdieu a distinctement contribué à l'explication des représentations linguistiques en les identifiant comme processus de catégorisation, de dénomination et d'évaluation. Ainsi, comme les autres critères sociaux

> « *La langue, le dialecte ou l'accent […] font l'objet de représentations mentales, c'est-à- dire d'actes de perception et d'appréciation, de connaissance et de reconnaissance, où les agents investissent leurs intérêts et leurs présupposés* » (BOURDIEU P., 1993 : 135).

Cette définition des représentations comme un processus de catégorisation, de dénomination et d'évaluation selon ses critères propres, est de plus en plus présente dans le champ des études portant sur les langues, leur appropriation et leur transmission. Elles sont conçues comme « *l'ensemble des images […], et jugements qu'ont les locuteurs face aux langues et aux pratiques langagières* » (BARNECHE S., 2005 : 8). Enfin, on reconnaît en particulier que les représentations que les locuteurs se font des langues, de leurs caractéristiques ou de leurs statuts au regard d'autres langues, influencent les procédures et les stratégies qu'ils développent et mettent en œuvre pour les apprendre et les utiliser.

5.3 Le concept de l'identité

La notion de l'identité est abordée par plusieurs disciplines : la sociologie, l'anthropologie, la sociopsychologie, etc. le sens de ce terme est employé à des fins et avec des significations différentes dans toutes les disciplines : ethnologie, anthropologie, linguistique, psychologie, biologie et sociologie. Pour ce qui nous concerne, nous proposerons de situer cette notion dans une perspective sociolinguistique.

5.3.1 Identités dans une perspective sociolinguistique

Le but de ce courant de pensée né sous l'influence de l'américain W. Labov, est de considérer la variation linguistique en rapport avec la stratification sociale. W. Labov, insiste sur le rapport entre les structures linguistiques et les traits sociaux. La variation linguistique est à la fois structurée et stratifiée, et reflète les caractéristiques sociales hétérogènes des locuteurs d'une langue. Selon les sociolinguistes, l'identité, ne peut être considérée dans la seule description des structures linguistiques internes mais aussi dans la considération et l'ajout des traits sociaux des locuteurs. La langue et l'identité sont conçues dans cette approche comme le produit de l'appartenance sociale.

Les sociolinguistes pensent que les groupes se différencient sur le plan de la variété qu'ils parlent et la cohésion d'un groupe est basée sur le partage d'un modèle linguistique normatif. Les groupes se distinguent aussi par leurs attitudes à l'égard de la norme, en cherchant à s'y conformer et se faire admettre comme locuteurs légitimes par les membres des catégories sociales supérieures.

Dans le même sens, S. Barneche, souligne que :

> « *[…], les pratiques langagières sont à insérer dans l'ensemble des pratiques sociales qui distinguent ou opposent les groupes en ce qu'elles procèdent des rapports de forces entre ces groupes. Nous ne considérons pas alors les pratiques langagières comme étant simplement révélatrices des différences sociales entre les groupes, mais*

en tant qu'elles sont constitutives des rapports de forces dans lesquels se placent immanquablement les différents groupes sociaux » (BARNECHE S., 2005 : 41).

Ainsi, cette approche se propose d'étudier les dynamiques sociolangagières générées dans les rapports des locuteurs à l'environnement social, en ce qu'elles sont révélatrices de leur construction identitaire et l'évolution des rapports sociaux. Le langage donc signe l'identité. De la sorte, les sociolinguistes cherchent à comprendre comment l'identité des individus fonctionne et comment le lien entre identité et langue / langage, évolue en matière de stabilité et de changement.

5.3.2 Identité, un concept clé

La notion de l'identité est un concept clé dont s'inspirent les chercheurs des sciences humaines et sociales. Des milliers de publications sur l'identité ont paru depuis le début des années 1980 ; il est donc important d'essayer de définir ce concept.

5.3.3 Définitions

Ces différentes publications ont donné plusieurs définitions de la notion de l'identité, il existe probablement autant de façons de définir l'identité que de spécialistes en sciences sociales :

> « *L'identité est une notion qui se trouve au carrefour de plusieurs disciplines qui ont pour objet différentes facettes de l'humain, perçu comme un tout isolé (psychologie génétique ou clinique, psychanalyse), ou comme partie d'entités humaines qui le subsument (psychosociologie, psychologie sociale, ethnologie et anthropologie, sociologie, mais aussi histoire, urbanisme et sociolinguistique). Ces investissements disciplinaires multiples se fondent notamment sur le fait que, bien qu'étroitement liées dans leur genèse, identités individuelles (personnelles et sociales) et collectives (groupales) peuvent donc être distinguées* » (TRIMAILLE C., 2003 : 153).

En effet, chaque individu dispose de sa propre conscience identitaire qui le distingue des autres. Cela indique que l'identité est d'abord conçue comme phénomène individuel. On peut naturellement la décrire comme la façon dont l'être humain fonde son expérience personnelle avec l'environnement. L'identité est un rapport, ce n'est pas une valeur intrinsèque qui existerait en soi, en dehors de tout contact et relation avec l'altérité :

> « *Aucune identité ne peut donc se définir sans l'existence d'un autre, d'une relation grâce à laquelle s'actualise l'identité de soi. Chaque identité ne se définit en effet, que dans un rapport à une autre identité. Elle implique la reconnaissance d'autrui, le*

besoin d'avoir de lui la confirmation de l'image que l'on tend à donner de soi dans la communication avec l'autre » (ROBINEAU J., 2010 : 63).

Par ailleurs, les individus s'identifient dès qu'ils se rendent compte du fait qu'ils ne sont pas seuls au monde, que le milieu où ils évoluent comprend d'autres personnes et d'autres éléments dont ils ont besoin. Ce fait apparaît très tôt dans la vie de l'individu. Le rapport identitaire relève très largement du subconscient, mais il n'en demeure pas moins qu'il façonne la conception que chaque individu a de sa place dans le monde comme l'écrit A. Malouf :

« *L'apprentissage commence très tôt, dès la première enfance. Volontairement ou pas, les siens le modèlent, le façonnent, lui inculquent des croyances familiales, des rites, des attitudes, des conventions, la langue maternelle bien sûr, et puis des frayeurs, des aspirations, des préjugés, des rancœurs, ainsi que divers sentiments d'appartenance comme de non-appartenance* » (MALOUF A., 1998 : 33).

L'identité est donc avant tout relationnelle, elle est sujette à la mutation lorsque les conjonctures bouleversent le rapport au monde. Cela explique qu'elle n'est pas octroyée une fois pour toutes ; elle est plutôt construite. Ce processus de construction se poursuit tout au long de la vie, bien que certains éléments de l'identité personnelle soient plus permanents que d'autres. La construction identitaire reflète l'histoire personnelle de chacun. Cette histoire comprend plusieurs éléments différents : l'interaction de la personne avec ses parents, l'apprentissage des rôles liés à son sexe, le langage, l'éducation reçue dans son milieu :

« *L'identité procède de la définition de soi. Celle-ci étant à considérer sous deux angles : un angle objectif et un angle subjectif. Sous son angle objectif, l'identité se définit par un éventail d'éléments, de référents objectifs tels que le nom, le prénom, le sexe, la nationalité, les caractéristiques anthropométriques, les statuts sociaux et professionnels, l'âge, l'histoire personnelle, la langue, la religion [...] prenant appui sur ces référents objectifs, chacun a le sentiment d'exister sous telle ou telle forme, chacun a de soi une certaine image, une certaine représentation ou appréhension (*

non nécessairement très explicite et consciente), constituant le versant subjectif et interne de la définition de moi » (ROBINEAU J., 2010 : 59).

Ainsi, il est utile d'indiquer que l'histoire personnelle se développe toujours à l'intérieur d'une culture spécifique, c'est-à-dire d'un ensemble complexe et parfois contradictoire de représentations et de pratiques déterminant un certain type de rapport au monde, de compréhension de l'univers au sein duquel on vit. De plus, l'identité est conçue dans le rapport qu'on construit avec son environnement. Ce terme reçoit ici un sens très large. L'environnement ne se limite pas au milieu naturel. Il comprend tout élément signifiant faisant partie du milieu d'une personne : les gens d'abord, mais aussi les paroles (énoncées dans une langue spécifique qui leur donne un sens et une forme particulière ou, en contexte diglossique, (résultant du choix entre deux langues et plus et les actes de ces gens), ainsi que les idées et les représentations (les images porteuses de sens) données par ces paroles et ces actes, de même que les produits matériels qui découlent de l'activité humaine.

D'un point de vue méthodologique, la nature relationnelle et construite de l'identité fait en sorte qu'elle ne peut être appréhendée qu'à travers l'interaction. L'identité n'est pas une qualité statique, mais un processus dynamique qui ne se manifeste que quand il est mis en acte :

« *Les relations entre deux acteurs sociaux, autrement nommées interaction : s'expriment alors à 3 niveaux différents : celui des représentations (qui s'énoncent notamment à travers le discours des acteurs) ; celui des relations interpersonnelles des individus ou des groupes (observables dans des situations concrètes de face à face) ; et enfin celui des rapports sociaux existant entre les groupes en présence* » (ROBINEAU J., 2010 : 63).

Enfin, La manifestation de l'identité peut être définie comme la façon dont nous nous conduisons afin d'affirmer qui nous sommes quand nous entrons en interaction avec les éléments humains et non humains de notre environnement. Elle est aussi la façon dont les

gens et les choses aperçoivent notre comportement. Le discours langagier *« joue un rôle capital dans cette mise en acte, à cause de sa commodité et de son fonctionnement en temps réel qui permettent à l'individu de réagir rapidement aux stimuli du milieu* » (HENSEL CH., 2001 : 185-199).

5.3.4 Les identités collectives

Dans ce qui précède, nous n'avons examiné l'identité que d'un point de vue individuel. Il est vrai que chaque individu construit son identité et la met en acte d'une façon bien individuelle. Cette identité est conçue comme un assemblage des rapports signifiants que l'individu tient avec son environnement en tant que femme ou homme : adulte, jeune ou aîné, pauvre ou riche, habitant de la ville ou pas, locuteur d'une langue particulière, adepte ou non d'une religion spécifique, citoyen de tel pays, etc. Mais les êtres humains ne vivent pas dans l'isolement.

De la sorte, afin de se reproduire et de survivre, ils doivent intégrer un groupe et appartenir à une société, c'est-à-dire à un groupe d'individus en interrelation qui partagent au moins partiellement une même compréhension du monde et qui collaborent afin d'atteindre certains objectifs communs :

> « *Le rapport dialectique entre le même et l'autre interfère également avec un rapport similaire entre l'individu « singulier » et la collectivité : d'une part, l'identité repose sur une affirmation du moi, sur une individuation rendant l'individu unique, différents des autres ; et d'autre part, elle renvoie à un nous, caractérisé par une série de déterminations permettant à chaque moi de se positionner par rapport à un même autre, de se reconnaitre dans une série de valeurs, de modèles, d'idéaux véhiculés par une collectivité à laquelle l'individu s'identifie* » (ROBINEAU J., 2010 : 63).

Cela veut dire qu'une bonne partie des rapports que l'humanité entretient avec son environnement sont façonnés par les actions et les représentations des sociétés dont hommes

et femmes dépendent et qui, dans notre univers en voie de globalisation, voient leurs frontières se développer continuellement. Les identités sont donc aussi collectives puisqu'elles sont largement partagées par des groupes d'individus. Dans le cadre de ses interactions, l'individu construit son identité à partir d'une tension constitutive entre sa volonté subjective et le regard posé par les autres.

Puisque l'identité est une construction sociale, il n'est pas suffisant de se dire citadin de la ville de Tizi-Ouzou pour être considéré ainsi par les autres. Par exemple un individu kabylophone des villages environ de la ville de Tizi-Ouzou résidant à Tizi-Ouzou depuis plusieurs années peut-il se dire citadin et être reconnu comme tel par les autres ? Cela est loin d'aller de soi car il oblige les individus en interaction à négocier le sens accordé à l'identité urbaine tizi-ouzienne ainsi que les conditions d'accès au groupe. Dans sa relation avec autrui, l'individu cherche une reconnaissance de son identité qui peut être à la fois perçue conforme aux attentes du groupe (reconnaissance d'une identité partagée ou valorisée) ou tout simplement légitime (reconnaissance du droit à la différence et à la distinction). L'identité attribuée renvoyant à ce que les autres pensent de ce que je suis, est retenue comme un pôle identitaire à partir duquel l'individu cherchera à construire une identité cohérente. Par ailleurs des groupes distincts peuvent attribuer des identités différentes à l'individu qui doit se positionner face à des attentes parfois compatibles, parfois contradictoires. Les recherches et études anthropologiques, sociologiques, historiques, géographiques ou politiques de l'identité traitent généralement des aspects collectifs de la construction identitaire.

5.4 Conclusion partielle

Pour conclure, nous pensons qu'une telle sociolinguistique de la ville est donc fort utile, car elle éclaire pour nous le lien entre ancrages urbains, représentation socio-langagières et processus identitaire. Elle offre de ce point de vue une conception très pertinente pour nous de la culture jeune et des espaces de la ville :

> « *Les sens des territoires urbains sont ceux qui procèdent spécifiquement et respectivement des relations entre les différents groupes sociaux, ils sont les discours tenus autour de la nécessité concomitante de s'identifier et de se différencier. Rapportés au langagiers, ils sont le produit de la confrontation entre les lieux, entre les discours tenus sur ces lieux (leur valeur sociale) et entre les pratiques langagières et linguistiques attribuées à chacun de ces lieux* » (BULOT T., 2001 : 10).

De la sorte, les études sur les pratiques langagières des jeunes et de leurs attitudes concernant ces pratiques révèlent, en effet, l'existence d'un lien manifeste entre langages, identité et espace urbain. L'analyse des discours épi-linguistique tenus par ces jeunes, montre qu'à une individuation linguistique porteuse d'une identité est presque automatiquement associé un découpage territorial. Ce chapitre qui fait le survol de l'histoire de la linguistique moderne, qui a donné naissance à une nouvelle discipline, qui est la sociolinguistique nous montre comment s'est fait le passage de l'idée d'une langue homogène, une conception qui a influencé les études sur la langue durant toute une époque, aux idées socialisantes sur la langue qui marquent actuellement les études linguistiques.

En effet**,** Dans ce chapitre nous avons aussi développé quelques concepts théoriques qui sont en relation directe avec notre problématique. Le champ d'étude dans lequel, nous inscrivons notre étude, notamment celui de la sociolinguistique urbaine théorisée par T. Bulot, nous permet de mieux cerner notre sujet et de saisir les enjeux identitaires de la culture jeune à Tizi-Ouzou. Le concept de l'identité est d'une grande utilité dans notre appréhension des

rapports entre les jeunes tizi-ouziens, leurs pratiques langagières et leurs expériences sociales. Le recours à cette notion d'identité, nous permet donc de faire le lien entre l'espace urbain et les pratiques sociolinguistiques en coprésence dans la ville de Tizi-Ouzou. Aussi, nous intégrons à notre analyse, les représentations et les attitudes langagières qui jouent un rôle essentiel dans la différenciation linguistique. Celles-ci nous permettent à la fois de nommer, de classifier, d'interpréter, d'évaluer les réalités de notre quotidien. Ce point nous intéresse spécialement, puisque nous cherchons ici à analyser à travers les pratiques culturelles des jeunes tizi-ouziens leur processus de construction identitaire.

De la sorte, les explications sur la construction de l'identité visent simplement à cerner et à situer dans notre contexte de recherche (la ville de Tizi-Ouzou) ce phénomène universel. On a montré dans ce qui précède, en particulier, ce qui différencie les aspects individuels de l'identité de ses aspects collectifs. Ce qui est important néanmoins, c'est de comprendre que l'identité est un phénomène dynamique, une construction en perpétuel mouvement apte à se métamorphoser selon les aléas de son environnement. Somme toute, nous proposons à l'aune de ces concepts d'étudier les dynamiques socio-langagières générées dans le rapport de ces jeunes à la culture et à l'espace urbain en ce qu'elles sont révélatrices de la construction identitaire chez les jeunes tizi-ouziens.

Chapitre II : Cadrage méthodologique.

6.0 Introduction partielle

Dans le chapitre précédent, nous avons présenté le cadre théorique correspondant à nos objectifs et notre problématique de recherche. Dans le présent chapitre, il sera question de la méthodologie que nous avons adoptée pour réaliser notre recherche. D'abord, nous rappelons que notre recherche s'inscrit dans le cadre des recherches en sociolinguistique urbaine auprès des jeunes dans la ville de Tizi-Ouzou. Le présent chapitre rend compte du déroulement de notre enquête : méthode d'échantillonnage et méthode de collecte des données.

Ainsi, notre recherche s'intéresse aux réalités sociales proprement urbaines avec lesquelles les pratiques linguistiques entrent dans un rapport dialectique. Nous considérons l'espace urbain comme lieu particulier d'échanges langagiers, de mise en mot du réel social, politique, historique, etc. L'objectif de notre recherche est de cerner en grande partie les fonctionnements sociaux de la ville de Tizi-Ouzou, et ce, à travers l'étude des pratiques langagières spécifiques des milieux urbains, mais aussi et surtout les représentations de ces pratiques telles qu'elles sont mises en mots par les locuteurs eux-mêmes et les autres.

Enfin, le présent chapitre comprend cinq parties : la démarche méthodologique, l'échantillon, l'instrumentation utilisée, la mise à l'essai de l'instrument, le cadre général de la cueillette des données et le plan de l'analyse des données. Autant, les résultats d'un travail de recherche ne pouvant être dissociés des méthodes d'enquête utilisées, il nous semble indispensable de préciser les choix méthodologiques qui ont été les nôtres.

6.1 A la découverte du terrain

Dans le domaine de la sociolinguistique, une des méthodes qui est la plus souvent utilisée est la méthode d'enquête. En fait, dans le langage courant, le mot "enquête" signifie le plus souvent : quête d'informations, collecte de témoignages, recherche pour savoir quelque chose. Sa principale caractéristique est de recourir pour cette collecte de données à l'interrogation systématique des sujets d'une population donnée pour décrire, comparer ou expliquer.

Toutefois, sur le plan méthodologique se pose l'opposition entre une perspective macro sociolinguistique (permettant d'obtenir des résultats à grande échelle mais plus faible sur le plan analytique) et la perspective micro sociolinguistique (plus riche sur le plan d'analyse mais posant le problème de la transférabilité à d'autres cas). « *Les avantages et les failles inhérents à ses différentes perspectives se compensant en définitive réciproquement* » (BARNECHE S., 2005 : 93). Il existe différentes méthodes pour obtenir des données sur une population. Selon le type d'information que le chercheur souhaite collecter, la précision des réponses désirées, le nombre de personnes concernées, le chercheur est appelé à choisir entre plusieurs alternatives : l'observation, l'entretien ou le questionnaire.

Dans notre étude, nous avons opté pour une approche méthodologique fondée « *sur la complémentarité de ces perspectives »* mettant en place une méthode tripartite que Ph. Blanchet désigne sous le nom de "sablier" :

> « *Dans notre domaine, on aura toujours à procéder de cette façon « intégrée » qui se vérifie par le fait que, sur un cas donné, on travaille toujours par observation participante, puis ensuite seulement par enquêtes semi- directives et directives ouvrant sur des échantillons plus larges […] et des traitements plus statistiques, analytique, avant d'en tirer une synthèse interprétative ou de projeter une transférabilité* » (BLANCHET PH., 2000 : 40).

Nous nous inspirons amplement de ce modèle, nous avons commencé par une première approche du terrain en "observation participante", à partir de laquelle une recherche mixte a été menée, présentant un volet quantitatif et qualitatif. Notre démarche méthodologique est d'abord empirique, elle n'est pas fondée sur un " objectivisme" scientifique purement rationaliste qui se soumet à un plan d'enquête préétablît. Tout au long de notre investigation du terrain, nous ne perdons pas de vue les questionnements de recherche que nous posons dans notre travail. Nous sommes captivés par le discours des jeunes et le discours sur les jeunes. Nous discutons avec tout le monde et nous essayons à chaque fois de ramener la discussion à notre domaine de recherche.

Pour ce faire, on a dû intégrer des groupes de jeunes et partager avec eux beaucoup de choses durant plusieurs mois. On a utilisé les réseaux d'amis que nous avons dans les quartiers de la ville tout en intégrant leurs clubs de sport et leurs associations de quartier. Cette fréquentation a duré plus d'une année pour mieux et bien intégrer les quartiers de la ville de Tizi-Ouzou. À la cité Cnep (quartier situé au centre-ville), par exemple, nous passons beaucoup du temps chez un ami qui travaille dans l'entreprise de réparation des ascenseurs dont le siège est implanté au cœur de cette cité. Nous faisons la même chose aux Genêts (quartier situé au centre-ville), on passe des heures dans le cybercafé d'un ami pour repérer les graffiteurs de nuit.

A la nouvelle ville où un ami habite, nous nous rendons souvent pour discuter avec les jeunes des quartiers dans le but de connaitre les différents réseaux de jeunes qui dessinent les graffiti ou qui pratiquent le rap. Nous passons presque tout notre temps à la Tour (un quartier de la nouvelle ville) situé à quelques mètres de l'université de Hasnaoua. À la haute ville (un autre quartier de Tizi-Ouzou), nous avons trouvé beaucoup de difficultés à rencontrer les jeunes de ce quartier, les gens se connaissent très bien entre eux, il est difficile d'y pénétrer. Pour surmonter cette difficulté, nous avons opté pour une autre stratégie. Nous avons

rencontré le directeur de la maison de jeunes de ce quartier qui nous a bien reçu et nous lui avons expliqué les raisons de notre présence sur les lieux.

Enfin, il a été convenu de me faire passer pour une nouvelle recrue qui doit faire son stage d'animateur de jeunes dans cette structure étatique. Nous nous rendons deux fois par semaine, et ce, durant plus de trois mois, nous partons souvent à la rencontre de jeunes qui se rencontrent dans ce lieu. Et c'est de cette façon-là, qu'on a pu faire connaissance de groupes de rappeurs jeunes et de jeunes graffiteurs de la ville de Tizi-Ouzou. Une fois nos contacts sont établis et devenus solides, nous pensons à donner de l'objectivité scientifique à notre démarche, à réaliser les choses selon une méthodologie scientifiquement valide et rentable. Nous voulons d'abord nous imbiber de cette culture jeune avant de développer un raisonnement scientifique quant à la culture et pratique langagière des jeunes tizi-ouziens.

6.1.2 L'échantillon

Notre échantillon se compose de quatre groupes de corpus recueillis de la façon suivante :

- Un questionnaire pour le plurilinguisme et usage des langues en présence chez les jeunes tizi-ouziens.
- Des graffiti recueillis dans les rues et les quartiers de la ville de Tizi-Ouzou.
- Des textes de jeunes rappeurs amateurs de la ville de Tizi-Ouzou.
- Un recueil de mots et d'expressions utilisés particulièrement par les jeunes tizi-ouziens recueillis auprès de certains jeunes suivis d'un entretien semi-directif.

6.1.3 Le premier moment de l'enquête

Pour mieux cerner les contours du problème, nous avons mené une enquête par observation directe d'une part et indirecte d'une autre part. S'agissant de l'observation directe, nous avons pris le temps de regarder les jeunes s'exprimer pendant cinq mois (novembre 2010 à avril 2011). Les cadres privilégiés de l'observation étaient les milieux assez cosmopolites comme les campus universitaires et scolaires, la gare routière, les marchés et les quartiers populaires pour ne citer que ces cas.

L'observation indirecte quant à elle, nous a permis de compléter les insuffisances de la méthode précédente. Elle s'est réalisée par l'intermédiaire d'un questionnaire que nous avons administré à 120 locuteurs jeunes entre le 10 avril 2011 et le 20 mai 2011. Pour éviter d'avoir des résultats biaisés, nous avons choisi ces derniers suivants les critères sélectifs précis (âge, niveau d'étude, sexe, appartenance linguistique). Ainsi, nous avons retenu la tranche d'âge suivante (de 16 à 37 ans), nous les avons divisés en deux groupes : d'une part les jeunes âgés entre (16-26 ans), d'autre part les jeunes âgés entre (26-37 ans).

- Le premier, (N= 79) est constitué de 52 élèves et étudiants de différents niveaux et spécialités, 13 commerçants, 3 enseignants et 11 pour les autres professions.
- Le second, (N=41) est constitué de 27 étudiants, 11 commerçants, 13 enseignants, et 11 pour les autres professions.

Les informations prélevées sur les témoins ont fait l'objet d'une analyse quantitative. Cette approche nous a permis de comparer les pourcentages obtenus par les variables mises en exergue pour élaborer le réseau de relations entre elles. Ainsi, nous avons dégagé le plurilinguisme des populations et l'hétérogénéité linguistique de la ville de Tizi-Ouzou, nous avons analysé pour mieux le comprendre les usages en cours dans les espaces sociaux sans oublier les conséquences qui en découlent.

6.1.4 Le questionnaire

L'utilisation de ce questionnaire allait permettre de mesurer l'usage des différentes langues présentes dans le contexte tizi-ouzien, ainsi que les attitudes et les représentations des jeunes tizi-ouziens à l'égard de la langue française. Plus précisément, le participant devait indiquer quelle langue il utilise dans diverses situations de communication et ses opinions à l'égard de la langue française, et ce, au moyen d'une liste de propositions sous forme d'un tableau. Cette liste a été établie en fonction du paysage linguistique dans lequel le questionnaire a été distribué.

En première partie, le questionnaire fermé a été réalisé auprès de 120 jeunes volontaires résidants dans la ville de Tizi-Ouzou. En effet, ce questionnaire se compose de 31 questions relatives à divers aspects sur les attitudes et les représentations à l'égard de la langue française. Nous avons adapté à notre recherche les questionnaires élaborés par des chercheurs dont les travaux se rapportent à cette problématique.

Par ailleurs, nous avons spécifié et précisé les énoncés en fonction de l'objectif poursuivi par la présente étude. Elaboré pour les fins de la présente étude, le questionnaire se compose de cinq parties. Voici une description de chaque étape :

- Dans la première partie, les consignes relatives au questionnaire sont succinctes : le but de la recherche, l'importance de sa participation, la façon de répondre aux questions et la confidentialité de l'information.

- La deuxième étape concerne les usages linguistiques. Les jeunes tizi-ouziens ont diverses occasions d'utiliser la langue française et l'emploient de façon appropriée selon le partenaire de la communication, la situation et l'activité qu'ils pratiquent.

Tout d'abord, l'usage linguistique s'évalue en fonction des partenaires de la communication. La fréquence des contacts influence les attitudes envers une langue, et la saisie de leurs usages linguistiques montre leur perception de chacune des langues.

Cette étape propose dix situations qui se sont inspirées des travaux des sociolinguistes. Nous avons demandé aux sujets de choisir la langue la plus utilisée pour chacune de ces situations.

- Les situations (a, b, c, d) concernent les usages linguistiques avec les parents et les proches de la famille résidant en Algérie et à l'étranger.
- Les situations (e, f) concernent les usages linguistiques dans un réseau amical.
- Les situations (g, h) concernent les usages linguistiques dans les lieux publics.
- Les situations (i, j) concernent les usages linguistiques dans un réseau institutionnel.

Ensuite, les usages linguistiques dans les activités culturelles sont évalués. L'usage d'une langue implique une certaine appartenance et / ou préférences culturelles. Le choix linguistique des activités culturelles indiquent comment les sujets aimeraient se situer dans l'univers culturel-linguistique. Cette étape est constituée de six situations qui se sont inspirées des travaux de la sociolinguistique. Nous retrouvons la même structure que celle des situations précédentes :

- Les situations (a, b) concernent les usages linguistiques avec les médias électroniques. Ces activités occuperaient une place importante dans la vie des jeunes.
- Les situations (c, d) concernent les usages linguistiques en lecture. Même si nous ne savons pas combien d'heures les jeunes tizi-ouziens consacrent à la lecture, leurs réponses démontrent leurs préférences linguistiques.
- Les situations (e, f) concernent les usages linguistiques dans d'autres activités culturelles que les jeunes tizi-ouziens semblent pratiquer.

Par la suite, les usages linguistiques dans l'avenir sont évalués. Les réponses indiquent l'univers linguistique dans lequel les jeunes tizi-ouziens voudront s'intégrer plus tard, les réponses sont révélatrices des idées présentes.

- La première étape concerne la langue d'enseignement dans une formation ultérieure.
- La deuxième étape concerne la langue de travail dans l'avenir.

- La troisième partie concerne les représentations envers la langue française. Les questions permettent d'estimer les raisons pour lesquelles les sujets apprennent et maintiennent cette langue.

- Les propositions (g, h, i) concernent les représentations envers le français

- La quatrième partie concerne les attitudes à l'égard du français. Les questions permettent d'indiquer comment les sujets perçoivent le français sur le plan personnel, scientifique et social.

-La proposition (a) concerne la perception de sa propre personne vis-à-vis du français.

- Les propositions (b, c) concernent la façon avec laquelle les jeunes tizi-ouziens considèrent la langue française du point de vue de sa place dans le domaine des études et le monde professionnel.

- La proposition (d) concerne l'influence des parents sur l'apprentissage du français.

- La proposition (e) concerne l'intention de transmettre le français à la prochaine génération.

- La proposition (f) concerne l'intérêt général envers le français pour une éventuelle étude en cette langue.

- La cinquième partie porte sur l'auto évaluation de la connaissance de la langue française. Ces jeunes développent cette langue à différents degrés (l'oral, l'expression, la lecture et l'écriture). Les réponses nous permettent de considérer la relation entre le niveau linguistiques atteint et l'éducation scolaire.

6.1.5 Questionnaire

Afin de mener une enquête portant sur le thème « plurilinguisme et culture jeune à Tizi-Ouzou», nous sollicitons votre aimable collaboration, en vous demandant de répondre avec toute votre sincérité aux questions qui vous seront posées. Nous tenons à vous informer que vos réponses seront exploitées dans le plus total anonymat et que les résultats seront exploités à des fins scientifiques.

Code……. Classe…….

1- Sexe Féminin……. Masculin…….

2-Age …….

3- Année d'étude…..

4- Profession des parents….. Père….. Mère…..

5- la langue maternelle (s) …….....

- **Indiquez comment utilisez-vous les langues en présence à Tizi-Ouzou :**

	Modalités de plurilinguisme
1	Français+kabyle
2	Français+arabe
3	Français+arabe+kabyle
4	Arabe+kabyle
5	Français+arabe+kabyle+anglais

A-1 Quelle langue parlez vous avec ces gens ?

	français	**Arabe dialectal**	**Arabe classique**	**Kabyle**	**anglais**
a- votre père					
b- votre mère					
c- vos proches de la famille en Algérie					
d- vos proches de la famille résidants à l'étranger					
e- Votre administration					
f- Votre enseignant du français en dehors de la classe					
g- vos amis au lycée					
h- vos amis en dehors du lycée					
i- votre commerçant					
j- votre médecin					

A-2 Quelle langue préférez vous dans les activités suivantes ?

	Français	**Arabe dialectal**	**Arabe classique**	**kabyle**	**anglais**
a- écouter la musique					
b- regarder la télévision					
c- utiliser l'Internet					
d- lire un journal					
e- lire un roman					
f- aller au cinéma					

B-1 Dans quelle langue voudriez-vous poursuivre vos études supérieures ?

Français… arabe dialectal… arabe classique… kabyle… anglais….

B-2 Quelle langue pensez vous utiliser dans votre milieu de travail ?

Français… arabe dialectal… arabe classique… kabyle… anglais….

C-1 indiquez le degré d'utilité que vous attribuez à l'utilisation de la langue française dans les situations suivantes ?

	important	**Moins important**	**Pas vraiment important**	**Pas du tout important**
a- obtenir un travail				
b- faire des études supérieures				
c- s'inscrire à la faculté de médecine ou de technologie				

C-2- A quel point êtes- vous d'accord avec les points de vues suivants ?

	Tout à fait d'accord	**D'accord dans une grande mesure**	**D'accord dans une mesure partielle**	**Pas du tout d'accord**
a- je suis fier de parler français				
b- le français est la langue de la communication scientifique				
c- le français est la langue d'ouverture sur le monde occidental				

C-3- A quel point êtes vous d'accord avec les points de vues suivants ?

	Tout à fait d'accord	**D'accord dans une grande mesure**	**D'accord dans une mesure partielle**	**Pas du tout d'accord**
a- mes parents m'encouragent à apprendre le français				
b- j'encouragerais mes enfants à apprendre le français				
c- je voudrais vivre une expérience d'étude en langue française				

D- Pour chaque proposition indiquez votre niveau en langue française ?

	Très bien	**Bien**	**Moyen**	**mauvais**
Parler				
Ecouter				
Lire				
Ecrire				

6.2 Le deuxième moment de l'enquête

La méthodologie mise en œuvre repose sur un corpus photographique servant à relever les écrits et écritures dans l'espace urbain en 2012, à identifier les rues, à classer les supports de l'écrit. Puis l'analyse sociolinguistique s'attache à interpréter les contenus des messages, à définir le lexique spécifique, à préciser les manifestations du plurilinguisme. La spécificité de notre approche méthodologique, c'est le recours à un corpus (volumineux, 150 photos prises dans 10 rues) de photographie, puis à la transcription du texte relevé dans ces photos.

Ces différents outils ont montré leur intérêt mais aussi leurs limites. Au-delà de la démarche ethnographique de description de la ville, de témoignage iconographique d'une réalité urbaine, le passage à l'analyse quantitative des données s'est heurté aux contraintes techniques. Cela nous a mené à réorienter notre analyse de façon plus qualitative en focalisant sur des extraits de notre corpus. Le bilan que nous tirons de ce type de méthodologie est contrasté. Nous pouvons citer dans les contraintes et difficultés :

- La difficulté de l'échantillonnage des extraits représentatifs du paysage urbain (à travers le type d'écrits présents). Tout échantillonnage garde sa part d'aléatoire et de choix subjectifs.
- Les difficultés techniques de la prise de vues lorsqu'il s'agit de recueillir du texte, c'est-à-dire un élément qui doit rester lisible, complet, quels que soient le format, la taille, l'orientation, sous lequel il apparaît.
- Les difficultés de transcription du texte.

Nous nous sommes contenté d'une analyse qualitative sur des corpus réduits et à une présentation intuitive d'une réalité générale. Dans les perspectives de travail futur, une des leçons que nous tirons de ce travail est, outre le fait qu'il faut s'en tenir à des corpus beaucoup plus limités (en nombre de relevés et en variétés de supports), l'intérêt qu'il y aurait à associer l'étude de l'image et du texte à une recherche complémentaire du type enquête

ethnographique pour interroger les producteurs d'écrits (lorsqu'ils sont identifiables) et les lecteurs (potentiels) de manière à enrichir l'analyse. L'analyse sociolinguistique uniquement basée sur les documents écrits laisse de nombreuses interprétations au stade d'hypothèses qui suscitent des questionnements sur la vie sociale de la cité.

6.2.1 Le cadre général de la collecte des données

La cueillette des données a été effectuée en deux périodes. Durant la première période, nous avons recueilli les graffiti dans la ville de Tizi-Ouzou. La deuxième période a été consacrée à la cueillette des données concernant les textes des jeunes rappeurs amateurs de la ville de Tizi-Ouzou.

6.2.2 La cueillette des données : les graffiti

Nous avons observé les graffiti inscrits sur le mur de tous les quartiers et murs de la ville de Tizi-Ouzou. L'observation empirique, nous a permis d'abord de repérer ces graffiti et de les prendre ensuite en photos. Nous prenons des notes à chaque recueil des données, afin de mieux saisir notre objet d'étude. Cette étape de l'observation systématique, nous l'avons effectuée dans les rues et les quartiers de la ville de Tizi-Ouzou. Cette enquête ne pouvait se faire qu'accompagner d'une grille d'analyse. Cette grille d'observation, contient l'ensemble des éléments suivants : la graphie, la langue, les thèmes.

En vue d'analyser notre corpus, nous avons réparti les graffiti recueillis selon leur lieu d'élection et les langues de leur écriture. Chaque graffiti est traité en vue de reconstituer, tout en supposant, les opinions, les sentiments et les représentations qu'élaborent les graffiteurs à propos des différentes langues (kabyles, arabe et français) et à l'égard des graffitaires (citoyens, polices, etc.). Il s'agit, en fait, d'analyser l'ensemble des graffiti selon la fréquence, le lieu, le contenu, la langue et la forme.

6.2.3 Grille d'observation des graffiti

Le recueil des données s'est fait selon une grille d'observation que nous avons élaborée en fonction de nos questions de recherche, elle contient les points suivants :

- La langue utilisée

- La langue utilisée est-elle conforme à la norme ou pas ?
- Quelles sont les langues transcrites ?
- Quels sont les types des phrases utilisées ?
- Quel est le degré de présence pour chaque langue ?

- Les thèmes

- Quels sont les thèmes de ces graffiti ?
- Quelle est la relation entre le thème abordé et la langue utilisée ?
- Quelle est la relation entre les images, les couleurs et le thème de chaque graffiti ?

- Les graphies

- Quels sont les symboles qui reviennent le plus dans les écrits ?
- Quel est le degré de présence pour chaque graphie ?
- Quelles sont les graphies transcrites ?
- Comment sont utilisées ces graphies ?
- Quelles sont les caractéristiques des lettres transcrites ?

-Les lieux

- Lieux publics.
- Lieux privés.
- Centre-ville, haute ville, nouvelle ville.

6.2.4 Constitution de notre corpus

Pour constituer notre corpus, nous avons procédé à la collecte des graffiti de façon minutieuse et systématique. L'agencement, la forme graphique, les erreurs d'orthographe, les interférences, etc., toutes ces inscriptions sont reprises telles que les graffiteurs les ont conçues et tracées. Chaque graffiti est donc reproduit dans sa forme, dans la langue choisie pour l'écrire, dans sa couleur, tout en mentionnant son lieu géographique. Et dans le souci de l'authenticité de ces graffiti, nous les avons photographiés. En somme, les graffiti recueillis représentent le corpus soumis à l'étude sociolinguistique en vue de déterminer les fonctions sociales des graffiti et d'en dégager les représentations qu'élaborent les graffiteurs à propos des langues de la ville de Tizi-Ouzou.

6.3 Le troisième moment de l'enquête

6.3.1 Echantillon d'étude

Ce travail s'appuiera sur un corpus des textes de rappeurs recueillis auprès de jeunes rappeurs amateurs de la ville de Tizi-Ouzou. Le recueil a été encadré par des considérations sociolinguistiques et empiriques. Le choix des rappeurs répond à un critère géographique, les jeunes résident tous dans la ville de Tizi-Ouzou, et à un critère d'âge, ils appartiennent à la catégorie d'âge de 18 à -25 ans. Le choix de cette tranche d'âge est dû au fait qu'elle nous est plus facilement accessible dans notre milieu familial, amical et universitaire.

Aussi, les jeunes sont les plus concernés par cet art ; ce sont également ceux qui ont un niveau de scolarisation assez élevé et qui maitrisent, en plus de la langue maternelle, l'arabe scolaire, l'anglais et le français appris à l'école. La communauté jeune est considérée comme un groupe homogène ayant des pratiques langagières identiques. Cependant, cette recherche, qui est basée sur l'observation des jeunes, démontre que les jeunes dont le parcours et le vécu

engendrent des comportements dissemblables, liés à l'âge qui varient entre 18 et 25 ans. Nous avons ciblé les textes de rap, puisqu'ils sont considérés comme le seul domaine qui miroite la réalité et le quotidien de ces jeunes et qui semble le plus proche de cette tranche de la société. Puisque le rap est un espace spécifique qui révèle cette figure d'expression de la jeunesse urbaine qui va nous permettre de traiter l'aspect de ce langage et les phénomènes linguistiques conséquents.

Nous avons donc prélevé, de l'ensemble des rappeurs amateurs tizi-ouzouiens, un échantillon auprès duquel nous avons pu recueillir notre corpus. Cela a été fait après une longue observation qui a duré deux mois. Parmi les textes de plusieurs jeunes rappeurs amateurs tizi-ouzouiens, nous avons opté pour le groupe de rap « Explosik » et aussi deux autres jeunes rappeurs « A » et « B ». Ce choix est surtout motivé par les thématiques chantées, par le fait que c'est dans ces textes que nous avons remarqué l'utilisation fréquente de ce parler jeunes et aussi par la présence de pas mal de phénomènes et de caractéristiques de ce langage spécifique aux jeunes tizi-ouziens.

6.3.2 Démarche de travail

Un protocole a dû être mis en place afin de récolter les textes qui constituent notre corpus. Aussi, il a fallu instaurer une relation de confiance avec les jeunes qui nous ont fourni les textes, puisque leurs textes peuvent avoir un caractère intime. Afin d'obtenir des textes authentiques, nous avons décidé de les consulter directement sur les lieux de leur production en les enregistrant à l'aide d'un dictaphone. Une fois le corpus réécrit, nous avons procédé à sa transcription afin de simplifier l'exploitation des textes, nous les avons transcrits pour bien identifier les formes et structures utilisées.

6.3.3 Le corpus

Dans la collecte de notre corpus, nous gratifions la version écrite des chansons « textes de rap », pour pouvoir bien cerner notre corpus. La collecte de ce dernier, c'est-à-dire le choix des textes à analyser s'est fait selon les thèmes que traitent les chansons du rap, puisque chaque chanson aborde un des points sociaux sensibles qui touchent cette catégorie de la société qui sont les jeunes.

- Le tableau ci-dessous englobera tous les textes sur lesquelles portera notre analyse :

groupes de rappeurs	**Titres**	**Thèmes**
Groupe Explosik	Intro	
Groupe Explosik	Bienvenue en enfer	L'Algérie, les fléaux sociaux, la misère, critique sociopolitique.
Groupe Explosik	Facebook	Les réseaux sociaux, les jeunes, les nouvelles générations algériennes.
Groupe Explosik	Yemma	Gloire aux mères.
Groupe Explosik	RAI RAP	
Groupe Explosik	Liberté d'expression	Le pouvoir, la répression.
Groupe Explosik	Semmini	
Groupe Explosik	Djil elyoum	La nouvelle génération algérienne, les problèmes que vivent les jeunes algériens.
« A »	Berbère 100% fier	La revendication identitaire berbère.
« A »	Rap kabyle	
« A »	Hip hop kabyle	
« B »	L'Algérie	
« B »	Le pouvoir	

* La chanson « Bienvenue en enfer » reflète la réalité amère des Algériens, cette chanson est le portrait de la misère sociale et des fléaux sociaux, elle porte aussi sur une critique sociopolitique envers les pouvoirs publics en Algérie.

* La chanson « Facebook » décrit la vie de la nouvelle génération de jeunes algériens avec le développement des technologies de l'information.

* La chanson « Yema » est une sorte de gloire à toutes les mères du monde. Elle porte sur les souffrances et sentiments des mères pendant toutes les étapes de leur vie.

* La chanson « rai rap ».

* La chanson « Liberté d'expression » évoque un idéal vers lequel aspirent les jeunes Algériens.

* La chanson « Semmini ».

* La chanson « djil-elyoum » reflète la réalité et la situation précaire des jeunes adolescents exposés aux différents fléaux sociaux.

* La chanson « Berbère 100% fier » évoque la question de la revendication identitaire en Algérie.

* La chanson « rap kabyle »

* La chanson « hip-hop kabyle »

* La chanson « L'Algérie »

* La chanson « le pouvoir »

6.4 Quatrième moment de l'enquête

L'enquête que nous avons menée nous permet d'étudier la pratique d'une population jeune dont les usages langagiers font désormais partie intégrante de la carte linguistique de la ville. Nous sommes parti d'une constatation : les jeunes issus des divers quartiers urbains de la ville de Tizi-Ouzou développent des pratiques langagières particulières. Ces pratiques sont en général méconnues par les adultes. Par une description du répertoire verbal, nous avons essayé de répondre à notre problématique. Cette étude, qui porte essentiellement sur la description des productions orales spontanées des jeunes tizi-ouziens, cherche à mettre en relief les divers usages que les jeunes font des langues en présence. Pour ce faire, notre choix méthodologique s'est porté essentiellement sur l'observation participante, approche qui exige du chercheur son immersion sur le terrain pendant une durée de temps. Nous nous sommes ainsi intéressé à la trajectoire sociale et aux pratiques langagières de jeunes âgée de 16 à 30 ans. Trois mois de présence sur le terrain à raison de trois heures par jour, une dizaine d'heures d'enregistrement et cinq entretiens semi-directifs ont été effectués dans le cadre formel et informel.

Aussi, nous nous sommes penché sur le mode de vie des jeunes, et sur les relations que ces jeunes entretiennent avec les instances et les réseaux communicationnels auxquels ils appartiennent. Notre souci est de comprendre et de répondre aux questions suivantes : comment les langues en présence sont-elles utilisées dans les pratiques langagières des jeunes entre eux ? Comment les uns et les autres perçoivent les changements dont ils sont les acteurs? L'espace privé ou public participe-t-il à la variation de la langue par les jeunes? Comment s'élabore la territorialisation sociolinguistique de la ville de Tizi-Ouzou ? Et dans quelle mesure participe-t-elle au processus de construction identitaire chez ces jeunes ? Quels sont les messages véhiculés par cette façon de parler bien propre aux jeunes ?

6.4.1 L'échantillonnage

Cette recherche basée sur le « suivi de vie » et l'observation participante de groupes de jeunes prouvent qu'il n'existe pas une communauté jeune homogène, mais différents groupes dont le parcours et le vécu engendrent autant de comportements dissemblables liés à l'âge (le choix de cette tranche d'âge s'est fait pour une raison pratique qui est celle que ce sont les jeunes de cette tranche d'âge que nous côtoyons le plus) et au lieu de résidence. Ainsi, ces nombreuses disparités jouent un rôle prépondérant dans l'articulation du répertoire verbal de nos locuteurs et par conséquent dans leurs comportements langagiers.

6.4.2 Démarche de travail

Le choix du corpus s'explique par le fait qu'étant moi-même un adepte du réseau social « facebook » sur internet, on a entrevu les possibilités qui s'offraient à nous d'exploiter ces mêmes conversations pour voir si la situation assez particulière qui caractérise la région de Tizi-Ouzou pouvait se manifester sur ce réseau social et essayer d'expliquer les phénomènes sociolinguistiques qui émanent de l'interaction entre des jeunes. En effet, l'enregistrement se fait automatiquement et la collecte du corpus s'est faite en amont de l'idée du projet d'étude. Cependant, en respect de la déontologie tous les locuteurs ont été avertis de l'exploitation de ces conversations et ont par conséquent donné leur aval. Le corpus est un ensemble de conversations qui ont eu lieu essentiellement entre les contacts de l'observateur, et qui sont enregistrées sur notre compte « facebook». Ces conversations sont des échanges spontanés et qui ne sont soumis à aucun contrôle. Les interlocuteurs sont âgés de 19 à 27 ans. Quant à la disposition géographique des locuteurs, ils sont tous de la wilaya de Tizi-Ouzou.

Enfin, à toutes ces données recueillies à travers « facebook » s'ajoutent celles obtenues de manière directe avec la participation des amis et des étudiants. Des tableaux ont été dressés pour différents domaines de la vie quotidienne (la culture de la débrouillardise, les activités illicites, les groupes d'amis, etc.) pour mentionner les différents termes et expressions bien particuliers aux jeunes tizi-ouziens. C'est de cette façon-là que nous avons pu vérifier certaines données recueillies par internet. Cette observation participante est suivie d'un entretien semi-directif auprès de certains jeunes habitant la ville de Tizi-Ouzou, afin de connaitre le sens de ces mots et expressions recueillies et de comprendre comment s'élabore la territorialisation sociolinguistique de la ville de Tizi-Ouzou.

6.4.3 L'entretien

En deuxième lieu, des entretiens semi directifs ont été menés auprès des jeunes tizi-ouziens qui avaient communiqué leurs renseignements à la fin du questionnaire précédent. Considérant que le questionnaire est constitué d'échelle de mesure, il est nécessaire d'avoir les points de vue et les opinions des sujets. Les participants sont alors un sous-ensemble des enquêtés qui ont répondu au questionnaire. De plus, pour renforcer la validation, un premier entretien a été retenu comme le pré-test. Ensuite, des corrections concernant la formulation de certaines questions ont été apportées. Cinq entretiens ont ainsi été utilisés pour l'analyse.

Ainsi, les entretiens se sont déroulés pendant trois jours à la maison de la culture de Tizi-Ouzou (centre ville). La durée de ces entretiens varie de dix à quinze minutes. Toutes les rencontres ont été enregistrées. L'entretien a été mené de la manière suivante :

Premièrement, les consignes associées à l'entretien sont communiquées succinctement aux enquêtés afin de les rassurer et de créer une ambiance propice à une discussion ouverte et franche : l'importance de ses propos, la confidentialité de l'information, la neutralité de

l'interviewer, l'arrêt de l'enregistrement en tout temps. L'entretien avait deux thèmes majeurs qui servaient de balise.

La première partie concerne les usages linguistiques. En se référant à l'observation participante effectuée au début de l'enquête, nous avons posé les questions sur leurs choix d'usages linguistiques (les raisons de leur choix, les situations de ces usages).

La deuxième partie concerne les attitudes et les représentations envers les langues en présence. Nous avons d'abord posé les questions sur les avantages liés à leur connaissance du français. Ensuite, les questions sur leur perception de la langue française sont posées. Enfin, nous avons posé les questions sur la situation linguistique en Algérie en général et la situation du français en particulier. La troisième partie interroge les locuteurs sur leurs propres pratiques langagières, identitaires, que sur celles des autres occupants de l'aire urbaine tizi-ouzienne.

Enfin, notre objectif, à travers cet entretien, vise à susciter de manière indirecte la parole d'autrui, sans suggérer de catégories de réponses à priori, de reprendre et de reformuler nos questions afin d'obtenir des réponses utiles de nos interlocuteurs : Permettre au jeune de dire sa langue, son identité, ses sentiments, ses représentations les plus enfoncées pourrait être perçu comme manière de transcender son malaise identitaire.

6.5 Conclusion partielle

En présentant les outils qui ont servi pour recueillir les données, sans lesquelles l'analyse n'aurait pas été possible, nous voulons poser le cadre de cette enquête. Dans la mesure où nous voulons accéder à l'univers de pensée et aux représentations propres des enquêtés, nous avons construit le questionnaire de façon à les mettre à l'aise dès la première question, en cela on leur demande de nous parler de leur propre expérience, en les faisant parler des aspects concrets de leur vie quotidienne. On veut explorer avec eux le sens de ce qu'ils vivent, de ce qu'ils font et de ce qu'ils ont envie de faire.

D'ailleurs, les entretiens ont souvent pris la forme d'une conversation, notre intention étant de bien comprendre le point de vue des jeunes. Ce mode d'approche a favorisé l'expression des acteurs qui nous ont communiqué leurs connaissances sur la ville de Tizi-Ouzou, et révélé une partie de leur opinion sur les langues en présence. Lors de ces entretiens, il est souvent arrivé aux jeunes qui parlaient d'eux, qui racontaient l'histoire de leur vie, de se mettre à exprimer, se laissant aller à leurs émois, revivant des scènes où expériences linguistiques et identitaires se mêlent.

De la sorte, la méthodologie que nous avons adoptée repose d'abord sur la description des langues en vue de repérer l'état de leurs combinaisons et alternances, mais aussi les contextes ou situations dans lesquelles elles ont été utilisées. Cette analyse permettra de rendre compte des glissements de sens de certains mots. La cueillette des données a été effectuée en quatre périodes. La diversité des données obtenues nous permet de mieux aborder notre problématique de recherche. Aussi, notre intérêt au rap, au graffiti et aux expressions propres aux jeunes tizi-ouziens, se trouve justifié par notre volonté de montrer les corrélations entre les discours véhiculés par la culture jeune, les langues en usage et la structure socio-spatiale tizi-ouzienne.

Partie III :

Analyse des résultats de la recherche.

Chapitre I :
Plurilinguisme et usages du français.

7.0 Introduction partielle

Ce chapitre s'inscrit en droite ligne des préoccupations de la sociolinguistique urbaine qui problématise, depuis les travaux de l'École de Chicago, la ville comme véritable « laboratoire social », qui met l'accent sur la covariance entre les langues et la société. Point de convergence des populations d'origine multiple, la ville est le lieu par excellence de la rencontre et de la coexistence des langues et des cultures, perceptibles non seulement à travers les pratiques linguistiques en cours, mais également les représentations que les locuteurs se construisent sur les langues.

Ce travail part d'une approche quantitative pour évaluer la diversité des langues à Tizi-Ouzou, tant du point de vue des pratiques linguistiques que des langues en circulation dans les espaces sociaux. À cet égard, les analyses montrent comment les jeunes vivent le plurilinguisme différemment sur le terrain. Bien plus, dans la plupart des cas, les locuteurs jeunes à Tizi-Ouzou affirment leur plurilinguisme, mais les configurations de celui-ci différent en fonction du sexe, de la fonction et de l'âge.

7.1 Résultats de l'enquête

Nous trouverons dans cette section les résultats de notre recherche. Nous décrivons les résultats issus de l'analyse des réponses du questionnaire administré aux jeunes de la ville de Tizi-Ouzou. Notre enquête évalue le plurilinguisme des locuteurs à travers les modalités en cours et les langues en usage dans les espaces sociaux. Nous présentons par la suite les langues en usage dans les espaces sociaux, puis nous nous intéressons spécialement aux usages sociaux de la langue française.

7.1.1 Résultats des données du questionnaire

Pour notre étude, nous avons recueilli des données avec le questionnaire fermé, nous commençons par la présentation des résultats du questionnaire. Il est à signaler que sur 150 questionnaires distribués, nous en avons récupéré 125 et utilisés 120 pour la saisie des données. En effet, cinq questionnaires n'ont pas été complétés par les locuteurs, qui étaient absents lors de la récupération de ces questionnaires. Toutefois, puisque nous ne trouvons pas de situation où la majorité n'aurait pas répondu à une question, les réponses à toutes les questions ont pu être analysées.

Par ailleurs, pour décrire les résultats, nous avons regroupé les réponses obtenues selon les cinq principaux thèmes du questionnaire qui a été remis aux répondants, à savoir, l'identification des répondants, évaluations du plurilinguisme des locuteurs, les usages linguistiques, les attitudes envers la langue française et l'auto-évaluation de la connaissance de cette langue. Enfin, les résultats sont présentés sous forme de texte, et les tableaux illustrent la distribution générale dans cette section. Nous trouvons donc des tableaux incluant tous les répondants.

7.1.2 Caractéristiques propres aux répondants

La présente section fournit des informations relatives aux personnes qui ont répondu au questionnaire. Nous avons recueilli des données relatives à l'âge, au sexe et à la langue maternelle de nos répondants. Ces données permettent de décrire l'échantillon des répondants que nous avons composé. L'échantillon total est constitué de 50 filles (41,66%) et de 70 garçons (58,33%). L'âge des répondants varie entre 16 et 37 ans. 91 (75,83%) des répondants parlent le kabyle comme langue maternelle, et 29 (24,16%) des répondants parlent l'arabe dialectal comme langue maternelle.

-Tableau n°1 : **montre la distribution des sujets par rapport à l'âge**

Le tableau n°1 montre la distribution par l'âge des répondants. La majorité des répondants a entre 16 et 37 ans. Du fait que la recherche a été effectuée dans la période 2010, nous pouvons constater que tous les sujets sont nés entre 1974 et 1995.

Age	**N de sujets**	**%**
16-26 ans	79	65,83
27-37ans	41	34,16
Total	120	100,00

-Tableau N° 2 : montre la distribution des répondants selon le sexe

Le tableau montre la distribution des répondants selon le sexe. Les sujets masculins sont surreprésentés dans l'échantillon.

Sexe	**N de sujets**	**%**
Garçons	**70**	**58,33**
Filles	**50**	**41,66**
Total	**120**	**100,00**

-Tableau N°3 : montre la distribution des sujets selon la langue maternelle

75,82% des répondants déclarent que leur langue maternelle est le kabyle. Presque 25% des répondants disent que leur langue maternelle est l'arabe dialectal.

Langue maternelle	**N de sujets**	**%**
Kabyle	91	75,83
Arabe dialectal	29	24,16
Total	120	100,00

7. 2 Le contact des langues dans une réalité plurilingue

Le paysage linguistique de Tizi-Ouzou est d'une richesse remarquable, il offre à ses habitants un terrain où s'enchevêtrent plusieurs langues : l'arabe, le kabyle et le français. Les chercheurs ayant travaillé sur le terrain tizi-ouzien (Zaboot. T, Kahlouche. R et Boumedinne. F) s'accordent sur le fait que les locuteurs tizi-ouziens sont plurilingues.

Notre étude s'inscrit dans le prolongement des études portant sur le plurilinguisme à Tizi-Ouzou et problématise la ville comme le lieu par excellence de la rencontre et de la cohabitation des langues. La question qui sous-tend cette réflexion est alors, celle de savoir si la pluralité linguistique se manifeste de façon homogène chez tous les locuteurs jeunes de la ville de Tizi-Ouzou. Autrement dit, quelles sont les différentes configurations du plurilinguisme en cours dans la ville de Tizi-Ouzou ? Quelles sont les langues en usage dans les divers espaces sociaux et quel rapport peut-on établir entre elles ?

Les hypothèses d'analyse qui vont guider cette enquête sur le plurilinguisme urbain à Tizi-Ouzou se résument comme suit :

À Tizi-Ouzou, la plupart des locuteurs sont certes plurilingues, mais les modalités de plurilinguisme seraient différentes d'un groupe d'individus à un autre en fonction du sexe, de la profession, du niveau d'étude, et de la tranche d'âge ; même si le français prend les devants dans les usages sociaux, les langues en présence entretiennent des relations de complémentarité fonctionnelle dans la mesure où les unes apparaissent dans les espaces sociaux réservés aux autres et vice-versa. Pour mieux cerner les contours du problème, nous avons mené une enquête par observation directe d'une part et indirecte d'une autre part.

7.2.1 Evaluation du plurilinguisme des locuteurs selon le sexe

NR	Modalités de plurilinguisme	Hommes		Femmes	
		NL	%	NL	%
1	Français+kabyle	57	81,11	41	82
2	Français+arabe	52	74,44	38	76
3	Français+arabe+kabyle	68	96,66	48	96
4	Arabe+kabyle	61	87,77	43	86
5	Français+arabe+kabyle+anglais	18	25,55	17	34

La forme du plurilinguisme la plus en cours est la même dans les deux classes, c'est-à-dire la modalité (3) « français+arabe+kabyle », elle obtient des scores presque identiques, 96,66% chez les hommes contre 96% chez les femmes. L'absence de l'écart dans ces données montre en gros que le plurilinguisme se manifeste de façon homogène chez les jeunes tizi-ouziens, selon qu'on soit hommes ou femmes. Cela pourrait s'expliquer par le fait que dans la société concernant la catégorie jeune, les hommes et les femmes, sont constamment en mouvement pour leurs activités socioprofessionnelles qui leur permettent d'apprendre autant de langues que possible.

7.2.2 Evaluation du plurilinguisme des locuteurs selon la profession

NR	Modalités de plurilinguisme	Elèves/étudiants		Enseignants		commerçants		Autres	
		NL	%	NL	%	NL	%	NL	%
1	F+k	52	81,13	13	81,25	21	87,5	17	77,27
2	F+A	59	100	16	100	20	83,33	15	68,18
3	F+A+K	57	96,61	13	81,25	20	83,33	14	63,63
4	A+K	41	69,49	13	81,25	20	83,33	15	68,18
5	F+A+K+ANG	37	62,71	7	43,75	3	12,5	2	9,09

Au niveau des professions le plurilinguisme paraît plus diversifié que dans la variable présentée précédemment avec une moyenne de quatre langues chez les élèves et les étudiants, quatre langues du coté enseignants, trois chez les commerçants et pour les autres professions. S'agissant du taux de plurilinguisme, les élèves et étudiants occupent la première place, suivis des commerçants et les enseignants, puis les autres professions.

Les modalités du plurilinguisme quant à elles, sont également différentes selon les groupes des locuteurs. La forme (3) « F+ A+ K », qui est plus en vue chez les locuteurs, tente d'être rattrapé par la (5) « F+ A+ K+ ANG » du coté des élèves / étudiants avec un résultat de 62,71%. Selon qu'on soit élève ou étudiant, commerçant, enseignant et autres, le plurilinguisme est donc vécu et même pratiqué différemment, ceci dans la mesure où chaque milieu socioprofessionnel a des spécificités qui lui sont propres

7.2.3 Evaluation du plurilinguisme des locuteurs selon la tranche d'âge

NR	Modalités du plurilinguisme	16-26 ans		27-37 ans	
		NL	%	NL	%
1	F+k	70	88,6	30	73,17
2	F+A	59	74,68	24	58,53
3	F+A+K	71	89,87	30	73,17
4	A+K	68	86,07	24	58,53
5	F+A+K+ANG	41	51,89	15	36,58

Selon le tableau, deux modalités plurilingues sont attestées chez les deux tranches d'âge. En observant de prés, la forme du plurilinguisme qui prend place chez les jeunes (16-26) à coté de la forme habituelle connue chez la population (3) est celle de la modalité (5) « F+ A+ K +ANG ».

En effet, à chaque fois qu'on remonte dans l'âge, les formes du plurilinguisme s'abaissent. Par ailleurs, quand l'anglais apparaît dans une combinaison, elle est beaucoup plus spécifique à la tranche d'âge (16-26) qui, sans doute, est celle des élèves ou des étudiants.

À tout prendre, les pratiques du plurilinguisme à Tizi-Ouzou sont bien différentes selon qu'on soit jeune, adulte, élève / étudiant, commerçant, enseignant et autres. La diversité des formes

en cours serait née de la pluralité des situations expérientielles, vécues différemment en fonction de la place que les uns et les autres occupent dans la société.

7.3 Usages des langues

7.3.1 Usages des langues avec les partenaires de la communication

La présente partie présente l'utilisation des langues selon le partenaire de la communication à savoir : les parents, les proches de la famille en Algérie et les proches de la famille résidants à l'étranger.

- Tableau n°1 : montre l'usage des langues avec les partenaires de la communication : usages linguistiques avec le père, la mère, proches de la famille en Algérie (PfA) et proche de la famille émigrée (Pfé). K (kabyle), AD (arabe dialectal), F (français), AC (arabe classique), ANG (anglais).

	K		AD		F		AC		Ang	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
Père	84	70	40	33,33	50	41,66	-	-	-	-
Mère	84	70	45	37,5	50	41,66	-	-	-	-
PfA	86	71,66	59	49,16	52	43,33	-	-	-	-
Pfé	30	25	12	10	110	91,66	-	-	-	-

7.3.2 Usage des langues avec les parents et les proches de la famille résidant en Algérie et à l'étranger

Au vu des réponses aux questions sur la langue la plus utilisée avec les membres de la famille chez tous les répondants, la portion d'usage de la langue kabyle est dans l'ensemble forte : la portion d'usage du kabyle est de 70% avec les parents, de 71,66% avec les proches de la famille en Algérie et 25% seulement avec les proches de la famille émigrés en France.

L'utilisation de l'arabe dialectal est aussi importante : la portion d'usage de l'arabe dialectal est de 33,33% avec leurs pères, 37,5% avec leurs mères, 49,16% avec leurs proches de la famille en Algérie et 10% seulement avec les proches de la famille émigrés en France. Toutefois, la portion d'usage de la langue française est plus importante que celle de l'arabe dialectal : le français est utilisé à 41,66% avec leurs parents, à 43,33% avec les proches de la famille en Algérie et à 91,66% avec les proches de la famille émigrés en France. Nous observons donc que la langue française est la principale langue de communication avec les membres de la famille émigrés en France.

Enfin, en ce qui concerne l'arabe classique et l'anglais, presque tous les répondants ne les utilisent pas comme langue de communication quotidienne. Il y a donc une attitude linguistique qui se manifeste à travers le fait que la langue officielle de l'Algérie, l'arabe classique, n'est pas du tout utilisé dans la communication avec les membres de la famille.

7.3.3 Usage des langues avec les amis (es)

-Tableau n° 2 : montre l'usage des langues dans le réseau amical : K (kabyle), AD (arabe dialectal), F (français), AC (arabe classique), Ang (anglais). 1 : (amis à l'école ou au milieu de travail)/ 2 : (amis en dehors de l école et du milieu de travail).

	K		**AD**		**F**		**AC**		**Ang**	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
1	87	72,5	86	71,66	65	54,16	-	-	-	-
2	87	72,5	63	52,5	52	43,33	-	-	-	-

Nous présentons l'utilisation des langues dans les réseaux d'amis pour l'ensemble des répondants :

Avec les amis au lieu du travail/à l'école, la portion d'usage des langues est de : 72,5% pour le kabyle, 71,66% pour l'arabe dialectal et 54,16% pour le français. En dehors du lieu du travail/en dehors de l'école, la portion d'usage est de 72,5% pour le kabyle, 52,5% pour l'arabe dialectal et 43,33% pour le français. Nous constatons que la portion d'usage de l'arabe dialectal est beaucoup plus forte lorsqu'ils s'adressent entre amis au lieu du travail/à l'école. De la sorte, la majorité kabylophones (86 sur 91) rejoint la minorité arabophone (29 sujets) pour faciliter la communication entre les deux groupes de langues.

7.3.4 Usage des langues dans les lieux publics

-Tableau N°3 : **montre l'usage des langues avec le commerçant et le docteur** ; K (kabyle), AD (arabe dialectal), F (français), AC (arabe classique), Ang (anglais).

	K		**AD**		**F**		**AC**		**Ang**	
	N	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**
Commerçant	75	62,5	63	52,5	49	40,83	-	-	-	-
Docteur	38	31,66	21	17,5	109	91,83	-	-	-	-

Nous présentons l'utilisation des langues dans les lieux publics chez tous les répondants : la portion d'usage des langues avec un commerçant est de : 62,5% pour le kabyle, 52,5% pour dialectal et 40,83% pour le français. Avec un médecin à l'hôpital, la portion d'usage des langues est de : 31,66% pour le kabyle, 17,5% pour l'arabe dialectal et 91,83% pour le français. Nous observons donc que l'usage de la langue française devient important lorsqu'il s'agit de communiquer avec une personne instruite (le docteur)

7.3.5 Usage des langues avec l'administration

-Tableau n°4 : montre l'usage des langues avec : L'administration : K (kabyle), AD (arabe dialectal), F (français), AC (arabe classique), Ang (anglais).

K		**AD**		**F**		**AC**		**Ang**	
N	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**
5	4,16	28	23,33	99	82,5	4	3,33	-	-

Nous décrivons l'utilisation des langues, avec le personnel administratif : la portion d'usage des langues en question avec le personnel administratif est de : 82,41% pour le français, 23,07% pour l'arabe dialectal, 4,39% pour le kabyle et 3,29% pour l'arabe classique. Nous observons que le français est très utilisé avec le personnel administratif.

7.3.6 Usage des langues dans les médias électroniques

-Tableau n°5 : **montre l'usage des langues dans les médias électroniques** 1-Regarder/ Écouter la radio et les programmes TV, 2-utiliser l'Internet. K (kabyle), AD (Arabe dialectal), F (français), AC (arabe classique), ANG (anglais).

	K		**AD**		**F**		**AC**		**Ang**	
	N	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**
1	9	7,5	24	20	109	90,83	12	10	15	12,5
2	4	3,33	5	4,16	120	100,0	1	1,56	7	5,83

Le français est la langue la plus utilisée dans les médias électroniques :

Pour ce qui est de regarder la télévision, la portion d'usage des langues est de : 90,83 pour le français, 20% pour l'arabe dialectal, 10% pour l'arabe classique, 7,5% pour le kabyle et 12, 5% pour l'anglais.

En ce qui concerne l'usage de l'ordinateur, la portion d'usage des langues en question est de : 100 % pour le français, 4,16% pour l'arabe dialectal, 1,56% pour l'arabe classique, 3,33% pour le kabyle et 5,83% pour l'anglais. Donc le français est la seule langue dominante dans les médias électroniques.

7.3.7 Usage des langues dans les activités de loisir

-Tableau n° 6 : **montre l'usage des langues dans quelques activités de loisir** 1-voir des films au cinéma et 2-écouter la musique. K (kabyle), AD (Arabe dialectal), F (français), AC (arabe classique), ANG (anglais).

	K		**AD**		**F**		**AC**		**Ang**	
	N	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**
1	22	18,33	29	24,16	110	91,66	17	14,16	-	-
2	56	46,66	46	38,33	71	59,16	17	14,16	56	46,66

Le français est aussi une langue dominante dans quelques activités de loisir : pour ce qui est de regarder la télévision, la portion d'usage des langues est de : 91,66% pour le français, 24,16% pour l'arabe dialectal, 18,33% pour le kabyle et 14,16% pour l'arabe classique.

En ce qui concerne la musique, la portion d'usage des langues est de : 59,16 % pour le français, 46,66% pour l'anglais, 46,15% pour le kabyle, 38,33% pour l'arabe dialectal et 14,16% pour l'arabe classique. Ainsi, dans les domaines évalués, la langue française est la plus fréquemment utilisée parmi les jeunes.

7.3.8 Usage des langues en lecture

-Tableau n°7 : **montre l'usage des langues pour : 1-lire un journal, 2-lire un livre**.

K (kabyle), AD (Arabe dialectal), F (français), AC (arabe classique), ANG (anglais).

	K		**AD**		**F**		**AC**		**Ang**	
	N	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**
1	-	-	-	-	110	91,66	22	18,13	-	-
2	-	-	-	-	120	100,00	12	10	-	-

Dans l'ensemble, l'usage du français est dominant en lecture :

En ce qui concerne la lecture des journaux, la portion d'usage des langues en question est de : 91,66% pour le français et 18,13% pour l'arabe classique. Quant à l'usage de ces langues par les jeunes dans leur lecture des romans, la portion d'usage est de : 100% pour la langue française et 10% pour l'arabe classique. Le kabyle et l'arabe dialectal ne sont pas utilisés en lecture, et ceci s'explique sans doute par la rareté des documents rédigés avec ces langues. Ainsi, le français est la langue principale que les jeunes utilisent en lecture.

7.3.9 Usage des langues à l'avenir

-Tableau n° 8 : montre l'usage des langues à l'avenir : 1- milieu professionnel; 2-études supérieures. K (kabyle), AD (Arabe dialectal), F (français), AC (arabe classique), ANG (anglais).

K		**AD**		**F**		**AC**		**Ang**	
N	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**	**N**	**%**
17	14,16	17	14,16	106	88,33	-	-	17	14,16
-	-	-	-	104	86,66	-	-	33	27,5

En ce qui concerne la langue que les répondants entrevoient d'utiliser à l'avenir, nous observons que le français est la langue qu'ils citent le plus souvent : 88,33% des sujets veulent travailler en français et 86,66% veulent poursuivre leurs études supérieures dans cette langue. 14,16% des répondants veulent travailler en anglais et 27,5% veulent poursuivre leurs études supérieures dans cette langue. Les autres langues ne sont pas citées pour les études, sauf 14,16% des sujets affichent leur volonté d'utiliser le kabyle et l'arabe dialectal dans le milieu professionnel.

Ainsi, le français est la langue que les jeunes envisagent d'utiliser le plus à l'avenir. Toutefois, nous constatons que la moyenne de l'utilisation de l'anglais, remonte considérablement pour ce qui est des études supérieures, si on la compare avec les autres variables étudiées précédemment.

7.4 Usage du français dans la communication quotidienne et sociale

Les résultats de la recherche sont analysés sur la base de la langue maternelle des sujets, à savoir l'arabe dialectal et le kabyle. Nous traitons d'abord des caractéristiques des répondants, de l'usage de la langue française des deux groupes de langues, de leurs attitudes et de leur motivation envers le français et de leur maîtrise de cette langue.

7.4.0 Les répondants

Le tableau n°1 : **présente les nombres des deux groupes arabophones et kabylophones de l'échantillon**. Les sujets kabylophones sont majoritaires et les sujets arabophones ne représentent qu'un quart du groupe entier.

Langue maternelle	**N de sujets**	%
Kabyle	91	75,83
arabe dialectal	29	24,16
Total	120	100,0

Dans ce qui suit, les résultats de l'analyse sous l'angle de la langue maternelle sont présentés. Les divers tableaux contiennent les nombres de fois où une certaine réponse a été donnée et la distribution en pourcentage de ces nombres. Enfin, les différences statistiques entre les deux groupes sont mentionnées, si cela est pertinent.

7.4.1 Usage du français avec les partenaires de la communication

7.4.2 Usage du français avec les parents et les proches de la famille résidants en Algérie et à l'étranger

Dans ce qui suit, les résultats de l'analyse de l'usage de la langue française des deux groupes sont présentés. Étant donné que nous nous intéressons seulement à l'usage du Français, la présente section ne contient pas de paragraphes sur l'usage des autres langues (kabyle, arabe dialectal, arabe classique).

-Tableau n°1 : montre l'usage du français, avec le père, la mère, les proches de la famille en Algérie (PfA), proches de la famille émigrée (Pfé).

	Kabylophones		**Arabophones**	
	N	%	**N**	%
Père	43	47,25	7	24,13
Mère	43	47,25	7	24,13
Pfa	40	43,95	13	44,82
Pfé	87	95,60	23	79,31

Environ la moitié des sujets kabylophones (47%), et presque un quart des sujets arabophones (24%), se servent de la langue française lorsqu'ils s'adressent à leurs parents (père et mère). 44,82% des sujets arabophones, contre 43,95% des sujets kabylophones, se servent de la langue française dans leurs discussions avec les proches de la famille résidants en Algérie.

Un peu plus de trois quarts (79%) des sujets arabophones, et presque tous les sujets kabylophones (95%), se servent de la langue française dans leurs discussions avec des

proches de la famille émigrés en France. Nous observons donc que les sujets kabylophones utilisent beaucoup plus fréquemment le français que les sujets arabophones dans le milieu familial (avec le père et la mère), et avec des proches de la famille émigrés en France.

7.4.3 Usage du français avec les amis

-Tableau n°2 : montre l'usage du français avec les amis.

Langue maternelle /usage avec les Amis	**kabylophones**		**arabophones**	
N /%	**N**	**%**	**N**	**%**
Amis au lieu du travail/à l'école	49	53,84	16	55,17
Amis en dehors du lieu du travail/en dehors de l'école	37	40,65	15	51,72

Un peu plus de la moitié des sujets des deux groupes (55% et 53%) utilisent le français avec leurs amis au lycée. La moitié (51%) des sujets arabophones, contre 40% des sujets kabylophones, se servent de la langue française en communiquant avec leurs amis en dehors de l'école et du milieu du travail.

Nous constatons que la langue française est utilisée comme langue de communication orale par les sujets des deux groupes, bien qu'il existe des différences entre les sujets des deux groupes. Dans le cas de la communication avec les amis en dehors de l'école et du milieu du travail, la différence est en faveur des sujets arabophones.

7.4.4 Usage du français dans les lieux publics

-Tableau n°3 : montre l'usage du français, avec des commerçants et le médecin.

	Kabylo-phones		**Arabophones**	
	N	**%**	**N**	**%**
Commerçant	41	45,05	8	27,58
Médecin	84	92,730	25	86,20

45% des sujets kabylophones et presque un tiers des sujets arabophones (27,58%) se servent du français dans leurs discussions avec des commerçants. 92% des sujets kabylophones, contre 86% des sujets arabophones se servent du français lorsqu'ils s'adressent à un docteur. Ainsi, nous constatons que les sujets kabylophones utilisent beaucoup plus fréquemment le français dans les lieux publics que les sujets arabophones.

7.4.5 Usage du français dans l'administration

-Tableau n°4: **montre l'usage du français dans l'administration**.

	Kabylophones		**Arabophones**	
	N	**%**	**N**	**%**
Administration	75	82,41	24	82,75

Environ 82% des sujets des deux groupes utilisent le français dans l'administration. Ainsi, le français est utilisé comme langue de communication orale par les sujets des deux groupes.

7.4.6 Usage du français dans les médias électroniques

-Tableau n°5 : **montre l'usage du français pour ce qui est de : Regarder/Écouter des programme TV et radio, utiliser l'Internet**.

	Kabylophones		**Arabophones**	
	N	**%**	**N**	**%**
TV et **radio**	83	91,20	26	89,65
Internet	91	100,0	29	100,0

Il n'y a pas de différence remarquable entre les sujets des deux groupes concernant l'usage du français sur Internet et quand ils suivent les programmes de la TV et de la radio : ainsi, environ 90% des sujets des deux groupes suivent les programmes de la TV et de la radio d'expression française. Et tous les sujets des deux groupes se servent de la langue française lorsqu' ils utilisent l'Internet.

7.4.7 Usage du français dans quelques activités de loisir

-Tableau n°6 : montre l'usage du français dans quelques activités de loisir : aller au cinéma, écouter la musique.

	Kabylo-phones		**Arabophones**	
	N	**%**	**N**	**%**
Aller au cinéma	84	92,30	26	89,65
Ecouter la musique	54	59,99	17	58,62

L'usage du français dans certaines activités de loisirs est important pour la majorité des sujets des deux groupes. Environ 90% des sujets des deux groupes déclarent qu'ils suivent principalement au cinéma des films d'expression française, et environ deux tiers des sujets des deux groupes (60%) écoutent la chanson d'expression française. Nous ne constatons pas de différence entre les sujets des deux groupes quant à l'usage du français dans certaines activités de loisir (le cinéma et la musique).

7.4.8 Usage du français dans la lecture

-Tableau n°7: lire un journal, lire un roman.

	Kabylophones		**Arabophones**	
	N	**%**	**N**	**%**
Lire un journal	84	92,30	26	89,65
Lire un roman	91	100,0	29	100,0

Il n'y a pas de différence remarquable à signaler entre les sujets des deux groupes en ce qui concerne l'usage du français en lecture. La plupart des sujets des deux groupes utilisent le français lorsqu' ils lisent un journal ou lorsqu' ils lisent un roman : tous les sujets des deux groupes lisent des romans d'expression française, et environ 90% des sujets kabylophones et arabophones lisent la presse d'expression française.

7.4.9 Usage du français à l'avenir

-Tableau n°8 : montre l'usage du français à l'avenir : dans le milieu professionnel et les études supérieures.

	Kabylophones		**Arabophones**	
	N	**%**	**N**	**%**
Milieu professionnel	82	90,10	24	82,75
Etudes supérieures	79	86,81	25	86,20

Il n'y a pas de différence remarquable entre les sujets des deux groupes concernant l'usage du français à l'avenir :

90% des sujets du premier groupe, contre 82% des sujets du deuxième groupe, veulent utiliser le français à l'avenir en milieu professionnel. Environ 86% des sujets des deux groupes veulent utiliser le français à l'avenir pour faire des études supérieures. Ainsi donc, nous constatons que le français est la langue principale que les sujets des deux groupes veulent utiliser davantage à l'avenir en milieu professionnel et dans le cadre des études supérieures. Cependant, une nette différence se fait signaler en faveur des sujets kabylophones quant à l'usage du français en milieu professionnel.

7.5 Les attitudes à l'égard de la langue française

-Tableau n°1 : **montre les jugements des trois propositions, la mesure d'importance du français** : 1-utiliser le français dans le domaine du travail, 2-encourager ses enfants à apprendre le français, 3-faire des études en français. (E= échelle ; 1 très important ; 2 important ; 3 moins important; 4 pas du tout important ; N=nombre ; AD=Arabophones ; K= Kabylophones). T= total.

	Proposition1				**Proposition2**				**Proposition3**			
	NK	**%**	**N-AD**	**%**	**N-K**	**%**	**N-AD**	**%**	**N-K**	**%**	**N-AD**	**%**
1	78	85,71	25	86,20	82	90,10	25	86,20	78	85,71	25	86,20
2	9	9,89	3	10,34	9	9,89	4	13,79	10	10,98	4	13,79
3	4	4,39	1	3,44	-	-	-	-	2	2,19	-	-
4	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	--	-
T	91	100,0	29	100,0	91	100,0	29	100,0	91	100,0	29	100,0

Presque tous les sujets des deux groupes approuvent dans différentes mesures les trois propositions; le pourcentage le plus haut se trouve dans la rangée 1 de l'échelle "très important" :

environ 85% des sujets des deux groupes, jugent "très importante" la première proposition, et environ 10% estime "importante" la même proposition. 90,10% des sujets du premier groupe, contre 86,20% des sujets du deuxième groupe, trouvent "très importante" la deuxième proposition. Et 13,79% des sujets arabophones, contre 9,89% des sujets kabylophones, trouvent "importante" la même proposition. En ce qui concerne la troisième proposition, environ 85% des sujets des deux groupes la trouvent "très importante", et 13,79% des sujets

arabophones, contre 10,98% des sujets kabylophones, estiment "importante" cette proposition. Ainsi donc, nous ne constatons pas de différence remarquable entre les sujets des deux groupes concernant les attitudes à l'égard de la langue française. De la sorte, arabophones et kabylophones comprennent la valeur utilitaire de la langue française en Algérie.

-Tableau n°2 : **montre les jugements des trois propositions** : 1-fière de parler français, 2-le français est la langue de communication scientifique; 3-le français est la langue d'ouverture sur le monde occidental ; (E=échelle ; 1 tout à fait d'accord ; 2 d'accord dans une grande mesure ; 3 d'accord dans une mesure partielle, 4 pas du tout d'accord ; N=nombre ; AD=arabophones ; K=kabylo-phones). T= total.

	Proposition1				**Proposition2**				**Proposition3**			
	NK	**%**	**NAD**	**%**	**NK**	**%**	**NAD**	**%**	**NK**	**%**	**NAD**	**%**
1	75	82,41	25	86,20	40	43,95	12	41,37	51	56,04	18	62,06
2	14	15,38	4	13,79	38	41,75	11	37,93	29	31,86	8	27,58
3	2	2,19	-	-	6	6,59	4	13,79	9	9,89	4	13,79
4	-	-	-	-	7	7,69	2	6,98	2	2,19	-	-
T	91	100,0	29	100,0	91	100,0	29	100,0	91	100,0	29	100,0

Le tableau n°2 montre qu'il n'y a pas de différence remarquable entre les deux groupes en ce qui concerne les jugements portés sur les trois propositions. Le pourcentage le plus haut se trouve pour le cas des trois propositions dans la rangée " 1″ de l'échelle "tout à fait d'accord". La plupart des sujets des deux groupes approuvent dans différentes mesures les trois propositions :

86,20% des sujets arabophones, contre 82,41% des sujets kabylophones sont "tout à fait d'accord" et 16% des sujets du premier groupe, contre 13% des sujets du deuxième groupe sont "d'accord dans une grande mesure" avec la première proposition.

43,95% des sujets kabylophones, contre 41,37% des sujets arabophones sont "tout à fait d'accord" avec la deuxième proposition ; environ 42% des sujets du premier groupe, contre 37,93% des sujets du deuxième groupe sont "d'accord dans une grande mesure" et 13,79% des arabophones, contre 6,59% des kabylophones sont "d'accord dans une mesure partielle" avec la même proposition.

En ce qui concerne la troisième proposition, 62,06% des répondants arabophones, contre 56,04% des répondants kabylophones, sont "tout à fait d'accord". Environ 30% des sujets des deux groupes, sont "d'accord dans une grande mesure" et 13,79% des sujets du deuxième groupe, contre 9,89% des sujets du premier groupe, sont "d'accord dans une mesure partielle". Enfin, nous ne constatons pas de différence remarquable entre les sujets des deux groupes quant à leurs attitudes envers la langue française. Ainsi, la variable langue maternelle ne joue pas un rôle déterminant dans les attitudes des jeunes tizi-ouziens à l'égard du français.

-Tableau n°3 : **montre les jugements des trois propositions** : 1-mes parents m'encouragent à apprendre le français ; 2- j'encouragerais mes enfants à apprendre le français ; 3- je voudrais vivre une expérience d'étude en langue française. (E=échelle ; 1-tout à fait d'accord ; 2-d'accord dans une grande mesure; 3-d'accord dans une mesure partielle ; 4 pas du tout d'accord ; K=kabylo-phones ; AD= arabophones). T= total.

	Proposition1				**Proposition2**				**Proposition3**			
	NK	**%**	**NAD**	**%**	**NK**	**%**	**NAD**	**%**	**NK**	**%**	**NAD**	**%**
1	66	72,52	16	55,17	74	81,31	22	75,86	51	56,04	13	44,82
2	23	25,27	12	41,37	15	16,48	7	24,13	33	36,26	11	37,93
3	2	2,19	1	3,44	2	2,19	-	-	7	7,69	5	17,24
4	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
T	91	100,0	29	100,0	91	100,0	29	100,0	91	100,0	29	100,0

Le tableau n°3 : montre que le pourcentage le plus haut se trouve pour le cas des trois propositions dans la rangée " 1" de l'échelle "tout à fait d'accord". La plupart des sujets des deux groupes approuvent dans différentes mesures les trois propositions :

72,52% des sujets kabylophones, contre 55,17% des sujets arabophones, sont "tout à fait d'accord" et 41,37% des répondants arabophones, contre 25,27 des répondants kabylophones sont "d'accord dans une grande mesure" avec la première proposition. 81% des sujets du premier groupe, contre 75,86% des sujets du deuxième groupe, sont "tout à fait d'accord" avec la deuxième proposition ; 24,13% des répondants arabophones, contre 16,48% des répondants kabylophones sont "d'accord dans une grande mesure" avec la même proposition.

Enfin, en ce qui concerne la troisième proposition, 56,04% des répondants kabylophones, contre 44,82% des répondants arabophones, sont "tout à fait d'accord", environ 36% des sujets des deux groupes sont "d'accord dans une grande mesure" et 7,69% des sujets du premier groupe, contre 17,24% des sujets du deuxième groupe sont "d'accord dans une mesure partielle". Ainsi donc, nous constatons que les sujets des deux groupes ont des attitudes positives à l'égard du français. Toutefois, les différences exprimées par les moyennes dans la rangée " 1" "tout à fait d'accord" sont en faveur des sujets kabylophones. De la sorte, les sujets kabylophones se distinguent de leurs frères et sœurs arabophones par la nature des jugements très positifs quant à la transmission du français entre les générations.

7.5.1 Auto-évaluation de la connaissance du français

Tableau n°1 : **montre l'auto-évaluation de la connaissance du français** : parler, écouter,

Lire et écrire en français. (E=échelle ; 1 très bien ; 2 bien ; 3 moyen ; 4 mauvais ; N=nombre ; NA=arabophones ; NK= kabylo-phones) T=Total.

	Parler				**Ecouter**				**Lire**				**Ecrire**			
E	NK	K%	NA	A%	NK	K%	NA	A%	NK	K%	NA	A%	NK	K%	NA	A%
1	15	16,43	4	13,79	16	17,58	5	17,24	21	23,07	11	37,93	9	9,89	4	13,79
2	34	37,36	12	41,37	35	39,13	11	37,93	38	41,75	11	37,93	25	27,47	6	20,68
3	31	34,06	12	41,37	34	37,36	11	37,93	24	26,37	5	17,24	31	34,06	9	31,03
4	11	12,08	1	3,44	7	7,69	2	6,98	8	8,79	2	6,98	26	28,57	10	34,48
T	91	100,0	29	100,0	91	100,0	29	100,0	91	100,0	29	100,0	91	100,0	29	100,0

41% des sujets arabophones, contre 37% des sujets kabylophones, parlent modérément le français et 12% des sujets kabylophones, contre 4% des sujets arabophones, parlent mal le français. 39% des sujets kabylophones, contre 37% des sujets arabophones, comprennent bien le français parlé. Environ 18% des sujets des deux groupes le comprennent très bien et 39% des sujets kabylophones, contre 37% des sujets arabophones, comprennent modérément le français parlé. Environ 7% des sujets arabophones, contre 8% des sujets kabylophones comprennent mal le français parlé. Un peu plus de 41% des sujets kabylophones, contre 37% des sujets arabophones, lisent bien le français. 37% des sujets du deuxième groupe contre 23% des sujets du premier groupe lisent très bien le français et 26% des sujets kabylophones, contre 17% des sujets arabophones déclarent disposer d'une capacité moyenne de lecture en français. Environ 8% des sujets du deuxième groupe et 10% des sujets du premier groupe déclarent disposer d'une capacité faible de lecture en français.

Seulement, 14% des sujets arabophones et environ 10% des sujets kabylophones écrivent très bien le français, mais 27% des sujets du premier groupe, contre 20% des sujets du deuxième groupe l'écrivent bien. 34% des sujets kabylophones et un tiers des sujets arabophones déclarent disposer d'une maîtrise moyenne de l'écrit en français. Finalement, un tiers des répondants arabophones et 28% des répondants kabylophones écrivent mal le rançais. L'image est que dans tous les domaines proposés, les sujets des deux groupes déclarent en général disposer d'un niveau qui varie entre bien, très bien et moyen pour parler, comprendre, lire et écrire le français. Ainsi, nous ne constatons pas de différence remarquable concernant la maîtrise du français par les sujets des deux groupes de langues. Les différences exprimées par les moyennes restent minimes.

7.6 Conclusion Partielle

Cette enquête s'est donné pour objectif d'évaluer le plurilinguisme dans la ville de Tizi-Ouzou, aussi bien en fonction des ses modalités que des langues en usage dans les espaces sociaux. Il en ressort que la ville de Tizi-Ouzou est d'un pluralisme avéré avec l'usage d'environ quatre langues. En même temps, les locuteurs sont plurilingues dans l'ensemble, mais les configurations du plurilinguisme sont différentes selon la profession et l'âge. Quant à l'usage des langues, le kabyle est bien sûr la langue de communication quotidienne par excellence du groupe entier à l'exception d'une partie des sujets arabophones qui préfèrent leur langue maternelle, l'arabe dialectal comme langue de communication quotidienne. Mais s'il s'agit de l'usage de l'arabe classique et de l'usage du français, le français l'emporte.

Cette langue est beaucoup plus fréquemment utilisée par les enquêtés, avec les personnes instruites, les proches de la famille émigrés en France, pour la lecture et pour suivre des programmes francophones à la télévision et à la radio. Aussi, le développement de l'Internet augmente considérablement les occasions d'utiliser la langue française. Les sujets témoignent tous d'attitudes positives à l'égard de la langue française.

Ils considèrent la langue française comme la langue de communication scientifique, de l'ouverture sur le monde occidental, comme langue riche, une langue de culture et de littérature et ils font mention de son rôle de langue de communication internationale. Concernant, les attitudes des arabophones et des kabylophones envers la langue française, l'image qui se présente pour la maîtrise de la langue française, des deux groupes de langues est qu'il n'y a pas de grand écart entre le groupe arabophone et le groupe kabylophone. Il faut noter quand même que le pourcentage le plus haut se trouve dans les niveaux « bien » et « moyen » de la maîtrise du français.

Pour ce qui est de l'usage du français des deux groupes, l'enquête a montré que les kabylophones se servent relativement plus fréquemment de la langue française que les arabophones dans leurs discussions avec leurs parents et avec des commerçants, et les arabophones se servent plus de la langue française que les kabylophones avec leurs amis dans le milieu du travail. Les sujets des deux groupes de langues expriment des attitudes positives à l'égard de la langue française, les kabylophones un peu plus que les arabophones. Dans leurs commentaires sur l'importance de la langue française, les sujets des deux groupes mettent l'accent sur le rôle de la langue française comme langue de la science et de l'ouverture sur le monde occidental.

Enfin, concernant les jugements des propositions portant sur la langue française, les kabylophones se montrent dans deux cas de façon significative, plus positifs que les arabophones. Ils montrent ainsi plus d'intérêt des parents kabylophones à la langue française et assignent plus de valeur à cette langue et un rôle éventuel dans l'enseignement scolaire. Nous constatons finalement que les attitudes des arabophones et des kabylophones à l'égard du français se rejoignent considérablement.

Chapitre II :
Les graffiti de la ville de Tizi-Ouzou.

8.0 Introduction partielle

Le but de ce chapitre est de comprendre les discours véhiculés à travers les graffiti tizi-ouziens. Cette analyse aiderait considérablement à penser la ville comme un système social en identifiant les catégories de populations qui y vivent. Il y a une interdépendance entre la ville et les rapports de force qui la régissent, visible concrètement, pour le cas de Tizi-Ouzou, au niveau des quartiers. C'est à partir de cette interdépendance entre la ville de Tizi-Ouzou et ses composantes sociales que la problématique urbaine est formulée dans ce chapitre. Les caractères principaux à mettre en évidence dans l'analyse des graffiti sont, tout d'abord, le fait qu'ils sont exposés dans des lieux publics, et le fait qu'ils sont spécifiques des jeunes. Par conséquent, ces écrits peuvent disparaître assez rapidement ou subir des changements, des superpositions d'autres écrits.

De fait, l'arabe et le kabyle représentent les deux pôles d'un continuum qui intéressent la production en langue française, et les phénomènes d'alternance codique (code-switching intra- et inter-phrastique), jusqu'aux phénomènes de contact affectant le français qui ne représente certainement pas un bloc invariable et qui se montre, au contraire, sujet à la variation et à l'interférence de la langue kabyle et arabe. Sur la base des graffiti récoltés dans l'aire urbaine de Tizi-Ouzou, nous aborderons plusieurs aspects. Le premier concerne le rôle identitaire de la langue kabyle dans l'imaginaire des jeunes : le kabyle est la principale langue régionale parlée dans l'espace tizi-ouzien, et son emploi chez les jeunes est souvent motivé par un choix politique et identitaire. En ce qui concerne l'utilisation du kabyle, de l'arabe et du français par les divers auteurs, nous tiendrons donc compte du rapport entre code employé et fonction pragmatique exercée par le choix linguistique.

De plus, les graffiti peuvent être analysés du point de vue de la graphie, plus précisément comme expression d'écriture spontanée ; la dimension graphique se pose comme

perspective d'analyse particulièrement intéressante, compte tenu du fait que le kabyle et l'arabe dialectal n'ont pas une forme écrite standard pour les usages, et qu'encore à nos jours il n'existe pas de variété standard de l'écrit susceptible de jouer une fonction unificatrice pour l'ensemble des variétés locales. Ainsi, les graffiti offrent une image de l'insécurité linguistique des jeunes face à ce manque de repères graphiques certains, et permettent de mettre en relief les choix adoptés par les locuteurs en absence d'une norme certaine pour l'écriture. Un dernier aspect qui sera pris en considération dans notre analyse concerne les graffiti en tant qu'image du rapport ville / village : en effet Tizi-Ouzou, peut être considéré le lieu privilégié de la diffusion des langues en présence. Du point de vue de l'usage, l'arabe est ici minoritaire face au kabyle, et cela surtout dans la production des jeunes (c'est-à-dire, la catégorie sociale censée être la plus impliquée dans la réalisation des graffiti).

Aussi, Tizi-Ouzou, est un centre universitaire qui accueille des étudiants provenant des villages de différentes aires de la région, où le kabyle est plus utilisé et enraciné que dans le tissu urbain. Nombreux sont les écrits qui témoignent grâce aussi à leur collocation dans les quartiers de la ville de la présence de ces étudiants non kabyles : les graffiti représentent, ainsi, un miroir de cette relation entre les jeunes et la dimension urbaine. Dans notre analyse nous aborderons donc la question de l'emploi des trois codes : kabyle, arabe et français motivé par une revendication du type identitaire ou, au contraire, marqué par l'absence de toute motivation identitaire est caractérisée plutôt comme expression personnelle, ayant parfois des buts ludiques.

8.1 Objectifs de cette enquête

Décrire comment se vivent les contacts des langues et des locuteurs de ces langues dans des espaces urbains n'est pas chose simple, puisque la ville est le lieu par excellence de l'hétérogénéité et de dynamiques linguistiques souvent contradictoires, où les locuteurs de langues différentes ont à se trouver ou à se fabriquer des espaces où dire leur identité linguistique. Si cela va de soi pour les locuteurs de langues dominantes, il en est parfois tout autre pour les locuteurs de langues dominées.

En effet, les espaces où se dire dans sa langue pour ces derniers sont souvent des espaces qui ne sont pas donnés d'emblée : ils sont souvent créés par les locuteurs eux-mêmes et c'est dans ces espaces inventés, dans ces interstices, que les locuteurs minorisés trouvent un lieu où s'exprimer. Ces lieux de la parole dominée ne sont pas toujours identifiables dans le paysage linguistique urbain. Pour les étrangers qui arrivent dans une ville, les graffiti peuvent fournir des indices de la répartition linguistique de la population, mais il est rarement le miroir de la situation linguistique réelle. Il est plutôt le miroir des inégalités sociales et, souvent, le masque sous lequel se cachent des luttes de pouvoir autour d'enjeux matériels et symboliques de toutes sortes, y compris l'occupation spatiale de la ville.

Par ailleurs, le graffiti est révélateur des représentations que les locuteurs entretiennent à l'égard des langues qui circulent dans la ville, représentations liées aux idéologies linguistiques qui façonnent les discours sur les langues. La sociolinguistique urbaine aborde la question des graffiti sous un autre angle. Dans le cadre de cette discipline qui se préoccupe surtout d'étudier la " mise en mots de la covariance entre la structure spatiale signifiante et la stratification sociolinguistique" , le graffiti constitue l'un des multiples discours épi-linguistique en circulation qui vise à " marquer l'occupation et l'appropriation de l'espace urbain par des groupes sociaux" . Elle vise également à cerner, d'une part, les conditions historiques, sociales et économiques dans lesquelles ces discours

sont produits et, d'autre part, les effets conjugués de l'espace sur les comportements et pratiques linguistiques et, corollairement, des discours sur l'espace. Autrement dit, la sociolinguistique urbaine appréhende les graffiti comme des discours autour desquels s'articulent des luttes de pouvoir entre groupes en ce qui a trait à l'occupation spatiale de la ville et se définit l'appartenance de l'espace. Dans une ville plurilingue où il y a non seulement contact des langues en présence, mais aussi concurrence, réelle ou perçue entre elles, les graffiti sont des symboles de l'appropriation des espaces et, dans certains cas, les emblèmes de cette appropriation.

Ainsi, l'observation d'un certain nombre d'écrits nous permettra de mettre en relief une structure assez typique dans un contexte où l'élément message prime dans la communication. Divers sont donc les questionnements que l'on peut se poser par rapport à ce phénomène langagier qui caractérise la ville de Tizi-Ouzou comme partout ailleurs. La dynamique sociolinguistique de Tizi-Ouzou est représentée, de manière croissante, à travers ces marquages, espace de « vi-lisibilité », qui se donnent à voir sur ces murs qui parlent. Que révèlent donc les graffiti tizi-ouziens sur la société algérienne en général et sur les populations de Tizi-Ouzou en particulier ? Comment s'articule le rapport à l'altérité dans cette pratique langagière ? Y a-t-il une corrélation entre les discours tenus à travers la pratique du graffiti et les langues choisies pour les exprimer ?

8.1.1 Tizi-Ouzou : s'introduire dans la culture des graffiteurs

Le travail d'analyse des graffiti n'est pas chose facile, il ne suffit pas de les voir et de les remarquer dans les rues de la ville. Autrement dit, le véritable travail d'analyse ne s'arrête pas au fait de les recueillir et de les classer dans un tableau. L'objectif est de retracer l'histoire qui précède la réalisation d'un graffiti et de retrouver si possible son auteur. Cet objectif n'est pas facile à atteindre quand on sait que le graffiti est à la fois un écrit qui s'affiche et qui se cache. Son double caractère pose donc un véritable problème pour l'observateur :

> «*Voir, regarder, remarquer, analyser, comprendre puis décrire cette écriture insaisissable qui s'affiche en même temps qu'elle se dissimule, pose des problèmes redoutables à l'observateur, qui n'a d'ailleurs guère d'autres solutions que celles adopté par les épigraphes, partir des traces en réalisant une socio-sémiologie des actes écrits* » (BILLIEZ J., 1998 : 105).

En effet, la non connaissance du terrain par l'observateur non initié limite un peu les interprétations, d'autant plus qu'il n'est pas toujours facile de retrouver les acteurs (pour connaitre leurs points de vue), qui sont souvent clandestins. Les écrits sont généralement entachés, ce qui mélange les lettres et donc les écrits et cela les rend incompréhensibles et incertains aux yeux de l'observateur. Les " effaçages" des écrits par les autorités locales qui recouvrent les surfaces empêchent l'identification complète des unités.

En outre, le peu de graffiteurs que nous avons pu rencontrer, nous ont introduit dans leur milieu et initié à la lecture des graffiti. Ils sont fiers de leurs réalisations et aspirent à une reconnaissance de leur « art ». Notre présence en tant que chercheur qui s'intéressait à leurs graffiti leur procure du plaisir, ils sont contents de savoir que des chercheurs étudient leurs écrits, « *venant ainsi probablement combler leur désir de visibilité et de notoriété* » (*Ibid*.).

Toutefois, le choix d'un corpus se présente comme un travail difficile. Comment choisir les quartiers de collecte des graffiti ? Est-ce que le fait d'oublier ou d'ignorer certains quartiers, ne risque pas de compromettre la pertinence du corpus ? J. Billiez, évoque ce problème pertinent auquel est confrontée toute étude sur les graffiti :

> « *S'ajoutent enfin les problèmes liés au choix d'un corpus dont la pertinence peut se révéler contestable : par exemple, le choix peut se porter sur un quartier mais la question qui se pose alors est celle de la délimitation de ses frontières ; et si le relevé s'effectue au gré des pérégrinations, il peut s'en suivre une sélection non contrôlée qui ne permettra pas de quantifier, généraliser ou révéler des faits cachés, comme par exemple l'existence de bâtiments jamais graffités, de surfaces en quelque sorte « taboues »* » (BILLIEZ J., 1998 : 106).

Enfin, les graffiti qui font l'objet de notre analyse sont issus d'une sélection de notre corpus général. Nous avons considéré ici environ 90 graffiti, repérés dans la commune de Tizi-Ouzou, extraits d'un corpus d'environ 200 graffiti (le chiffre est en augmentation constante). La quantité d'écrits ici concernés n'est pas très élevée ; elle est pourtant suffisante, à notre avis pour permettre des considérations de caractère assez général.

8.1.2 Faire le portrait des écrits manuscrits illégaux

Faire le portrait des graffiti revient à prendre en considération l'ensemble graphique et les éléments divers qu'il comprend. Pour décrire ces écrits manuscrits, J. Biliez, nous recommande de considérer deux paramètres principaux : le premier est la cryptographie, c'est-à-dire l'actualisation par l'individu de ce système où interviennent le choix et le travail du lettrage, le calibre des lettres, l'orientation des lettres vers la gauche ou la droite, etc. Le deuxième est la sémiographie, c'est-à-dire l'utilisation de l'idéographie, du dessein et de l'espace de scription (l'horizontalité ou la verticalité de l'écrit, les vecteurs de base de l'écriture, de haut en bat, de gauche à droite). S'ajoutent à ces deux principes d'autres considérations telles que le type de support et/ou de surface détournée, les outils utilisés (marqueurs, feutres, peintures, bombe, etc.), les couleurs d'encre (noir, vert, bleu, rouge, etc.) et enfin les signatures récurrentes qui donnent l'impression que le même graffiteur est partout en même temps.

8.1.3 Considérations linguistiques : choix graphiques

En ce qui concerne l'écriture, il faut d'abord rappeler que les langues kabyle et arabe dialectal ne disposent pas à l'heure actuelle d'une variété commune pour tous les usages. Les graffiti nous offrent une image assez fidèle de ce rapport entre écriture et oralité. Parfois il est possible de deviner la provenance des auteurs (de manière très générale) grâce à des indices graphiques : par exemple, le mot « kho » (mon frère) indique une provenance de la haute ville, tout comme les noms des quartiers de la ville de Tizi-Ouzou mentionnés par ces écrits.

Il s'agit évidemment d'un phénomène d'adhésion à l'oralité qui peut dépendre à notre avis de plusieurs facteurs : le premier est, sans doute, la volonté des auteurs de représenter sur le mur un concept à lire sans interruption du début jusqu'à la fin. Il s'agit donc d'une forme ultérieure de créativité. Deux autres facteurs, cependant, agissent de manière plus profonde : la vitesse d'élocution (ou plutôt : la représentation que les auteurs des graffiti se font des énoncés, qu'ils reproduisent sur la base de leur prononciation habituelle) et, justement, l'absence d'un support graphique certain, « normalisé ». Ces deux facteurs sont strictement liés l'un à l'autre, et les écrits muraux que nous venons de citer témoignent de cette difficulté de reconnaître et segmenter les éléments constitutifs des énoncés réalisés en kabyle et en arabe dialectal.

8.1.4 Les graphies en usage

A- la graphie latine : cette graphie est présente dans la quasi-totalité des graffiti réalisés. Elle est donc omniprésente dans le paysage graphique de la ville de Tizi-Ouzou (mairie, université, magasins, enseignes, etc.).

B- la graphie arabe : l'emploi de l'alphabet arabe dans les graffiti relevés dans la ville de Tizi-Ouzou est très rare, il est constaté dans deux ou trois graffiti seulement sur l'ensemble des graffiti retenus pour les besoins de notre étude.

C- les différentes écritures du kabyle

C1- la graphie tifinagh : elle est généralement réduite à l'usage du seul symbole amazigh qui signifie les Berbères ou celui de la JSK (un club sportif de la région), on retrouve rarement d'autres lettres hormis ces deux symboles.

C2- la transcription latine du kabyle : cette transcription se répète souvent dans les graffiti relevés dans les rues de la ville de Tizi-Ouzou. Cependant leur réalisation se fait selon la graphie de la langue française, notamment pour certains sons : (□, u, ø, etc.).

D- Les différentes écritures de l'arabe dialectal et tizi-ouzien: Les énoncés en arabe dialectal sont transcrits en graphie latine dans la totalité des graffiti de notre corpus. Toutefois, cette transcription se conforme à la graphie de la langue française, notamment pour certains sons : (□, etc.).

8.1.5 Comment saisir le sens des graffiti inscrits sur les supports offerts par le contexte de la ville de Tizi-Ouzou?

Les graffiti occupent durablement les murs des villes, comparés aux autres écrits (enseignes, affichages publicitaires) ils sont considérés comme sauvages et donc illégaux. Ces écrits muraux sont considérés comme le porte-parole des jeunes qui sont généralement leurs auteurs. Ces derniers, sont passibles d'amendes ou de peines de substitution (effaçage notamment) pour ces actes délictueux. De plus, les autorités font de leur mieux pour les faire disparaitre très régulièrement ou utilisent des revêtements spéciaux pour les rendre facilement effaçables. À ce propos, J. Billiez, affirme que :

> « *Les municipalités gèrent donc non seulement les écrits institutionnels, ceux « de l'ordre, qui organisent, réglementent et facilitent la vie sociale et la pratique de la ville, mais « gèrent » aussi les écrits insubordonnés et sauvages, ceux du « désordre », qui exploitent de manière privilégiée dans l'espace urbain, les supports « silencieux » des bâtiments ou constructions publics dont elles ont la charge* » (BILLIEZ J., 1998 : 103).

Ainsi, cette écriture qui revêt un caractère anonyme et privée utilise presque les mêmes procédés que la communication publicitaire, elle est tout aussi « visible qu'elle », tout en étant « quasiment illisible » pour tout lecteur non initié à ce type d'écrit, car une fois introduit dans le monde des graffiti, l'illisible devient de plus en plus expressif et lisible :

« *La notion d'illisibilité est donc relative et dépend du degré d'acculturation du lecteur à ce type d'écrit, processus qui nécessite au moins quelques bribes de savoir au sujet de ce type d'écrit pour orienter le lecteur récepteur vers une activité de déchiffrage alphabétique (ce qui suppose la connaissance de l'alphabet latin) ou vers une stratégie de reconnaissance visuelle* » (BILLIEZ J., 1998 : 104)

Seule la connaissance des modalités d'écriture des graffiti et des paramètres de leurs réalisations, peut permettre une lecture assez compréhensible et complète

8.2 Graffiti identitaires et non identitaires

La première distinction concerne l'emploi des langues en présence dans des graffiti qui montrent de volonté identitaire, politique et personnelle. Dans ces cas, le français est utilisé pour lancer des messages que nous pouvons définir de nature « personnelle » mais aussi politique qui touche à la sphère d'intérêt public ; le message peut avoir un destinataire inconnu, non spécifié comme dans le cas de :

- « Calme-toi ! (nouvelle ville) » ou, au contraire, être adressé à un destinataire spécifique, comme dans le cas de [8] et [40]-« **si ceux qui disent du mal de moi savaient exactement ce que je pense d'eux, ils en diraient bien d'avantage G.A » ; « Chut tagueul belfermela ».**

Dans les exemples précédents l'absence d'un but identitaire et politique est assez évidente ; des cas plus difficiles à définir sont les suivants :

[3] (« tiens l'arme : vas te suicider ») (centre ville)

[4] (« vives ntawa3na! ») (vive les nôtres) (La haute ville)

[5] (« Fils de pute, Massi ») (la nouvelle ville à coté de l'université)

[6] (« fi les genêts pas de tahlab ») (centre ville)

[14] (« **Ulac smah ulac** ») (pas de pardon, slogan utilisé lors des événements de 2001 en Kabylie) (centre ville)

En ce qui concerne le message [3], il est presque impossible de le classer dans une catégorie précise car, il présente à la fois des éléments des graffiti politiques / identitaires et des éléments des graffiti à caractère personnel ; le graffiti [5] ressemble beaucoup au précédent, mais dans ce cas le destinateur visé par le message est connu en tant que jeune militant d'un parti politique implanté en Kabylie (à l'époque du graffiti : environ au début de 2008) dans le milieu étudiant local. La relation entre écrits muraux et réalité sociale agit donc dans les deux sens : d'une part, les graffiti représentent sans doute un miroir de la société où ils sont produits ; d'autre part, l'interprétation de ces messages est largement influencée et favorisée par la connaissance des lieux, de l'époque de réalisation et des personnages concernés.

Nous remarquons dans le graffiti [14] sur lequel est inscrit le slogan suivant en kabyle [**ulac smah] (Pas de pardon).** Ce graffiti réalisé en 2001 (cité les genêts : centre ville) se situe dans le contexte de deux événements politiques importants qui ont eu lieu en Algérie. Les événements de Kabylie qui ont pour conséquence la mort d'environ 126 personnes. Ce slogan a été le plus adopté par les émeutiers, son objectif est de s'opposer à l'impunité affichée par les autorités algériennes vis-à-vis des responsables desdits événements. L'autre événement concerne le projet de la Concorde civile qui a pour but de réintégrer les terroristes dans la vie sociale en leur pardonnant les crimes qu'ils avaient commis pendant la décennie noire. L'auteur (les auteurs) de ce graffiti prend position par rapport à l'un ou à l'autre des deux événements en question.

Nous pouvons également citer, par rapport aux discours politiques, l'exemple suivant : **[11-<u>BLED repose in peace (nouvelle ville)/ ULAC SMAH ULAC(pays, repose en paix / PAS DE PARDON).</u>**], inscrit en trois langues (arabe-français–anglais) qui résume en peu de

mots la situation politique du pays [**un pays crevé**]. Ce graffiti est l'expression d'un désespoir politique. L'auteur de ce graffiti se libère de toute responsabilité et ne se considère guère comme citoyen de ce pays. Il fait ses adieux à son pays et marque ainsi sa différence vis-à-vis des responsables politiques auxquels il ne fait plus confiance.

En effet, la ville de Tizi-Ouzou se caractérise par sa pluralité linguistique. Nous l'avons déjà signalé, cette ville, constitue un point de convergence des migrations, des différentes langues et variétés de langues. Cette pluralité incite à considérer la spécificité qui s'en dégage, du point de vue discursif. La ville peut constituer, comme nous l'avons déjà indiqué dans les chapitres précédents, un facteur d'unification linguistique, un lieu de conflit de langues ou un lieu de coexistence et de métissage linguistique. Les langues en présence dans ce milieu sont constamment travaillées, selon L.J Calvet, par deux tendances. L'une à *la véhicularité* et l'autre à *l'identité*. Nous nous intéresserons plus particulièrement ici à l'aspect identitaire de ces langues. Les habitants de la ville de Tizi-Ouzou ont plus ou moins conscience de leur appartenance à des entités différentes dans la mesure où les discours véhiculés par les langues qu'ils utilisent montrent une constante construction / déconstruction identitaire. Cette identité " urbaine" se définit, selon T. Bulot, par rapport à un processus quasi-dialectique entre *conjonction*, c'est-à-dire, le rapport à la communauté et *disjonction*, c'est-à-dire, le rapport à l'altérité. T. Bulot propose le terme de :

> « *Fractures urbaines pour rendre compte de l'action de ce processus sur une réalité nécessairement multiforme où se mêlent les dimensions géographiques, linguistiques, sociales, politiques, etc*. » (BULOT T., 1999 : 43).

Le graffiti [12] **[pas de barani ici SVP]** qui veut dire **(pas d'étranger ici svp),** s'inscrit dans une logique de rejet de l'Autre, donc une invitation à ne pas se rendre dans la Houma (le quartier). Le rapport conflictuel Soi - Autre est très expressif dans cet exemple, vu

que le graffiteur exprime son rejet de toute intrusion venant le concurrencer sur son terrain, ce rejet est exprimé sous forme d'un ordre à tous ceux qui liront ce message, comme l'écrit K. Ouaras :

> « *La manière d'énoncer contient en elle-même des indices représentant le rapport du JE communiquant au monde et aux autres à travers la langue, le signe et le discours. L'auteur de ce graffiti utilise le mode impératif [...] pour donner un ordre au TU qui le lira* » (OUARAS K., 2009 : 174).

Ce graffiti exprime l'étroite interdépendance entre l'espace et la société ; le quartier est un espace d'identification chez les jeunes tizi-ouziens, il renvoie à la symbolique de l'enfance, de la solidarité, de bon voisinage et de l'honneur. Ainsi, se retrouver fortuitement dans l'espace du quartier, est considéré comme une sorte de violation de la Horma (dignité), de la Houma[1] (quartier) et donc, de l'honneur des gens qui y habitent.

Le message [4] se distingue de [3] et [5] car la nature identitaire de ce message est assez évidente, bien qu'il n'y ait aucune indication de type proprement politique. Le contenu textuel (identification aux siens et affirmation de soi) est apparent dans ce message. En outre, bien que cela puisse paraître banal, le choix du pluriel montre la volonté de se poser face à l'autre ou aux autres (à travers les yeux du lecteur) comme une entité collective, un groupe de personnes qui agissent ensemble.

En ce sens, donc, il est certainement possible de classer **[vives ntawa3na !]** (vive les nôtre, les gens de notre Houma) Parmi les écrits du type identitaire. Construire une identité est forcément lié avec la construction d'un espace commun, et d'une distance entre " Nous" et

[1] La *Houma* est une petite structure socio spatiale à caractère institutionnel. Elle est soumise, loin des préceptes archaïques, à des codes socioculturels intériorisés et respectés par tous les Ouled el *Houma* « Enfants du quartiers ». (Oauras K).

les " Autres" , c'est-à-dire avec l'établissement des règles d'inclusion et d'exclusion. Selon J. F. Tétu :

> « *La reconnaissance de l'autre se fait d'abord dans l'espace, parce que c'est l'espace qui marque la séparation, la distinction d'avec l'autre. Mais cet espace physique ne peut devenir espace de communication que s'il devient lui aussi un espace symbolique. C'est bien ce que signifient les frontières*» (TETU J-.F., 2002 : 152).

De plus, la construction de Soi se fait par rapport à l'Autre, l'identité se définit comme une opposition de l'individu (je) à l'autre et une relation d'appartenance de l'individu au groupe même. L'expression [**vive les notre]**, implique une sorte d'inclusion et d'adhésion aux valeurs du groupe d'appartenance, et au même temps une sorte d'exclusion et de distanciation de l'autre. Le graffiti numéro [6] exprime ce rapport des jeunes tizi-ouziens à leur quartier. Ils sont animés par la volonté de marquer des limites entre leur espace et l'espace de l'autre : **[fi les genêts pas de tahlab].** Le rapport à la Houma (quartier) « *oscille entre la volonté de la protéger de l'autre et la volonté de la rendre, momentanément, accessible à l'autre* ». (OUARAS K., 2009 : 159-174).

Enfin, les graffiti de nature explicitement identitaire et notamment politique permettent une classification plus aisée grâce à la connaissance d'éléments externes : en effet l'émetteur, le message envoyé et le destinataire (au sens général) sont très clairs dans cette typologie d'écrits. Nous constatons aussi une nette dominance de la langue française dans les graffiti politiques, quoi que, la majorité des graffiti sont inscrits dans les différentes langues en fonction de leurs tendances politiques. Les langues peuvent « *servir à exprimer toutes les tendances politiques, c'est une manière de convaincre une grande partie de la société à épouser telle ou telle tendance politique* » (*Ibid*.). Voici quelques exemples d'écrits présentant des buts du type politiques :

12-vive le GPK (nouvelle ville)

13-vive l'autonomie (nouvelle ville)

18-Boutef, un visa pour l'enfer (nouvelle ville) (Boutef c'est le démunitif de BOUTEFLIKA)

09-Pas de politique ici (centre ville)

14-Ulac smah ulac (pas de pardon) (centre ville)

32-Vetons n=°08.Said Sadi (centre ville) (votons)

33-votez RCD8 (centre ville) (RCD : parti politique implanté en Kabylie : rassemblement pour la culture et la démocratie).

35-Maneche qabline le systém ta3koum.les genets hors la loi (on est pas pour votre système politique) : (centre ville)

17-vive-boutefflika (centre ville)

Vive-ouyahya

Vive-3=eme mandat

18-Bouteflika nik (centre ville)

19-vive PALISTINE (centre ville)

Du point de vue thématique les graffiti politiques que nous venons de mentionner, montrent une cohésion remarquable : en effet, il s'agit d'écrits produits dans le printemps berbère de 2001, pendant la campagne présidentielle de 2009, et lors du soulèvement des jeunes Algériens en janvier 2011. Les écrits en question illustrent donc ce refus de l'action politique du pouvoir en place, et visent en particulier les symboles du système politique actuel : le président Abdelaziz Bouteflika. La réaction explicitée dans ces messages est supportée par le code employé : l'utilisation de la langue française, du kabyle et de l'arabe dialectal permet ainsi de marquer davantage l'identité spécifique des auteurs et leur altérité face aux sujets visés dans

les graffiti (plurilinguisme de la société opposé au monolinguisme prôné par le pouvoir officiel).

De la sorte, les jeunes à travers ces graffiti construisent d'abord leur propre identité et marquent ainsi leur différence de la classe politique du pays. Le processus de construction identitaire passe obligatoirement par un travail de différenciation : *« qui dit construire une identité, dit inévitablement construire la différence en même temps* » (HALL S., 1996 : 5-6). Plusieurs siglaisons politiques accompagnent ces écrits pour renforcer le contenu du message véhiculé par ces derniers : c'est le cas de la siglaison stylisée de l'autonomie de la Kabylie (présent dans les graffitis 12, 13), ou du symbole de l'amazighité. L'association entre la revendication de l'identité berbère et l'adhésion à une idée politique « d'autonomie » se manifeste clairement dans les graffiti : (« Autonomie / tamazight /C'est l'heure ») et : (« Kabylie= ALGERIE/ vive imazighen du monde »).

Dans le premier cas, le message est accompagné par un symbole : dans le deuxième cas, curieusement, le mot [ALGERIE] reste visible mais subit la superposition des trois lettres (MAK, mouvement d'autonomie de la Kabylie) ; la superposition d'un symbole à un autre (mot à un autre mot) n'affecte pas le message, qui au contraire reste lisible intégralement. Trois hypothèses sont possibles pour expliquer ce choix de couvrir le symbole tout en laissant intact le message :

1) les auteurs des trois lettres [MAK] ont considéré que seul le mot [ALGERIE] était saillant aux yeux des lecteurs, alors que l'écrit n'avait pas de grande importance ;

2) ils ont tout simplement voulu une sorte de « confusion » à la lecture du message ;

3) ils ont voulu s'approprier le message originairement «des militants nationalistes» à travers l'apposition d'une siglaison bien connue comme « de l'autonomie de la Kabylie ». Probablement les deux premières possibilités sont les plus probables (peut-être même associées entre elles), mais la dernière possibilité, quoique n'est pas totalement dépourvue de fondement, car une partie du

mouvement d'autonomie se situe dans des positions qui sont parfois communes ou très proches à celles des jeunes militants nationalistes de la cause berbère (dans le cadre, par exemple, de l'officialisation de tamazight). Quoi qu'il en soit, ce cas représente un fait remarquable pour notre analyse, car il peut être considéré comme une forme de réponse au message déjà produit, et constitue ainsi un exemple de « Co-énonciation » au niveau graphique.

8.2.1 Graffiti identitaires et phénomènes de polyphonie

Dans le cadre de la production de graffiti du type identitaire il est possible de mettre en évidence le phénomène de la « polyphonie », qui se produit lorsqu'un nouveau message est ajouté à un autre message déjà existant, réalisé par d'autres auteurs. Il s'agit d'un certain point de vue d'une sorte de coda, qui peut soit exprimer une réponse au message préexistant, soit intégrer le message précédant, aussi bien du point de vue textuel que du contenu. Dans le premier cas on pourrait voir une forme de tour de parole, alors que dans le deuxième cas on pourrait parler plutôt d'une sorte de paires mitoyennes, où cependant, la séquence ajoutée donne au message entier une valeur pragmatique nouvelle, opposée à celle initiale. Nous avons des exemples strictement linguistiques dans les graffiti suivants :

11-BLED repose in peace (nouvelle ville)/ ULAC SMAH ULAC

(pays, repose en paix / PAS DE PARDON).

20-pas de TAHLAB svp.algérie 2008 (nouvelle ville) / CHUT !

12-pas de barani ici SVP / vive l'Algérie l'Afrique du sud j'arrive (centre ville)

(Pas d'étrangers ici …)

27-92i kho / KOI ! (centre ville)

(Frère/ quoi !)

(92 i frère) / J'arrive

34-ULAC LVOT (centre ville)/ ULAC SMAH

(Pas de vote/ PAS DE PARDON)

35-Maneche qabline le systém ta3koum.les genets hors la loi / CORRUPTION GENERAL (centre ville)

(Nous refusons votre système politique les genêts hors la loi)

38-Fi les genêts pas 2 TAHLAB / sahitou !(centre ville)

(Aux genêts pas de TAHLAB / merci!)

Dans les cas illustrés, la polyphonie entraîne le passage d'une langue à l'autre : la variation des codes reflète donc la volonté du « Co-énonciateur » de marquer sa divergence (27) ou son accord (38) par rapport au message déjà présent sur le mur. Il faut préciser que dans les exemples examinés, le choix d'un des deux codes n'est pas accidentel : en effet, dans 34 et 35 la langue française et arabe ou du français et kabyle sont associées à un message d'orientement politique, (« d'opposition », selon l'attitude exemplifiée par les graffiti analysés auparavant).

L'association entre langue et orientation politique est confirmée par les exemples évoqués ; en effet, comme nous l'avons vu, le français est très utilisé par les jeunes qui réalisent ces graffiti, et cela bien qu'il ne soit pas naturellement le seul code utilisé (plusieurs graffiti véhiculant les mêmes messages sont réalisés en code-switching comprenant le kabyle et l'arabe). En revanche, dans le cadre des écrits présents dans notre corpus, le français est la langue la plus utilisée dans ces graffiti. Le phénomène de la commutation codique à l'intérieur du même épisode linguistique, est très présent dans cette catégorie d'écrits, où le « mélange » linguistique prime sur le choix d'un seul code.

8.2.2 Graffiti tizi-ouziens, entre slogans politico-contestataire et déclarations sentimentales

" La ville est un livre ouvert qui s'impose aux yeux des passants" , cependant décortiquer les messages bombés sur les murs, exige du lecteur une initiation au contexte dans lequel ils sont produits. Certains de ces messages sont d'ordre politique, les jeunes militants ou pas profitent de ces murs de liberté totale, pour apposer leurs messages et dire ce qu'ils pensent de la classe politique et de l'action politique dans le pays en général et dans cette région en particulier.

Ainsi, prés du centre-ville se donne à lire un slogan et une déclaration aux connotations politiques ou contestataires :



Le message, bien lisible sur le mur du CHU de Tizi-Ouzou, est écrit en lettres majuscules et minuscules tout au long du mur (de gauche à droite, horizontalement), de couleur rouge : **[MANECHE QABLINE LE Système TA3 KOUM (on refuse votre système politique) LES GENeTS HORS LA LOIS]**. Ce message est écrit en code-switching (arabe-français), apposé lors des contestations des jeunes en janvier 2011. Ce quartier est connu pour sa forte implication dans les événements du printemps noir en 2001. Ce graffiti est l'expression d'un désespoir politique très prononcé. L'auteur nie le pouvoir en place. Mais le sens connoté de cet énoncé est très chargé vu qu'il remet en question, à travers ce cri de désobéissance civile, la situation socio politique et économique du pays et affiche également l'indifférence de l'auteur au régime politique instauré dans le pays. L'auteur de ce graffiti se distancie du système politique mis en place et considère ainsi tous les habitants de ce quartier (les genêts) comme des hors la loi.

Dans les rues de la cité appelée communément les " douze salopards" (la nouvelle ville), on trouve le message suivant : [**Boutef, un visa pour l'enfer**], écrit en noir (de gauche à droite horizontalement), évoque le nom du président algérien actuel en l'occurrence Abdelaziz Bouteflika sous le diminutif « boutef ». On peut supposer que les auteurs (l'auteur) qui ont dessiné cette caricature sont soit des militants affiliés aux partis politiques implantés dans la région, soit des jeunes en colère contre le pouvoir en place. Ces messages se distinguent radicalement de ceux qui sont personnels, ils ont un aspect contestataire.



Un autre écrit qui peut être considéré comme vulgaire concerne toujours le président algérien, [**Bouteflika Nik**], ce message écrit en rouge à coté de l'arrêt des bus des étudiants à Hasnaoua (nouvelle ville), on reconnaît à coté de ce message des affiches d'un parti politique en l'occurrence celui du RCD (rassemblement pour la culture et la démocratie), appelant à une marche populaire contre le pouvoir. « Nik » est un mot vulgaire (un gros mot dans notre société) adressé au président Abdelaziz Bouteflika en forme d'insulte envers lui et le système politique qu'il représente.

[**IHARKIYEN**] (Les traitres), message apposé sur le mur de la maison de la culture (centre-ville), écrit en majuscules et en couleur rouge. Ce message semble être adressé aux gens de la culture en général. Interprétation délicate d'autant plus qu'il est au pluriel. Ce mot est utilisé durant la guerre de libération nationale pour désigner les traitres qui collaboraient avec l'armée française. Ce mot a subi un glissement sémantique, il désigne chez ces jeunes Kabyles tous ceux qui soutiennent le pouvoir en place. Ainsi, on comprend bien son emplacement sur le mur de la maison de la culture, puisque le directeur de la culture au

niveau de la wilaya qui occupe aussi le poste de directeur de cette maison de culture, était le président de campagne électorale du candidat Abdelaziz Bouteflika lors des élections présidentielles de 2009.



Par ailleurs, des messages politiques exprimant la sympathie, l'amour à un courant politique ou personnalité politique sont repérés dans la ville. L'exemple de ce graffiti écrit en grand noir (lettre majuscule) à la cité CNEP (centre-ville) est édifiant : ce message était posté lors des présidentielles de 2009 par des jeunes de ce quartier considérés comme acquis au candidat Abdelaziz Bouteflika en guise de soutien à son troisième mandat. Le nom de l'ex Premier ministre, Ahmed Ouyahiya, y figure aussi.

Des messages personnels sont aussi présents, leurs formes semblent variées selon le contenu du message. Ainsi, sont écrites en lettres capitales les injures proférées envers des personnes détestées ou qui déçoivent, et en lettres minuscules des messages d'amour : [**LYNDA LA PUTE DAIT SA3ADA**] (clôture du campus Universitaire de Hasnaoua, nouvelle ville), s'affiche sur un pan d'un mur en majuscules (rouge). Ce graffiti-injure est

apposé « *pour dénoncer publiquement celle qui, sans doute, provoque le dépit amoureux* ». Dans un autre lieu, on retrouve un message d'amour écrit en lettres minuscules italique (en noir) : [**pour toi mon bébé Liza, Adel qui t'aime**] (à coté de l'université, nouvelle ville). Ici l'opposition entre lettres minuscules italiques (noir) et lettres capitales (rouge) est significative quand on se place du regard du lecteur passant dans la rue. Le premier message est attirant, ils obligent le lecteur à s'arrêter et à lire le message, par contre le deuxième est caché, il n'est pas facilement repérable, il installe une sorte d'intimité avec le lecteur :

> « *L'opposition entre les tracés en capitales et en italique prend ici toute sa valeur ; en italique, ils installent une relation plus intime avec le lecteur, une sorte de murmure pour dévoiler un sentiment secret ; en contraste, ceux en capitales, plus voyants, clament l'injure et obligent le public à la lire* » (BILLIEZ J., 1998 : 112)

Ces écrits sont récurrents, ils sont généralement codés et difficiles à comprendre. Les graffiteurs utilisent ces techniques selon qu'ils s'adressent à un public large ou restreint. Certains de ces messages ne peuvent être expliqués que par leurs auteurs ou par les membres du groupe auquel ils appartiennent. Ils sont mis au service d'une communication interne au groupe. D'autres par contre, ils dégagent cette volonté d'être lu par tout le monde, ils assument donc une fonction véhiculaire, selon les concepts utilisés par L. J. Calvet. J. Billiez, affirme à ce propos qu'au :

> « *service d'une communication interne au groupe, la plupart des écrits sont fortement codés et nécessitent pour être compris de détenir des clés de décodage. Ils assurent donc, comme les formes cryptiques, une fonction grégaire, alors que d'autres, plus accessibles et intégrés aux grafs, assurent en même temps une communication que l'on pourrait situer un peu plus près d'un pôle véhiculaire* » (BILLIEZ J., 1998 : 103).

Enfin, nous pouvons dire à propos des graffiti qu'on vient de présenter, malgré les difficultés rencontrées dans l'interprétation de leurs contenus, nous pouvons affirmer qu'ils

sont lisibles et facilitent un peu la lecture, car d'autres se présentent comme illisibles et plus hermétiques.

8.2.3 Distribution des graffiti, centre ville/périphéries de la ville

8.2.4 Les graffiti dans le « centre ville »

01-viv la France New York City

Langue: le français et l'anglais

Couleur: noir.

Lieu: les genêts.

02-93 saints

Langue : le français.

Chiffre: 93.

Couleur: bleu.

Lieu: les genêts.

03-Nik toi Nik la police

Langue : le français.

Couleur : noir.

Lieu : les genêts.

04-Fauk la police

-Langue : le français et l'anglais.

Erreur morphologique dans « fauk » : en anglais « fuk ».

-Couleur : noir.

- lieu : les genêts.

05-les genêts pas testé

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu: les genêts.

06-Anerez ouala nekhnou

Langue : Kabyle (écrit en caractère latin).

Couleur : noir.

Lieu : les genêts.

08-N.T.M

-Langue : le français c'est une siglaison de « Nik Ta Mère. »

-Couleur : noir.

-Lieu : les genêts.

09-Pas de politique ici

-Langue : le français.

-Couleur : rouge.

-Lieu : en face de la maison de la culture Mouloud Mammeri.

10-Egypte batard

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : bâtiments bleues, en face de la maison de la culture.

11-je t'aime بحبك يا ليلى علوي

-Langue : le français et l'arabe égyptien.

.-Couleur : noir.

-Lieu : centre ville, en face de l'artisanat.

12-pas de barani ici SVP, vive l'Algérie l'Afrique du sud j'arrive

-Langue : le français, « barani » en arabe dialectale.

-Couleur : noir.

-Lieu : centre ville.

13-Allez les verts

-Langue : le français, certaines lettres écrites en vert, d'autres en rouge et blanc pour symboliser le drapeau algérien.

-Lieu: centre ville (M'Douha).

14-Ulac smah ulac

-Langue : le kabyle en caractère latin.

-Couleur : rouge /vert.

-Lieu : M'Douha (centre ville).

15- vive l'Algerie fidèle +symbole de l'amazighité

-Langue : le français.

- Couleur : vert /rouge.

-Lieu : centre ville (M'Douha).

16-Nik DARDAR

-Langue : le français, DARDAR est le nom d'un CEM.

-Couleur : noir.

-Lieu : M'Douha. (Centre ville).

17-Mafia k-7 Fry

-Langue : le français et l'anglais dans : fry.

-Couleur : noir.

-Lieu : M'Douha (face la cité universitaire des filles).

18-STRESS

-Langue : le français.

-Couleur : bleu et gris.

-Lieu : centre ville, M'Douha (face à la cité universitaire des filles).

19-<u>Abdllah si cherif</u>+(le signe de la balance) **العدالة**

-Langue : le français et l'arabe dans **العدالة**qui veut dire la justice.

Le symbole de la justice (balance avec quelques modifications).

-Couleur: noir.

-Lieu: cité million (centre ville).

20-<u>cité million</u>

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : cité million (centre ville)

21-<u>cité million, Boca Junior. LAKAMORA</u>

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : cité million (centre ville).

22-<u>Bil3ar RIDI 15</u>

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : cité million (centre ville).

23-<u>JSK</u>(encerclé dans un cœur)

-Langue : le français.

-Couleur : rouge.

-Lieu : cité des fonctionnaires (centre ville).

24-<u>ALGIRI +</u> symbole des morts vivants.

-Langue : le français en majuscule

Erreur morphologique dans algiri=Algerie.

-Couleur : rouge.

-Lieu : cité des fonctionnaires (centre ville).

25-Batiments bleus colère

-Langue : le français, il ya manque de préposition « en ».

-Couleur : noir.

-Lieu : les bâtiments bleus (centre ville).

26-92izi vive moi :

-Langue : le français.

-Couleur: grenat.

-Lieu : cité des fonctionnaires (centre ville).

27-92i kho :

-Langue : le français.

-Couleur: grenat.

-Lieu : cité des fonctionnaires (centre ville).

28-hannachi batar

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : en face de la maison de la culture (bâtiments bleues).

29-IHARKIYEN

-Langue : le berbère en lettres françaises, en français : « les harkis » pour désigner les traîtres du pays.

-Couleur : orange.

-Lieu : face de la maison de la culture (centre ville).

30-BIG-JUG

-Langue : anglais qui veut dire en français : grand pot.

-couleur : vert.

-Lieu : M'Douha (mur CEM sud).

31-vive Matoub

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : les genets (centre ville).

32-Vetons n=°08.Said Sadi +le symbole de tamazight.

-Langue : le français.

.-Couleur : noir.

-Lieu : les genêts (centre ville).

33-votez RCD8

-Langue : le francais.une phrase impérative par le pronom personnel du pluriel : vous.

-Couleur : noir.

-Lieu : les genêts (centre ville).

34-ULAC LVOT

-Langue : le français et le kabyle, c'est un code switching. «Ulac» en kabyle pour dire en français : il n'y a pas. LVOT.

-Couleur : blanc.

-Lieu : les genêts.

35-Maneche qabline le systém ta3koum.les genets hors la loi

-Langue : alternance codique entre l'arabe dialectal et le français.

-Couleur : rouge.

-Lieu : l'hôpital des genêts (centre ville).

36-Vive BABOUCHE, Nik DARDAR

-Langue : le français.

-Couleur : orange.

-Lieu : cité M'Douha (en face du siège de la Wilaya).

37-CH !

-Langue : le français, interjection pour dire « taisez-vous »,

-Couleur : noir.

-Lieu : les genêts.

38-Fi les genêts pas 2 TAHLAB

-Langue : alternance codique entre le français et l'arabe dialectal.

-Couleur : noir.

-Quartier : les genêts.

39-Dessin : mort vivant (signe zombie)**.666 =signe diabolique**

-Couleur : noir.

-Lieu : les genêts (cafétéria Larouche).

40-chut tagueul Belferme la

-Langue : le français et l'arabe dialectal.

-Couleur : noir.

-Lieu : les genêts (centre ville).

41-MAK-GPK (mouvement d'autonomie de la Kabylie-gouvernement provisoire de Kabylie)

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : les genêts.

42- القاعدة عليها نحيا و عليها نموت:

-la langue : l'arabe.

-Couleur : noir.

-Lieu : la grande rue, direction de la gare routière (cité CNEP)

43-chipa= روار rouar=chipa :

-Langue : arabe dialectal.

« Chipa »écrit en lettres française qui signifie « corruption ».

« روار » est le nom d'une personne écrit en lettres arabes. Pour la deuxième fois il est écrit en lettres française.

-Couleur : noir.

-Lieu : les deux expressions sont écrites dans une même cité (CNEP centre ville) mais pas dans le même mur.

44- الحرب

-Langue : arabe, traduction en français: la guerre.

-Couleur : noir.

-Lieu : cité CNEP (centre ville).

45-PARIS lhna

Langue : alternance codique entre le français et le kabyle.

La lettre A dans paris écrite dans une sorte de la Tour Eiffel, lahna en kabyle.

-Couleur : les lettres(P.A.R.I.S) sont écrites en orange et sont suivies d'un traçage bleu.

La lettre « A »en couleur bleu.

Lahna en noir.

Lieu : la grande rue (centre ville).

46-vive-boutefflika

Vive-ouyahya

Vive-3=eme mandat

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : la grande rue, centre ville.

47-<u>i love you, Algerie bladi sakna fi kalbi الله اكبر</u>:

-Langue: alternance codique entre trios langues différentes l'anglais dans « I love you », l'arabe dialectal dans « Bladi sakna fi kalbi » et الله اكبر expression écrite en caractère arabe.

-Couleur: I love you, kalbi avec le rouge /Algerie sakna en vert/ الله اكبر en noir.

-Lieu: la grande rue, centre ville.cité CNEP.

48-<u>HARRAGA, England</u> +drapeau de la grande Bretagne.

-Langue : arabe dialectal dans « harraga », l'anglais dans England.

-Couleur : noir.

Le drapeau de la grande Bretagne avec ses couleurs : bleu, blanc, rouge.

-Lieu : centre ville, cité 5 juillet.

49-<u>pas 2 tahlab à la CNEP</u> +signe de code de la route*sens interdit*

-Langue : alternance codique entre le français dans « pas…à la CNEP » et l'arabe dialectal dans « tahlab ».

-Couleur : « pas de tahlab » en bleu. Le signe du sens interdit en jaune. « à la CNEP »en noir.

-Lieu : cité CNEP, la grande rue (centre ville).

50-<u>HARKI</u>

-Langue : arabe dialectal écrit en caractère latin.

-Couleur : noir.

-Lieu : la grande rue, centre ville (cité CNEP).

52-<u>vive Bouteflika</u>

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : la grande rue, centre ville (cité CNEP).

53-LYNDA LA PUTE DAIT SA3ADA (clôture du campus Hasnaoua, nouvelle ville)

-Langue : le français.

-Couleur : rouge.

54- ***pour toi mon bébé Liza, Adel qui t'aime*** (à coté de l'université, nouvelle ville)

-Langue : le français.

-couleur : noir.

8.2.5 Les graffiti dans le quartier dit : « nouvelle ville »

1-Dr.Bago

-langue : le français; Dr : est une abréviation de « docteur ».

-Couleur : rouge.

-Lieu : nouvelle ville, côte de la mosquée.

2-Calme-toi !

-Langue : le français

-Couleur : bleu.

-Lieu : nouvelle ville, côte de la mosquée.

3-Zinou, in our thinks

-Langue: anglais.

-Traduction: Zinou, dans nos pensées.

-Couleur : vert/noir.

-Lieu : à coté de la mosquée de la nouvelle ville.

4-to the memory of our unfor gettqblc best and lovely freinds "zine dine"

-Langue: anglais.

-Traduction: à la mémoire de nos inoubliables meilleurs et chers amis.

-Couleur : bleu.

-Lieu : la mosquée. (La nouvelle ville).

5-les bosquets

-langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : la mosquée (nouvelle ville).

6-<u>93,</u> chiffre.

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : nouvelle ville.

7-<u>93 !,</u> Chiffre.

-Couleur : noir.

-Lieu : nouvelle ville (2000 logements).

8-<u>si ceux qui disent du mal de moi savaient exactement ce que je pense d'eux, ils en diraient bien d'avantage. G.A.</u>

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Quartier : 600 logements (nouvelle ville).

9-<u>une mauvaise herbe est une plante dont on na pas encore trouvé la vertu</u>

-Langue : le français (proverbe).

-Erreur : morphologique on na (on n'a).

-Couleur : noir.

-Lieu : 400/600logement s (nouvelle ville).

10-<u>visa HARAGA</u>

-Langue : le français.

« Haraga » en arabe dialectale, le français a calqué ce mot pour désigner l'immigration irrégulière.

-Couleur : vert.

-Lieu : 12 salopards (nouvelle ville).

11-BLED repose in peace

-Langue : le français dans bled terme emprunté a l'arabe dialectal qui veut dire « mon pays ».

-L'anglais dans : repose in peace, en français veut dire repose en paix.

-Couleur : vert /noir/rouge.

12-vive le GPK

-Langue : le français.

-GPK est une siglaison de (gouvernement provisoire de la Kabylie).

-Couleur : noir.

-Lieu : mur de Hasnaoua (nouvelle ville).

13-vive l'autonomie

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : mur de l'université de Hasnaoua (nouvelle ville).

14-ZIDANE B15

-Langue : le français.

-Couleur : rouge.

-Lieu : rue de la prison (nouvelle ville).

15-Zidane du 15

-Langue : le français.

Le chiffre 15 renvoie à la wilaya de Tizi-Ouzou.

-Couleur : rouge.

-Lieu : rue de la prison (nouvelle ville).

16-Tizi 15

-Signe : nuage en colère.

- Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : rue de la prison (nouvelle ville).

17-les 600-no.tahleb.2010

-Langue : le français.

Anglais dans « no » : non en français.

-Chiffre : les 600 (un quartier à la nouvelle ville).

-Couleur : noir.

-lieu : nouvelle ville (en face de la résidence universitaire Hasnaoua).

18-Boutef, un visa pour l'enfer

-Signe : caricature du président algérien(Bouteflika)

-Langue : le français. Boutef; une abréviation de Bouteflika.

-Couleur : noir.

-Lieu : cité de 12 salopards (nouvelle ville).

19-mes tes blem dans 1 CD et va yaler te suicider

-langue : le français (langage familier) il y'a une économie de la langue dans (1 cd) qui veut dire un disque dure. Bleme c'est problème.

Une erreur morphologique dans (yaler)=y aller.

-Couleur : rouge.

-Lieu : 12salopards (nouvelle ville).

20-pas de TAHLAB svp.algérie 2008

-Langue : le français.

-Chiffre : l'année 2008.

-Couleur : noir.

-Lieu : les 12salopards. Nouvelle ville.

21-honneur et fierté: ZIZOU

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : fleuriste (nouvelle ville).

22-ou est les hommes qui aiment la jsk

-Langue : le français.

-Correction : erreur syntaxique ; où sont les hommes qui aiment la JSK.

JSK est une siglaison de jeunesse sportive de la Kabylie.

-Couleur : noir.

-Lieu : mur de la SAA (nouvelle ville).

23-REZAK, visa 2009 ou Ghaza

Langue : le français.

Couleur : rouge.

Lieu : les 12 salopards (nouvelle ville).

24-bastos=bordel

-Langue: le français.

-Bastos ici c'est pour désigner la résidence universitaire Hasnaoua filles.

Bordel : mot vulgaire pour désigner un lieu de prostitution,…etc.

-Couleur : rouge.

-Lieu : pont de la tour, bastos (nouvelle ville).

25-duc biket, chipa escrot

-Langue : le français.

Erreur morphologique dans escrot=escroc

Duc : grade, biket : escroc : sot, chipa : corruption.

-Couleur : vert.

-Lieu : le pont de la tour (bastos) nouvelle ville.

26-ulac smah ulac

-Langue : le kabyle.

-Couleur : noir.

-Lieu : arrêt des bus universitaire (Hasnaoua). (Nouvelle ville)

27-vive PALISTINE

-Langue : le français.

-Couleur : blanc.

-Lieu : en face du campus universitaire de Hasnaoua (nouvelle ville).

28-Bouteflika nik

-Langue : le français.

-Couleur : rouge.

-Lieu : arrêt des bus universitaire hasnaoua (nouvelle ville).

8.2.6 Les graffitis de la haute ville :

01-Symbole de l'amazighité

-couleur : vert.

-Lieu : Rue Maoufouk (haute ville).

02-B .13

-langue : le français

.-Couleur : noir.

-Lieu : rue Maoufouk (haute ville).

03-la coordination du peuple

-Langue : le français.

-Couleur : noir.

-Lieu : en face de la poste Chikhi (haute ville).

04-2PAK

Couleur : rouge.

Lieu : la rue Maoufouk (haute ville).

05-Ulac l'vot

-Langue : alternance codique entre le kabyle « ulac » qui signifie (il n'y a pas) et le français dans le vote.

-Couleur : vert.

-Lieu : la rue Maoufouk (haute ville).

06-FOREZA Italia

-Langue : italien, qui signifie en français « la force italienne ».

-Couleur : vert.

-Lieu : la rue Maoufouk (haute ville).

07-Pas 2tahleb

-Langue : alternance codique entre le français dans « pas » et l'arabe dialectal dans « tahlab ».

-Couleur : noir.

-Lieu : Rue Maoufouk (haute ville).

08-bye bye l'Algerie LAKAMORA, accompagné du signe du nazisme

-Lieu : Maoufouk (haute ville).

09-Mondial

-Langue : le français, il est écrit verticalement.

-Couleur : bleu.

-Lieu: Maoufouk (haute ville).

- 10-DEBZA

-Langue : l'arabe dialectal écrit en caractère latin.

-Couleur : bleu.

8.3 Les graffiti tizi-ouziens et espace de la ville

En empruntant le chemin du centre-ville allant aux périphéries de la ville, nous pouvons constater d'emblée : nous constatons donc que les graffiti sont peu nombreux au grand centre (cité du 20 août, les cadis, cité 5 juillet, cité 11 décembre, tours villas) et leur nombre accroît au fur et à mesure, en passant de la haute ville aux périphéries du centre et à la nouvelle ville. Quant à la lisibilité (la forme) nous pouvons remarquer que la lisibilité décroît en passant des périphéries au centre-ville. Les graffiti apposés en périphérie sont bien faits et sont souvent accompagnés de desseins avec des couleurs claires et bien choisies. Cependant, ceux réalisés au centre-ville ne sont jamais accompagnés de desseins, ils sont écrits sous forme de phrases ou de mots.

Cela explique la rapidité avec laquelle ils sont réalisés. Le grand centre de la ville est animé de jour comme de nuit, les graffiteurs ne peuvent y apposer leurs graffiti en toute tranquillité sous les regards des passants, qui sont nombreux à emprunter cet axe de la ville qui est sous surveillance permanente des policiers. Par contre, ils sont plus à l'aise en périphérie de la ville, sans surveillance des patrouilles de police et moins fréquentés par des étrangers, ils sont dans leur intimité, ils choisissent les moments les plus appropriés et prennent tout leur temps pour réaliser leurs graffiti. Au grand centre, les graffiteurs utilisent souvent les bombes aérosols, un outil qui facilite le travail et permet de le faire vite, en opposition aux outils utilisés

en périphérie, qui sont d'ailleurs souvent nombreux, on trouve des feutres, des pinceaux de desseins, etc.

Enfin, avec le constat que nous venons de faire, nous pouvons dire que les graffiti de la ville de Tizi-Ouzou, semblent ne pas déroger à la règle du point de vue d'illisibilité centre-périphérie puisque,

> « *Des observateurs du phénomène l'ont souligné à plusieurs reprises, l'illisibilité décroît en passant de New York à Paris, de Paris à Grenoble, et de Grenoble à Valence. Il nous semble de même qu'elle est décroissante du centre-ville vers la périphérie, pour deux raisons principales au moins. La périphérie comporte plus de grafs et présente en outre la particularité d'être plus désertent la nuit comme le jour, il est donc plus facile de choisir ces lieux pour y réaliser en plus grande sécurité des fresques réclamant beaucoup plus de temps et de soin, et d'autre part pour s'y entrainer en tant que tagueur débutant* » (BILLIEZ J., 1998 : 113)

Ainsi, le grand centre qui est caractérisé par l'illisibilité peut-être considérée comme le lieu de la fonction grégaire, et la périphérie caractérisée par la lisibilité peut être considérée comme le lieu de la fonction véhiculaire.

8.4 Conclusion partielle

Les particularités des pratiques sociales des jeunes dans un milieu ont fait émerger une culture urbaine comme les graffiti. La ville de Tizi-Ouzou est ce milieu idéal qui favorise la formation de ce mode d'expression comme forme spécifique que pratiquent les jeunes comme indicateurs de leur appartenance sociale. Le graffiti est une pratique linguistique spécifique avec un registre de langue codé qui serait une marque d'individuation linguistique. L'insécurité linguistique pousse les jeunes à rechercher une légitimité linguistique ; ce qui engendre la création d'un mode d'expression spécifique.

Le locuteur de la ville de Tizi-Ouzou réserve à chaque langue un rôle important. À travers les graffiti qu'on a recueillis dans toute la ville, l'importance donnée aux langues en présence est plus grande, puisque c'est elles qui offrent une large communication au locuteur et qui répondent mieux aux besoins de conversations quotidiennes en famille, avec les amis, entre différents groupe, etc. La langue kabyle reste la langue maternelle de tous les Kabyles, afin que ce dernier ait sa place dans le marché linguistique, le locuteur kabyle n'hésite pas à communiquer sa culture, son identité, ses espérances au moyen de cette pratique. L'arabe dialectal de son coté constitue la langue maternelle de certains locuteurs de la ville de Tizi-Ouzou qui occupe une place importante parmi les autres langues dominantes. La langue anglaise aura aussi sa part dans les graffiti.

Quel que soit le message véhiculé par ces graffiti écrits en différentes langues, l'essentiel est que le message soit transmis et qu'il va y avoir une communication qui se fait par l'affirmation de territoire, de l'appartenance et de l'identité. Ce qui est nécessaire aussi de savoir est que l'urbanisation de Tizi-Ouzou joue un rôle important dans la distribution de ces langues et de ces graffiti et qu'elle transforme aussi le rapport entre ces langues.

De la sorte, le plurilinguisme est l'une des formes remarquables de la ville de Tizi-Ouzou qui s'exprime par l'utilisation de différentes langues par un même locuteur aussi bien dans les pratiques, les graffiti sont l'une de ces pratiques. Ce plurilinguisme parfois renvoie à une maitrise de langues et d'autres fois à la non-maîtrise de la langue. Le code-switching, l'une des conséquences de ce plurilinguisme est un trait dominant dans les graffiti qui révèle à la fois le rapport entre les langues pratiquées. Le recours à l'emprunt aussi est l'une des conséquences de ce contact des langues. Le passage d'une langue à une autre exprime mieux la réalité de ce plurilinguisme. Les discours, les langues et les signes qui se donnent à lire et à voir sur les murs de la ville de Tizi-Ouzou sont régis par une influence réciproque. Les graffiti dans le milieu urbain constituent une pratique langagière à part entière mettant en évidence une corrélation entre les discours et les langues qui servent à les exprimer.

Partie IV :
Analyse des résultats de la recherche.

Chapitre I:

Analyse des textes des rappeurs tizi-ouziens.

9.0 Introduction partielle

Dans le chapitre précédent nous nous sommes penché sur l'une des pratiques culturelles des jeunes tizi-ouziens, à savoir les graffiti. Dans ce présent chapitre, nous allons nous intéresser à une autre pratique culturelle qui est dans son essence liée aux jeunes, entre autres le rap. La musique est une culture qui existe depuis toujours et de nouveaux styles musicaux sont nés et ne cessent de se développer. La musique réunit les membres de la société et participe au développement et à la diffusion de la culture dans le monde.

Pourtant, quand il s'agit de parler de la musique des jeunes on a tendance à considérer celle-là comme choquante, provocante et insolente. Parmi ces musiques prisées par les jeunes on a, par exemple, le rock, le métal ou le rap. Dans ce qui suit, nous allons essayer de comprendre, à l'aune des analyses que nous présentons sur le rap des jeunes tizi-ouziens, comment ces derniers manient les différentes langues en coprésence à Tizi-Ouzou, afin de transmettre et de faire passer des messages sur leurs situations politiques, sociales et économiques.

Aussi, nous allons mettre en lumière les différents procédés linguistiques auxquels font recours les jeunes rappeurs tizi-ouziens, pour rédiger leurs textes. Enfin, nous ne manquerons pas d'élucider le processus de construction identitaires de ces jeunes rappeurs, considéré en corrélation avec les pratiques langagières auxquelles ils font recours. De la sorte, nous essayons de montrer les particularités de ces pratiques qui, parfois, sont choquantes, étranges et offensantes pour un public qui n'a pas l'habitude de les écouter.

9. Analyse et décortication du corpus

Nous avons constaté dans le corpus qu'on a sélectionné plusieurs procédés du parler des jeunes tizi-ouziens, et dans les grilles ci-dessous nous présentons le corpus par le biais d'une analyse qui comprend aussi bien la signification de certains mots ou expressions et la manière de les utiliser dans différentes situations de communication.

9.1 L'emprunt

9.1.1 L'emprunt comme enrichissement des langues maternelles

La langue n'est pas un système fermé sur soi, elle ne se nourrit pas uniquement de ses propres origines. Elle est soumise aux conflits et aux contacts entre les langues. A l'heure de la mondialisation, de la globalisation et de développement des technologies de l'information, les langues sont tout le temps exposées aux invasions lexicales. Dans ces textes de rap que nous analysons, nous constatons une présence massive des emprunts. Ces derniers sont définis comme : « *un élément d'une langue intégrée au système linguistique d'une autre langue* » (HAMERS J., § BLANC M., 1983 : 451). Ce phénomène est très présent dans les textes des rappeurs tizi-ouziens, il concerne essentiellement les emprunts au français adaptés à la langue kabyle et arabe et les emprunts à l'anglais. Les deux langues maternelles, à savoir le kabyle et l'arabe se nourrissent principalement de la langue française. La présence de cette langue dans l'environnement linguistique de ces jeunes, la domination économique de la France et l'enseignement du français dans les écoles algériennes, font intéresser le français aux yeux des jeunes algériens.

La langue anglaise, quant à elle n'est pas très présente dans les discours des jeunes tizi-ouziens ; toutefois certains termes figurent dans les textes de ces rappeurs. Le recours à cette langue peut être expliqué par le snobisme que les jeunes tizi-ouziens trouvent un plaisir

d'incruster les anglicismes dans leurs discours. Aussi, il ne faut pas perdre de vue qu'il existe un autre motif, pour le recours à l'anglais, à savoir l'influence des rappeurs anglophones sur les rappeurs tizi-ouziens. Toutes ces raisons se sont entremêlées pour permettre des irruptions des termes anglais et français dans les discours des jeunes tizi-ouziens.

De plus, certaines unités linguistiques peuvent être empruntées telles quelles, c'est-à-dire sans subir aucune modification, ne serait-ce qu'un changement de prononciation conforme à la langue kabyle ou arabe. Dans ce cas, il s'agit d'emprunts simple et direct. C'est le cas de : [cal me], [made in], [room] en anglais et de [jamais], [liberté], etc. en français. Dans ces exemples mentionnés dans les tableaux (voir tableaux), les emprunts au français se répartissent en emprunts directs et emprunts remodelés. Dans ces cas nous constatons que l'emprunt constitue un enrichissement de la langue tant que le français agit souvent comme catalyseur qui permettrait la création de mots nouveaux sur des règles du kabyle et de l'arabe dialectal. L'examen du corpus a permis de relever un nombre important d'éléments que l'on considère comme étant des emprunts qui se plient aux caractéristiques morphologiques et phonologiques de l'arabe dialectal et du kabyle (langues emprunteuses).

On peut signaler que sur les plans sémantique et phonétique beaucoup d'unités utilisées ou ressenties comme des emprunts conservent leur prononciation et leur sens d'origine. Il est connu que les emprunts au français sont abondamment utilisés dans les pratiques langagières des locuteurs algériens (CHERIGUEN F., 2002). Pour ce qui concerne notre recherche, les jeunes tizi-ouziens produisent beaucoup d'unités isolées appartenant au français qu'ils alternent avec des termes de l'arabe dialectal et du kabyle. Il s'agit dans la plupart des cas de termes courants qui sont prononcés sans aucune modification phonétique mais qui dans certains cas sont arabisés ou kabylisés voire algérianisés (CAUBET D., 1998) du fait qu'ils sont prononcés à l'algérienne comme dans les exemples: [triciti], [elbitone].

Cette « *prononciation maghrébinisée du français est intimement liée à la question de l'identité* » souligne D. Caubet (CAUBET D., 1998 : 139).

9.1.2. L'emprunt à la langue française

Mots	**Textes**	**Significations**	**Transcription phonétique**
Etiki	L'Algérie	Ticket (argent)	[etiki]
Elbitone	Intro	Le bêton	[elb□ton]
Elpassi	Bienvenue en enfer	Passé	[elp□si]
Nrasi	Bienvenue en enfer	Se raser	[r□si]
Nfassi	Bienvenue en enfer	Effacer	[fasi]
sponsorisi	Bienvenue en enfer	Sponsorisé	[spðsorise]
Pirati	Bienvenue en enfer	Piraté	[pir□ti]
Tilichargi	Bienvenue en enfer	Téléchargé	[tili□□r□i]
Promitou	Liberté d'expression	Vous avez promet	[promitu]
Dirangét	Liberté d'expression	il a dérangé	[dirã□□t]
Traci	Liberté d'expression	Tracé	[trasi]
Placete	Semmini	A la place de	[plaset]
Pirimi	Djil elyoum	Périmé	[pirimi]
Tourni	Djil elyoum	Tourné	[turni]
Tilifoune	Djil elyoum	Téléphone	[telefun]
Signi	Bienvenue en enfer	Signé	[si□□e]
Fou	Bienvenue en enfer	Faux	[fu]
Marqui	Bienvenue en enfer	Marqué	[marki]
Sachi	Intro	Sachet	[sa□i]
camouflitou	Bienvenue en enfer	Vous avez camouflé	[kamoflitu]
cartoune	L'Algérie	Le carton	[kartun]
Jami	Berbère 100% fier	Jamais	[□□ami]
Liberti	Berbère 100% fier	La liberté	[liberti]
Caprise	Berbère 100% fier	Caprice	[kapris]
au dibu	Rap kabyle	Au début	[odeb□y]
les moyene	Rap kabyle	Les moyens	[lem ɛ]
pourtable	Rap kabyle	Le téléphone portable	[upurtabl]
Tragidi	Rap kabyle	La tragédie	[tra□idi]
Placi	Rap kabyle	Placez	[plasi]
Triciti	Hip hop kabyle	L'électricité	[triciti]
agougou	Hip hop kabyle	A gogo (à souhait)	[agogo]

Mots	**Textes**	**Significations**	**Transcription phonétique**
Elvice	Bienvenue en enfer	Le vice	[elvis]
elmaricane	Bienvenue en enfer	L'Amérique	[elmarikan]
elmatch	Bienvenue en enfer	Le match	[elma□]
elcochemar	Bienvenue en enfer	Le cauchemar	[elko□mar]
icoli	Bienvenue en enfer	Couler	[ikoli]
Imati	Facebook	Mâter	[imati]
itchati	Facebook	Tchater	[i□a□i]
ipirati	Facebook	Pirater	[ipirati]
Tetchoca	Rai Rap	Tu vas être choqué	[t□k□oka]
Atfenyine	Djil elyoum	La fainéantise	[atfanyin]
Elminable	Djil elyoum	Minable	[elminabl]
Ifourni	Djil elyoum	Fournir	[iforni]
Yefrimi	Djil elyoum	Il frime	[yefrimi]
elbogosse	L'Algérie	Beau garçon	[elbogos]
eydifendi	L'Algérie	Il défend	[idifᵋdi]
Bilone	L'Algérie	Le bilan	[bilon]
Iyrafali	L'Algérie	Il rafale	[irafali]
Elbirou	L'Algérie	Le bureau	[elbiru]
Nekritiki	L'Algérie	Je critique	[nekritiki]
Elguirra	L'Algéire	La guerre	[elgira]
itlivra	Facebook	Il se livre	[itlivra]
elcomba	Berbère 100% fier	Le combat	[elkomba]
Nsservice	Berbère 100% fier	Du service	[nservis]
Nettripiti	Berbère 100% fier	faire des répétitions	[nsripiti]
lestade	Berbère 100% fier	Le stade	[lestad]
elcoeur	Berbère 100% fier	Le cœur	[elkØr]
astillo	Berbère 100% fier	Un stylo	[astilo]
elfax	L'Algérie	Le fax	[elfax]
Mrigli	L'Algérie	Tout est réglé	[mrigli]
elmanda	L'Algérie	Une amende	[elmanda]
marchina	L'Algérie	On a marché	[mar□ina]
madamate	Djil elyoum	Mesdames	[madamat]

9.1.3 Emprunts au français adaptés à l'arabe dialectal

*Le mot « etiki» est apparu dans le texte « L'Algérie » de notre corpus. Ce mot est un emprunt adapté à la langue arabe qui veut dire en français « un ticket », mais en réalité ce mot a pris un autre sens, un sens nouveau dans le parler des jeunes Algériens, qui veut dire « argent ». On a remplacé le son [e] par le son [i] à la fin du mot. Le mot est composé du déterminant arabe : " el" avec la suppression de la consonne [l] + nom masculin [tiki] (ticket).

-« Un ticket »/ « etiki ».

*Le mot « elbitone » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, sa signification en français est : « le béton ». On l'a observé dans le texte « intro », on constate qu'ils ont substitué le son [Ô] par le son [Ôn], ils ont ajouté le son [n]. Le mot est composé du déterminant arabe : el + nom masculin : [bétone] (béton).

-« le béton » /« elbitone ».

*Le mot « elpassi » observé dans le texte « bienvenue en enfer » est un emprunt au français adapté à la langue arabe qui veut dire « le passé ». Ils ont remplacé le son [e] par le son [i] à la fin du mot " passi" . Le mot est composé du déterminant arabe : el+ nom masculin [passi]

-« le passé » /« elpassi ».

*Le mot « nrasi » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, sa signification est « se raser ». Il est apparu dans le texte « bienvenue en enfer ». On a remplacé le son [e] par le son [i] à la fin du mot " rasi" . Il s'agit à la fois d'une accommodation morphologique voire phonologique. Ainsi, le verbe ‘‘effacer’’ est précédé du pronom personnel (n) : pronom personnel (n) : je+ (rasi) : qui correspond à (je me rase).

*Le mot « nfassi » apparu dans le texte « bienvenue en enfer » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, qui veut dire « effacer ». On a supprimé la première syllabe [e] et

aussi on a remplacé le son [e] par le son [i]. " fassi" . Il s'agit à la fois d'une accommodation morphologique voire phonologique. Ainsi, le verbe ‘‘effacer’’ est précédé du pronom personnel (n) : pronom personnel (n) : je+ (fassi) : qui correspond à (j'efface).

*Le mot « sponsorisi » est un emprunt au français adapté à la langue arabe pour dire « sponsoriser ». Il est apparu dans le texte « bienvenue en enfer ». On a remplacé le son [e] par le son [i]. " sponsirisé" , formé sur le modèle " sponsiriser" , verbe à l'infinitif exprimant un impératif en français.

-« sponsoriser »/ « sponsorisi ».

*Le mot « pirati » observé dans le texte « bienvenue en enfer » est un emprunt au français adapté à la langue arabe qui veut dire « pirater ». On a remplacé le son [e] par le son [i]. " pirati" , formé sur le modèle " pirater" , verbe à l'infinitif exprimant un impératif en français.

-« Pirater »/« pirati ».

*Le mot « tilichargi » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, sa signification est « télécharger ». Il est apparu dans le texte « bienvenue en enfer ». On a remplacé le son [e] par le son [i]. " tilichargi" , formé sur le modèle " télécharger" , verbe à l'infinitif exprimant un impératif en français.

-« Télécharger »/ « tilichargi ».

*Le mot « promitou » observé dans le texte « liberté d'expression » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, qui veut dire « vous avez promis ». On remplacé le son [e] par le son [tu] (ici on remarque que la terminaison " ez" en français a comme équivalent la terminaison " tou" en arabe dialectal). " Promitou" formé sur le modèle " klitou" , " jitou" , etc. le mot est composé de : promi+tou : affixe qui renvoie au masculin pluriel.

-« Vous avez promis » /« promitou ».

*Le mot « dirangét », observé dans le texte « liberté d'expression » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, qui veut dire «elle dérange ». Le mot est composé de : dirang+ et : affixe qui renvoie au féminin singulier. On a remplacé le son [e] par le son [□t].

-« Elle dérange »/ « dirangét ».

*Le mot « traci » observé dans le texte « liberté d'expression » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, qui veut dire « tracer ». On a remplacé le son [e] par le son [i]. " traci" , formé sur le modèle " tracer" , verbe à l'infinitif exprimant un impératif en français.

-« Tracé » /« traci ».

*Le mot « placete » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, sa signification est : « elle a mis quelque chose dans une place » formé sur le modèle des verbes en arabe dialectal (Jat, klat, etc.). Il est apparu dans le texte « semmini ».

-« Placer quelque chose ou quelqu'un dans une place quelconque » « placete ». ». Le mot est composé de palc+et : affixe qui renvoie au féminin singulier. On a remplacé le son [e] par le son [□t] à la fin du mot.

*Le mot « pirimi » apparu dans le texte « djil-elyoum » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, pour dire « il est périmé ». On a remplacé le son [e] par le son [i]. Formé sur le modèle de la forme passive en français : « il est périmé ».

- « Périmé » / « pirimi ».

*Le mot « tourni » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, qui veut dire « tourné ». Il est apparu dans le texte « djil-elyoum ». On a remplacé le son [e] par le son [i]. " tourni" , formé sur le modèle " tourner" , verbe à l'infinitif exprimant un impératif en français.

-« Tourné » / « tourni ».

*Le mot « etilifoune » apparu dans le texte « djil elyoum » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, qui veut dire «le téléphone ». On a remplacé le son [e] par le son [i] et le

son [o] par le son [un]. Le mot est composé du déterminant arabe : " el" avec la suppression de la consonne [l] + nom masculin [etilifoun] (ticket).

*Le mot « signi » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, sa signification est « signer ». Il est apparu dans le texte « bienvenue en enfer ». On a remplacé le son [e] par le son [i]. " signi" , formé sur le modèle " signer" , verbe à l'infinitif exprimant un impératif en français.

-« Signer »/ « signi ».

*Le mot « fou » observé dans le texte « bienvenue en enfer » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, qui veut dire « faux ». On a remplacé le son [o] par le son [u].

-« Faux »/ « fou ».

*Le mot « marqui » apparu dans le texte « bienvenue en enfer » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, pour dire « marqué ». On a remplacé le son [e] par le son [i].

" marqui" , formé sur le modèle " marquer" , verbe à l'infinitif exprimant un impératif en français.

-« Marquer »/ « marqui ».

*Le mot « Sachi » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, qui veut dire « sachez». Il est apparu dans le texte « intro ». On a remplacé le son [e] par le son [i].

-« Sachez »/« Sachi ».

*Le mot « camouflitou » observé dans le texte « bienvenue en enfer » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, sa signification est « vous avez camouflé ». On remplacé le son [e] par le son [tu]. " camouflitou" formé sur le modèle " klitou" , " jitou" , etc. le mot est composé de : camoufli+tou : affixe qui renvoie au masculin pluriel.

" Camouflitou" formé sur le modèle " klitou" , " jitou" , etc.

-« Vous avez camouflé »/ « camouflitou ».

*Le mot « elcartoune » est un emprunt au français adapté à la langue arabe, pour dire « le carton ». Il est apparu dans le texte « L'Algérie ». On a remplacé le son □[Ô] par le son [un] à la fin du mot. Le mot est composé du déterminant arabe : el + nom masculin : [cartone] (un carton).

9.1.4 Emprunts au français adaptés à la langue kabyle et à l'arabe dialectal

*Le mot « Jami » apparu dans le texte « Berbère 100% fier » est un emprunt au français adapté à la langue kabyle et à l'arabe dialectal, qui veut dire « jamais ». On a remplacé le son [□] par le son [i].

-« Jamais »/« Jami ».

*Le mot « liberti » est un emprunt au français adapté à la langue kabyle et à l'arabe dialectal, sa signification est « liberté ». Il est apparu dans le texte « Berbère 100% fier ». On a remplacé le son [e] par le son [i].

-« Liberté »/« liberti ».

*Le mot « caprise » observé dans le texte « Berbère 100% fier » est un emprunt au français adapté à la langue kabyle, qui veut dire « caprice ».

*Le mot « au dibu » apparu dans le texte « rap kabyle » est un emprunt au français adapté à la langue kabyle et à l'arabe dialectal, sa signification est : « au début ». On a remplacé le son [e] par le son [i].

-« Au début » /« au dibu ».

*Le mot « les moyennes » est emprunté au français adapté à la langue kabyle, pour dire « les moyens ». Il est observé dans le texte « rap kabyle ». On a remplacé le son [ ] par le son [n].

-« Les moyens » /« des moyens ».

*Le mot « etéléfoun » apparu dans le texte « rap kabyle » est un emprunt au français adapté à la langue kabyle et à l'arabe dialectal, qui veut dire « le téléphone portable ». On a remplacé le son [on] par le son [un] à la fin du mot. Le mot est composé du déterminant arabe : " el" avec la suppression de la consonne [l] + nom masculin [etilifoun] (le téléphone).

-« Le téléphone portable »/ « etéléfoun ».

*Le mot « tragidi » est un emprunt au français adapté à la langue kabyle, pour dire « tragédie » il est apparu dans le texte « rap kabyle ». On a remplacé le son [e] par le son [i].

-« Tragidi »/« tragédie ».

*Le mot « placi » observé dans le texte « rap kabyle » est un emprunt au français adapté à la langue kabyle, sa signification est « placer ». On a remplacé le son [e] par le son [i]. " placi" , formé sur le modèle " placer" , verbe à l'infinitif exprimant un impératif en français.

-« Placez »/« placi ».

*Le mot « triciti » est un emprunt au français adapté à la langue kabyle, pour dire « électricité ». Il est observé dans le texte « hip-hop kabyle ». On a d'abord supprimé une partie de ce mot « élec », et on a remplacé le son [e] par le son [i] dans l'autre partie.

-« L'électricité »/« triciti ».

*Le mot « agougou » apparu dans le texte « hip-hop kabyle » est un emprunt au français adapté à la langue kabyle, sa signification est « à gogo » c'est-à-dire « à souhait ». On a remplacé le son « o » par le son « u ».

9.1.5 Emprunts à l'anglais

Mots	**Textes**	**Significations**	**Transcription phonétique**
Email	Facebook	Courrier	[emajl]
Tchatch	Facebook	Parler	[t□a□]
Flow	Facebook	Mouvement fluide	[flo]
Cool	Facebook	Bien	[col]
Call me	Facebook	Appelle-moi	[calme]
Made in	Facebook	Fabriquer en	[madin]
Dealer	Liberté d'expression	Voleur	[deler]
Fashion-victim	Djil elyoum	Victime de la mode	[fa□ionvictim]
Jean slim	Djil elyoum	Pantalon serré	[jinslim]
Teams	Djil elyoum	Equipes	[tems]
Room	Djil elyoum	Chambre	[rom]
My God	Djil elyoum	Mon Dieu	[majgod]
Lose	Djil elyoum	Perdre	[loz]
Don't panic	Djil elyoum	Ne pas être paniqué	[dontpanik]
Boom	Djil elyoum	La fête	[bom]
Gangster	Hip hop kabyle	Groupe	[gangster]
Hip hop	Hip hop kabyle	Mouvement culturel urbain	[hiphop]

*Le mot « email » est observé dans le texte « Facebook », ce mot est d'origine anglaise, qui veut dire en français « courriel ».

-« Courrier »/ « email » (emprunté à l'anglais).

*Le mot « tchatche » apparu dans le texte « Facebook ». Il est emprunté à la langue anglaise, sa signification en français est « bavarder », « parler ».

-« Bavarder »/ « tchatche » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « flow » est observé dans le texte « Facebook », il est emprunté à l'anglais qui veut dire « mouvement fluide » en français.

-« Mouvement fluide »/« flow » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « cool » observé lui aussi dans le texte « Facebook », il a été emprunté à l'anglais. Ce mot veut dire « bien » en français.

-« Bien »/ « cool » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « call me» est un emprunt à l'anglais. Il est apparu dans le texte « Facebook », sa signification est « appelle-moi » en français.

-« Appelle-moi »/ « call me » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « made in » apparu dans le texte « facebook » été emprunté à l'anglais, pour désigner « fabriqué en » en français.

-« Fabriqué en » « made in » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « dealer » est observé dans le texte « liberté d'expression », il est emprunté à la langue anglaise, sa signification en français est « voleur ».

-« Voleur » /« dealer » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « fashion-victime » observé dans le texte « djil-elyoum », ce mot est d'origine anglaise, qui veut dire en français « victime de la mode ».

-« victime de la mode » /« fashion-victime » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « jean slim » est apparu dans le texte « djil-elyoum ». C'est un emprunt à l'anglais, qui veut dire en français « pantalon serré ».

-« Pantalon serré » /« jean-slim » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « teams » a été emprunté à la langue anglaise. Il est apparu dans le texte « djil-elyoum », sa signification est « équipes » en français.

-« Équipes » /« teams » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « room » observé dans le texte « djil-elyoum » est un emprunt à la langue anglaise, qui veut dire en français « chambre ».

-« Chambre »/ « room » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « my god » observé dans le texte « djil-elyoum » a été emprunté à l'anglais, pour dire « mon Dieu » en français.

-« Mon Dieu »/ « my god » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « lose » est un emprunt à l'anglais. Il est apparu dans le texte « djil-elyoum », sa signification est « perdue » en français.

-« Perdre »/ « lose » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « dont panic » apparu lui aussi dans le texte « djil-elyoum », il a été emprunté à l'anglais. Ce mot veut dire « ne pas être paniqué » en français.

-« Ne pas être paniqué »/ « dont panic » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « boom » est un emprunt à l'anglais. Il est observé dans le texte « djil elyoum », sa signification est « fête » en français.

-« Fête »/ « boom » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « gangster » apparu dans le texte « hip-hop kabyle », il a été emprunté à l'anglais. Ce mot veut dire « un groupe » ou bien « un clan » en français.

-« Un groupe » /« gangster » (emprunt à l'anglais).

*Le mot « hip-hop » est un emprunt à l'anglais. Il est apparu lui aussi dans le texte « hip-hop kabyle », sa signification est « mouvement culturel urbain » en français.

-« Mouvement culturel urbain »/ « hip-hop » (emprunt à l'anglais).

9.2 L'interférence

Selon les linguistes J. F. Hamers et M. Blanc, l'interférence désigne des problèmes d'apprentissage dans lesquels l'apprenant transfère le plus souvent inconsciemment et de façon inappropriée des éléments et des traits d'une langue connue dans la langue cible (HAMERS J.-F § BLANC M., 1983 : 452). « *L'interférence est un croisement involontaire entre deux langues. A grande échelle, l'interférence dénote l'acquisition incomplète d'une langue seconde* » (HAGEGE C., 1996 : 239). Les interférences sont donc des alternances d'incompétence. Elles constituent "*les traces négatives d'une contamination d'un idiome par un autre*" (DABENE L., 1994 : 87). L'interférence est donc un phénomène individuel et accidentel. L'interférence se manifeste aux deux niveaux d'articulations : au niveau de la première articulation elle détermine l'emprunt et le calque et au niveau de la deuxième articulation elle détermine des changements phonétiques en substituant un phonème à un autre. Ainsi, l'interférence linguistique, selon L.J Calvet, est l'importation d'éléments des structures d'une langue dans les structures d'une autre langue (le système phonologique, morphologique, syntaxique, entre autres).

Les interférences dans les textes des rappeurs tizi-ouziens que nous analysons est surtout une interférence morphologique, une désinence arabe ou kabyle peut venir s'ajouter à un morphème français. C'est le cas de [elb□ton], [elmarican], employés comme nom, l'auteur(s) a remplacé le déterminant « le » par « el » et a ajouté la désinence suffixée en arabe « n ». Dans d'autres phrases, c'est la désinence kabyle « a » qui est ajoutée à certains noms en français à la place de l'article indéfini « un », c'est le cas de [astilo].

*Dans le texte « intro », nous avons relevé cette interférence que nous pouvons désigner comme interférence morphologique : « personne n'est parfait », le mot personne en français a dû être confondu avec le mot « wahed » en arabe ou « yiwen » en kabyle, qui sont tous les deux au masculin. Au lieu d'accorder l'adjectif « parfait » avec le mot français « personne », ils l'ont accordé avec son équivalent en arabe dialectal ou en kabyle qui sont des noms masculins.

*Dans le texte « rai-rap », nous avons relevé cette interférence que nous désignons comme interférence sémantique : « vas-y faire monter le son », cette expression en français a dû être prise comme équivalente de l'expression en arabe : " ارفع الصوت " en arabe. Or, dans ce contexte l'expression adéquate est : « élevez la voix ».

*Dans le texte « liberté d'expression », nous avons relevé des interférences que nous désignons comme interférences lexicales : « zayer wellat trésor » (l'Algérie est devenue un trésor), « mechkouk ki lhak la prison » (il est suspecté depuis qu'il est passé en prison), « donc manich radi » (donc je ne suis pas satisfais), « lekbayel trahis » (les kabyles trahis). Nous constatons ici, que le locuteur insère inconsciemment des termes en français pour compléter ses expressions quand il parle en kabyle ou en arabe dialectal. Dans d'autres expressions, ce sont les termes kabyles et arabes dialectal qui sont insérés dans leurs productions en français ; nous avons les exemples suivants relevés dans le texte « jil el youm » (la génération contemporaine) : « m3a les appels toute la journée » (avec les appels toute la journée), « par contre leurs frères bouchent leurs foum » (par contre leurs frères ferment leurs bouches).

9.3 Alternance codique (code switching)

L'autre phénomène auquel font recours les jeunes tizi-ouziens dans leurs discours est l'alternance codique. L'alternance est une stratégie de communication par laquelle un individu ou une communauté utilise dans le même échange ou le même énoncé deux variétés nettement distinctes ou deux langues différentes. Le ou les interlocuteurs peuvent être des experts dans les deux langues, c'est le cas de l'alternance de compétence. S'ils ne le sont pas, il s'agira d'alternance d'incompétence.

Le phénomène de contact des langues est considéré comme :

« *La situation humaine dans laquelle l'individu ou un groupe sont conduits à utiliser deux ou plusieurs langues. Le contact de langue peut avoir des raisons géographiques : aux limites de deux communautés linguistiques, les individus peuvent être amenés à circuler et à employer ainsi, tantôt, leur langue maternelle tantôt celle de la communauté voisine, notamment, le contact de langue des pays frontaliers* » (DUBOIS J., 1994 : 449).

Toutefois, il faut distinguer entre le code " switching" et le code " mixing" , ce dernier est un phénomène qui résulte du bilinguisme. Lorsqu'un sujet parlant est confronté à deux langues qu'il utilise fréquemment de la même manière, il produit des énoncés bilingues caractérisés notamment par un mélange de langues. On désigne par mélange de code, les fragments du discours échangés entre les interlocuteurs, comportant des structures syntaxiques ou morphologiques appartenant à deux systèmes différents qui coexistent à l'intérieur d'une même phrase.

9.3.1 Exemple d'alternance arabe/français

* « *Melli khedjou* mes sons »

* « *Kayen lli gali* c'est bon »

* « *Lli hab igtel la3bad* bienvenue en enfer »

* « *Lli yekhdem f srir ou rgad* bienvenue en enfer »

* « *Bla ma yekhdem yestafad* bienvenue en enfer »

* « *Ou lhakem fi blad ldjenna igoulek* bienvenue en enfer »

* « *Ferhane rahou* ipirati au méme temps itilichargi »

* « *Idjri ki lmehboul* ajouter moi comme ami »

* « *Meskine hekmatou m3a* deux filles »

* « *3endou* des pages merdiques »

* « *Ga3ed* solitaire »

* « *Sebbit wahed ttefla ou djabet lik* son grand frère »

* « *Dir fiha* conversation sponsorisé par M.S.N. »

* « *Bah nebni* mon avenir »

* « *3endi m3ak* souvenirs »

* « *Allah ghaleb samhini hekmatni* la crise d'adolescence »

* « *Barkak men* les coups bas »

* « *Men3ou 3lina* la parole »

* « *Benchikou ki qal elhak* la prison plusieurs mois »

* « *Ou tgoul rana* ça va »

* « *Semmini* représentant »

* « *Semmini* meilleur délégué »

* « *Semmini 3ebd mech'houm* qui est loin de te lacher »

* « *Semmini* la vérité »

* « *Djil elyoum iheb* la mode »

* « *Mech ki bekri iheb* les bombes »

* « *M3a* les appels toutes la journée »

* « *Rmi* cartable »

* « *Jbed* portable »

* « *Kil* minable »

* « *Djil elyoum* squate les booms »

* « *Djil elyoum iheb* la frime »

* « *Mala seqsihoum 3el* bilan de leur richesse »

* « *Khelini nehder wengoul* la réalité »

* « *Nehki dima* sur les mêmes problèmes »

* « *Mala lyoum lazem tefhem* la tactique »

* « *Had l3am dayrine bikoum* Bac tombola »

* « *Ou ki djouh telheq* en retard »

* « *Aw wa3er* l'espoir y'en a marre »

9.3.2 Exemple d'alternance français/arabe

* « L'étudiant *cheb3ou mrar* »

* « Bien sùr le fax *djay men a3la souloutate* »

* « Même la justice *lmizane ta3houm ighellet* »

* « Mêmes les chansons engagées *ma mna3touch* »

* « La liberté d'expression *hiya houriyyat ta3bir* »

* « Micro, stylo *ou werka* »

9.3.3 Exemple d'alternance kabyle/français

* « *tebghid ssah gher* l'histoire »

* « *inassen tamazight tughal* langue nationale »

* « *nitni issawden tamurt ar* la crise »

* « *dima ar zdat ulac* marche arrière »

* « *s3igh* la plume à Molière »

* « *nagh am* William Shakespeare »

* « *tghennigh af* la société »

* « *machi* fan de toi »

* « *avrid nnagh* danger »

* « *yes3a* même sens interdit »

* « *yess anettef* le monopole »

9.4 Mélange codique (code mixing)

9.4.1 arabe/français -/arabe/ français

* « *bdaw* les critique *b* les tonnes »

* « *rah ndir lek* un son *ou teb3eth houlek* cadeau »

* « *kayen lli gali* bravo *ou gali* je te tire chapeau »

* « palestine c'est mon coeur nchalah tekhredj men l'esclavage »

* « *khouh lekbir* itchati *ou babah* imati »

* « *ida cheft* un ami *igoulek nguesrou* f facebook »

* « *facebook* sauvage *wella* cabaret virtuel »

* « *sahbi wella* vidéothèque *ibi3* les vidéo piraté »

* « *wella* riche sur internet *3emmer* la carte de crédit »

* « *wellaw ga3* des pervers *chemtou lhalah* f les sites »

* « *dert hwayedj m3a* madame *ou* la vidéo *rahi fi* youtube »

* *« biha nnas khesrou l* bac *weslou hetta* la justice »

* « *3la djal* affaire agression *wella tesreq* la police »

* « *ki sem3ou* facebook *ghlak temma bdat* la panique »

* « *goulha* lol *yemma* mort de rire »

* « *ou sah fel* P.C. ou le net *twelli* vrai acro »

* « *cha3b* pion *kharedj* la touche »

* « *kesrou* les espaces verts *ou tebnou* tous les cimetières »

* *« houkm ta3* dramatique *chbe3* les textes explosik »

* « *lli hab* icouli *leblad* bienvenue en enfer »

* « *heqna rah lmaricane gouli wach men* role *lli l3ebna* à part des marionnettes »

* « *3ichtouna* f l'alerte *qessemtouna* des clans »

* « *sah* le rêve *iwelli* cauchemar »

* « *gouli* alors *chkoun li gheda k ou bedlek* les couches »

* « *hadi* dédicaces *lga3* les mères »

* « *yemma nebda* mon couplet *b d3awi lik* direct »

* « *sah f ddar* ana le problème *ana* l'infect »

* « *aya 3tih* la parole *nebda hacha* f le net »

* « *semmini hadak* dealer jamais *hekmatou* la police »

* « *semmini* la bombe explosik *f* la place soit je casse et je place men la liste je t'efface »

* « *semmini* T.G.V. *nelheq win nheb* en vitesse »

* « *semmini* le Roi *bessah khessetni* la couronne »

* « *semmini* la couronne *li ddat* placet microphone »

* « *semmini* explosik groupe danger *f* la patrie »

* « *semmin*i gagant *f* loto *rbahtek f* la partie »

* « *imout 3el* net *ou* téléphone »

* « *djil elyoum iheb* le net M.P.4 ou l'écouteur »

* « *iheb* les séries *ou iheb* les films »

* « *djil M.D.R. wech* bien peper *yhebbou* l'été *ma yhebbouch* l'hiver »

* « *hebbel* facebook *3endou* coup de cœur »

* « *djil* les frimeurs *ou* les menteurs »

* « *w* les caisses *koulhoum* vide »

9.4.2 français/arabe/français/arabe

* « message *b* l'inconnu *igoulek* Explosik *3eyyan* »

* « des messages *f* la boite email *ya weldi arwah tefter* »

9.4.3 arabe/français/arabe

* « *chefnakoum f* la télé *dertou tahiyya lel3lam* »

* « *dourka tchoufouni* en direct *ndir tahiyya lelqalamé »*

* « *rfedtini* dans tes bras *3ellemtini hyat ddenya* »

* « *matensaych* mes promesses *rani sah ma neqderch* »

* « *tewsel lel* coma sur scène *b raf3a chema* »

* « *nchalah nebbe3tek* mes moyens *diri fiha hadj* »

* « *khellesna* les impots *drahem lelmassalehkoum* »

* « *semmini* docteur *M nwelli drogue fel wednine* »

* « *semmini* groupe de rap les rappeurs *ga3 iddabzou 3liya* »

* « *dima ikoun* à l'aise malgré la grève *ma tebtach* »

* « *semmini* homme de paix *ana lli nehhi leklab* »

9.4.4 kabyle/français/kabyle

* « *si* l'époque *n Massinissa ammi f* le printemps noir »

* « *koulchi id* les coulisses *ferqen* »

* « *acennugh s* robotique non stop *di thmeghriwin* »

9.4.5 français/kabyle/français

* « rap *di* lcoeur »

* « gangster rap *machi d* star académie »

* « les cassettes *deg nevdu am l'*esquimau »

* « les textes à gougou *deg wallagh nes3a a*barrage »

* « au début *nnan-as* di rap incapable »

9.5 Le verlan

Le verlan désigne la transformation des mots par inversion des syllabes. Son principe de base consiste à inverser les syllabes, à les mettre à l'envers, pour ne pas être compris par les non initiés. Le verlan répond à un besoin d'appartenir à une certaine communauté en coupure avec la société centrale et la culture majoritaire. Chez les jeunes surtout, le procédé de verlanisation permet de rendre la réalité vécue moins pessimiste et plus supportable :

> « *Le lien au référent serait plus lâche et la prégnance de celui-ci moins forte, lorsque le signifiant est inversé, verlanisé : parler du togué, de la téci, du tierquar et non pas du ghetto, de la cité, du quartier où l'on habite serait un exemple parmi d'autres de cette pratique* » (GOUDAILLIER J.-P., 2001: 18)

Il s'agit donc d'affirmer une certaine distanciation par rapport à la société et à la langue standard. Composant de l'identité sociale, il est l'une des formes de l'expression de la révolte et de la différence :

> « *Même sous une forme édulcorée, le verlan fonctionne comme signe d'appartenance à un groupe en révolte contre les valeurs adultes. Les collégiens s'en servent pour marquer leur adhésion à la culture banlieue qui semble aujourd'hui la plus vivante et la plus attirante pour les jeunes* » (MELA V., 1991 : 32)

Pour les jeunes adolescents c'est un moyen de se distancier de la langue de l'école et de créer un parler bien propre à eux qui leur permet d'échapper au regard des autres.

Mots	**Textes**	**Significations**	**Transcription phonétique**
Ap	Rai Rap	Pas	[ap]
Bylka	Rai Rap	Kabyle	[bilka]
Voni	Rai Rap	Niveau	[voni]

*Le mot « ap » est apparu dans le texte « Rai Rap » de notre corpus. Ce mot veut dire « pas » il a était verlanisé en prenant cette forme. Il est du verlan monosyllabique.

-« Pas »/ « ap » (verlanisé).

*Le mot « bylka » est apparu dans le texte « Rai Rap » de notre corpus. Il veut dire « kabyle », a était verlanisé en prenant cette forme. Ce mot est du verlan bissyllabique.

-«Kabyle » / « bylka » (verlanisé).

*Le mot « Voni » est apparu dans le texte « Rai Rap » de notre corpus. Ce mot veut dire « niveau » a était verlanisé en prenant cette forme.

-« Niveau »/« voni » (verlanisé).

9.5.1 La troncation

La troncation est un procédé courant de l'abréviation, c'est-à-dire la suppression des syllabes finales (apocope), ou des syllabes initiales (aphérèse). Les coupures se font le plus souvent arbitrairement après la deuxième syllabe. La troncation que ce soit par aphérèse ou par apocope constitue un procédé très productif chez les jeunes. L'apocope et l'aphérèse constituent des figures de diction qui changent le nombre de syllabes des termes, rendant les trisyllabes et les dissyllabes des monosyllabes. Mais c'est une arme à double tranchant, si une certaine familiarité en découle puisque le langage est senti plus "sympa" et plus vif, les lexèmes tronqués risquent parfois de ne pas être compris.

Mots	**Textes**	**Significations**	**Transcription phonétique**
Com	facebook	Commentaire	[com]
Cam	facebook	Caméra	[cam]
Net	facebook	Internet	[net]
Pro	facebook	Professionnel	[pro]
Info	facebook	Information	[info]
Micro	Rai Rap	Microphone	[mikro]
Cap	Rai Rap	Capable	[cap]
Mytho	« B »	Mythomane	[mito]
Bac	Facebook « B »	Baccalauréat	[bak]
Coca	Rai Rap	Coca-Cola	[koka]
Télé	Bienvenue en enfer	Télévision	[tele]
Labos	« B »	Les laboratoires	[labos]
Labos	« B »	Les laboratoires	[labos]
La fac	« B »	La faculté	[la fak]
Boutef	« B »	Bouteflika	[butef]

*Le mot « com », observé dans le texte « Facebook », ce mot veut dire «commentaire », il a subi une troncation de type apocope.

-« Commentaire »/ « com ».

*Le mot « cam », observé dans le texte « Facebook », ce mot veut dire « caméra », il a subi une troncation de type apocope.

-« Caméra » /« cam ».

*Le mot « net », observé dans le texte « Facebook » qui est l'origine « internet », il a subi une troncation de type aphérèse.

-« Internet »/ « net ».

*Le mot « pro », observé dans le texte « Facebook », il a subi une apocope, à son origine « professionnel ».

-« Professionnel »/ « pro ».

*Le mot « info », observé dans le texte « Facebook », il a subi une apocope, à son origine « information ».

-« Information » /« info ».

*Le mot « micro » a subi une apocope. Il est observé dans le texte « rai rap » qui est l'origine du « microphone ».

-« Microphone » /« micro ».

*Le mot « cap », observé dans le texte « rai rap » a subi une apocope, à son origine «capable».

-« Capable »/ « cap ».

*Le mot « mytho » après une apocope. Il est observé dans le texte « anonyme » qui est l'origine de « mythomane ».

-« mythomane »/ « mytho ».

*Le mot « bac », observé dans le texte « facebook » est à l'origine du mot « baccalauréat ». Il a subi une apocope.

-« Baccalauréat » /« bac ».

*Le mot « coca » après une apocope. Il est observé dans le texte « rai rap ». Ce mot est un nom d'une boisson gazeuse « Coca-Cola ».

-« Coca-Cola »/ « coca ».

*Le mot « télé » à son origine « télévision ». Il est observé dans le texte « bienvenue en enfer ». Ce mot a subi une apocope.

-« Télévision » /« télé ».

*Le mot « labo » observé dans le texte « anonyme », ce mot veut dire « laboratoires », il a subi une troncation de type apocope.

-« Laboratoires »/ « labos ».

*Le mot « fac » apparu dans le texte « anonyme » a subi une apocope, à son origine «faculté».

-« Faculté »/ « fac ».

*Le mot « boutef » après une apocope. Il est observé dans le texte « anonyme ». Ce mot à son origine est « Bouteflika ».

-« Bouteflika » /« boutef ».

9.5.2 Le néologisme

C'est une unité lexicale (nouveau signifiant ou nouveau rapport signifiant-signifié) fonctionnant dans un modèle de communication déterminé et, qui n'était pas réalisé antérieurement. Le néologisme constitue un fait du discours en ce sens qu'il est considéré comme une forme virtuelle possible, mais ensuite il se mue en un fait de langue après son acceptation, sa parfaite lexicalisation et son intégration à l'usage. La néologie se divise en deux types : la néologie formelle marquée par l'innovation à la fois sur les plans du signifiant et du signifié et la néologie sémantique qui n'est pas facilement perçue étant donné qu'elle touche le sens seulement.

Mots	**Textes**	**Significations**	**Transcription phonétique**
Chica	Rai Rap	La chique	[□ika]
Kiffeur	Djil elyoum	Il aime bien	[kifØr]
Chikeur	Djil elyoum	Personne qui prend de la chique	[□ikØr]
Tu lose	Djil elyoum	Tu perds	[tyloz]
Loveur	Djil elyoum	Quelqu'un qui est amoureux de quelque chose	[lovØr]

*Le mot « chica » observé dans la chanson « rai rap » est un néologisme formé à la base du mot « la chique » en langue française. On lui a ajouté le [a] pour des raisons de rimes.

-« la chique »/ « chica ».

*Le mot « kiffeur » apparu dans le texte « djil-elyoum » est un néologisme formé à la base d'un nom d'agent en langue française. On lui a ajouté la base « eur ». Il signifie une personne qui aime bien.

-« Kiff » /« eur ».

*Le mot « chiceur » est un néologisme. Il est observé dans le texte « djil-elyoum ». Ce mot est formé à la base du mot « la chique » en langue française. On lui a ajouté le « eur ». Il signifie quelqu'un qui prend de la chique.

-« Chic » /« eur ».

*Le mot « tu lose » apparu dans le texte « djil-elyoum » est un néologisme formé à la base d'un pronom personnel et d' un verbe emprunté à l'anglais. Il a pour équivalent en langue française « tu perds ».

-« tu perds »/ « tu lose ».

*Le mot « loveur » est un néologisme formé à la base d'un nom en langue française en lui ajoutant le « eur ». Il est observé dans le texte « djil-elyoum ». Il a pour équivalent en langue française « amoureux ». C'est une association entre le radical en anglais « lov » et « eur » en français.

-« Lov »+ « -eur ».

9.5.3 La siglaison

Elle consiste dans la réduction d'un terme composé à la succession des initiales des termes qui le composent. Selon la prononciation, on distingue des sigles et des acronymes, les premiers se sont des suites des initiales prononcées avec les noms des lettres (chaque lettre à part), les seconds se sont les suites d'initiales prononcées comme un mot ordinaire.

Mots	**Textes**	**Significations**	**Transcriptions phonétique**
M.S.N.	Facebook	Messenger	[msn]
L.O.L.	Facebook	Laughing Out Loud	[lol]
M.D.R.	Facebook	Mort De Rire	[mdr]
F.B.I.	Semmini	Federal Bureau of Investigation	[fbi]
T.G.V.	Semmini	Train à Grande Vitesse	[tgv]
V.I.P.	Djil elyoum « B »	Very Important personality	[vip]
C.D.	Berbère 100% fier	Compatible Disk	[cd]
C.R.S.	« B »	Compagnie Républicainede Sécurrité	[crs]
D.R.S.	« B »	Direction des Renseignements Secrets	[drs]

*Le mot « M.S.N. » observé dans le texte « Facebook » est la siglaison de « Messenger » lui-même un emprunt de l'anglais qui est l'équivalent en français de «message».
-« Messenger » /« M.S.N. »

*Le mot « L.O.L. » est les initiales de « Laughing out Loud » qui est un emprunt de l'anglais. Il est observé dans le texte « Facebook ». Il est aussi un emprunt de l'anglais qui est l'équivalent en français de « rire à voix haute ».

-« Launghing Out Loud »/ « L.O.L. »

*Le mot « M.D.R. », observé dans le texte « Facebook » est une siglaison du mot « Mort De Rire».

-« mort de rire » « M.D.R.

*Le mot « F.B.I. » est une siglaison de « Fédéral Bureau of investigation » apparu dans le texte « semmini ». Il est un emprunt de l'anglais qui a pour équivalent en français « bureau fédéral d'investigation ».

-« Fédéral Bureau of investigation »/, « F.B.I. ».

*Le mot « T.G.V. » apparu dans le texte « semmini » est une siglaison de « Train à Grande Vitesse ».

-« Train à Grande Vitesse » « T.G.V. ».

*Le mot « V.I.P. » apparu dans le texte « djil-elyoum » est une siglaison de « Very Important personality » qui est un emprunt de l'anglais qui veut dire en français « une personne très importante ».

-« Very Important personality »/ « V.I.P. ».

*Le mot « C.D. » est la siglaison de « compatible Disc » apparu dans le texte « Berbère 100% fier ». Il est un emprunt de l'anglais, son équivalent en français est « disque Compatible ».

-« Compatible Disc »/« C.D. ».

*Le mot « C.R.S. » observé dans le texte « anonyme » est une siglaison de « Compagnie Républicaine de Sécurité ».

-« Compagnie Républicaine de Sécurité »/ « C.R.S. ».

*Le mot « D.R.S. » apparu dans le texte « anonyme » est une siglaison de « direction des Renseignements secrets ».

-« Direction des Renseignements Secrets »/ « D.R.S. »

9.5.4 La métaphore

La métaphore se trouve axée sur le mélange des différents champs sémantiques et partie des «tropes », c'est-à-dire les figures de signification qui font changer le sens des mots. Et là réside un autre point de différence avec la comparaison. Alors que celle-ci est basée sur un rapprochement entre deux mots ayant un rapport de ressemblance, la métaphore s'appuie sur un remplacement d'un mot par un autre en vertu de ce qu'ils ont en commun :

> « *Si la métaphore consiste en un rapprochement de deux réalités hétérogènes, ce rapprochement est possible parce qu'il y a une relation d'analogie, de similarité entre ces deux réalités. Le motif est l'ensemble des traits communs qui permet de faire le lien entre ces deux réalités et qui rend pertinent ce qui ne l'était pas à première vue* » (COGARD K., 2001 : 321).

Mots	**Textes**	**Significations**	**Transcription phonétique**
« clacha b demmou hab ihebbet niveau »	Intro		[kla□abdemuhabihebatanivo]
« dar la vague bine shih ou rachi »	Intro	Renvoie à la situation socio-économique de notre pays.	[darlavagbinshihwara□i]
« vide ki sachi »	Intro		[vidkisa□i]
« palestine fi qelbi … l'esclavage »	Intro		[palistinfikalbi]
«men3ou 3lina la parole »	Liberté d'expression	Les droits de l'homme et liberté d'expression en Algérie.	[men□□ua□□linalaparol]
« doustour eddalem »	Liberté d'expression	Référence à la justice de notre pays.	[dusturedalam]
« génération … boom … pensent qu'aux hotels room »	Djil elyoum	Comportement de la nouvelle génération.	[génrasiÕbompenskootelrom]
« hidjab mini »	Djil elyoum	Nouvelle façon de s'habiller des filles qui portent le voile.	[hijabmini]
« les coups bas »	Rai Rap		[lekuba]
« bienvenue en enfer »	Bienvenue en enfer	Référence à la situation sociopolitique de notre pays.	
« hebbitou … nemmerdou la grippe à bière »	Bienvenue en enfer	Grippe aviaire	[habitunmardolagripàbij□r]
« sah nwelli … les talibans »	Bienvenue en enfer	La violence	[sahnwaliletalibÕ]
« dourk ghir signi … i3ich berbère »	Bienvenue en enfer		[durk□irsi i]
"Cha3b pion kharedj la touché"	Bienvenue en enfer		[□a□□ bxarejlatu□]

9.6 Des mots pour échapper au contrôle social

Il s'agit de mots plus ou moins employés qui n'ont pas perdu le poids de leur origine et qui sont utilisés par les jeunes pour deux raisons. En premier lieu, pour souligner l'appartenance des jeunes à un certain milieu social, à savoir les quartiers urbains. Il s'agit d'un sociolecte qui cherche la contre légitimité linguistique pour afficher le désarroi des jeunes quant à une société qui les abandonne. En second lieu, pour suivre la mode langagière en vogue :

> « *[. . .] il demeure que l'argot des cités se caractérise par sa fonction symbolique : l'élaboration d'un langage commun est destinée avant tout à cimenter la connivence à l'intérieur du groupe en même temps qu'il exclut celui qui n'en fait pas partie* » (LIOGIER E., 2002 : 46).
>
> C'est ce que les linguistes ont appelé la fonction identitaire :
>
> « *Les fonctions identitaires jouent pleinement leur rôle et la revendication langagière de jeunes et de moins jeunes qui se situent en marge des valeurs dites légitimes [. . .] est avant tout l'expression d'une jeunesse confrontée à un ordre socio-économique de plus en plus inégalitaire, notamment en matière d'accès au travail. Les fonctions crypto-ludiques n'occupent plus désormais la première place* » (GOUDAILLIER. J.-P., 2002 : 13-14).

Le parler des jeunes fait appel à de termes d'origine argotiques qui ont un attrait particulier chez les jeunes, notamment chez les adolescents soucieux de contredire les normes et d'exprimer leur ennui :

> « *Il est le reflet langagier de la crise d'identité que connaît surtout la jeunesse scolaire et étudiante, plus ou moins marginalisée par rapport aux circuits d'intégration traditionnels. Confrontée à la massification des enseignements*

secondaires et supérieurs, à l'approfondissement du fossé des générations, à la dévalorisation des diplômes et aux menaces de déclassement, une importante partie de la jeunesse manifeste son désarroi, voire son anxiété, notamment par le recours à un signum de classe, ici sociolinguistique, c'est-à-dire à des signes d'appartenance à un corps cherchant à se définir et s'affirmer, se situer par rapport à des systèmes de valeurs sociales et symboliques. » (LESIGNE H., 2000 : 66).

Ceci dit, l'homogénéisation de la conjoncture sociale des protagonistes a mené à une relative homogénéisation de leur comportement linguistique. Ils utilisent un parler bien propre à eux. L'auteur de ce texte décrit la vie qu'il mène en ces termes :

« Bienvenue en enfer »

mrehba bik fi djihanname

win cha3b der tla3 ou lfeqr mazal iheddem les jeunes tehlem b lkas

3tini garou n3emmer rassi

nhebbe nrasi

nhebb n passi

zidou m3ah cha3rou mfassi mazalou **chomedu**

lihala ça ne va pas ki hargou rahou b3id

g3ad maayatfahamch m3a **daron** fi darou

guelbi har fi blad kter 3liyya le vice

les jeunes cha3b nsani rteb ssah bel3ani

madam lhoukm klani heqqi mektoub 3el fani

hkinalhoum ma amnouche fehhemnalhoum ma fehmouche

djerhi kbir ou ma tzidlouche »

Dans ce texte, nous pouvons relever deux termes en argot comme «Daron », «chômedu », qui signifie respectivement père, et chômage. «Chômedu » et sa variante

graphique chômedu, qui ont été dérivés de chôment vers le milieu du XX^{ème} siècle, peuvent désigner soit le chômage, soit le chômeur. Pour le terme " daron" , plus précisément vers 1791-1792, le peuple désignait le roi et la reine de France par " Daron" et " daronne" . Les deux termes peuvent signifier, entre autres, les maîtres et les patrons tenanciers de maison close.

En insérant des termes relevant du vieil argot sur leurs discours, les jeunes tizi-ouziens affichent leur volonté de contredire la langue standard, par suite la société et aussi leur volonté d'imiter des jeunes rappeurs français. C'est un moyen à même de dévoiler leur colère, leur insatisfaction voire leur mépris. Ils trouvent refuge dans des productions linguistiques qui exploitent le vieil argot pour prouver leur ancrage social aussi bien qu'identitaire : les cités.

Parmi les autres termes argotiques en vogue chez les jeunes et répandus dans leurs textes, celui de « mec » qui désigne un homme ou un individu quelconque. Il s'emploie parfois comme terme d'amitié. Son usage est attesté depuis le début du XIX^{ème} siècle.

« Chouf chouf ce **mec** rahou itir meskine khellawlou décor
Chouf le **mec** hab idkhel direct l dja babak.com
ferhane rahou i pirati au méme temps téléchargi
khouk bda i tchati ou babah i mati.
chefnakoum wellitou dwab
méme le monde wella béte
men dourka rana heyyine lehyat rahi sur internet
ida cheft un **mec** igoulek nguessrou f facebook
dir fiha anniversaire f les comt's
kteb koulchi mebroukya le **mec** ».

Nous avons également relevé d'autres parties du corps qui sont relatives à la sexualité. Ce qui les revêt d'une certaine vulgarité. C'est le cas de : " dinosaure" et " flûte" qui désignent

le sexe masculin, " mallette" qui désigne le sexe féminin, " petits soldats" qui désignent les spermatozoïdes, " henturi" qui signifie à poil, " 106" qui désignent un efféminé, le " 16-4" qui désigne un homosexuel, " cabas" qui désigne la partie basse et charnue du tronc humain et " gouzins" qui renvoie aux seins.

« djibi la cam ida kan

dir fiha conversation sponsorisé par msn

sahbi wella vidéothèque ibi3 les vidéos pirati ou hawa rah **hanntouri**

wella les chaines internet 3emmer la carte de crédit

idjri ki lmehboul ajouter moi comme ami

yajbad son **dénosaure** ytahiylaha fla cam

c'est comme si rani 3dew ou lazem hetta naccepti

wellaw ga3 des pervers.chemtou lhala f lycée

des **petits soldats** partouts bach itilichargi

télécharger idmate vidéo telheq rapide

gouli kho 3endi zhar chouf ketteb elmektoub

dert hwayedj m3a madame ou la vidéo rahi fi youtube

ana koultlha 3andek di **gouzins** ihablu

hya tahdar balmariage wal**kaba** manhadrou

hasbatni un **164** wala un **106**.

Wana ma **flûte** rahi tachki wa3la ta **malette** rahi tsakisi. »

Le parler des jeunes tizi-ouziens est une langue crue, où la pudeur et la pureté font défaut et où la sexualité foisonne. Ce faisant, plusieurs verbes relatifs à l'acte sexuel ont été relevés, comme à titre d'exemple le terme " aspanpan" , " tiri" du français « tirer » qui signifie posséder sexuellement, du point de vue de l'homme. C'est l'équivalent du verbe « baiser » en français, un verbe érotique qui a fait son apparition chez les jeunes adolescents. L'expression

«adnawath un coup », « prendre un coup », « adnakas akdhim », (enlever la crasse) se réfère au coït. Le mot «spanpinou» signifie « la masturbation ». C'est un emploi très intime du verbe usuel :

« Samaouni voyou la3kal ulach

Hamlagh azin nak dhahwawi

Je m'en fou de la société

Ikarhouni bla Saba wana zkara fal3dyan

Les jeunes urufin **aspanpan**

Les filles ga3 bnat lfamilia

Ana machi sérieux

Yanghayi **spanpino**

Les filles ikarhouni

Ana nhab **antiri**

Les filles mafahmouni

Ana nhab natzawaj

Les filles mayhabouni

Aya khoya nrouhou da 3achour

Adnawath un coup

Adnakas akdhim

Ana manich voyou

Habit bark n3ich "

De ce qui précède, nous constatons que la culture qui prédomine chez les jeunes est une culture des rues où les gros mots, les termes relatifs au sexe, à l'obscénité prédominent. Ceux-ci prennent place dans les différents échanges verbaux, que ce soit dans les relations conviviales, entre pairs de copain, ou dans les relations conflictuelles, comme les rixes et les

bagarres. Les interjections argotiques qui sont d'accoutumer accompagnées de gestes de main sont entendues quotidiennement dans les établissements scolaires, les halls des immeubles, les rues. Les jeunes sont bien dans leur peau en utilisant des termes crus à même de susciter le dégoût chez les puristes. Ils y sont habitués et ne les trouvent guère déplaisants. Ils y ont recours dans leur quotidien et apprécient leur usage.

9.7 Des obscénités pour exorciser le mal

Les termes grossiers et les insultes constituent un terrain d'invention pour les jeunes tizi-ouziens. Quoique, dans les textes que nous analysons, nous ne constatons pas un foisonnement de ces termes, puisque notre corpus est considéré comme un objet travaillé par ces jeunes rappeurs qui aspirent à la reconnaissance de leur produit artistique, destiné à la vente. De ce fait, certains de ces termes sont censurés et dont nous avons pu retrouver les textes originaux, lorsque nous avons expliqué aux rappeurs l'objectif de notre travail de recherche.

En effet, l'expression « les fils de pute », « el3atayins= les putains », « laklab= les chiens », (« araw n3atika= les fils de Atika « Bouteflika), « les poufiasses », toutes ces expressions sont utilisées pour désigner les tenants du pouvoir en Algérie. L'expression « fils de pute » s'emploie comme injure qui dévalorise l'autre, elle peut avoir le même sens que « laklab » (les chiens), « les putains », « poufiasses », etc. Dans le texte « bienvenue en enfer », on peut lire :

« **lihab icoli lablad bienvenue en enfer**

Les fils de putes maykhafou mawalou

Yaklou bla chaha laklab

Bla mayakhdam yastfad bienvenue en enfer

El3atayin hakmou lablad

Oydhahkou 3lina les poufiasses »

Ces termes s'inscrivent dans le cadre des injures, « poufiasses » qui désigne la femme vulgaire, la prostituée, une fille infidèle en amour et peut aussi avoir le sens « de femme quelconque ». Pourquoi donc associe-t-on toutes ces vulgarités aux tenants du pouvoir ? Le rap, derrière son expression sur le quotidien, questionne plus profondément les rapports qu'entretiennent ses acteurs avec l'espace public. Car derrière ces expressions grossières véhiculant une idée dépréciative des « tenants du pouvoir » se dissimule la contestation de l'espace public dont l'agencement reflète l'ordre social attaché à une certaine vision de la société. C'est pourquoi, forcer « l'espace de la norme » revient à adopter une posture contestataire » d'injure face à un espace de vie qui transpire la règle, la norme, le standard social que rejette une part de la population des rappeurs. L'injure, la grossièreté, prennent alors une toute autre ampleur et dévoile une dynamique contestataire plus ou moins revendiquée par les individus.

Par ailleurs, cet affrontement verbal a pour but de dénigrer et de déstabiliser l'autre (les tenants du pouvoir). Les mots ont pour but de mettre en évidence un certain nombre de valeurs caractéristiques de la communauté d'appartenance. Il s'agit ici d'exprimer son mécontentement vis-à-vis des tenants du pouvoir qui sont « en haut », qui sont sensés représenter « le bonheur », et qui occupent donc un rang social valorisant ; en utilisant des mots dévalorisants exprimant la situation des gens qui sont en « bas », qui vivent un « malaise social » et qui occupent donc un rang social dévalorisant. Car, dans la conception culturelle de l'espace, le « bon » est en haut, le rang social lié au pouvoir, est en haut. Le bas est la plus mauvaise situation, l'obscénité permet ainsi de rétrograder le haut en le tirant vers le bas. La lutte de ces jeunes rappeurs a pour objectif de changer leur quotidien et d'améliorer leur vie en dépassant les mauvaises situations qu'ils vivent et de renvoyer leur malheur au passé, afin d'atteindre le haut et vivre des lendemains meilleurs.

Aussi, ce haut, il faut le concevoir au sommet et élever ses revendications contre lui. Le bas, c'est l'enfer, situation générée par la mauvaise gestion de ceux qui sont en haut :

« **lihab ikouli lablad bienvenue en enfer**

Yaklou bla chaha laklab » ;

« khsarna malyoun ou nas mlayoun bah ntihou fedwab yejriw mor elmal »

L'enfer se réfère ici à la mauvaise situation que vivent ces jeunes. De la sorte, les postures basses renvoient à un vécu que les jeunes souhaitent abandonner. Pourtant, cet abandon passe d'abord par la dévalorisation et la rétrogradation de celui qui est responsable de la mauvaise situation, l'injure est ainsi considérée comme le moyen d'exorciser le mal on en parlant. L'obscénité, et plus particulièrement l'injure, joue selon P. Guiraud, dans le langage populaire « *le rôle cathartique qu'Aristote prête à la tragédie, en associant des instincts fondamentaux frappés d'interdits sociaux et religieux* » (GUIRAUD P., 1980 : 47). Un autre procédé consiste aussi à comparer le pouvoir aux animaux. Cette tentative consiste à " renommer l'adversaire réel ou imaginaire" . Ce qui fait dire à N. Huston (HUSTON N., 1980 : 90) que cela rentre dans le cadre de la nomination de l'interdit. Nous avons cet exemple :

« Yaklou bla chah laklab » (ils mangent sans modération ces chiens).

« bah ntihou fedwab ... » (pour tomber entre les mains de renards).

Chez les Algériens, le mot employé pour désigner avec mépris quelqu'un et nommer l'injure est « Kalb » en arabe dialectal et classique, « aqjun » en kabyle, c'est-à-dire chien en français qui est utilisé pour signifier à la fois : mauvaise réputation, un pervers, un corrupteur, etc. bref, celui qui n'a pas honte de ce qu'il entreprend.

En définitive, nous avons donc identifié dans cette analyse, les hommes politiques 'du pouvoir' comme la première cible ou tout simplement la cible privilégiée des rappeurs qui les accusent d'être responsables de la situation de galère qu'ils vivent. Le président Abdelaziz.

Bouteflika est l'une des personnalités politiques les plus ciblées avec le surnom d'Atika, référence faite à l'actrice algérienne de petite taille (Atika), un surnom qu'il acquiert depuis les événements de la Kabylie en 2001. Nous avons cet extrait :

« Atika la poufiasse »

Il arrive des moments où c'est toute la classe politique qui est dénigrée :

« **rah txalsu kul dem3a men 3in ta3 cha3b tagtar**

Les politiciens rxas qui aboient haw-haw »

« Haw-haw » reprend l'aboiement des chiens et permet de faire la relation avec les politiciens considérés dans ce passage comme des chiens. Dans un autre texte, on remarque aussi l'utilisation du mot « chien » : « melmouradia lchiraton, les chiens ont construit l'Algérie avec du carton ».

9.8 De la dévalorisation de l'autre comme quête de légitimité dans l'espace public

Nous pouvons dire que l'obscène a une vertu thérapeutique dans la mesure où elle est un moyen d'extérioriser ses sentiments les plus profonds. Les jeunes rappeurs éprouvent le besoin de dire leur amertume et leur désarroi. Nous avons aussi constaté que la cible préférée par ces jeunes est l'homme politique, considéré à leurs yeux comme le responsable direct de leur situation. Ces hommes politiques ne sont plus des modèles à cause de leurs comportements. Le plus en vue dans cette tentative de dénigrement est le premier responsable du pays auquel on endosse tous les malheurs de la jeunesse.

En effet, avec leurs micros, depuis leur espace, ces jeunes rappeurs dénigrent, contestent l'espace " accaparé" par le pouvoir, à travers l'injure envers ses représentants avec l'obscène proférée contre les tenants du pouvoir. L'espace sociale des jeunes rappeurs est réinventée en se vengeant de manière symbolique de ces politiques. De même, on comprend mieux pourquoi M. Boucher écrit : « *mettant un nom sur le désespoir, le rap donne une voie aux proscrits, leur permet de revendiquer, de communiquer, d'avoir une place sur la terre* » (M. Boucher cité par BOCQUET J., § PIERRE A.-P., 1997 : 72).

Ainsi, à travers leurs cris, " le bas métaphorique" qui symbolise la situation des jeunes, la situation générée par la mauvaise gestion des politiques, appartiendra au passé, " le haut" demeurant le but à atteindre, il est du domaine de l'avenir. Ces métaphores de la verticalité sont donc intimement liées à l'axe du temps. Le haut c'est le futur, le bas c'est le présent qu'il faut dépasser et renvoyer au passé. Le présent quant à lui demeure lié à l'espace immédiat, c'est-à-dire au lieu de résidence, le " bas" ne deviendra un passé que lorsque ceux qui sont en haut trouveront des solutions et comprennent les aspirations des ceux qui sont en bas. C'est pourquoi, ils représentent leur état actuel par l'enfer.

Par ailleurs, " le présent c'est l'enfer parce que l'autre c'est l'enfer" . De la sorte, le présent ne deviendra passé que lorsqu'ils battront et rétrograderont l'autre qui est en haut. Le changement en haut entrainerait un changement en bas et libérerait de ce fait leur espace immédiat (le quartier). Avec les injures et les critiques, ils changent d'espace tout en préservant et défendant leur propre espace. La métaphore de spatialisation deviendra ainsi : Quand le présent sera amélioré, le bas appartiendrait au passé et l'espace immédiat se délivrerait.

En définitive, nous pouvons dire que l'injure fait partie du langage des jeunes. Différentes stratégies sont mises en évidence pour le mettre en scène. L'objectif est de dévaloriser leur interlocuteur qui est le politique en se vengeant de lui. Ces derniers sont considérés comme responsables de leur dur présent. C'est pourquoi, ne pouvant les atteindre physiquement, ni même se faire entendre, on s'exprime par l'injure. L'usage de l'obscénité est perçu également comme un moyen de détrôner symboliquement son interlocuteur de l'espace qu'il occupe arbitrairement afin de libérer son espace immédiat. Enfin, on comprend pourquoi le rap soit mal perçu non pas à cause des obscénités de son message.

9-9 Conclusion partielle

Le rap des jeunes tizi-ouziens ne peut en aucun cas être sous-estimé. C'est un champ d'étude à peine exploré, mais c'est également un parler qui constitue en soi un phénomène et qui doit être pris en considération. Ce langage est le lieu de relégation, de stigmatisation et de malaise social et psychologique. Les jeunes tizi-ouziens ont forgé à travers le rap, une culture d'opposition à l'ordre établi et l'importance de ce parler réside dans son rôle symbolique identitaire. Les jeunes rappeurs tizi-ouziens ont forgé leur propre parler qui constitue leur identité.

Le rap décrit la conjoncture sociopolitique dans laquelle évoluent ces jeunes, et ce, à travers un langage qui représente leurs stratégies de résistance à la contrainte économique, à la dévalorisation sociale, à une vie sans lendemain. La particularité de ce parler est surtout lexicale. Dans l'intention de brouiller les pistes, les jeunes rappeurs font appel à plusieurs procédés tels que : l'emprunt, le verlan, les siglaisons, les métaphores, etc. Enfin, ce parler est une production symbolique en relation directe avec les conditions sociopolitiques du milieu dans lequel évoluent ces jeunes. C'est un discours revendicatif qui verbalise la désorientation des jeunes.

Chapitre II:
Analyse des expressions propres aux jeunes tizi-ouziens.

10. Introduction partielle

Dans ce présent chapitre, nous explorerons des expressions dans le parler des jeunes à Tizi-Ouzou et le rapport qu'entretiennent ces jeunes avec les langues en présence dans cette ville, tout en s'interrogeant sur la manière dont s'élabore la territorialisation sociolinguistique de la ville de Tizi-Ouzou. En effet, ces expressions qui relèvent de la culture du quotidien expriment une certaine réalité du vécu des jeunes, à travers une forme linguistique qui renvoie, parfois, au sens de l'humour. Ces jeunes donnent une forme linguistique aux événements et aux manifestations sociopolitiques vécues. Ces expressions sont alors vecteur de valeurs communes, de complicité et de connivence chez les jeunes, qui à travers un parler propre à eux développent un sentiment d'appartenance communautaire. Dans cette dynamique de la pratique langagière des jeunes, nous explorons la créativité langagière chez les jeunes tizi-ouziens.

De plus, nous établissons une étude sur le parler jeune sur le plan lexical et sémantique. Nous avons regroupé dans un premier temps les items recueillis en nombre de cinq en catégorie thématique. Cette procédure consiste à percevoir les sujets de conversations récurrents dans leur vie quotidienne. La procédure d'analyse lexicale à laquelle nous faisons référence est l'approche argotologique. Pour appliquer une description lexicale sur le parler des jeunes tizi-ouziens, nous nous rapportons aux cinq critères que propose J-P. Goudaillier qui sont posés en questions pour repérer toute forme argotique dans la langue des jeunes :

-« Quelles sont les personnes concernées ? ».

-« Quelles sont les situations constatées ? ».

-« Quelles sont les fonctions exercées ? ».

-« Quelles sont les thématiques abordées ? ».

-« Quels sont les procédés utilisés ? ».

Ainsi, les jeunes tizi-ouziens ont un parler qui leur est propre, une variété qu'ils acquièrent dans la pratique et qui, de ce fait, ne demande aucun apprentissage du type formel. Selon les exemples recueillis, il semble que la spécificité de ce parler se situe fondamentalement dans le lexique qui est enrichi à l'aide de divers procédés (troncation, emprunt, etc.). À travers l'analyse du sens des mots recueillis auprès de nos informateurs, on s'aperçoit que les fonctions cryptique, ludique et revendicative que l'on peut reconnaitre dans ce registre de langue, entraînent les jeunes à créer de nouveaux mots ou à innover le sens. Le répertoire du parler jeune tizi-ouzien est un véritable réservoir de vocable pour le kabyle, l'arabe et le français. Il est plus adapté aux réalités de l'époque dans ce sens qu'il réagit vite pour attribuer un mot à une chose ou à un événement nouveau.

Ces mots sont intégrés dans le quotidien de ces jeunes au point d'en constituer un véritable dictionnaire pour leur parler ; à partir des expressions recueillies, notre analyse a pour objectif l'analyse du matériel verbal : le lexique (entre autres l'insertion des mots français dans la langue kabyle et arabe, les créations lexicales et les jeux de mots). Cette analyse démontrera comment ces jeunes moyennent la langue en faisant éclater barrières, tabous et préjugés aussi bien sur le plan linguistique que culturel pour arriver à exprimer leur vécu quotidien. Les tableaux qui suivent contiennent des mots et des expressions classées suivant les thématiques qu'ils évoquent.

Tableau N°1 :

Données	**Transcription phonétique**	**Interprétations**	**Contexte**
• M'chaâchaâ Maztoul M'herbech	[m□a□□□a□□] [maztul] [mħarbe□]	Drogué	Drogues
• Madame courage Poulina Lehrabech Zerga El hamra Chicoula El kif El ghebra	[madmcoura] [pulina] [laħrabe□] [ezerga] [elħamra] [□ikola] [el□ebra]	Noms de drogues	Drogues
•N'talaô garo N'djibo chicola N'djibo fiha tarf Kalla	[ntal□□ogaro] [n□ibo□ikola] [n□ibofihatarf] [kala]	Achat et consommation de drogues	Drogues
•Pikhou	[pixu]	Le vin	Alcool
•Rah iferneh	[rahifernaħ]	Rire tout seul dans le vide.	Comportements et caractères
•Aw ylekek	[awileklek]	Il insiste	Jugements de situations
•M'qermed	[mqarmed]	Enervé	Drogues
•Radar	[radar]	Il est au courant de tout.	Jugement de situations
•Aya bono	[ayabono]	C'est bien	
•M'rigla	[mrigla]	C'est réglé	
•Hna riha	[hnariha]	Rien n'est organisé, anarchie	
•1 tic 2tic (wahed liya lakher lik)		Bien Un pour moi et l'autre pour toi.	
•Fetloulou	[fetlulu]	Ignoré, écarté, marginalisé.	
•Qersen iyi lekhyoud Kfaniyi les pilles Je suis en période OFF	[qersnijilaxjud□]	Je suis fatigué, épuisé, exténué, las, fatigué.	
•Thamaîcheth n goutte à goutte	[θam□□i□θngutagut]	(une vie goute à goute) La pauvreté	
•Nnech	[ne□]	Le bruit	
•T'bargig	[tbargig]	La moquerie	
•T'qarîdj	[tqar□□i□]	La curiosité	

10.1 Drogues et pratiques illicites

Les jeunes tizi-ouziens à l'instar des autres jeunes du monde entier, ne sont pas à l'abri des différents fléaux sociaux qui guettent cette frange de la société. Les pratiques dites illicites, semblent avoir un registre de langue bien propre à elles chez les jeunes tizi-ouziens. Pour désigner et mettre en dérision quelqu'un qui a consommé de la drogue, les jeunes tizi-ouziens créent des termes qui provoquent le rire avec des sonorités particulières.

Le cas de : " mharbech" [mħarbe□], " mchaachaa" [m□a□□□a□□] sont formés à base de la forme dérivée du participe passif en français : être drogué, construit avec le cognème « m ».

Le mot [m□a□□□a□□] (éclairé, luisant, scintillant, lumineux, etc.) a subi un glissement sémantique, il désigne en langue arabe quelqu'un ou quelque chose qui est lumineux. Dans ce contexte, il désigne une personne droguée. Quant au mot [mħarbe□] (déglingué, déboussolé, déraillé, il est dans les nuages, etc.) est un dérivé du nom [laħrabe□], de l'arabe dialectal, il désigne des stupéfiants au pluriel. C'est la même chose pour " maztoul" [maztul] (il a pris des stupéfiants) qui vient du mot arabe " zetla" [zetla] qui désigne aussi la drogue. Le domaine des stupéfiants se trouve être investi d'une charge symbolique de codification en ce sens que des drogues sont nommées respectivement :

" Madame courage" , " lahrabeche" [laħrabe□], " zerga" [zerga], " el ghebra" [el□ebra], " el hamra" [elħamra], " el kif" [elkif], " lahyouf" [lahjuf], " lavouv" [lavuv], qui sont tantôt au féminin, tantôt au pluriel et au masculin et un mot composé en français (madame courage). La plupart de ces mots semblent venir de l'arabe dialectal, ce qui montre l'influence de cette langue sur les jeunes tizi-ouziens. Le mot composé « madame courage » est une métaphore qui renvoie aux stupéfiants. Il est composé de deux mots : le mot madame au féminin et courage au masculin. Le thème des pratiques illicites, semble préférer l'usage de l'impératif chez ces jeunes comme l'atteste ces trois exemples : " n'taloo Garo"

[ntal□□ogaro] (roulons un joint), " ndjibo chikola" [n□ibo□ikola] (ramenons du chocolat), " ndjibo fiha tarf" [n□ibofihatarf] (roulons un joint). Le morphème « N » qui est l'équivalent de la deuxième personne du pluriel en français (nous), nous renseigne sur le fait que ces jeunes pratiquent ces activités illégales en groupe de pairs (l'esprit de partage), chose qui leur procure une assurance et une solidarité entre groupes. Nous constatons aussi que l'arabe dialectal domine l'usage dans ce thème des pratiques illicites. Cela peut être expliqué par le fait que ce phénomène a connu ses débuts dans le milieu algérois et certaines régions arabophones frontalières avec le Maroc et la Tunisie ou la Libye, avant de se propager par la suite dans d'autres régions du pays, notamment la Kabylie.

Ces jeunes préfèrent l'usage de ces termes en arabe dialectal en leur ajoutant d'autres innovations en kabyle " lavouv" [lavuv] qui sont généralement ignorées par les adultes, ce qui leur permet de s'adonner à ces pratiques illicites loin de la pression des parents et de la société. Cette fonction cryptique leur assure une sorte de sécurité et renforce la solidarité entre eux, en les projetant dans un univers bien propre à eux. D'autres expressions en kabyle et en français, expriment le dégout de cette jeunesse livrée à elle-même. Ils créent des expressions comme jeu de langage qui sont liées à des pratiques de la vie quotidienne. Le sens de ses expressions peut-être assimilé à : « je suis fatigué, dégouté, exténué, perdu, etc.), recèle une part d'ironie et d'autodérision renvoyant au contexte que vivent les jeunes algériens. C'est pourquoi le recours à des expressions métaphoriques et drôles produit un effet humoristique :

-" Qarsniyi laxyoudh" [qersnijilaxjud□] (mes fils sont rompus, j'ai perdu mes repères), " thdécharjiyi labatri" [θdi□ar□ijilabatri] (ma batterie est déchargée), (je suis en période off) (je chôme). D'un point de vue sémantique, les trois expressions renvoient toutes à une situation de blocage, de verrouillage et de panne générale. Ces expressions utilisées généralement par des jeunes qui consomment de la drogue, visent à signifier que la personne est totalement coupée du monde réel. Elles renvoient aussi à la vie d'oisiveté et de

désœuvrement que mènent ces jeunes. En créant ces expressions, les jeunes tizi-ouziens affichent leur volonté de contredire la langue standard et par suite la société. C'est un moyen à même de dévoiler leur colère, leur insatisfaction, voir leur mépris.

Ainsi, l'abus d'alcool " pikhu" [pixu] se double d'un autre fléau non point moins néfaste, à savoir la drogue. Dans " ce monde de délinquants" , presque la majorité des jeunes ont connu l'expérience d'être soit des revendeurs soit des consommateurs. Les jeunes font recours à la drogue pour s'évader de la réalité et se lancer dans des hallucinations joviales : " ntaloo Garo" (roulons un joint). L'expression " Tham3icht ngoute à goute" [θam□□i□θngutagut] (la vie parcimonieuse, une avarice) ou " 3ich mlih oulamout" [□□i□mliɦulamut] (marches ou crèves) renvoient à la vie dure et aux difficultés de subvenir à ses besoins quotidiens. Cette situation renvoie à l'état de quelqu'un qui est en réanimation, sous l'effet de la pauvreté et du mal et des difficultés de la vie, conséquence de la précarité de la situation économique et l'état de promiscuité dans lequel ils vivent. Les jeunes usent de ces expressions pour dire que tout est en veille dans ce pays et ainsi tourner en dérision la situation sociopolitique du pays. Dans ce sens l'humour sert à exprimer le désespoir d'une manière polie.

Enfin, nous pouvons dire que ce parler marginalisé, reflète mieux les préoccupations quotidiennes et traduit les vicissitudes des jeunes, à contourner la forme académique et transgresser les normes. Les déchirures sociales se trouvent formaliser avec une touche de l'humour qui vient jouer ici le rôle de " détente" qui évacue le trop-plein de pressions avant que celles-ci n'explosent. Ces créations verbales, résultats d'échanges quotidiens et ordinaires se caractérisent par une hybridation linguistique à connotation humoristique.

Tableau N°2 :

Catégorisations sociales			
Données	**Transcription phonétique**	**Interprétation**	**Contexte**
• Wlid homti Tawaâna	[wlidħomti] [tawa□□na]	Habitant d'un même quartier. Des nôtres.	Appartenance à un même groupe sociale.
•chriki aldjar elcouz Ya laâziz Ya lehbib ya la famille ammis khalti kheyou	[□riki] [eljar] [elkuz] [jal□□ziz] [jalafami] [amisxalti] [xejou]	Ami, frère, proche. Voisin Cousin	Relations et liens sociaux.
•Isoubed s 20 DA Djebri Zith ouzemour Wach rahoum darkoum Menhoum Chethla ouqardoun	[[isobedsv ᵋ dinar] [□bri] [ziθozamur] [wa□rahumdarkum] [menhum] [□eθlauqardun]	Villageois, montagnards. L'huile d'olive Des leurs Génération cordon	Identité et démarcation.
•Bom, bref, boof Zmagra	[bombrefbof] [zmagra]	Les émigrés	Insultes et moqueries
•m'âsekri	[m□□askri]	Idiot, con, imbécile.	
•chawi Batni	[□awi] [batni]	Ne comprends rien. (un chaoui, les gens de Batna)	
•Atchelyar	[at□lajer]	Milliardaire	
•Ilehqed t'lam Yaddad usigna	[ilahqedtlamidadusgna]	Pour désigner l'arrivée et la présence des blacks.	
•L'ikhwa Sac poubelle Bonjour âlikoum Le Dieu el âdhim	[lixwa] [sakpubel] [bÔ□ur]	Les musulmans, des filles qui portent le voile, bonjour à vous,	Religion
•Houma raqda Nta meyet Äqliyat 1900, bekri, Habes	[ħumaraqda] [ntamajet] [□□aqljat1900] [bekri] [ħabes]	Quartier non civilisé, tu n'arrive pas à la vie citadine, mentalité des gens non civilisés.	Critiques et insultes

10.2 Les relations groupales des jeunes

Ces termes désignent des groupes d'amis et les gens du même quartier. Ils témoignent de la solidarité et de la connivence entre ces jeunes qui ont la conscience d'appartenir au même groupe social. F. Boumedienne, dit à ce propos que :

> « *Ces termes témoignent à travers ces formes d'appellation entre amis de la conscience des jeunes de leur appartenance au sein d'un groupe social représenté symboliquement par une identité consolidée par des relations de connivence et de solidarité* » (BOUMEDIENNE F., 2011 :146).

Ainsi, les termes : hnouma [ħnuma], tawa3na [tawa□□na], wlid houmti [wlidħomti], renvoient à l'idée du groupe, de communauté et d'identité du groupe. Le jeune tizi-ouzien s'inclut dans le groupe qu'il décrit. Il s'autodéfinit, ceci apparaît par exemple dans les termes arabes qui portent la particule " a" comme désinence de la deuxième personne du pluriel en français : " hbibna" [ħbibna] (notre cher ami), "tawa3na"[tawa□□na] (les nôtres), " hnuma" (les gens de notre quartier), cette autodéfinition consiste à imposer aux autres ses propres catégories de pensée. Ce faisant, ils ont donné naissance à un nouveau langage qui est motivé par l'esprit d'appartenance à un groupe social méprisé et catégorisé. Le mode de désignation sert à identifier si on appartient ou non au groupe social, dans le cas présent chez les jeunes : « *les jeunes affichent leur identité et leur appartenance socio spatiale en créant un cercle de communication réservée aux initiés dans un territoire bien limité* » (*Ibid.* : 147).

Le monème innové " hnuma" [ħnuma] (il vient de " huma" [ħuma] en arabe qui désigne (quartier) auquel on a instillé le phonème " n" (marque du pluriel), atteste de la présence dans l'imaginaire des jeunes locuteurs d'une représentation d'un espace symbolique partagé, reconnu et revendiqué, un espace où les jeunes délimitent physiquement et / ou symboliquement un territoire dans lequel ils projettent leur identité spatio-linguistique et

imposent par là leur mode d'expression. Enfin, nous pensons que l'espace du quartier et le groupe de pairs constituent un rempart efficace pour les jeunes et leur identité. Il semble qu'entre eux l'usage de ces mots se fasse selon des modalités ludiques et cryptologiques, jouant un rôle essentiel dans la cohésion du groupe. Au sein du groupe de pairs, l'utilisation de ces innovations lexicales, renforce par sa dimension symbolique l'affirmation identitaire spécifique aux jeunes, tout en signant l'adhésion au groupe de pairs et à la communauté du quartier.

10.3 L'image de l'autre

Les jeunes tizi-ouziens utilisent des termes et des expressions qui témoignent des représentations qu'ils se font des personnes qui n'appartiennent pas à la ville ou qui n'ont pas le même mode de vie qu'eux. L'expression (issoubed s 20 DA) [isobedsv ɛ dinar] (il descend de la campagne, provincial, il ne sait rien, il descend du bourg, etc.) est assimilable au mot " djebri" [□bri] " villageois" ou " montagnard" . Les deux expressions désignent donc les personnes qui viennent des villages alentours de la ville de Tizi-Ouzou. Cette qualification péjorative vise à rappeler à l'autre qu'il n'est qu'un migrant du jour en ville, puisqu'il retournera dans son village le soir. Une manière aux citadins de se démarquer de l'identité de l'autre tout en affirmant leur propre identité. Contrairement, aux migrants ruraux, dont l'identité citadine découle d'un ancrage résidentiel récent en milieu urbain, les citadins natifs conçoivent leur identité comme intrinsèque à la ville. Toutefois, " si les premiers sont définis comme les occupants endogènes de la ville, les seconds sont conçus comme exogènes et étrangers à cette dernière" .

Ainsi, le monème " menhoum" [menhum] de l'arabe dialectal " des leurs" montre que ces jeunes mettent des frontières entre eux et les autres. Le " nous" c'est ce qui les unit, les rassemble, les assemble et les rapproche, les autres " eux" c'est ce qui les différencient ou les distancient. Comme le montre T. Bulot : *« si l'identité peut être comprise comme un*

rapprochement de soi, en toute logique, l'altérité ne peut être que mise à distance » (BULLOT T., 2001 :1).

Les expressions " zith ouzemour" [ziθozamur] (l'huile d'olive, quelqu'un qui est attaché aux traditions, idées dépassées, dévolues, révolues, etc.), " Chethla ouqardoun" [□eθlauqardun] (la génération du cordon (cordelette) : désigne quelqu'un qui est attaché aux traditions, dévolu, révolu, etc.), " Wache rahoum darkoum" [wa□rahomdarkom] (comment vont vos parents ?) : adressée aux villageois par les jeunes citadins pour leur signifier qu'ils viennent de la campagne, renvoient toutes les trois aux villageois qui migrent occasionnellement vers la ville de Tizi-Ouzou. Les tizi-ouziens découpent la ville de Tizi-Ouzou en deux espaces de légitimité et qui a pour fonction de leur permettre de se situer à la fois en matière d'appartenance sociale et territoriale. Cela se traduit dans les discours par une correspondance particulièrement nette entre dualités interpersonnelles (opposition " nous" et " eux") et spatiale (opposition " ici" " là-bas"). Les jeunes tizi-ouziens conçoivent les villageois comme des non civilisés (génération du cordon) qui ne s'adaptent pas à la modernité. Ces expressions démontrent bien les corrélations étroites établies entre civilisation et ville d'une part, entre non-civilisation et village d'autre part.

Notons enfin que cette distinction entre Citadins et Ruraux est très présente dans les discours des jeunes tizi-ouziens. Cette appartenance à l'aire urbaine tizi-ouzienne est dans tous les cas de figure, marquée en langue et en discours par des pratiques langagières singulières. Cette image négative assignée aux villageois constitue donc une représentation typiquement citadine, une identité qui implique la valorisation de soi et vise la dévalorisation de l'autre. En outre, comme nous le mentionnons *supra*, les identités se construisent en s'opposant aux autres identités en coprésence : c'est le principe même de la singularisation et de la différenciation ; le Citadin se définit en opposition au Rural.

Tableau N°3 :

Critiques, insultes et embêtements			
Données	**Transcription phonétique**	**Interprétations**	**Contexte**
•Yeghliyam userwal	[ja□ljamusarwal]	Habie toi correctement.	Embêtement
• Cheweya ghef l'qaâni	[□wijaaflqa□□ ni]	Mets tes pieds sur terre.	/
•Mitra oubezqa Mitra oudqiqa	[mitraubazqa] [mitraudqiqa]	Petit de taille.	Stigmatisation
•Fercha, khourda, âyana, ma y'chebehl'walou	[fer□a], [xurda], [□□ayana], [maj□ebahlwalu]	C'est démodé, moche. Il ne ressemble à rien.	/
•Mimi, ma puce	[mimi], [mapys]	Ma chérie.	
•Hetta, style,ta3, l'hik, elle est fashion Actrice,Shakira, marikan,Hollywood	[ħeta], [stil], [ta□□lhik],	C'est à la mode, chic, élégant, très beau, Américain, hollywoodien.	
•Garçon masqué Hommlette Femmelette Annouche	[□□anu□]	Garçon féminisé	
•16-4 (P.D), 106 (J.F)		Homosexuel	
•Terteq âlik le Séchoir	[tarteg□□liklse□war]	Mal coiffé, cheveux crêpés.	Stigmatisation
•Esquimau	[eskimo]	Une fille excitante, porte des vêtements serrés.	/
•Tableau de peinture		Trop maquillée	
•Zella, mignona, boumba, dhakartouche, dhikarmimen	[zela], [dakartu□], [dikarmimen]	Trop belle, mignonne, charmante.	
•la vache		Obèse, grosse	
•l'O N A lait,		Fille qui a des gros seins.	Stigmatisation
•Barbie Bastos		Belle fille résidente à Bastos.	/
•Tcharak el âryan	[t□arekel□□arjen]	Fille qui porte des vêtements trop courts.	/

10.4 Critiques, insultes et embêtements

Il paraît que les insultes et les embêtements sont, pour la plupart du temps, adressés contre le genre féminin, la preuve en est l'usage des expressions suivantes : " Yeghliyam usarwal" [ja□ljamusarwal] (ton pantalon est relâché, elle désigne aussi par métaphore des types de pantalon pour filles.), " mitra ou bezqa" [mitraubazqa], (un mètre et un crachat) " métra oud Kika" [mitraudqiqa] (petite de taille), " tarteg Alik Lséchoir" [tarteg□□liklse□war] (un séchoir est éclaté sur ta tête) (mal coiffée, cheveux crêpés, tu ne sais pas t'habiller, tu maries les couleurs, tu mets des vêtements amples, etc.). Nous remarquons que le sens de l'humour, de la plaisanterie et de stigmatisation occupe une grande place, dans les critiques quotidiennes des diverses situations et les commentaires concernant les comportements, la mode et surtout le genre féminin. Les expressions : " garçon masqué" , " Anouche" [□□anu□], " homlette" [omlet] sont employées pour qualifier péjorativement une personne de sexe masculin aux comportements affectés, maniérés, voire même efféminés.

Une chose dépassée ou démodée est désignée par les termes suivants : " ayana" [□□ajana], (démodée), " farcha" [far□a] (dégradée), " khourda" [xarda] (friperie), " maychabah loualou" [maj□ebahlwalu] (il ne ressemble à rien). Pour signifier qu'une chose est belle ou une telle façon de s'habiller est bonne, les jeunes utilisent les expressions suivantes : " heta" [ħet□a] (élégant), " style" (élégant), " taa lhik" [ta□□lhik] (ça vient de l'étranger), " elle est fashion" (elle est belle), " actrice" , " Shakira" (nom d'une chanteuse américaine d'une grande beauté), " marikan" (américain), " holywwod" (hollywoodien). Nous constatons que la beauté et l'élégance sont associées à l'image de l'étranger, une chose est belle parce qu'elle vient de l'Occident [ta□□lhik], (ça vient de l'étranger). Les jeunes d'aujourd'hui sont très branchés, ils connaissent toutes les modes et savent très bien discerner

entre les différents produits présents sur le marché algérien (vêtements, objets électroniques, etc.). D'autres expressions sont utilisées pour provoquer ou embêter les filles avec un sens d'humour. Pour taquiner ou draguer des jeunes étudiantes qui résident à la cité universitaire de Bastos, les jeunes tizi-ouziens utilisent les expressions suivantes : " barbies bastos" et " esquimau" (pour une fille qui porte des vêtements trop serrés).

Ainsi, la profusion de ces termes et de ces expressions, montre que ces jeunes innovent en matière de langage. Leur effet provocateur est atténué, car à force d'être répétées, les insultes et les embêtements ont perdu plus ou moins leur charge. Néanmoins,

> « A *travers les insultes et le langage de l'offense, on comprend donc bien à quel point la parole peut servir d'arme efficace, si symbolique soit-elle, dans les relations sociales adolescentes. Efficace quand elle est utilisée directement, c'est-à-dire de face, en présence de l'interlocuteur [...]* » (LEPOUTRE D., 2001 : 126).

Enfin, les innovations sont multiples et constituent une concrétisation de la révolte des jeunes contre la langue standard. C'est une arme qui défend leur identité sociale. Les insultes et les injures constituent parfois des vannes, c'est-à-dire :

> « *Des remarques virulentes, des plaisanteries désobligeantes et des moqueries échangées sur le ton de l'humour entre personnes qui se connaissent ou du moins font preuve d'une certaine complicité* » (*Ibid.*).

Les jeunes aiment plaisanter, rire et rigoler, même si ces ricanements se font au détriment de leur apparence physique et de leur comportement.

10.5 violence symbolique contre l'ordre établi

Les mots qui rentrent dans ce deuxième titre abondent dans le parler des jeunes tizi-ouziens. Pour qualifier les agents d'ordre public, les jeunes utilisent les mots suivants : " lahnech" [laħne□] (le serpent), " les stylos bleus" (les policiers en référence à leur tenue), " les stylos verts" (les gendarmes en référence à leur tenue), " doula" [dula] (de l'arabe [dawla] en français État), ce terme est utilisé pour dire d'une personne qu'il fait partie du corps des services de sécurité.

" laklab" [laklab] (de l'arabe chien), [fisa□□] et " dal'pj" [dalpi□i] (police judiciaire) ; on remarque pour ce dernier mot la présence du morphème " da" , du kabyle qui est une marque de respect précédant généralement les prénoms des personnes respectées ou celles qu'on craint. L'usage de cette forme renvoie au fait que ces derniers sont considérés comme la partie de la sécurité la plus dure, puisque c'est la police judiciaire qui intervient généralement, dans les quartiers de la ville à la recherche des délinquants et des voleurs. L'abondance de ces termes et leur accumulation donnent l'impression, d'un véritable déploiement des forces de l'ordre dans les quartiers. On pourrait supposer, en saisissant le contenu des mots utilisés, que les jeunes tizi-ouziens perçoivent les forces de l'ordre, comme dévalorisantes.

Les mots aux connotations péjoratives [fisa□□] (terme en kabyle utilisé pour chasser un chien indésirable), utilisé par les jeunes lors du passage des troupes de la police pour leur signifier qu'ils ne doivent pas s'approcher de leur territoire. Ces expressions permettent de renverser symboliquement leur situation de dominés en dominants. Ils renforcent ainsi la cohésion de leur groupe, en délimitant symboliquement leur territoire par opposition à celui des forces de l'ordre. Les forces de l'ordre sont au même titre que les pouvoirs publics ou les représentants du pouvoir, ils héritent tous de qualificatifs péjoratifs et dévalorisants. À leur

tête le président de la République, monsieur Abdelaziz Boutflika, suivi de ses ministres qui sont respectivement nommés " Atika, tharwa natika" [θarwan□□atiqa], (les enfants d'Atika).

Le président de la République Abdelaziz Bouteflika est surnommé " Atika" (en référence au nom d'une actrice algérienne de petite taille). L'inversion de la dominance s'inscrit en plein dans les expressions utilisées par ces jeunes. D'une part, la dévalorisation de l'autre est une sorte de contre violence symbolique faite à la nation, dans la mesure où leur territoire est stigmatisé et méprisé. D'autre part, " la parole de ces jeunes établit une distinction essentielle entre le pouvoir officiel représenté par l'Etat et le pouvoir officieux représenté ici par le quartier" .

Enfin, les jeunes opposent donc consciemment à cet " ordre établi" (les forces de l'ordre et les pouvoirs publics) dont ils subissent quotidiennement la tyrannie, un langage libéré des contraintes, des règles, exempt de truc à " respecter" , des mots qui répondent à leurs besoins de communication et qui ne restreignent pas leur désir d'expression. Ces pratiques langagières vont bien avec les aspirations des jeunes (liberté, opposition à l'ordre établi, etc.). A l'instar de tous les langages jeunes, elles constituent un acte de contestation et de rébellion symbolique et manifestent un « *refus [...] de la soumission et de la docilité qu'implique l'adoption des manières de parler légitimes* » (BOURDIEU P., 1983 :101). L'abolition des règles linguistiques dans la communication entre pairs, permet de se libérer de la contrainte que constitue l'obligation de bon usage.

10.6 Le paraître chez les jeunes tizi-ouziens

Le sport constitue un fait social important chez les jeunes d'aujourd'hui. Le football était considéré comme le sport le plus populaire, auquel adhèrent toutes les couches de la société qu'elle soit jeune ou adulte, pauvre ou riche. Toutefois, depuis quelques années un autre sport semble prendre une place très importante, particulièrement chez les jeunes et les adolescents. Il s'agit de la musculation ou la fitness du corps. Certains jeunes, notamment ceux appartenant aux couches sociales aisées pratiquent presque régulièrement ce sport, tandis que d'autres appartenant aux couches sociales défavorisées, le pratiquent occasionnellement. Cette situation est exprimée linguistiquement par les jeunes tizi-ouziens.

Ainsi, pour désigner quelqu'un qui exhibe son corps ou ses muscles, les jeunes ont créé le monème " th3aradh" [θ□□arad□] (se dénuder). " pit bol" [pitbol] (espèce d'un chien très fort physiquement), " lahdid" [laħdid] (du mot hadid en arabe qui signifie fer), " zenda" [zenda], " rot vayler" [rotvajler], sont autant de termes qui désignent ironiquement, soit ce sport ou celui qui le pratique. D'autres expressions ont le sens de l'humour et de la dérision quand elles évoquent ce sport. Les jeunes d'aujourd'hui sont élevés, dans un environnement festif auquel on a supprimé les contraintes. Ils développent à leur tour cet environnement festif qui donne tout le succès aux manifestations qui répondent à cette ambiance comme la fête, la musique, etc. L'expression " lpek lbras assa nas3a thmaghra" [lpeklbraasans□□aθma□ra] (travailler le pec et le bras, aujourd'hui on a une fête), évoque avec dérision ces jeunes qui pratiquent occasionnellement ce sport (généralement pendant les vacances d'été) pour exhiber ses muscles et paraître beau et fort pendant les occasions.

Cette culture est associée à la drague et à la frime, chez les jeunes qui sont généralement libres de séduire les filles pendant ces fêtes. Sachant que ces comportements

sont tolérés pendant ces fêtes (les wa3da, et les cérémonies de mariage), prohibés et interdits en dehors de ces occasions festives. Les jeunes attendent avec joie et impatience ces moments pour réussir des rencontres avec les filles et vice-versa. Les fêtes sont aussi l'occasion de voir et de rencontrer les proches immigrés, on comprend donc bien ce besoin chez les jeunes, de paraître beau et fort devant les siens. Le sport est donc associé au jeu de la séduction, une pratique très prisée par les jeunes tizi-ouziens.

L'expression " zenda lharda wal3ibada" [zendlhardawal□□ibada] (musculation, bizness et croyance), stigmatise les jeunes " frérots" , dits [lixwa] les " frères musulmans" qui sont aussi connus pour leur admiration pour ce sport. Dans l'imaginaire populaire, la croyance est synonyme de sécession de toutes activités luxuriantes qui portent atteinte à la sainteté et à la pureté de la personne. Ici, la culture du corps (le fitness) est considérée comme un sport réservé aux personnes malveillantes, agressives et quand il est pratiqué par des croyants, cela est vu comme une sorte de contradiction et de perversion. Ces derniers, associent la croyance à la culture du corps en se contentant des petits commerces informels qu'ils exercent aux alentours des mosquées. Ces jeunes se démarquent à travers cette expression, de la culture des " frérots" qu'ils considèrent comme hypocrite (ils se déguisent derrière leur croyance). De cette manière, ils rappellent leur autonomie dans les formes de pensée, leur engagement politique et social est différent, ils sont rétifs à toutes formes d'engagement conventionnel.

Enfin, les termes par lesquels, les jeunes désignent les pratiques culturelles sont porteurs d'une dévalorisation du paraître occasionnel, qui exprime le désœuvrement et l'oisiveté et qui éloigne donc les jeunes de la culture du travail et de la production. Les discours épilinguistiques rendent ainsi compte dans le même temps d'une autodépréciation de certaines pratiques et d'une survalorisation d'autres.

Tableau N°4 :

Critiques, insultes et embêtements			
Données	**Transcriptions**	**Interprétations**	**Contextes**
•Boulegroun Chahadat el milad n l'amir abd el kader	[bolgrun] [□ahadatelmilednelamirabdelkader]	Mille (1000) DA	Argent
•Meska	[meska]	Dix mille (10000) DA	
•Merdasa Kawkawa Louza Beyouma Chitana Mahrouti Anisati Faracha Debbana Debza Japonaise Sana khamisa Elhamel Jumbo	[merdasa] [kawkawa] [luza] [bejuma] [□itana] [mahruti] [anisati] [fara□a] [debana] [debza] [□apon□z] [sanaxamisa] [elhamel] [□embo]	Mercedes Mercedes Mercedes BMW BMW Maruti renaultClio renaultClio renault Clio renault Clio Golf série 5 4 X 4 Taxi jaune	Véhicules

10.7 Désignation d'objets et de voitures

Les jeunes tizi-ouziens semblent être à jour en donnant aux objets (voitures, argents, etc.), des nouveaux noms pour leur désignation. À titre d'exemple les billets et les pièces de monnaie sont dénommés comme suivants : " boulgroun" [bolgrun] est attribué aux billets des mille dinars, en référence à l'effigie portée sur ce billet (des animaux avec des cornes). Les noms des voitures sont pour la plupart donnés au féminin. Ainsi, " merdassa" est le nom

d'une Mercedes, " debza" [debza], désigne une Renault Clio (par rapport à sa forme), " Sana khmissa" [sanaxamisa] (la cinquième année) désigne une golfe série 5, etc. Cette marque du féminin est constamment présente dans les productions langagières de ces jeunes. A. Bensalah, explique ainsi ce phénomène :

> « *Lorsqu'on regarde les termes qui se sont féminisés ou ceux qui ont été directement crée au féminin (voitures, vêtements, argent), la marque du féminin semble les doter d'un sentiment 'affectueux', 'protecteur', par rapport au vide à l'absent du masculin* » (BENSALAH A, 2004 : 169).

Ces jeunes détournent volontairement les noms de ces objets, une façon pour eux de se montrer en tant que tels et de se distancier des autres. Ainsi,

> « *Ne pas parler comme les autres peut être provocateur : en manifestant explicitement leur appartenance à une communauté [...] différente, ces jeunes opposent au modèle dominant, qui les exclut, un autre modèle aux valeurs dominantes autour desquelles se cristallisent des représentations souvent mythiques* » (MELLIANI F., : 192).

Cette innovation langagière, consiste à reprendre leur parole, à s'autodéfinir et à imposer aux autres ses propres catégories de pensée. Les jeunes tizi-ouziens, expriment leur besoin d'affirmation identitaire dans une société au sein de laquelle ils ont du mal à trouver leur place et leur besoin de créer un espace de légitimité sociale et linguistique bien propre à eux et leur permettant de se construire leurs propres identités.

11 Analyse des résultats de l'entretien semi-directif

11.1 Les jeunes tizi-ouziens et leurs langues

11.2 L'arabe algérois comme valorisation linguistique chez les jeunes tizi-ouziens

Nous avons constaté lors de l'analyse précédente que les jeunes tizi-ouziens faisaient recours dans leur expression à l'arabe algérois. Des termes et des expressions empruntés à l'arabe algérois sont très répandus, dans les données recueillies auprès de ces jeunes. L'arabe tizi-ouzien dit arabe " zdimoh" étant stigmatisé et relégué au rang d'une langue inférieure, les jeunes tizi-ouziens adoptent une langue intermédiaire (l'arabe algérois avec les particularités phonétiques du kabyle) pour la valorisation de soi. À la question suivante le locuteur " F" répond :

-pourquoi ces jeunes font-ils recours à l'arabe algérois dans certaines expressions ?

'F' : *« (...) c'est parce que/ par rapport au zdimoh/ puisque ce n'est pas bien de parler cette langue : c'est gênant quand vous leur dites qu'ils parlent comme des zdimoh/ parce qu'ils arabisent le kabyle/ ils essayent d'éviter en parlant algérois (...) cette langue est normale quoi (...)*».

Il apparaît, selon nous, que la fuite de cette variété qui est perçue comme dévalorisée (le zdimoh) et le recours à l'arabe algérois est perçu comme une manière de dépasser une insécurité identitaire. Cette démarche consciente, elle vise la valorisation de Soi. À ce propos, J. Robineau affirme :

« *L'identité (en tant que perception subjective de soi, image de soi le regard d'autrui), se révèle donc comme un enjeu central de la communication interpersonnelle et sociale. La maîtrise et le contrôle de cet enjeu sont, pour l'individu comme pour le groupe, des facteurs stratégiques très importants dans l'interaction. Les stratégies identitaires relèvent ainsi de deux grands groupes : l'affirmation de soi et les mécanismes de défense, et les stratégies négatives* » (ROBINEAU J., 2010 : 89).

À cet effet, l'imitation linguistique apparaît comme une solution palliative pour les locuteurs zdimohophones et kabylophones. Il permet de déporter le regard et d'atténuer le stigmate pour les premiers, de se valoriser et de se distancier pour les deuxièmes. Afin de d'échapper à la stigmatisation, certains locuteurs zdimohophones choisissent de s'exprimer en arabe algérois ou en code-switching ou mixing français/ zdimoh, substituant tous les termes kabyles arabisés, identifiés comme stigmatisants, par des termes français.

" E" : « *(...) moi personnellement j'évite de parler zdimoh en ville, je mélange avec le français pour ne pas me sentir gêner (...) / les gens comme ça vont me comprendre/ c'est bien comme ça (...)* ».

Ce locuteur va jusqu'à nier son identité pour se faire passer pour un autre, car ici justement au centre-ville la stigmatisation envers les zdimohophones atteint son comble. Pour comprendre ce phénomène et essayer de l'expliquer, nous avons procédé par observation participante en suivant des locuteurs zdimohophones dans des magasins du centre-ville. L'exemple suivant montre comment les zdimohophones essayent de cacher leur identité afin d'éviter la stigmatisation.

" B" , il s'adresse au commerçant : *« achhal tdir taki . », Il montre avec sa main l'objet, le commerçant fait semblant de ne pas entendre et au client de répéter « combien taki ? » (Combien ça coute ?), le commerçant répond : « 1200 agma* ».

Quand le client est sorti, nous avons essayé d'approcher ce commerçant, en expliquant l'objectif de notre travail, afin d'obtenir une explication à son comportement. Voici ce qu'il nous a dit : « *(...) il ne faut pas prendre ça pour un racisme/ il mélange la langue et ils le font exprès (...)/ ils ne sont pas sérieux (...)***».**

Par le mot ville, le locuteur " E" fait référence au centre-ville, qui est ici identifié comme un espace antinomique à l'arabe zdimoh. Les zdimohophones adoptent des stratégies identitaires différentes, selon qu'ils sont à la haute ville, à la nouvelle ville ou au centre-ville. Selon, J. Robineau :

> « *Les finalités des stratégies identitaires sont de divers types et de niveau de conscience différent. Voici, présentés de manière synthétique, celles rencontrées le plus fréquemment au cours de recherches sociologiques ou psychologiques :*
>
> *-la visibilité : la reconnaissance de l'existence d'un groupe en tant que tel par des autres acteurs d'une relation.*
>
> *-l'assimilation : à un groupe social auquel les individus s'identifient ; dont ils peuvent dire « nous » par opposition à « eux ».*
>
> *-la différenciation : permet de définir ce «eux* » ;
>
> *-la valorisation ;*
>
> *-la temporalité : les groupes ont le double besoin de filiation dans le passé, de racines historiques et d'une possibilité de se projeter, en tant que groupe, dans l'avenir ;*
>
> *-les intérêts sociaux ;*
>
> *-les bénéfices psychologiques.*
>
> *-Les individus peuvent poursuivre des finalités de plusieurs types, pouvant même parfois entrer en contradiction.* » (ROBINEAU J., 2010 : 88-89).

Finalement, nous pouvons dire que le changement linguistique adopté par les jeunes tizi-ouziens, notamment par les locuteurs zdimohophones, apparaît comme un moyen de

dépasser la stigmatisation qui découle de leur maîtrise relative du kabyle. Ainsi, la valorisation de Soi passe par une sorte d'identification à une norme considérée comme prestigieuse. La quête de la valorisation et de la reconnaissance sociale implique une conformation aux habitus linguistiques du groupe dominant.

11.3 Langue et intégration au milieu urbain tizi-ouzien

La majorité de nos informateurs ont expliqué que l'arabe tizi-ouzien même relégué, constitue un véritable facteur linguistique d'identification des citadins. D'après eux, faire partie de la ville, c'est parler zdimoh. Le recours au zdimoh permet aux citadins de prouver leur appartenance au milieu urbain. Contrairement aux migrants ruraux, dont l'identité urbaine découle d'un ancrage résidentiel récent en ville, les natifs conçoivent leur identité comme intrinsèque à la ville.

L'informateur " A" ', explique que la langue arabe (zdimoh) joue une fonction intégrative. Toutefois, elle est stigmatisée, reléguée et subit une sorte d'épuration lors de son usage. Parler en arabe est à ses yeux valorisant, mais s'identifier à l'accent et au lexique zdimoh est dévalorisant.

En atteste la séquence suivante :

« *(...) je garde mon accent tiziouzien quand je parle en Arabe/ mais pas vraiment le zdimoh(...) moi je parle en arabe normal sans les mots qu'ils utilisent les gens de la haute ville (...)* ».

Pour le locuteur " E" , les citadins tizi-ouziens peuvent être considérés comme des personnes arabisées. Il fait remarquer que l'arabe tend à évincer, dans l'usage, le kabyle :

« *(...) À tizi-ouzou tout le monde parle arabe/ le kabyle commencé à disparaitre/ il est devenu comme c'est une mode(...)/ ils parlent arabe parce que à tizi les gens parlent ça(...)* ».

Le zdimoh, se présente comme langue d'intégration urbaine, mais il ne permet pas la construction d'une identité valorisante. Il demeure une langue stigmatisée, les citadins l'adoptent et le réutilisent sous une autre forme (l'arabe algérois) pour affirmer leur appartenance au sol urbain. Les hautvilliens, étant considérés comme les anciens habitants de la ville de Tizi-Ouzou (les premiers habitants), le recours à leur langue alimente ce sentiment d'appartenance à la ville et au milieu urbain.

" C" : « *(...) ici il y a certains qui parlent arabe soi-disant pour montrer qu'ils sont d'ici/ pour dire je suis de Tizi/ car à Tizi les gens parlent arabe (...)* ».

Enfin, la conformation des citadins tizi-ouziens au parler zdimoh, vise à montrer l'attachement des citadins au sol urbain. Cette appartenance permet de s'autodéfinir et de se différencier (se distancier) au même temps des autres migrants qui, eux, leur identité urbaine découle de leur ancrage résidentiel récent ou momentané en ville.

11.4 Le quartier, refuge linguistique

Face à ces exigences de conformation linguistique, les jeunes tizi-ouziens retrouvent leur liberté au sein de leurs quartiers respectifs. L'informateur " B" , qui est originaire de la haute ville, explique qu'il se sent à l'aise en pratiquant sa langue à la haute ville, loin des regards et de la stigmatisation.

" B" : « *(...) je me sens à l'aise à la haute ville (...) / je suis libre de parler comme je veux/ (...) les gens me comprennent (...)* ».

" C" « *(...) bien sur entre amis c'est bien/ par exemple ici à l'EPLF on parle normal kabyle entre nous/ les gens ils parlent kabyles eux aussi (...)* ».

Nous constatons que les changements linguistiques et les conformations s'estompent au sein des quartiers, ces jeunes se sentent en sécurité et pratiquent normalement les langues qu'ils parlent. A ce propos, S. Barneche, affirme que :

> « *Au sein du quartier les stigmatisations s'estompent et cessent de fonctionner, l'espace du quartier et le groupe de pairs constituent néanmoins un rempart efficace contre le malaise identitaire. La culpabilisation s'estompe, en premier lieu semble-t-il parce que les jeunes y partagent visiblement ce même vécu, cette même souffrance. Dès lors on observe au sein du quartier de véritables conduites collectives de dédramatisation du phénomène* » (BARNECHE S., 2004 : 191).

Autre forme de parler qui est généralement stigmatisée est le parler jeune avec toutes ses spécificités que nous avons évoquées *supra*. Les innovations langagières sont perçues comme une bâtardise ou tout simplement comme une incompétence linguistique par les adultes. Ce parler quand il excède les frontières du groupe et du quartier, il est automatiquement stigmatisé. À l'intérieur du groupe, cette stigmatisation n'a pas de sens, elle est même tournée en dérision par les groupes de pairs.

L'informateur " C" , affirme :

« *(...) entre nous c'est normal/ on rigole même/ les gens ne comprennent pas vraiment/ entre nous on s'amuse/ c'est notre façon de parler (...)/ au quartier ya pas de remarque personne ne surveille l'autre (...)* ».

En effet, le parler de ces jeunes érige le quartier en un lieu par excellence de refuge linguistique. Cet usage entre pairs, joue un rôle de " déculpabilisation ou de dédramatisation de l'incompétence linguistique" (les jeunes étant conscients que leur parler est stigmatisé par les adultes qui pensent que ces jeunes s'éloignent de la norme ou ils ne maitrisent pas leur langue, ils fuient ce regard en se dissolvant dans les groupes de pairs, qui sont identiques à eux-mêmes).

Dans ce sens, S. Barneche, ajoute :

> « *Au sein du groupe de pairs, l'utilisation ponctuelle, loin de tout jugement et de toute pression normative, renforce par sa dimension symbolique l'affirmation identitaire spécifique de chacune [...] tout en signant l'adhésion au groupe de pairs* » (BARNECHE S., 2004 : 191).

Enfin, le confinement du zdimoh et du parler jeune est une attitude visant la relégation de l'altérité, il incarne aussi une volonté de s'unir autour de liens de solidarité et d'égalité et de se distinguer du reste de la société. Au travers de l'identification au groupe de pairs, à la communauté du quartier, les jeunes se construisent une identité nouvelle.

11.5 Les langues et les espaces de la ville de Tizi-Ouzou

11.5.1 Le kabyle comme langue territorialisée

Selon les réponses de nos informateurs, la langue kabyle apparaît dans deux espaces de la ville de Tizi-Ouzou : la nouvelle ville et le centre-ville de Tizi-Ouzou. Toutefois, ils distinguent le kabyle parlé à la nouvelle ville de celui pratiqué au centre-ville. Autrement dit, ils différencient entre kabyles accent citadin et kabyle accent villageois.

L'informateur " E" , explique que les gens de la nouvelle ville qui sont des migrants arrivés récemment en ville, parlent un kabyle avec un accent villageois ; tandis que les habitants du centre-ville, considérés comme les résidents anciens de la ville de Tizi-Ouzou, parlent un kabyle avec un accent citadin.

" E" : « *(...) à la cité Krim belkacem (nouvelle ville) les gens parlent kabyle du village/ c'est le kabyle original/ le vari kabyle/ en ville ce n'est pas la même chose/ l'accent n'est pas le même (...)* ».

Selon, F. Boumedienne :

« *La langue kabyle est localisée [...] à la nouvelle ville est en grande partie dans les quartiers du centre-ville. Cette répartition s'explique par le fait que la population urbaine kabyle se concentre plus dans ces espaces qu'ailleurs, car marqués par un flux migratoire provenant des régions rurales de la Kabylie. Les Ruraux cherchent un cadre de vie meilleur offrant des avantages socio-économiques convergeant vers la ville et s'installent dans les nouvelles résidences aménagées pour les accueillir* » (BOUMEDIENNE F., 2011 : 125).

Ainsi, les différentes variétés du kabyle fonctionnent comme des indicateurs identitaires forts dans la ville de Tizi-Ouzou. Elles permettent de reconnaitre les populations villageoises, et parallèlement de distinguer à l'intérieur de celles-ci des origines régionales distinctes. Par ailleurs, la variété urbaine, localisée au centre-ville, permet d'identifier les citadins natifs, distingués des migrants ruraux, des arrivistes (la nouvelle ville) et des locuteurs zdimohohones, localisés à la haute ville.

11.5.2 La langue arabe (le zdimoh) ou le confinement linguistique

Pour nos informateurs, la langue arabe (le zdimoh) est exclue des lieux de ville valorisants, et confinée dans des territoires perçus comme dévalorisants. Ainsi, ils renvoient la présence de cette langue aux anciens quartiers de la ville de Tizi-Ouzou qui se situent à la haute ville. Pour " B" , hormis la haute ville, le square (jardin public sis au centre-ville) et les pères blancs (la maison des chrétiens), c'est le kabyle qui prédomine. Pour lui, le zdimoh excède rarement les frontières de la haute ville.

" B" : *« (...) ils parlent zdimoh chez eux/ des fois on peut les voir aux pères blancs/ ils vendent aussi des choses au square/ mais avant de fermer le jardin/ c'est à la haute ville qu'ils parlent beaucoup l'arabe/ ailleurs c'est le kabyle qu'ils parlent (...) ».*

'C' : « (...) avant quand vous partez au square/ (...)/ ils parlaient le zdimoh/ à la haute ville la plupart parlent en zdimoh aussi (...) ».

Ainsi, cette langue stigmatisée se trouve identifiée dans des territoires dévalorisés et considérés comme des lieux infréquentables par les autres habitants de la ville. La haute ville recèle en son sein plusieurs quartiers (anciens et nouveaux) qui sont perçus comme pauvres. Le square est un lieu où se vendent toutes sortes de marchandises et est fréquenté par des délinquants qui revendent des objets volés. Certains quartiers de la haute ville, cités par nos informateurs sont considérés comme des quartiers dangereux et sales. Les mauvaises perceptions de ces espaces sont de surcroît projeté en discours sur le parler zdimoh. La raison donnée à ce confinement est que les quartiers (la cité carrière) de la haute ville, " sentent comme le zdimoh" : ces deux entités, quartiers sales, pauvres et zdimoh, auraient donc comme seul et unique dénominateur commun leur image sale et négative.

" C" : « *(...) la haute ville est infréquentable/ il faut voir c'est sale/ tous les voyous de la ville sont de là-bas/ il faut voir la cité carrière c'est vraiment insupportable/ la haute ville est sale/ tu sais moins d'ailleurs j'ai des nausées quand j'arrive là-bas/ quand j'entends ce parler (...)* ».

Nous pouvons constater donc que l'espace de référence de la langue arabe dans la ville de Tizi-Ouzou est la haute ville. À ce propos, F. Boumediene écrit :

> « *Les quartiers de cette zone urbaine ont pour caractéristique d'être des quartiers traditionnels que l'on peut qualifier de populaires dans la mesure où les maisons sont juxtaposées les unes les autres, les voies de circulation sont étroites, et ses résidents ont du coup une coexistence collective très proche étant la proximité et la spécificité de leur mode de vie. De cette manière l'identité du quartier s'assure par le regroupement d'une population homogène parlant une langue identique et partageant un espace particulier renvoyant géographiquement à une morphologie spécifique et*

historiquement à un passé rappelant la présence de l'Empire Ottoman dans la ville de Tizi-Ouzou » (BOUMEDIENNE F., 2011 : 125).

Enfin, il apparaît que le zdimoh catalyse une stigmatisation ambivalente. En tant que forme langagière hybride, il a une fonction intégrative, il assure une part identitaire et identificatoire. En tant que forme langagière stigmatisée, il incarne une relégation de l'identité zdimoh indésirable, confinée à la haute ville.

11.5.3 Le français, langue a-territorialisée

La langue française occupe une place très importante dans les échanges langagiers des jeunes tizi-ouziens. Ils l'utilisent sous forme de code mixing et switching avec les autres langues en présence : le kabyle et l'arabe. Les attitudes linguistiques à l'égard de cette langue sont plutôt positives, la plupart des sujets considèrent le français comme une langue très utile pour les études et la recherche scientifique. Les justifications apportées par les jeunes pour expliquer leurs attitudes à l'égard du français sont très variées. Toutefois, nous allons les classer selon leur aire sémantique en cinq catégories :

1ère catégorie : ce sont des justifications liées à la langue française elle-même du genre :

" B" : *«… c'est une langue riche…»*

" A" : *« …elle est très parlée par les intellectuels, c'est une bonne langue… »*

" E" ***:*** *«… c'est une langue facile je l'aime bien… ».*

2ème catégorie : ces justifications se rapportent surtout au fait que les Algériens se sont familiarisés avec la langue française, elle fait partie de la vie quotidienne et beaucoup d'algériens essayent de la maîtriser davantage.

" A" : *« …il y a beaucoup de gens qui parlent français ici… »*

" C" : *« … ici à Tizi-Ouzou c'est tout le monde qui parle français je suis obligé d'apprendre… »*

" E" : *«… c'est la langue qu'on trouve toujours elle est utilisée à la télévision à la radio et tout le monde utilise cette langue… »*

" D" : *«… c'est la langue la plus parlée après le kabyle… »*

" B" : *«… ici à Tizi c'est la langue la plus parlée après le kabyle en tous les cas pour moi je le parle depuis mon enfance… »*

3ème catégorie : nous observons ici que les justifications sont d'ordre affectif. À la question : es-tu fière de parler français ? Tous les sujets ont répondu « oui ! ».

" A" : *«… oui je suis très fière parce que c'est ma langue préférée… »*

" E" : *«… c'est une langue que j'aime bien … »*

" B: *« c'est la langue que j'aime bien… »*

4ème catégorie : nous observons des justifications d'ordre idéologique liées à l'arabisation, les sujets opposent souvent le kabyle et le français à l'arabe classique.

" D" *: « …l'Arabe c'est souvent l'Arabe à l'école moi je suis contre je préfère le Français c'est mieux que l'Arabe…mois je suis kabyle je ne suis pas Arabe… »*

" A" *: «… le Français c'est mieux… qui ce que je vais faire avec l'Arabe… »*

5ème catégorie : outre le français est important dans un milieu francophone, certains trouvent que parler le français est aussi valorisé dans des milieux non francophones. Parce que le français est une langue utilisée au niveau international, il peut être utile et avantageux n'importe où.

" A" : *« …il y a qu'à voir tous ses présidents qui parlent en français Bouteflika parle en français les Africains…c'est une langue internationale au cyber c'est tout le monde qui utilise le français… ».*

" D" : *« …le français c'est la langue qui me permet de connaître le monde des gens civilisés développé ailleurs leur culture et leur façon de vivre …il est aussi la langue de toutes les sciences… ».*

Toutefois, nous observons que la majorité n'est pas si familière avec la francophonie hors la France. Les sujets font souvent référence à la France. Il rattache ainsi souvent la langue française à la France.

" D" : *«…le français c'est la langue des Français …il faut connaître le français pour aller en France … c'est un pays moderne et civilisé la langue française va me permettre de connaitre avec la culture de la France…* ».

" E" *: « … si je pars en France je dois connaître le français …pour les études le travaille en France y a que le français…la France c'est bien… ».*

Nous constatons, que tous les sujets veulent utiliser le français dans leurs formations ultérieures. De plus, ils pensent que parler français va être utile pour trouver un travail et la majorité le considère comme la langue du savoir et de la science.

" A" : *«… c'est une langue de la science de l'avenir c'est la langue de la science et du savoir… »*

" D" : *« …moi je veux bien connaître le français pour continuer mes études après le bac je veux faire français à l'université… ».*

" E" : *«…oui à l'université je veux bien faire mes études en français si j'obtiens mon bac avec mention je vais faire pharmacie comme ma grande sœur elle étudie en français… ».*

" C" : *«… je veux bien faire mes études en arabe et en français… ».*

Enquêteur : pourquoi les deux langues ?

" C" : *«… l'arabe c'est ma langue… le français pour les choses qui n'existent pas en arabe sinon en anglais… l'essentiel c'est d'apprendre… ».*

Nous observons encore que les sujets aiment bien les études en français, ils aiment les leçons du français et le professeur de la langue française, en même temps ils critiquent l'arabisation des autres programmes car pour eux l'arabe ne les aidera pas dans leurs études supérieures.

"A" : *« …j'aime mon prof de français j'apprends beaucoup de choses avec lui on lit des textes et on parle en français c'est bien …je trouve qu'il faut ajouter des heures pour le français c'est peu on fait beaucoup avec l'arabe…koulech sthaarabth ! »*

"E" : *«… j'adore le français ! Le prof c'est le meilleur il est coule…mais bézef on fait tout en arabe et imagine si j'obtiens le bac tout va se faire en français moi je trouve pas bien tout ça… »*

"C" : *« …mlih ! Yahdar bien (il est bien et parle bien aussi)…normal nhab naqra andou (j'aime assister à ses cours)… ».*

"D" : *«… pour moi l'Arabe domine tout le programme on fait science en arabe et pourtant on va continuer les études en français à l'université…je fais des cours supplémentaires ici à l'école privée pour apprendre le français… ».*

Nous constatons, à travers les réponses fournies par nos informateurs que la langue française est prestigieuse, tout le monde veut la maitriser, nonobstant sa faible présence dans les milieux formels. Nous avons essayé, lors de cet entretien de voir est-ce qu'il y aurait à Tizi-Ouzou, des quartiers ou des territoires où la langue française serait le plus pratiquée. Nos informateurs ont d'abord indiqué que la langue française est une langue parlée un peu partout en ville, notamment dans certains quartiers du centre-ville. Certains, identifient la langue française dans les quartiers résidentiels de la ville (Tala Alam et la zone sud-ouest : un peu en retrait du centre-ville).

" B" : *« (...) ici par exemple à Tala allam, beaucoup parlent français/ les gens ont tous un bon niveau d'études/ ils habitent les villas à côté/ ils parlent en français (...) ».* Toutefois, d'autres refusent de catégoriser la langue française à l'aune de la structure socio spatiale tizi-ouzienne. Pour eux, elle serait usitée partout en milieu urbain tizi-ouzien, de manière régulière :

-Enquêteur : -Existe-il des lieux à Tizi-Ouzou où le français prédomine et des lieux où il n'est pas utilisé ?

" C" : *« (...) non le français on l'entend partout ici à tizi/ tout le monde parle français ici (...)*

11.6 Conclusion partielle

Les jeunes tizi-ouziens s'expriment, en effet, à travers leurs productions langagières. Ils manifestent leur colère, leur indignation et leur sentiment difficilement exprimables par d'autres moyens. L'humour est un moyen de détendre l'atmosphère et de commenter ironiquement les événements marquants de leur vie. L'innovation linguistique leur permet d'affirmer leur identité et de détourner la stigmatisation en se distanciant de l'altérité dévalorisée et dévalorisante. Ce parler est la marque d'un lieu de relégation et d'enfermement, de stigmatisation, du brouillage et du malaise social et psychologique. Les jeunes tizi-ouziens ont forgé une culture d'opposition à l'ordre établi et l'importance de leur parler réside dans son rôle symbolique identitaire. Le dit groupe a forgé son propre parler pour assurer l'interaction, et ce parler, à son tour, constitue son identité. Ce langage traduit le sentiment de "désorientation" des jeunes tizi-ouziens. C'est un discours revendicatif qui impose à ces jeunes une vision unique de leur monde, véhicule leurs pensées, et les soude linguistiquement. Le quartier se trouve ainsi transformé en un lieu de résistance à travers un usage particulier de la langue qui devient une forme de lutte.

> « *Les pratiques discursives des usagers citadins, révèlent un paradoxe identificatoire saillant, ce paradoxe est lié à l'impossibilité pour ces usagers de marquer leur appartenance à la ville autrement que par des pratiques langagières perçues comme*

dévalorisées. L'accent zdimoh, affectant conjointement les langues arabe et kabyle, est la marque de la ville de Tizi-Ouzou. Renoncer à cette marque est synonyme de renonciation à son identité urbaine, c'est tout simplement prendre le risque d'être assimilé aux migrants ruraux et aux villageois. Ainsi, l'affirmation de son appartenance au sol urbain tizi-ouzien, implique un endossement de la stigmatisation afférente à cette langue et à son accent » (Ahmed Tayeb M, 2010 : 151).

L'analyse des entretiens révèle que les jeunes décrivent la ville de Tizi-Ouzou comme étant un noyau autour duquel s'organisent les autres quartiers de la ville, ils découpent la ville en deux grandes entités : centre/ périphérie. Ces deux entités jouissent de prestige différent. Le centre a un statut bien particulier : plutôt populaire, il reste tout de même un espace de pouvoir puisque les organismes politiques (collectivité territoriale, Mairie, entre autres), des sièges de grandes banques s'y retrouvent. La répartition spatiale des langues va de pair avec les représentations dudit espace. Le centre-ville accueille les trois langues de façon quasi-équivalente, tandis que les quartiers favorisés (du centre), dits résidentiels sont des quartiers où le français et le kabyle dit accent citadin seraient bien parlés ; et les quartiers modestes (Nouvelle ville, la haute ville, les villages alentours) sont ceux où le zdimoh et le kabyle dit accent villageois seraient bien parlés. Toutefois, le zdimoh, présente un statut ambivalent, en tant que langue urbaine, il assure une part identificatoire à la ville, et en tant que langue stigmatisée, il suscite une relégation de la langue et de l'identité zdimohophone. De la sorte, afin d'affirmer leur appartenance au milieu urbain de Tizi-Ouzou, les jeunes adoptent naturellement la langue zdimoh et afin de dépasser cette stigmatisation, les locuteurs de la Haute ville en mobilité vers le centre ville, remanient leur identité langagière en optant pour le parler algérois perçu comme valorisé.

Chapitre III: Discussion des résultats de la recherche.

12. Discussion des résultats de la recherche

Au terme de cette investigation pluridisciplinaire des rapports entre jeunes, langues et espaces, avec des résultats acquis par la sociolinguistique urbaine, sur des terrains situés dans des zones urbaines, avec des outils méthodologiques variés et souvent inventifs, plusieurs conclusions fondamentales peuvent être tirées. Notre étude s'est intéressée au plurilinguisme et à la culture jeune à Tizi-Ouzou.

Dans l'introduction à notre travail, nous avons posé le problème de la recherche en situant le questionnement central de la thèse, face aux différentes problématiques qui caractérisent le champ de la recherche sur le plurilinguisme et la culture jeune. La pluralité des travaux de recherche et regards scientifiques sur la question des rapports des jeunes aux langues et à l'espace, ouvre aujourd'hui le débat, non seulement sur la gestion de la diversité linguistique dans la ville, mais également sur le rôle des langues dans la construction de l'identité citadine. Toutes les recherches montrent que les interactions entre les jeunes, leurs espaces et leurs langues génèrent leur développement psychologique et social, leur socialisation. Le mode de vie urbain et le brassage des populations dans les quartiers remanient à l'évidence les modalités d'appartenance communautaire. Le quartier de résidence devient entre autres pour les jeunes le pôle principal d'identification (BARNECHE S., 2005).

En effet, notre recherche a étudié les discours épi-linguistiques des jeunes tizi-ouziens, comme facteurs structurés et structurant les rapports intra-urbains, et l'impact qu'ils peuvent avoir sur la régulation, la production ou la neutralisation, l'oblitération ou l'exacerbation des tensions identitaires. Pour cerner ces discours dans toutes leurs dimensions, nous avons formulé la question centrale suivante :

-Quels sont les messages latents et les enjeux identitaires de la culture jeune à Tizi-Ouzou, en quoi, nous renseigne t-elle sur la vision du monde de ses praticiens, en quoi

elle se construit comme une contre culture dans l'espace public et en quoi participe-t-elle au processus de construction identitaire chez les jeunes tizi-ouziens ?- Comment la langue de ces jeunes permet-elle l'expression des sentiments de révoltes, de contestations, de mépris, de défi, d'injustice, etc. et être, en ce sens, un lieu de refoulement ou d'exutoire ?

-Quelles sont les différentes configurations du plurilinguisme en cours dans la ville de Tizi-Ouzou et dans quelle mesure la territorialisation sociolinguistique de la ville de Tizi-Ouzou, participe-t-elle au processus de construction identitaire chez les jeunes tizi-ouziens?

Pour répondre à ces questions, nous avons développé un ensemble d'arguments au cours des différents chapitres de la thèse. Nous avons présenté la démarche empruntée à la sociolinguistique urbaine, et qui nous a conduit à l'élaboration d'un modèle d'analyse originale. Ensuite, nous avons retracé les principales étapes de la méthodologie que nous avons décrite au deuxième chapitre de la deuxième partie. Nous avons terminé avec une analyse des données présentée aux chapitres un et deux de la troisième partie et au chapitre un et deux de la quatrième partie.

Tout au long de cette thèse, de la cueillette des données à leur analyse, nous nous sommes efforcé de tenir compte du contexte spécifique dans lequel évoluent les jeunes. Ceci a été possible grâce à notre familiarisation avec le terrain de recherche tant lors de la phase exploratoire que lors de la cueillette des données. De la sorte, tous ces positionnements méthodologiques convergeant vers un seul et même objectif : la construction de notre corpus. L'analyse de celui-ci, nous a permis de cerner les corrélations entre la structure socio-spatiale tizi-ouzienne, les langues et les lectes en Co-usage, et les dynamiques identitaires en œuvre. C'est ce que nous avons montré avec les chapitres précédents. La recherche a permis de

dégager quelques conclusions intéressantes relatives à la problématique posée. Voici ce que nous avons trouvé dans cette recherche :

12. 1 Plurilinguisme et usages du français chez les jeunes tizi-ouziens

La première enquête s'est donnée pour objectif d'évaluer le plurilinguisme dans la ville de Tizi-Ouzou, aussi bien en fonction des ses modalités que des langues en usage dans les espaces sociaux. Il en ressort que la ville de Tizi-Ouzou est d'un pluralisme avéré avec l'usage d'environ quatre langues. En même temps, les locuteurs sont plurilingues dans l'ensemble, mais les configurations du plurilinguisme sont différentes selon le sexe et l'âge.

Quant à l'usage des langues, le kabyle est bien sûr la langue de communication quotidienne par excellence du groupe entier, à l'exception d'une partie des sujets arabophones qui préfèrent leur langue maternelle, l'arabe dialectal comme langue de communication quotidienne. Mais s'il s'agit de l'usage de l'arabe littéraire et de l'usage du français, le français l'emporte. Cette langue est beaucoup plus fréquemment utilisée par les enquêtés, avec les personnes instruites, les proches de la famille émigrés en France, pour la lecture et pour suivre des programmes francophones de la télévision et de la radio.

Aussi, le développement de l'Internet augmente considérablement les occasions d'utiliser la langue française. Les sujets témoignent tous d'attitudes positives à l'égard de la langue française. Ils considèrent la langue française comme la langue de communication scientifique, de l'ouverture sur le monde occidental, comme langue riche, une langue de culture et de littérature et ils font mention de son rôle de langue de communication internationale. Concernant, les attitudes des arabophones et des kabylophones envers la langue française, l'image qui se présente pour la maîtrise de la langue française, des deux groupes de langues est qu'il n'y a pas de grand écart entre le groupe arabophone et le groupe kabylophone. Les enquêtés font fréquemment plusieurs usages du français que de l'arabe

littéraire. La politique d'arabisation du système éducatif n'a pas affecté l'usage de la langue française dans la vie quotidienne des jeunes, c'est-à-dire que la généralisation de l'arabe littéraire n'implique pas automatiquement son usage général. Dans cette perspective la langue arabe littéraire ne constituée pas un sérieux concurrent pour la langue française, langue préférée par les jeunes de la ville de Tizi-Ouzou.

La langue française, joue encore un rôle assez important et dominant dans la vie quotidienne des sujets qui ont participé à l'enquête. Même si le kabyle et dans une moindre mesure l'arabe dialectal sont les langues de communication par excellence des enquêtés, le français a une place dans la vie des sujets, plus grande que les deux autres langues maternelles dans certaines situations. Cette observation n'est-elle pas évidente dans une société qui recourt presque forcément à la langue française, dans les médias, l'Internet, la presse et le commerce ?

Les sujets témoignent en général de leurs attitudes positives à l'égard de la langue française. Ils la considèrent comme langue d'ouverture sur le monde occidental et un instrument privilégié d'accès à la technicité et au savoir universel. Ils s'en servent bien sûr comme langue de communication dans leur vie quotidienne à coté du kabyle et de l'arabe dialectal. Les sujets sont impressionnés par cette langue, et ils veulent la transmettre pour la génération future dans la mesure où elle fonctionne comme langue d'accès au savoir et d'ouverture sur le monde occidental.

12.2 Analyse de quelques graffiti de la ville de Tizi-Ouzou

L'analyse des graffiti produits dans la ville de Tizi-Ouzou révèle les représentations que se forgent les graffiteurs à propos des langues kabyle, arabe et française. Ces graffiti dénotent intentions et sentiments des graffiteurs vis-à-vis des auteurs du conflit dont ils font partie prenante et fonctionnent comme une confirmation identitaire. Les images adoptées en ce qui concerne les langues susdites sont déterminées par le choix de telle ou telle langue pour écrire tel ou tel graffiti avec telle ou telle couleur et dans tel ou tel lieu.

Ainsi, la langue kabyle, au vu des graffiteurs, joue le rôle de marqueur identitaire évoquant leur amazighité. Elle apparaît souvent pour exprimer colère, indignation et révolte contre les autorités. Tous les graffiti écrits en kabyle, témoignent de l'attachement fervent des graffiteurs à leur langue. Ce qui permet de dire qu'elle est fétichisée et valorisée. La langue française est employée massivement dans la production des graffiti. Elle est perçue comme une langue de revendication des droits, en particulier identitaire, de la liberté d'expression et du savoir. Elle semble être l'allié du kabyle : toutes les deux ont subi l'arabisation massive. De surcroit, la langue française supplie la langue kabyle dans sa fonction de communication.

En effet, le choix du français répond au besoin de communiquer avec les citoyens et avec les autorités politiques. Dans ce cas, le français remplit les fonctions d'une langue véhiculaire. Les locuteurs francophones sont estimés et valorisés, ils sont perçus comme instruits et intellectuels. À la différence des forces de l'ordre et des pouvoirs publics qui sont stigmatisés et dévalorisés. La langue arabe (langue généralement parlée par les forces de l'ordre) représente le symbole de la répression, de l'ignorance, de l'injustice et évoque surtout l'arabisation massive du pays. Néanmoins, elle est choisie pour communiquer (dans certains quartiers) tantôt avec les citoyens, tantôt avec les forces de l'ordre ou les pouvoirs publics. Ce

qui laisse supposer que les graffiteurs de certains quartiers reconnaissent le statut véhiculaire à cette langue, dans certaines situations.

De plus, la fonction intrinsèque des graffiti est, par excellence, une fonction d'expression. Les graffiteurs de Tizi-Ouzou s'expriment, en effet, à travers leurs productions graffitiques. Somme toute, quel que soit le message véhiculé par ces graffiti écrits en langues différentes, l'essentiel que le message soit transmis et qu'il va y avoir une communication, qui se fait par l'affirmation de territoire, de l'appartenance et de l'identité. Ce qui est nécessaire aussi de savoir est que l'urbanisation de Tizi-Ouzou joue un rôle important dans la distribution de ces langues et de ces graffiti et qu'elle transforme aussi le rapport entre ces langues.

Le plurilinguisme est l'une des formes remarquables de la ville de Tizi-Ouzou qui s'exprime par l'utilisation de différentes langues par un même locuteur aussi bien dans les pratiques, les graffiti sont l'une de ces pratiques. Ce plurilinguisme parfois renvoie à une maitrise de la langue et d'autres fois à la non-maîtrise de la langue. Le code-switching l'une des conséquences de ce plurilinguisme est un trait dominant dans les graffiti qui révèlent à la fois le rapport entre les langues pratiquées.

12.3 Le rap à Tizi-Ouzou

Parler de rap à Tizi-Ouzou revient à parler des jeunes, de ce qui les intéresse, de ce à quoi ils s'identifient. C'est sortir le miroir dans lequel ils projettent leur image pour pouvoir la lire. En sociolinguistique, cette image obtenue par réflexion a permis de voir la manière dont les jeunes communiquent entre eux et avec les autres membres de la communauté. Cela a permis de découvrir un certain nombre de positionnements culturels et idéologiques qui sont en réalité de véritables revendications que les jeunes posent comme leur plate-forme à ceux qui tiennent entre leurs mains leur destinée.

Seulement, on ne peut pas évoquer le mouvement hip-hop en passant sous silence son origine et son évolution jusqu'à son arrivée en Algérie et à Tizi-Ouzou. Il faut cependant rappeler que le mouvement englobe une musique le (rap), un art (peinture ou graffiti), une mode vestimentaire etc. mais nous nous sommes intéressé dans cette thèse uniquement à la musique et plus particulièrement aux textes chantés par des jeunes rappeurs amateurs de la ville de Tizi-Ouzou. Un bref regard a permis de voir que le rap bien que né en Jamaïque, a connu une explosion extraordinaire dans les années 1970 lorsque les jeunes des ghettos de New York ont voulu crier leur ras-le-bol face aux traitements auxquels étaient soumis les gens de couleur aux États-Unis.

Ce même vent de contestation va souffler en France lorsque les enfants des immigrés africains noirs et arabes se rendent compte qu'ils étaient sujets à ce même traitement qui a pour nom chômage, ségrégation, échec scolaire et social, etc. Même si les conditions ne sont pas les mêmes que dans ces pays cités, Tizi-Ouzou ne sera pas épargné par le mouvement puisque la jeunesse voudra se lever et revendiquer sa place dans la société. Il est vrai que les tendances sont différentes et variées, mais cette richesse ne fait que participer au développement de la culture hip-hop. Ce qui fait que ses acteurs sont devenus des

personnages importants dans la vie culturelle de la ville, dans la vie sociale puisque les jeunes s'y reconnaissent.

Dans cette étude que nous avons menée, nous nous sommes intéressé à la langue employée par les rappeurs dans leur création artistique. Nous avons pu souligner la diversité des procédés employés pour la constitution du lexique qui le compose. Ceux-ci passent essentiellement par les glissements sémantiques. Nous avons pu relever entre autres l'emploi de la métaphore. Il y a également les emprunts aux différentes langues qui composent le paysage linguistique tizi-ouzien. Ce sont le kabyle, le français, l'arabe dialectal et l'anglais. Mais le rappeur ne se limite pas seulement à cela puisqu'il va créer des procédés de structuration de son langage en procédant au verlan, aux abréviations, etc.

La richesse des procédés qui permettent la création lexicale pour la constitution de l'argot est révélatrice des intentions, des positionnements et des réclamations véhiculés par les textes du rap. Il demeure évident que l'allusion à l'anglais renvoie presque nécessairement à l'Amérique où est originaire le mouvement et à son influence sur les jeunes. Il est vrai que les premières fonctions que l'on peut assigner seront les dimensions ludique et cryptique, mais dans ce contexte la dimension cryptique doit être relativisée. Il n'est point dans l'intention du rappeur de limiter son auditoire, mais l'innovation langagière permet de procéder d'une part à l'identification des membres de la communauté. D'autre part, c'est le moyen pour ce groupe presque rejeté, puisque n'étant pas pris en considération de prendre sa revanche sur la société qui ne veut pas lui donner la place qui est sienne. Ainsi, il peut prendre sa revanche sur le système qui n'a pas pris en compte ses préoccupations les plus légitimes. Il s'impose aussi, vu la teneur subversive de son message.

L'usage de langage innové permet de s'identifier au groupe, de montrer son appartenance au mouvement mais aussi d'identifier les membres du groupe. Ce qui montre que la solidarité de «corps» et le besoin de préserver son identité et son intégrité sont

importants. Cela est compréhensible si on connaît la teneur des messages contenus dans les textes de rap. Aussi, faut-il souligner l'importance que les rappeurs attachent à la résistance par le biais de la subversion du langage. Ainsi, on montre que l'on refuse d'abdiquer même si on n'est pas pris en considération par les systèmes politiques et économiques en vigueur.

Enfin la musique devient un refuge. Comme les précurseurs du mouvement aux États-Unis, on se réfugie dans la musique où le rappeur pense qu'il y a une possibilité d'ascension et de rédemption qui pourrait lui permettre de sortir de la misère sociale et morale qui a plongé ce pays dans cette situation qu'il décrit dans son texte. Dans cette esquisse qui se veut une contribution à une étude sociolinguistique du phénomène rap, nous avons tenté d'apporter une pierre à l'édification de ce riche terrain d'étude. Nous ne prétendons pas avoir été exhaustifs puisque plusieurs domaines peuvent être explorés.

12.4 Le langage des jeunes et la norme, la fonction cryptique de ce langage

Ce qui caractérise le langage des jeunes tizi-ouziens, tel qu'on l'entend pratiquer dans les écoles par exemple, c'est le déplacement de l'accent tonique, l'inversion de l'ordre des mots, le détournement du sens des mots habituel par rapport à leur sens courant, et surtout une grande complicité entre locuteurs visant à donner le maximum d'opacité pendant leur discussion face à un auditeur extérieur.

Pour faire une analyse cohérente et systématique de ces phénomènes de « changements » linguistiques est afin d'illustrer la nécessité d'imbriquer le changement linguistique dans la communauté des locuteurs, il est indispensable de recourir méthodologiquement à la fois à des explications internes, structurales et à des explications purement externes, sociolinguistiques. En prenant des cas de figure tirés du parler des jeunes tizi-ouziens, nous avons montré que de tels changements ne peuvent pas être compris en invoquant uniquement des facteurs internes, et que des facteurs sociaux, tels que le mélange de sociolectes dans la grande ville, ont joué un rôle décisif.

Se trouvant socialement exclus du système et linguistiquement désarmé, les jeunes des quartiers, en contact avec toutes les formes de « déviances », vont se distinguer par leur refus de respecter les paramètres de la langue commune et de se plier au " statu quo linguistique" . Ce refus se manifeste au niveau lexical : essentiellement de deux manières : déformation morphologique et déviation sémantique. Les innovations langagières chez les jeunes tizi-ouziens sont des produits de contextes sociaux bien déterminés. Ils répondent paradoxalement à la fois à un besoin de « cryptage » et, donc de rejet à l'encontre de la norme et à un besoin de communicabilité réservée uniquement aux initiés, à ceux qui sont dans le « coup ».

Avant de se disséminer dans le langage des jeunes, c'est dans les milieux carcéraux que le verlan a surtout pris racine. Par conséquent et par amalgame, ces « sociolectes » sont associés à tous les sèmes liés à la délinquance et à la violence sous toutes ses formes.

Ayant recours, obligatoirement, au lexique usuel, le jeune ne se conformera pas pour autant aux normes de la tradition. Dans sa bouche, « le stylo bleu » n'est pas un stylo, mais un policier. Soit encore l'extension analogique qui permet à des mots courants désignant des objets de devenir synonymes de « voiture »: « debza », « beyouma», « debanna », etc. La crypticité s'intensifie au fur et à mesure que les différents procédés de déformation, ou de transformation, se succèdent : « chicola » (drogue). Relativement pauvre dans sa syntaxe, ce langage est remarquablement riche dans son lexique.

Si l'on prend l'exemple des termes d'insultes (fréquemment utilisées dans le langage des jeunes), l'on constate qu'ils font partie d'un discours qui opère une négociation des statuts et des places entre les locuteurs, en insultant l'autre, le locuteur, selon le contexte de communication, fait, consciemment ou inconsciemment, une sélection lexicale dans sa « banque » de mots. Cet acte linguistique révèle comment il perçoit l'allocutaire, mais aussi comment il souhaite rendre compte de ce qu'il est dans son indignation. Les modes d'insultes, ainsi envisagés, deviennent dès lors marqueurs de frontières hiérarchiques, mais aussi révélateurs des valeurs du groupe.

Conclusion générale.

13. Conclusion générale

A l'issu de cette thèse de doctorat, qui a concerné le plurilinguisme et la culture jeune à Tizi-Ouzou, nous sommes parvenu à des réponses qui ont pour la plupart confirmé nos hypothèses de recherche, et ont apporté un éclairage sur notre problématique. Les questions de départ que nous posions dans notre recherche étaient les suivantes :

- Les modalités de plurilinguisme à Tizi-Ouzou seraient-elles différentes d'un groupe d'individus à un autre en fonction du sexe, de la profession, du niveau d'étude, et de la tranche d'âge

- Quelles seraient les différentes configurations du plurilinguisme en cours dans la ville de Tizi-Ouzou ? Quelles seraient les langues en usage dans les divers espaces sociaux et quel rapport peut-on établir entre elles?

- Étant donné la situation sociopolitique (l'absence d'un tissu économique qui engendre un sentiment de marginalisation) à la quelle sont confrontés les jeunes tizi-ouziens, ces derniers développeraient-ils un discours identitaire, revendicatif et contestataire à travers leurs pratiques culturelles ?

- Face aux sentiments de marginalisation et de stigmatisation que leur renvoie la société, les jeunes tizi-ouziens développeraient- ils des stratégies de résistance, leur servant à se créer des espaces sociaux et discursifs, leur permettant de se valoriser et d'affirmer leur différence?

- Ces stratégies de résistance passeraient-elles par la parole et l'appropriation des espaces de la ville ?

- Le quartier ou la « Houma » serait-il représenté comme un espace leur appartenant, comme leur territoire ?

- Le rap, les graffiti, l'innovation langagière et le discours métissé seraient donc t-ils un moyen d'affirmation de soi, de valorisation et de revendication de tout ordre chez les jeunes tizi-ouziens ?

- Il y aurait-il une centralisation des normes socio-langagières perçues comme valorisantes et un confinement de celles identifiées comme stigmatisées ?

Les deux questions centrales de notre recherche sont les suivantes :

-Quels sont les messages latents et les enjeux identitaires de la culture jeune à Tizi-Ouzou, en quoi, nous renseigne t-elle sur la vision du monde de ses praticiens, en quoi elle se construit comme une contre culture dans l'espace public et en quoi participe-t-elle au processus de construction identitaire chez les jeunes tizi-ouziens ?- Comment la langue de ces jeunes permet-elle l'expression des sentiments de révoltes, de contestations, de mépris, de défi, d'injustice, etc. et être, en ce sens, un lieu de refoulement ou d'exutoire ?

-Quelles sont les différentes configurations du plurilinguisme en cours dans la ville de Tizi-Ouzou et dans quelle mesure la territorialisation sociolinguistique de la ville de Tizi-Ouzou, participe-t-elle au processus de construction identitaire chez les jeunes tizi-ouziens?

En effet, suite aux investigations menées sur le terrain, notre intérêt pour la question des langues à Tizi-Ouzou en corrélation avec la culture jeune est confronté à la problématique de l'espace et de ses influences sur les pratiques socio-langagiers des jeunes tizi-ouziens. Notre hypothèse de départ est que les discours des jeunes tizi-ouziens sont la marque d'un lieu de relégation, d'enfermement, de stigmatisation, du brouillage et du malaise social et psychologique. La volonté d'enrichir nos observations a conduit à la réalisation d'une enquête. Pour cela, nous avons procédé à l'élaboration d'un questionnaire. Des entretiens ont enrichi les propos et alimenté les discours sur la ville. L'objectif de ce questionnaire et de ces

entretiens n'était pas de recueillir des données quantitatives, mais bien de faire une analyse qualitative de mécanismes urbains spécifiques à la ville de Tizi-Ouzou, sans pour autant avoir la prétention d'établir des vérités généralisatrices.

De plus, notre recherche se veut être une contribution à la compréhension du processus de la construction identitaire chez les jeunes tizi-ouziens. En plus d'alimenter les études proprement sociolinguistiques, l'étude du rapport entre espace et langues permettent de faire apparaître clairement les situations socio-spatiales inédites qui, si l'on y regarde de plus près, pourraient aider à l'élaboration de projets liés à une meilleure cohésion sociale de la ville de Tizi-Ouzou. Notre objectif sur le plan social était d'abord d'attirer l'attention sur les discriminations langagières et culturelles, souvent réductrices de la personne humaines en œuvre dans la ville de Tizi-Ouzou. En suite, nous voulons mettre en évidence et saisir les différents messages (social, politique) véhiculés par la culture jeunes à Tizi-Ouzou.

Ainsi, toute culture est fondamentalement pluriculturelle et se construit grâce aux contacts des différentes communautés. Toute culture implique le rapport à l'altérite dans le cadre de l'interaction. A la lumière des observations qui ont été faites, nous croyons être en mesure de dire que nos résultats confirment en partie nos hypothèses de départ. Nous nous étions longuement arrêtés sur les usages langagiers des jeunes tizi-ouziens et les pratiques plurilingues chez ces derniers. Nos informateurs ont, en effet, en partie montré leur attachement à leur langue maternelle et à la langue française. L'usage de ces langues témoigne une préférence à la langue maternelle dans la conversation familiale et amicale, et des attitudes très positives à l'égard de la langue française. Le plurilinguisme est une marque de l'urbanité chez les jeunes tizi-ouziens.

Par conséquent, les graffiti réalisés par les jeunes tizi-ouziens font preuve du plurilinguisme de la ville de Tizi-Ouzou. L'hybridité langagière se sent dans les pratiques culturelles des jeunes comme un moyen de différenciation qui permet de diffuser des

messages sociopolitiques. La différenciation est exprimée par les jeunes à travers l'adoption de pratique langagières distinctives et novatrices et par l'identification à une autre communauté d'appartenance : les graffiteurs. C'est à travers les graffiti que les jeunes tizi-ouziens s'approprient les espaces de la ville, en adoptant une stratégie de (conformisme) aux valeurs de leurs quartiers respectifs, exprimée dans la défense de la " Houma" (quartier) et l'exclusion de l'étranger de cette dernière. La quête de la valorisation est souvent stimulée par la dynamique identificatoire à l'autre. C'est donc dans le groupe que ces jeunes valorisent leur culture. Ainsi, les graffiti tizi-ouziens nous ont permis d'étudier la dynamique socio-langagière générée dans le rapport de ces jeunes à l'espace urbain en ce qu'elles sont révélatrices de leur construction identitaire et de l'évolution des rapports sociaux.

Le langage marque l'identité dans l'espace urbain tizi-ouzien ; les pratiques langagières et les représentations de ces pratiques s'associent aux représentations de tous ordres (sociale, spatiale, etc.) et se placent au centre des processus d'identification et de distanciation (différenciation) eux-mêmes générateurs d'identité. Notre étude pour les graffiti ne se fixait pas comme objectif de rendre compte de la répartition des différentes classes sociales de la population tizi-ouzienne dans les différents espaces géographiques de la ville. Toutefois, c'est à travers ces graffiti que nous avons saisi les représentations que se font les jeunes tizi-ouziens de cette répartition de la ville, les correspondances sociales qu'ils attribuent sont créatrices d'identification et de différenciation et productrices de constructions identitaires. L'analyse fait ressortir que la ville de Tizi-Ouzou a une identité plurielle, qui s'élabore dans un processus dialectique entre les espaces et leurs habitants. Les constructions identitaires qu'elles soient collectives ou individuelles se forment des représentions mentales produites dans ces rapports des habitants aux diversités urbaines (sociales, spatiales, linguistiques, etc.).

Dans notre thèse, nous avons aussi tenté d'analyser les processus de construction identitaire chez les jeunes tizi-ouziens, à travers les discours des rappeurs amateurs de la ville

de Tizi-Ouzou dont le langage constitue un élément fondamental. Notre étude pour les pratiques langagières des rappeurs tizi-ouziens et des représentations de ces pratiques telles qu'elles sont mises en mot par ces rappeurs, nous a permis de cerner les fonctionnements sociaux de la ville de Tizi-Ouzou qui sont au cœur de la dynamique identitaire. De la sorte, les discours tenus par ces jeunes dans une forme langagière bien propre à eux, nous révèlent en grande partie les changements sociopolitiques en cours.

Dans ce sens, les choix des formes linguistiques, du mélange codique constituent le procédé le plus efficace pour les jeunes tizi-ouziens d'effectuer un véritable travail sur la langue parlée ; les mots innovés investissent leur discours et les travaillent dans différents sens, ce changement linguistique est une forme de valorisation et une volonté de différenciation qui se manifeste dans et par la langue. Chez les jeunes tizi-ouziens, il y a une volonté de construire un langage qui leur est propre, de se forger une langue identitaire le « we code », par des transformations diverses, par opposition à « they code ». D'un point de vue identitaire, la chanson rap exprime la relation d'appartenance chez les jeunes tizi-ouziens à une " communauté marginalisée" qui s'oppose aux systèmes politique et social mis en place.

Ce sentiment d'appartenance à une communauté rejetée et différente (socialement et politiquement parlant) constitue un point nodal au sein des jeunes tizi-ouziens : même si elle n'est pas le seul élément, elle demeure un trait par lequel ces jeunes s'identifient et par lequel également ils se voient identifier. L'identification de référence s'exprime très fortement en termes de revendication, de contestation et du refus des hommes politiques et des politiques prônées par les pouvoirs publics. Les velléités de revendications identitaire et politique qui apparaissent à travers les discours des rappeurs tizi-ouziens semblent d'abord un défi lancé à un espace du pouvoir perçu comme " pervers" et " défaillant" : les jeunes y voient là un moyen d'affirmer leur identité, fût-elle contestataire, face au rejet dont ils sont l'objet.

Dans cette optique, la contestation et la non reconnaissance de l'action politique apparaissent comme le dernier rempart face à la marginalisation, en ce sens où elle constitue une référence identitaire immédiatement mobilisatrice. Face aux dévalorisations, les jeunes tizi-ouziens se forgent une identité " de marginalisé" en ce sens où, maintenus dans une certaine singularité, ils affirment, plus ou moins agressivement leur différence et leur distance. Le parler jeune des adeptes du rap à Tizi-Ouzou est riche en créativités culturelles et langagières. Ce " bouillonnement" créatif peut être associé à une révolte contre l'ordre établi. Ainsi, le rap permet à ces jeunes de crier leur détresse et leur mal-être par des chansons dont les critiques sont violentes, subversives et acerbes envers la société et l'ordre établi. C'est par un parler spécifique que les jeunes rappeurs critiquent les pratiques " douteuses" des hommes politiques et les difficultés sociales de tout ordre : l'enseignement, le chômage, les relations amoureuses et la vie sociale en général. Par ces critiques souvent acerbes que les jeunes tizi-ouziens aspirent à une vie sociale plus saine.

Dans un autre corpus qui a concerné l'analyse de certaines expressions langagières et des discours épi-linguistiques des jeunes tizi-ouziens, nous avons pu montrer la richesse de la créativité langagière de ces jeunes. Le répertoire du parler jeune est un véritable réservoir des vocables pour les langues maternelles. A chaque domaine de la vie quotidienne sont associés des mots inventés auxquels n'ont accès que les véritables initiés. A la sexualité, la drogue, les relations amoureuses, les relations groupales, etc., différents vocables inventés leurs sont associés.

De la sorte les événements de la vie quotidienne sont commentés à travers des mots et des expressions propres à ces jeunes. Ce parler est témoin de l'hétérogénéité linguistique et culturelle des jeunes tizi-ouziens. Cette hétérogénéité traduit une sorte de " nomadisme" identitaire chez les jeunes, car ils s'inscrivent dans des pratiques culturelles qui assument différents espaces sociaux d'appartenance et de sociabilité. De cette manière les jeunes

marquent une certaine autonomie des normes sociales durant cette phase de leur vie. Cette démarche de " nomadisme identitaire" est caractérisée par une diversité des références chez ces jeunes : l'adoption des termes et des expressions renvoyant à un monde différent de celui où ils évoluent, montre l'influence du mode de vie occidental sur les jeunes tizi-ouziens.

A partir des données recueillies en milieu urbain, nous avons analysé certaines formes non standardisées afin de saisir les dynamiques socio-langagières liées aux jeunes et à la participation aux réseaux sociaux des pairs. Notre analyse montre que les jeunes tizi-ouziens commentent les événements politique et social à travers des formes langagières inventées. L'adhésion à un parler spécifique posé comme une contre norme linguistique leur offre ainsi un moyen de revalorisation par le langage et un espace de légitimité langagière qui leur est propre. Cela leur permet d'affirmer leur différence et de marquer leur distance à la société adulte et de créer un langage " identitaire" dans lequel ils reconnaissent les valeurs du groupe d'appartenance. L'identification au quartier (Houma) correspond au besoin de construire et de s'identifier à un espace sécurisant au sein duquel les jeunes tissent des relations de solidarité. La " Houma" , dite " Elhouma" chez les jeunes tizi-ouzéens constitue un espace de cohérence identitaire chez les jeunes tizi-ouziens.

Notre analyse prend fin avec l'entretien semi-directif mené auprès de certains jeunes de la ville de Tizi-Ouzou, afin de comprendre comment s'élabore la territorialisation sociolinguistique de la ville de Tizi-Ouzou. Cette enquête révèle une centralisation des langues perçues comme valorisantes et une décentralisation de celles identifiées comme dévalorisantes. Dans le contexte plurilingue tizi-ouzéen, le kabyle et le français apparaissent comme les langues les plus concernées par la centralisation. Le zdimoh est confiné à la haute ville. Toutefois, les discours de nos enquêtés font ressortir que le zdimoh en tant que langue urbaine assure une part identificatoire à la ville, et en tant que langue stigmatisée, elle suscite une relégation de l'identité zdimohophone. De la sorte, afin de supplanter cette stigmatisation,

les locuteurs de la Haute ville en mobilité vers le centre ville, remodèlent leur identité langagière en optant pour un parler algérois perçu comme valorisé.

En définitive, la présente étude nous a permis de nous rendre compte de la difficulté d'interroger un terrain tel que celui de la communauté jeune, mais aussi de la richesse d'un questionnement relevant de la sociolinguistique et des pratiques langagières. Nous avons également été frappés du manque d'études sur les pratiques culturelles des jeunes, un champ de recherche important qui ne bénéficie pas d'engouement en matière d'études académiques à Tizi-Ouzou. Il ne reste plus désormais qu'à alerter les chercheurs en sociolinguistique urbaine sur la fertilité du terrain à coté duquel ils passent en oubliant l'analyse de la culture des jeunes.

Ce travail nous ouvre donc des perspectives sociolinguistiques importantes, notamment au niveau de la compréhension de la structure socio-spatiale de Tizi-Ouzou et du processus de la construction identitaire chez les jeunes tizi-ouziens, car une meilleure compréhension du processus de construction identitaire devrait permettre d'attirer l'attention sur les discriminations culturelle et langagière, en œuvre dans la ville de Tizi-Ouzou.

Notre intérêt pour le parler des jeunes tizi-ouziens s'est avéré très productif, l'analyse nous a permis de comprendre que ce langage verbalise la désorientation et les conditions sociales de cette frange de la société. Cette thèse nous a permis aussi de saisir dans quelle mesure la culture et le parler jeunes représentent une stratégie de résistance à la contrainte économico-politique, à la dévalorisation sociale, à une vie sans échappatoire et peu rassurante, à leur condamnation collective et à l'enfermement. Ces considérations ouvrent de nouvelles perspectives en termes de problématisation de la question jeune et du terrain urbain tizi-ouzien, elles seront développées, ultérieurement, dans le cadre d'une équipe de recherche.

Bibliographie générale.

14. BIBLIOGRAPHIE DES RÉFÉRENCES CITÉES

* OUVRAGES, REVUES ET THESES

Cette bibliographie reprend majoritairement l'ensemble des sources citées et y ajoute quelques ouvrages de références, qui ont servi de références même si elles ne sont pas citées dans le corps du texte.

***ADDI L.,** 1995, *l'algérie et la démocratie :* pouvoir et crise du politique dans l'algérie contemporaine, la découverte, Paris.

***AGERON CH.-R.,** 1997, *histoire de l'Algérie contemporaine*, TII, PUF, Paris.

***AGERON CH.-R.,** 1994**,** *la décolonisation française*, Armand Colin, Paris.

***AKIN S.,** 1998, « pratiques langagières et questions identitaires d'une communauté exilée : le cas des Kurdes en Normandie » dans ETUDES NORMANDES n°1, IRED, Mont-Saint-Aignan, pp.47-59.

***ALAMI S., et al.,** 2009, *Les méthodes qualitatives*, Paris, PUF.

***ANTOINE F.,** 1998, « Des mots et des noms : verlan, troncation et recyclage formel dans l'argot contemporain », dans CAHIERS DE LEXICOLOGIE, CNRS, n° 72-1, p. 41-70.

***ANZIEU D., & MARTIN J.-Y.,** 1968, *La Dynamique des groupes restreints*, Paris, P.U.F.

***ASSEF C.,** 2002 : *Analyse interactionnelle des échanges de vannes : une application aux quartiers dits sensibles de Marseille*, Thèse de doctorat nouveau régime, Université Aix-Marseille 1 - Université de Provence.

***ASSELAH R.-S.,** 1992, *pratiques linguistiques trilingues (arabe dialectal-kabyle-français) chez des locuteurs algériens*, mémoire de magistère, université d'Alger.

***ASSELAH RAHAL R.-S.,** 2004, *Plurilinguisme et migration*, Paris, L'Harmattan.

***ASSELAH RAHAL R.-S.,** « Le français en Algérie, Mythe ou réalité? », *communication proposée lors du IXème sommet de la francophonie, " Ethique et nouvelles technologies: l'appropriation des savoirs en question*», les 25 et 26 Septembre. Beyrouth.

***AUGUSTIN j.-P,** 1991, *les jeunes dans la ville,* presses universitaires de Bordeaux.

***AUSTIN J.,** 1979, *Quand dire c'est Faire*, Paris, Seuil.

***AUZANNEAU M., & JULLIARD C.,** 2002, « Parlers de jeunes en parcours de formation continue et d'insertion », dans PRATIQUES LANGAGIÉRES URBAINES. ENJEUX IDENTITAIRES, ENJUEUX COGNITIFS, VEI ENJEUX, n° 130, p. 238-248.

***AUZANNEAU M., BENTO M., FAYOLLE V.,** 2002, « De la diversité lexicale dans le rap au Gabon et au Sénégal » dans LA LINGUISTIQUE, ARGOT ET ARGOTOLOGIE, vol 38, Paris, PUF.

***BABASSI O., 2003,** « Procès d'indexicalisation dans le parler bilingue franco-arabe algérien » dans, *MARGES LINGUISTIQUES REVUE EN LIGNE*, http://www.revue texto.net/marges/marges/Documents%20Site%206/doc0165_babassi_o/doc0165.pdf (consultée le 14/10/2008).

***BACHMANN C., & BASIER L.,** 1984, « Le verlan : argot d'école ou langue des Keums ? », dans MOTS, n° 8, p. 169-187.

***BACHMANN C., & BASIER L.,** 1985, « Junior s'entraîne très fort, ou le smurf comme mobilisation symbolique », dans LANGAGE ET SOCIÉTE, n° 34, p. 57-68.

***BACHMANN C., & BASIER L.,** 1989, *Mise en images d'une banlieue ordinaire*, Paris, Syros/Alternative.

***BACHMANN C., LINDENFELD J., & SIMONIN J.,** 1981, *Langage et communications sociales*, Paris, LAL, Hatier-Credif.

***BAGGIONI D § MOREAU M.-L.,** 1997, « Norme » dans SOCIOLINGUISTIQUE – CONCEPTS DE BASE, Mardaga, Sprimont, pp. 217-223.

***BAKHTINE M.,** 1977 (trad.), *Le marxisme et la Philosophie du langage.* Problèmes fondamentaux d'une méthode sociologique appliquée à la science du langage, Paris, Éditions de Minuit.

***BACHELARD G.,** 1938, *La formation de l'esprit scientifique*, PUF, Paris.

***BACRY P.,** 1992, *Les figures de style*, France, Belin, Luçon.

***BARBERIS J.-M,** 1999, « Analyser les discours. Le cas de l'interview sociolinguistique » dans CALVET L.-J., DUMONT P. (Dirs), 1999, L'Harmattan, Paris.

***BARNECHE S.,** 2004, *L'identité linguistique et culturelle des jeunes de Nouméa. Une étude des pratiques langagières dans la cité de Riverstar (Rivière-Salée*), Thèses de doctorat de 3ème cycle, Université de Rouen.

***BARNECHE S.,** 2005, « vie urbaine et transmission des langues à Nouméa » dans GLOTOPOL n° 5, CNRS Dyalang, Rouen.

***BARNECHE S.,** 2005, *Gens de Nouméa, gens des îles, gens d'ailleurs...* : langues et identités en Nouvelle-Calédonie, L'Harmattan, France.

***BAUTIER E., & BRANCA R.-S.,** 2002, « Pratiques linguistiques des élèves en échec scolaire et enseignement », dans *VEI-ENJEUX*, n° 130, Paris, CNDP, p. 196-213.

***BAVOUX C.,** 2000, « Existe-t-il un parler jeune à la Réunion ? Compte-rendu d'une enquête auprès de six groupes d'élèves et d'étudiants », dans ÉTUDES CRÉOLES, N° XXIII-1, pp. 9-27.

***BAYLON CH.,** 1991, *Sociolinguistique* : société, langue et discours, Paris, Nathan.

***BAZIN H.,** 1995, *la culture hip-hop*, Desclée de Brower, Paris.

***BAZIN H.,** 1998, *« la fonction sociales des arts de la rue »*, in A la recherche des enfants de la rue, Karthala, coll. Questions d'enfances.

***BAZIN H., § VULBEAU A.,** 2005, *quand la ville crie, les tags gueulent et les graffs griffent*, éd. Par l'ADELS, Paris.

***BECCARIA C.,** 2001, *Recherches concernant la nature du style,* Paris, édition Rue d'ULM.

***BECETTI A.,** 2009, « L'innovation lexicale dans les parlers de jeunes lycéens : un marqueur identitaire et urbain ? » in Actes du Colloque Emergence et prise en compte de pratiques linguistiques et culturelles innovantes en situations francophones plurilingues, Damas (Syrie), 27-29 mai, 63-68.

***BENGA N.-A.,** 1998, *L'air de la ville rend libre* : Musique urbaine et identités métisses, des groupes de musique des années 1950 aux posses des années 1990 (Dakar et St Louis Dakar), NP.

***BENHOUHOU N.,** 2010 : « Nouvelles variétés du français : vers un nouveau cadre d'enseignement-apprentissage du français en contexte plurilingue »**,** in *PRATIQUES INNOVANTES DU PLURILINGUISME : Emergence et prise en compte en situations francophones,* (sous la direction de Ph. Blanchet et P. Martinez), éd. des archives contemporaines, AUF, Paris, pp. 205-211.

***BENMAYOUF, Y-CH**., 2007 : « Le nom de l'arabe dans l'Algérie contemporaine », in

***BENMAYOUF CH.-Y,** 2010, *La question linguistique en Algérie* : enjeux et perspectives, L'Harmattan, France.

***BENRABAH M.,** 1993, « L'arabe algérien véhicule de la modernité » dans, Foued LAROUSSI, (éd.), *CAHIERS DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE*, n°22, Minoration linguistique au Maghreb. Rouen, SUDLA, pp. 33-43.

***BENRABAH M.,** 1997, « Les avatars du français à travers la politique linguistique en Algérie », in Caroline Juillard et L-J Calvet (éds), Politiques linguistiques : mythes et réalité, AUPELF-UREF, Collection « Actualité Scientifique », 55-60.

***BENRABAH M.,** 1999, *Langue et pouvoir en Algérie*. Histoire d'un traumatisme linguistique, Paris, Séguier.

***BENRABAH M.,** 2007 : « Politique linguistique en Algérie, insécurité au sommet, ouvertures à la base », in Thierry Bulot, 2007, Les codes de la ville, pp 55-64.

***BENSALAH A.,** 1998 (a), « L'effet loupe des formes mêlées et discours rapporté » dans, *PLURLINGUISME,* n° 14, Alternance des langues et apprentissage en contexte plurilingue, CERPL, pp. 143-170.

***BENSALAH A.,** 1998 (b), « L'alternance de langues comme marqueur du changement des genres discursifs et de l'accentuation de l'intersubjectivité » dans, Ambroise QUEFFELEC (éd.), *ALTERNANCES CODIQUES ET FRANÇAIS PARLER EN AFRIQUE,* Aix-en-Provence, PUP, pp.3 9-49.

***BENSEKAT M.,** 2011, « Le français conversationnel des jeunes de Mostaganem : une forme hybride », dans Rispail, M. (dir.), *La sociodidactique au service de la complexité algérienne…. Et de quelques autres*, Didacstyle, n° 4, pp. 8-21.

***BENSIMON-CHOUKROUN G.,** 1991, « Les mots de connivence de jeunes en institution scolaire : entre argot ubuesque et argot commun », Langue française, 90, 80-91.

***BENVENISTE E.,** 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

***BERGER P.,** & **LUCKMANN T.,** 1996, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Masson/Armand Colin.

***BERNSTEIN B.,** 1973, *Langage et classes sociales, codes sociolinguistiques et contrôle social*, traduit par J-C. CHAMBORDERON, Paris, Minuit.

***BERTHIER N.,** 2006, *Les techniques d'enquête en sciences sociales – Méthode et exercices corrigés*, Armand Colin, Paris.

***BILLIEZ J.,** 1985, « La langue comme marqueur d'identité », dans *REVUE EUROPÉENES DES MIGRATIONS INTERNATIONALES*, volume 1, n° 2, p. 95-105.

***BILLIEZ J.,** 1992, « Le parler véhiculaire interethnique de groupes d'adolescents en milieu urbain », dans *DES LANGUES ET DES VILLES*, Didier Érudition, p. 117-126.

***BILLIEZ J.,** 1996 : « Poésie musicale urbaine : langues et identités entrelacées », dans Julliard C., et Calvet L.-J., *LES POLITIQUES LINGUISTIQUES, MYTHES ET RÉALITÉS, L'ACTUALIT2 SCIENTIFIQUE*, AUPELF-UREF, p. 61-66.

***BILLIEZ J.,** 1997 : *Bilinguisme, variations, immigration : regards sociolinguistiques,* Dossier présenté en vue de l'Habilitation à Diriger des Recherches, 2 volumes, Université Stendhal Grenoble 3.

***BILLIEZ J.,** 1998 : « L'alternance des langues en chantant », dans J. Billiez & D.-L. Simon, *ALTERNANCES DES LANGUES : ENJEUX SOCI-CULTURELS ET IDENTITAIRES, LIDIL*, n° 18, Grenoble, Lidilem, p. 125-139.

***BILLIEZ J., et al.**, 2000 : *Une semaine dans la vie plurilingue à Grenoble, rapport ronéoté remis à l'observatoire des pratiques linguistiques*, Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France.

***BILLIEZ J., & MILLET A.,** 2001 : « Représentations sociales : trajets théoriques et méthodologiques », dans D. Moore (éd.*), LES REPRESENTATIONS DES LANGUES ET DE LEUR APPRENTISSAGE. REFERENCES, MODÉLES, DONNÉES ET MÉTHODES*, Essais Didier, ENS-LSH, p. 31-49.

***BILLIEZ J., & TRIMAILLE C.,** 2001 : « Plurilinguisme, variations, insertion scolaire et sociale », dans *LANGAGE ET SOCIÉTÉ*, n° 98, p. 105-127.

***BILLIEZ J.,** (dir.), 2003 : *Contacts de langues. Modèles, typologies, interventions*, Paris, L'Harmattan.

***BILLIEZ J., KRIEF K., & LAMBERT P.,** 2003 : « Parlers intra-groupaux de filles et de garçons : petits écarts dans les pratiques, grand-écart symbolique », dans *CAHIERS DU* FRANÇAIS *CONTOMPORAINS*, n°8, p. 163-193.

***BILLIEZ J., & ROBILLARD de D.,** 2003 : « *Présentation* », dans J. Billiez et D. de Robillard, *FRANÇAIS : VARIATION, REPRESENTATIONS, PRATIQUES*, CAHIERS DU FRANÇAIS CONTOMPRAIN, n°8, Lyon, ENS éditions, p. 9-18.

***BILLIEZ J., & LAMBERT P.,** 2003 : « Mobilités spatiales : dynamique des répertoires verbaux et des fonctions dévolues aux langues », dans Actes du colloque *PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS DES CONTACTS DE LANGUES DANS DES CONTEXTES DE MOBILITÉ*, mars 2003, ENS-LSH de Lyon.

***BILLIEZ J., & LAMBERT P.,** 2003 : « La différenciation langagière filles/garçons : vue par des filles et des garçons », dans D. Caubet et al. *PARLERS JEUNES, ICI ET LA-BAS. PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS*, Paris, L'Harmattan.

***BLANCHE-BENVENISTE C., & JEANJEAN C.,** 1986, *Le français parlé, transcription et édition*, Paris, Didier Erudition.

***BLANCHET A., & GOTMAN A.,** 2007, *L'enquête et ses méthodes. L'entretien*, PARIS, Armand Colin.

***BLANCHET P.,** 1994, « Problèmes méthodologiques de l'évaluation des pratiques sociolinguistiques en langues '' régionales'' ou '' minoritaires'' : l'exemple de la situation en France » dans, *LANGAGE ET SOCIETE* n° 96, pp. 93-106.

***BLANCHET P.,** 1996, « Réflexions méthodologiques sur les enquêtes sociolinguistiques (en Bretagne, en Provence, et ailleurs…) » dans, Jeanine RICHARD-ZAPPELLA (éd.), *LE QUESTIONNEMENT SOCIAL*, Université de Rouen, pp. 63-69.

***BLANCHET P.,** 2000, *La linguistique de terrain. Méthode et théorie, une approche ethno-sociolinguistique*, Rennes, PUR.

***BLANCHET P.,** 2007, « Sur le statut épistémologique de la notion de « corpus » dans un cadre ethno-sociolinguistique » dans, Michelle AUZANNEAU (dir.), *LA MISE EN OUEVRE DES LANGUE EN INTERACTION*, Paris, L'Harmattan, pp 341-352.

*** BOCQUET J-L & PIERRE A-P.,** 1997, « Les petits libres » n°1, in RAPPOLOGIE. Paris : Editions des mille et une nuits.

***BORDET J.,** 1999 : *Les jeunes de la cité,* Collection Le sociologue, Paris, PUF.

***BOUALILI A.,** 2010 : « La (micro)toponymie : une archéologie du savoir », Colloque international sur le nom propre maghrébin de l'homme, de l'habitat, du relief et de l'eau, du 21 au 23 novembre, Oran/Algérie.

***BOUALILI A.,** 2010 : « Noms propres de territoires algériens : lieux de revendications et de conflits sociohistoriques et linguistiques », Colloque international Langue et territoire, du 29 août au 3 septembre 2010, Université Laurentienne Sudbury, Ontario/Canada.

***BOUCHEBCHEB L., «** Du français objet d'enseignement au français langue d'enseignement : le cas des stagiaires des centres de formation professionnelle en Algérie », in SYNERGIE ALGERIE, 2011, n°12, p.101-109.

***BOUCHERIT A.,** 2000, « Réflexions sur le contact de langues à partir du cas d'Alger » dans, Manwel MIFSUD, *PROCEEDINGS OF THE THIRD INTERNATIONAL CONFERENCE OF* AÎDA held in Malta 29 march – 2 april 1998, pp. 83-88.

***BOUGUERRA T.,** 1991, *didactique du français langue étrangère dans le secondaire algérien*, OPU, Alger.

***BOUMEDIENNE F.,** 2011*: le parler jeunes tizi-ouzien vers une koinéisation sociolinguistique de la ville de Tizi-Ouzou*, thèse de doctorat, université d'Alger.

***BOURDIEU P.,** 1977 : « L'économie des échanges linguistiques », dans *LANGUE FRANÇAISE,* n° 34, p. 17-34.

***BOURDIEU P.,** 1982 : *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.

***BOURDIEU P.,** 1983 : « Vous avez dit populaire ? », Actes de la recherche en sciences sociales, n°46, p. 98-105.

***BOURDIEU P.,** 1984 : *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit (éd. 1992).

***BOURDIEU P.,** 1993 : « Comprendre », dans *LA MISÉRE DU MONDE*, Paris, Seuil, p. 903-939.

***BOURDIEU P., & WACQUANT L. J.-D.,** 1992 : *Réponses. Pour une anthropologie réflexive,* Paris, Seuil.

***BOUTET J.,** 2002 : « Ils ne parlent pas comme nous : Pratiques langagières des élèves et pratiques langagières scolaires », dans *VEI-ENJEUX*, n° 130, p. 163-177.

***BOUZIRI R.,** 2000 : La *variation dans les pratiques langagières des jeunes d'origine maghrébine à la Goutte d'Or*, Paris, 18ème, Thèse de doctorat, EHESS.

***BOYER H.,** 1994 : « Le jeune tel qu'on en parle », dans *LANGAGE ET SOCIÉTÉ*, n°70, p. 85-92.

***BOYER H.,** (dir.), 1996 : *Sociolinguistique : territoire et objets*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.

***BOYER H.,** (dir.), 1997 (a) : « Les mots des jeunes : observations et hypothèses », dans *LANGUE FRANÇAISE*, n°114, juin 1997, Larousse.

***BOYER H.,** 1997 (b) : « Nouveau français, 'parler jeune' ou 'langue des cités », dans H. Boyer (dir), *LES MOTS DES JEUNES : OBSERVATIONS ET HÉPOTHÉSE, LANGUE FRANÇAISE*, n°114, p. 7-15.

***BOYER H.,** 1997 (c) : « Le statut de la suffixation en –os », dans H. Boyer (dir) *LES MOTS DES JEUNES : OBSERVATIONS ET HÉPOTHÉSE, LANGUE FRANÇAISE*, n°114, p. 35-40.

***BOYER H., GOUDAILLIER J.-P., SÉGUIN B., § TEILLARD F.,** 1998 : « Et le langage des jeunes ? », table ronde coordonnée par P. Boutan, dans *LA LANGUE ET SES REPRÉSENTATIONS, LE FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI*, n°124, p. 34-42.

***BOYER H.,** 2001 : « Le français des jeunes vécu/vu par les étudiants. Enquêtes à Montpellier, Paris, Lille », dans *LANGAGE ET SOCIÉTÉ*, n° 95, p.75-87.

***BULOT T., & VAN-HOOLAND M.,** 1997 : « Représentations du "parler banlieue » à Rouen ", dans Skholê, Cahiers de la recherche et du développement, n° hors série, Actes du colloque *"TOUCHE PAS A MA LANGUE!", LES LANGAGES DES BANLIEUS*, Marseille, p. 123-136.

***BULOT T., & TSEKOS N.,** 1999 (a) : « L'urbanisation linguistique et la mise en mots des identités urbaines », dans Bulot (dir.*),* *LANGUE URBAINE ET IDENTITÉ. LANGUE ET URBANISATION A ROUEN, VENISE BERLIN, ATHÉNES et MONS*, Paris, L'Harmattan, p. 19-34.

***BULOT T.,** (dir), 1999 (b), *Langue urbaine et identité*, L'Harmattan, Paris.

*BULOT T., 2000, Espaces de discours. Pratiques langagières et représentations sociolinguistiques, dossiers présenté en vue d'une habilitation à Diriger des recherches, Université de Rouen, Département des sciences du langage et de la communication dans (http://.sociolinguistique-urbaine.com), site consulté le 12 janvier 2010.

***BULOT T.,** 2001 (a) : « L'essence sociolinguistique des territoires urbains: un aménagement linguistique de la ville » dans *CAHIERS DE SOCIOLINGUISTIQUE*, n°6, Rennes, Presse universitaires de Rennes.

***BULOT T.,** 2001(b) : « Ségrégation et urbanisation linguistique : l'altérité urbaine définie ou l'étranger est une personne », dans *DIVERSCITÉSLANGUES*, n°VI (http://www.teluq.uquebec.ca/diverscite) Télé Université du Québec.

***BULOT T., § MESSAOUDI L.,** (dirs), 2003 : « sociolinguistique urbaine, Frontières et territoires », Editions Modulaires Europiennes, Cortil-Wodon, Belgique.considérations » dans *MARGES LINGUISTIQUES*, n° 3, Saint Chamas, MLMS éditeur.

***BULOT T.,** (dir), 2004 (a) : *lieux de la ville et identité. Perspectives en sociolinguistique urbaine*, Volume1, L'Harmattan Collection Marges linguistiques, Paris.

***BULOT T.,** (dir), 2004 (b) : *lieu de la ville et territoires. Perspectives en sociolinguistique urbaine*, Volume2, L'Harmattan, Collection Marges linguistiques, Paris.

***BULOT T., § VESCHAMBRE V.,** (dirs), 2006 : *mots, traces et marques. Dimensions spatiales et linguistique de la mémoire urbaine*, L'Harmattan, Paris.

***CALVET L.-J.,** 1974 : *Linguistique et colonialisme*, Paris, Payot.

***CALVET L.-J.,** 1991, «L'argot comme variation diastratique, diatopique, diachronique » dans LANGUE FRANÇAISE, n: 90, Paris, Larousse, Bordas.

***CALVET L.-J.,** 1993 : *La sociolinguistique*. Paris PUF, Que sais-je ?

***CALVET L.-J.,** 1994 (a) : *L'argot, Que sais-je*, Paris, PUF.

***CALVET L.-J.,** 1994 (b) : *Les voix de la ville*. Introduction à la sociolinguistique urbaine, Paris, Payot.

***CALVET L.-J.,** 1999 : *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon.

CALVET L.-J.,** 2000 : « La ville et la gestion in vivo des questions linguistiques » dans .CALVET L.-J.,** 2002, « La sociolinguistique et la ville, hasard ou nécessité? » dans MARGES LINGUISTIQUES, n:3, mai, Saint Chamas, MLMS éditeur.

***CALVET L.-J., & DUMONT P.,** (dir), 1999 : *L'enquête sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan.

***CAMILLIERI C., et al.**, 1990 : *Stratégies identitaires*, Paris, PUF.

***CANUT C.,** 1998 : « Pour une analyse des productions épilinguistiques », dans CAHIERS DE PRAXÉMATIQUES n°31, Praxiling, Université de Montpellier III, p. 69-90.

***CAUBET D.,** 1998, « alternance de codes au Maghreb, pourquoi le français est-il arabisé ? » dans, *PLURILINGUISME, ALTERNANCE DES LANGUES ET APPRENTISSAGE EN CONTEXTE PLURILINGUE*, n°14, déc.

***CAUBET D.,** 2000 : « Métissages linguistiques ici (en France) et là-bas (au Maghreb) », dans VEI-ENJEUX, n° 130, Paris, CNDP, p. 117-132.

***CAUBET D.,** 2002 : « Métissages linguistiques ici (en France) et là-bas (au Maghreb) », dans VEI-ENJEUX, n° 130, Paris, CNDP, p. 117-132.

***CHACHOU I.,** 2007 : Les parlers urbains de Mostaganem. Essai d'analyse sociolinguistique, Mémoire de magistère, s/d Dourari A. Université de Mostaganem.

***CHACHOU I.,** 2009 : « Remarques sur le parler urbain de Mostaganem » in, Synergies Algérie: Contacts et diversité linguistique n° 4, p.p. 69-81.

***CHACHOU I.,** 2011 : Aspect *des contacts de langues en contexte algérien*, thèse de doctorat en sciences du langage, université de Mostaganem.

***CHAULET A.-C.,** 1985, *abécédaires en devenir : idéologie coloniale et langue française en Algérie*, Algérie.

***CHERIGUANE F.,** 2002, *Les mots des uns, les mots des autres. Le français au contact de l'arabe et du berbère*, Alger, Casbah Editions.

***CHERRAD-BENCHEFRA Y.,** 1992, « Les particularités linguistiques du français parlé en Algérie » in Actes du colloque Acquisition et enseignement/apprentissage des langues-Grenoble 3, Lidilem, 1992.

***CHERIGUENE F.,** 2002, *les mots des uns, les mots des autre : le français au contact de l'arabe et du berbère*, Alger : Casbah édition.

***CHIBANE R.,** « quelles motivations vis-à-vis de la langue française : instrumentale et/ ou intégrative ? », in *DIALOGUES CULTURES*, N°55 Juillet 2008, Québec, Canada.

***CHIBANE R.,** « Les jeunes Algériens, quelle motivation vis-à-vis de la langue française : instrumentale et/ou intégrative ? », In *Colloque International du Réseau Francophone de Sociolinguistique (RFS) : Dynamiques plurilingues : des observations de terrains aux transpositions politiques, éducatives et didactiques*, juin 2011 (Hôtel Essafir, Algérie).

***CHIBANE R.,** « Les écrits muraux réalisés dans la ville de Tizi-Ouzou : luttes de pouvoir autours d'enjeux symboliques et espaces inventés pour les locuteurs minorisés », In

Cungressu internaziunale réseau francophone de sociolinguistique, Da u 3 à u 5 di lugliu di u 2013, Corti, Corsica.

***CHIBANE R.**, « Attitudes et motivations des jeunes kabyles à l'égard de la langue française », In *5è Colloque international du RIFEFF La francophonie universitaire en question*, Décembre 2013 (Hanoï, Vietnam).

***CHIBANE R.**, 2014, « Les innovations langagières chez les jeunes tizi-ouziens dans un espace urbain : comment les jeunes tizi-ouziens donnent une forme linguistique aux événements et aux manifestations socioculturelles vécues ? », In *DIDACSTYLE*, N°6 Juin 2014, Blida, Algérie.

***CHIBANE R.**, 2014, « Les écrits muraux réalisés dans la ville de Tizi-Ouzou : luttes de pouvoir autours d'enjeux symboliques et espaces inventés pour les locuteurs minorisés », In *EL KHITAB*, N°18 Juin 2014, Tizi-Ouzou, Algérie.

***CHIBANE R.,** 2014, « le rap jeune à Tizi-Ouzou : la réinvention d'un espace dénigré par la dénonciation d'un système et de normes sociales jugées injustes et inappropriés », in SOCLES-LISODIP, N°5 juin 2014, ENS Alger.

***CHIBANE R., «** La représentation de l'altérité et les discours de la différentiation chez les jeunes des quartiers populaires en Algérie », in *politique linguistiques éducatives innovantes et dimension identitaire, troisièmes rencontres scientifiques du réseau mixte algéro-françaises*, Université de Franche-Comté, Besançon, 12 - 13 - 14 février 2015.

***CLEMENT B.,** 2005, *Les murs de nos villes ont la parole*, Ed. Page après page, Paris.

***COLIN J.-P., MÉVEL J.-P., & LECLÈRE C.,** 2001 : *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*, Paris, Larousse, 2ème édition.

***CONEIN B.,** 1992, « Hétérogénéité sociale et hétérogénéité linguistique », dans F. Gadet, Hétérogénéité et variation : Labov, un bilan, LANGAGES, n° 108, Paris, Larousse, p.101-113.

***CONEIN B., & GADET F.,** 1998, « Le français populaire des jeunes de la banlieue parisienne, entre permanence et innovation », Actes du Colloque de Heildelberg, Jugendsprache / LANGUE DES JEUNES /youth language, Androutsopoulos, J., Scholz, A., (eds.), Frankfurt, Peter Lang, pp. 105-123.

***COPANS J.,** 1999 : *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris, Nathan.

***CORBIN P.,** 1980, « "Niveaux de langue" : pèlerinage chez un archétype », Palimpsestes, n°10, Actes du colloque " NIVEAUX DE LANGUE ET REGISTRES DE TRADUCTION ", Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, p. 325-354.

***DABÈNE L. & BILLIEZ J.,** 1984, *Recherche sur la situation sociolinguistique des jeunes issus de l'immigration*, rapport de recherche pour la Mission Recherche Expérimentation, Centre de Didactique des Langues, Université Grenoble III.

***DABÈNE L., & BILLIEZ J.,** 1986, "Code switching in the Speech of Adolescents Born of Immigrant Parents", Studies dans SECOND LANGAGE ACQUISITION, n° 8, Cambridge University Press, p. 309-325.

***DABÈNE L., & BILLIEZ J.,** 1987, « Le parler des jeunes issus de l'immigration », dans G. Vermès & J. Boutet (éds), France pays multilingue, Tome 2, PRATIQUE DES LANGUES EN FRANCE, Paris, L'Harmattan, p. 62-77.

***DABÈNE L.,** 1994, Repères sociolinguistiques pour l'enseignement des langues, Hachette, Paris.

***DABENE, M. & RISPAIL, M.,** 2008 : « La sociodidactique : naissance et développement d'un courant au sein de la didactique du français en France », in *La Lettre de l'AIRDF*, n° 42, 2008-1, Liège, pp. 10-13.

***DANNEQUIN C.,** 1977), *Les enfants bâillonnés*, Paris, CEDIL.

***DE PIETRO J.-F., & DEL COSO-CALAME F.,** 1983, « La néologie dans son contexte social : identité et langage dans une bande de jeunes », dans *TRANEL*, n°5, p. 137-152.

***DELAPLACE D.,** 2000, « Les mots des groupes dans les recueils d'argot », *LANGAGE ET SOCIÉTÉ*, n°92, p. 5-24.

***DEPREZ C.,** 1994, *Les enfants bilingues :* langues et familles, Paris, Collection CREDIF, Didier.

***DERRADJI Y.,** 1996, « Le français en Algérie : une langue emprunteuse et empruntée » dans, Le français en Afrique : revue des observatoires du français contemporain en Afrique en ligne : http://www.unice.fr/ILF-CNRS/ofcaf/13/derradji.html [Consultée le 12/11/2007].

***DESCHAMPS J.-C., & BAUVOIS J.-L.,** 1994, « Attributions intergroupes », dans Bourhis R.-Y. & Leyens J.-P., *STÉRIOTYPES, DISCRIMINATIONS ET RELATIONS INTERGROUPES*, Liège, Mardaga.

***DESCHAMPS J.-C.,** 1999 « Identité et rapports de pouvoir dans les relations entre groupes », conférence présentée au Colloque " THEMES AND DEBATES in SOCIAL AND ORGANIZATIONAL PSCHOLOGY ", Instituto Superior de Ciências do Trabalho e da Empresa (ISCTE), Lisboa 7 juin 1999.

***DETAMBEL R.,** 1999, *La nouvelle comédie des mots*, France, Gallimard jeunesse, collection Page blanche.

***DOURARI A.,** 1997, «Pluralisme linguistique et unité nationale. Perspectives pour l'officialisation des variétés berbères en Algérie » dans, *PLURILINGUISME ET IDENTITE AU MAGHREB*, Foued LAROUSSI, (éd.), Publications de l'université de Rouen n° 233, Rouen, pp. 5-53.

***DOURARI A.,** 2003, *Les malaises de la société algérienne. Crise de langues et crise d'identité*, Casbah Editions, Alger, Algérie.

***DOURARI A.,** 2011 :« Politique linguistique en Algérie : Entre le monolinguisme d'Etat et le plurilinguisme de la société », in : *http://www.lesoirdalgerie.com/articles/2011/10/25/print-41-124924.pp.*

***DRAME M.,** 2000, *Analyse sociolinguistique de l'argot contenu dans les textes de rap : l'exemple du Daara J*. Mémoire de DEA Dakar : Université Cheikh Anta DIOP.

***DREYFUS J.,** 1994, (textes recueillis et commentés par) : *Cris et écrits de JeanMaglione, Quartiers et cultures populaires face à la modernité et aux aménageurs*, Grenoble, P.U.G.

***DUBET F.,** 1987, *La galère. Jeunes en survie*, Paris, Fayard.

***DUBET F.,** 1996, « *Des jeunesses et des sociologies. Le cas français* », dans *SOCIOLOGIE ET SOCIÉTÉ*, vol. XXVIII, printemps 1996, p. 23-35.

***DUBOIS J., GUESPIN L., GIACOMO M., MARCELLESI C., MARCELLESI, J.-B., & MÉVEL J.-P.**, 1994, *Dictionnaire de la linguistique et des sciences du langage*, Paris Larousse.

***DUMONT P.,** (dir), *L'enquête sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan, p. 149-166.

***DURAND J.-P., & WEIL R.,** 1997, *Sociologie Contemporaine*, Éditions Vigot, Paris.

***DURET P.,** 1999, *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF.

***ECKERT P.,** 1988, « *Adolescent social structure and the spread of linguistic change"*, dans *LANGAGE IN SOCIÉTY*, n°17, p. 183- 207.

***ELIMAM A.,** 2004, *langues maternelles et citoyenneté en Algérie*, Dar El Gharb, Algérie.

***ENCREVÉ P.,** 1976, « *Labov, linguistique, sociolinguistique* », préface à Sociolinguistique (traduction française de Sociolinguistic patterns), Paris, Éditions de Minuit, p. 9-35.

***ENCREVÉ P.,** 1977, « Présentation : linguistique et sociolinguistique », dans *LANGUE FRANÇAISE*, n° 34.

***ERIKSON E.-K.,** 1972, *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, Paris, Flammarion.

***ERNOTTE P., & ROSIER L.,** 2003, « L'ontotype : une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes ? », communication au colloque LES INSULTES *: APPROCHES SÉMANTIQUE ET PRAGMATIQUE*, Chambéry, 15 mars 2003.

***ESNAULT G.,** 1965, *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse.

***FELONNEAU M-L.,** 2002, *Tags et graffs : les jeunes à la conquête de la ville*, paris, L'Harmattan.

***FISHMAN J.,** 1981, « Maintien des langues, 'renouveau ethnique' et diglossie au États-Unis » dans *LA LINGUISTIQUE*, n° 18 (2), p. 45-64.

***FIZE M.,** 1998, *Adolescence en crise ? Vers le droit à la reconnaissance sociale*, Paris, Hachette.

***FEREDJ M.-S.,** 1999, *Histoire de Tizi-Ouzou et de sa région. Des origines à 1954*, Editions Hammouda, Alger.

***FRANÇOIS-GEIGER D., & GOUDAILLIER J.-P.,** (dir), 1991(a) : « Parlures argotiques », dans *LANGUE FRANÇAISE*, n°90.

***FRANÇOIS-GEIGER D.,** 1991(b), « Panorama des argots contemporains », dans François-Geiger, D. & Goudaillier J.-P. (dir), *LANGUE FRANÇAISE*, n°90, p. 5-9

***GADET F.,** 1971, « Recherches récentes sur les variations sociales de la langue », dans J.-B. Marcellesi (dir), *LINGUISTQIUE ET SOCIÉTÉ, LANGUE FRANçAISE*, n° 9, Paris, Larousse,p. 74-81.

***GADET F.,** 1989, *Le français ordinaire*, Paris, A. Colin.

***GADET F.,** 1992 (a) : « Variation et hétérogénéité », dans *LANGAGES*, n° 108, Paris, Larousse.

***GADET F.,** 1992 (b), *Le français populaire*, Paris, Coll. Que sais-je ?, PUF.

***GADET F.,** 1996, « Niveaux de langue et variation intrinsèque », dans *PALIMPSESSTES*, n°10, Actes du colloque niveaux de langue et registres de traduction, Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, p. 75-98.

***GADET F.,** 2002, « Français populaire : un concept douteux pour un objet évanescent », dans *VEI-ENJEUX*, n°130, p. 40-50.

***GADET F.,** 2000, *La variation sociale en français*, Paris, Orphys.

***GALISSON R., & COSTE D.,** 1976, *Dictionnaire de didactique des langues*, Paris, Hachette.

***GALLAND O.,** 2002, *Les jeunes*, Éditions Paris, La Découverte, 6ème édition.

***GARDES T.- J.,** 1990, *La grammaire, Tome 1, Phonologie, morphologie, lexicologie*, Paris, Armand Colin.

***GARDIN B.,** 1974, « La néologie, aspects socio-linguistiques », dans *LANGAGES*, n°36, p.67-73.

***GASQUET-CYRUS M.,** 2002, « Sociolinguistique urbaine ou urbanisation de la sociolinguistique. Regards critiques et historiques sur la sociolinguistique », dans *LIEUX DE VILLE : LANGUE(S) URBAINE(S), IDENTITÉ ET TERRITOIRE. PERSPECTIVES EN SOCIOLINGUISTIQUE URBAINE*, *MARGES LINGUISTIQUES*, n°3, mai 2002, Saint-Chamas, MLMS Éditeur, p. 54-71.

***GASQUET-CYRUS M., KOSMICKI G., &, VAN DEN AVENNE C.,** (éds) (1999) : *Paroles et musique de Marseille. Les voix d'une ville*, Paris, L'Harmattan.

***GAUDIN J.,** 1996, « Le rap c'est poétique ? », dans il ya poésie et poésies, *LE FRANÇAIS D'AUJOURD'HUIS*, n° 114, p. 18-23.

***GEESEY P.,** 1999, « Code, camouflage et verlan: l'innovation linguistique dans Ils disent que je suis une beurette et Salut cousin" dans *ALGÉRIE : NOUVELLES ÉCRITURES, ÉTUDES LITTÉRAIRES MAGHRÉBINE*, n°: 15, sous la direction de Charles BONN, Paris, L'Harmattan, 1999.

***GOFFMAN E.,** 1968, *Asiles*, Éditions de Minuit.

***GOFFMAN E.,** 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, t.1 : La présentation de soi, Paris, Éditions de Minuit.

***GOFFMAN E.,** 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit.

***GOFFMAN E.,** 1975, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Éditions de Minuit, Paris.

***GOFFMAN E.,** 1987, *Façons de parler*, Paris, Éditions de Minuit.

***GOFFMAN E.,** 1988, *Les moments et leurs hommes*, Paris, Le Seuil/ Éditions de Minuit, Textes recueillis et présentés par Y. Winkin.

***GOUDAILLIER J.-P.,** 1996, « Les mots de la fracture linguistique » dans *REVUE DES DEUX MONDES*, mars, numéro hors série.

***GOUDAILLIER J.-P.,** 1997(a) : *Comment tu tchatches !* Dictionnaire du français contemporain des cités, Paris, Maisonneuve et Larose.

***GOUDAILLIER J.-P.,** 1997(b) : « Quelques procédés de formation lexicale de la langue des banlieues », dans Skholê, *CAHIERS DE LA RECHERCEH ET DU DÉVELOPPEMENT*, n° hors série, Actes du colloque "Touche pas à ma langue!", les langages des banlieues, Marseille, p. 75-88.

***GOUDAILLIER J.-P.,** 2001, « Comment tu me tchatches!, un parler interethnique » dans *QANTARA*, n:30, hiver 98-99, Paris, Institut du Monde Arabe.

***GOUDAILLIER J.-P.,** 2002, « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités », dans *ARGOTS ET ARGOTOLOGIE, L1 LINGUISTIQUE*, Volume 38,

***GRANDGUILLAUME G.,** 1983, *Arabisation et politiques linguistiques au Maghreb*, Ed G-P. Maisonneuve et Larose, Paris.

****GRANDGUILLAUME G.,** 1999, « Abdelaziz BOUTEFLIKA, premiers pas d'un président », in *MAGHREB-MACHREK, la documentation française*, N°166, p.109-124.

***GRANDGUILLAUME G.,** 2002, « Les enjeux de la question des langues en Algérie » dans, *LES CAHIERS DE CONFLUENCES. LES LANGUES DE LA MEDITERANEE*. S/direction de Robert BISTOLFI, et Henri GIORDAN, Paris, L'Harmattan, p. 141-264.

***GROSJEAN F.,** 1984, « Le bilinguisme : vivre avec deux langues », dans *TRANE*, p.15-42.

***GUEUNIER N.,** 2000, « *Le français de référence : approche sociolinguistique* » consulté en ligne : http://valibel.fltr.ucl.ac.be/gueunier.htm.

***GUILBERT L.,** 1975, *La créativité lexicale*, Paris, Larousse.

***GUIRAUD P.,** 1975, *Les gros mots*, Paris PUF, Coll. Que sais-je?

***GUMPERZ J.-J.,** 1989 (a) : *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Éditions de Minuit.

***GUMPERZ, J.-J.,** 1989 (b), *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan.

***HADDADOU M.-A.,** 2000, *guide de la culture berbère*, Paris Méditerranée, France.

***HADDADOU M.-A.,** 2002 « la langue berbère en Algérie : entre négation et semblant de reconnaissance », p. 135, dans, actes du colloque international : TAMAZIGHT FACE AUX DÉFIS DE LA MODERNITÉ, Boumerdes.

***HADDADOU M.-A.,** 2002, *Almanach berbère*, Alger, Berti/Inna-Yas, Algérie.

***HADDADOU M.-A.,** 2002, *l'apport des berbères à la civilisation universelle*, Alger, INAS, Algérie.

***HADDADOU M.-A.,** 2003, « L'état algérien face à la revendication berbère : de la répression aux concessions », dans *GLOTTOPOL* : revue de sociolinguistique en ligne, n°1, 2003. Site : [http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/].

***HADDADOU M.-A., 2011,** *Dictionnaire toponymique dans la toponymie algérienne*, ENAG Éditions, Algérie.

***HADDADOU M.-A.,** 2012, Dictionnaire toponymique et historique de l'Algérie, Éditions Achab, Algérie.

***HADDADOU M.-A., 2014,** *Dictionnaire de tamazight, parlers de kabyle, Kabyle-Français avec index Français-Kabyle*, BERTI Éditions.

***HAGEGE C.,** 1996, *L'homme de paroles, contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard.

***HAGEGE C.,** 1996, *L'enfant aux deux langues*, Paris, éditions Odile Jacob.

***HAMERS J.,** 1997 "Emprunt", dans Moreau (1997, éd.) SOCIOLINGUISTIQUE. CONCEPTS DE BASE, Mardaga, p. 136-138.

***HAMERS J., & BLANC M.,** 1983, *Bilingualité et bilinguisme*, Bruxelles, Mardaga.

***HARRÉ R.,** 1989, « Grammaire et lexiques vecteurs des représentations sociales », dans D. Jodelet (dir), *LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES*, Paris, PUF.

***HELLER M.,** 2002, *Éléments d'une sociolinguistique critique*, Hatier.

***HERNANDEZ F.,** 1996, *Panique ta langue*, Éditions du Rocher.

***HUSTON N.,** 1980, *Dire et interdire, éléments de jurologie*. Paris : Payot.

***HYMES D.,** 1984, *Vers la compétence de communication*, Paris, Hatier-Crédif.

***IBRAHIMI A-B.,** 1976, *De la décolonisation à la révolution culturelle* (1962-1972, 2ème édition, société nationale d'Edition et de diffusion, Alger.

***JAMIN M.,** 2003 "Beurs and accent des cités : a case-study of linguistic diffusion*" dans LA COURNEUVE "* Sites, the journal of the 20th century / Contemporary French Studies, University of Connecticut, Vol. 7, n°2.

***JULIEN C-A.,** 1994, Histoire de l'Afrique du Nord, des origines à 1830, Paris, Payot.

***KAHLOUCHE R.,** 1993, « diglossie, normes et mélanges de langues : étude de comportements linguistiques de bilingues berbère (kabyle) français », dans *CAHIERS DE LINGUISTIQUE SOCIALE (CLS), n°22.*

***KAHLOUCHE R.,** 1996, « l'auto-valorisation sociale et ses effets sur le sentiment identitaire, les attitudes et les pratiques linguistiques en Kabylie », dans. Actes du colloque international *: PLURILINGUISME ET IDENTITE (S) AU MAGHREB,* Rouen 1996.

***KASTERSZTEIN J.,** 1990, " Les stratégies identitaires des acteurs sociaux : approche dynamique des finalités ", dans C. Camilleri et al, *LES STARTÉGIES IDENTITAIRES*, Paris, PUF, p. 27-41.

***KARA-ATTIKA Y.,** 2004, « L'alternance codique comme stratégie langagière dans la réalité algérienne » dans, Henri BOYER, *LANGUES ET CONTACTSDANS L'AIRE MEDITERRANEENNE, GESTIION*, Paris, L'Harmattan, pp. 31-38.

***KERBRAT-ORECCHIONI C.,** 1990, *Les interactions verbales, t.1*, Paris, A. Colin.

***KERBRAT-ORECCHIONI C.,** 1992, *Les interactions verbales, t.2*, Paris, A. Colin

* **KHELEF F § KEBIECHE R.,** 2011, « Évolution ethnique et dialectes du Maghreb », dans *SYNERGIE DES MONDES ARABES,* n° 8, pp. 19-32

***KOGARD K.,** 2001, *Introduction à la stylistique,* Champs-Flammarion.

***KRIEF K.,** 1999, *'Ta mère'! Pratiques langagières de jeunes Grenoblois(e)s issu(e)s d'un milieu social défavorisé,* Mémoire de DEA sous la direction de J. Billiez, Grenoble III, Université Stendhal.

***LABOV W.,** 1976, *Sociolinguistique,* Paris, Éditions de Minuit.

***LABOV W.,** 1994, Principles *of linguistic change*, Oxford, Blackwell.

***LABOV W., § FANSHEL D.,** 1977, *Therapeutic Discourse,* London, Academic Press.

***LACOSTE-DUJARADIN C.,** 2004 : « Géographie culturelle et géopolitique en Kabylie, la révolte de la jeunesse kabyle pour une Algérie démocratique », Hérodote 104.

***LAFONT R.,** 1978, *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion.

***LAFOREST M. & VINCENT D.,** 2003, « La qualification péjorative dans tous ses états », communication au colloque LES INSULTES : *APPROCES SÉMANTIQUE ET PARGMATIQUE*, Chambéry, 15 mars 2003.

***LAKS B.,** 1980, *Différenciation linguistique et différenciation sociale : quelques problèmes de sociolinguistique française*, Thèse de 3ème cycle, Université Paris VIII-Vincennes, non publiée.

***LAKS B.,** 1983, « Langage et pratiques sociales », dans L'USAGE DE LA PAROLE, ACTES DE LA RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES, n° 46, p. 73-97.

***LAMBERT P., & TRIMAILLE C.,** (à par, a) : « A travers le rap français : un exemple de médiation linguistique et sociale » Actes du colloque de Rouen. *LA MÉDIATION : MARQUAGES EN LANGUE ET EN DSICOURS*, Presse Universitaires de Rouen.

***LAMBERT P., & TRIMAILLE C.,** (à par, b) « Plurilinguisme, diversité, variations et enseignement des langues : vers une didactique variationniste », dans Actes du colloque" *APPROPRIATIONS DES LANGUES ÉTRANGÉRES EN CONTEXTES DIFFÉRENTS*", Besançon, Novembre 2001.

***LAPASSADE G.,** 1996, *Les microsociologies*, Paris Anthropos, Economica.

***LAPASSADE G., & ROUSSELOT P.,** 1996, *Le rap ou la fureur de dire*, Paris, Loris Talmart (1ère édition 1990).

***LAPLANTINE F.,** 1996, *La description ethnographique*, Paris, Nathan, Collection 128.

***LARCHEY L.,** 1865, *Les excentricités du langage*, Paris, E. Dentu, Librairie -Éditeur.

***LARONDE M.,** 1996, *L'écriture décentrée, la langue de l'autre dans le roman contemporain*, Paris, L'Harmattan.

***LAROUSSI F.,** 1997, Plurilinguisme et identités au Maghreb, publications de l'université de Rouen.

***LECLERC G.,** 1979, *L'observation de l'homme*, Paris, Éditions du Seuil.

***LEDEGEN G.,** 2000, *Le bon français. Les étudiants et la norme linguistique*, Paris, L'Harmattan.

***LEDEGEN G.,** (éd.), 2001, *Les parlers jeunes à La Réunion*, Travaux et documents, n°15, Université de La Réunion.

***LÉGLISE I.,** (à par. 2003) : « Les médiateurs de rue face aux 'parlers jeunes' / Des exemples de 'parlers jeunes », dans D. Caubet et al, *PARLERS JEUNES, ICI ET LA-BAS. PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS*, Paris, L'Harmattan.

***LEONETTI–TAOBADA I.,** 1991, « *Stratégies identitaires et minorités* », dans *MIGRANTS FORMATION*, n°86, p. 54-73.

***LEPOUTRE D.,** 1999, « Action ou vérité. Notes ethnographiques sur la socialisation sexuelle des adolescents dans un collège de banlieue », dans *VEI-ENJEUX*, n° 116, Paris, CNDP, p. 171-184.

***LEPOUTRE D.,** 2001, *Cœur de banlieue, codes, rites et langages,* Paris, Odile Jacob.

***LESIGNE H.,** 2000, *Les banlieues, les profs et les mots, essai de lexicologie sociale*, Paris, L'Harmattan.

***LESIGNE H.,** 1997, « Nouveau français, parler jeune ou langue des cités*?* » dans *LANGUE FRANÇAISE, LES MOTS DES JEUNES, OBSERVATIONS ET HYPOTHÉSES*, n: 114, juin, Paris, Larousse, Bordas.

***LESIGNE H.,** 2001, « Le français des jeunes vécu/vu par les étudiants, enquêtes à Montpellier, Paris, Lille » dans *LANGAGE ET SOCIÉTÉ*, n: 95, mars 2001, Paris, Maison des sciences de l'homme.

***LIOGIER E.,** 2002, « Quelles approches théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités », dans *ARGOTS ET ARGOTOLOGIE, LA LINGUISTIQUE*, Volume 38, PUF, p. 41-52.

***LIPIANSKY E.-M.,** 1992, *Identité et communication. L'expérience groupale*, Paris, PUF.

***LOPEZ J.- A.,** 1998, Grillades, *enfade et baratin. Formes ritualisées de communication chez les jeunes pailladins*, mémoire de DEA, Montpellier III.

***MACKEY W.-F.,** 1976, *Bilinguisme et contact des langues*, Paris, Éditions Klincksieck.

***MAGLIONE J.,** 1977, *Les villes de l'autre : introduction à la ville des mots dits, crus ou inouïs et à ceux du sang*, Thèse de 3ème cycle, 2ème partie, Institut d'Urbanisme de Grenoble, Université Pierre Mendès France.

***MAHE A.,** 2002, *histoire de la grande Kabylie XIX-XXème siècle*, anthropologie historique du lieu social dans les communautés villageoises, Bouchene, Algérie.

***MALMBERG B.,** 1968, *les nouvelles tendances de la linguistique*, Paris, P.U.F.

***MALOUF A.,** 1998, *Les identités meurtrières*, Le Livre de Poche, France.

***MAOUGAL M-L.,** 2004, *Langages et langues en partage et paroles données* (Essai). Éditions Enag, Alger.

***MARCELLESI J.-B.,** 1971, « Linguistique et groupes sociaux », dans *LANGUE FRANÇAISE*, n° 9, Février 1971, Paris, Larousse, p. 119-122.

***MARCELLESI J.-B.,** 2003, *Sociolinguistique. Épistémologie, Langues régionales*, Polynomie, en collaboration avec T. Bulot & T. Blanchet, Paris, L'Harmattan.

***MARCELLESI J.-B., & GARDIN B.,** 1974, *Introduction à la sociolinguistique. La linguistique sociale*, Larousse Université (collection « Langue et langage »).

***MARTIN P.,** 1999, « L'intonation en parole spontanée », dans *REVUE FARNÇAISE DE LINGUISTIQUE APPLIQUÉE*, IV-2, p. 57-75.

***MATTHEY M., & PY B.,** 1995, « Introduction », dans G. Lüdi, & B. Py, (dir.), *CHANGEMENT DE LANGAGE ET LANGAGE DE CHANGEMENT*, L'Age d'Homme, p. 9-28.

***MAUGER G.,** 1986, « La catégorie de jeunesse. Essai d'inventaire, de classement et de critique de quelques usages courants ou savants », dans F. Proust (coord), *LES JEUNES ET*

LES AUTRES, CENTRE DE RECHERCHE INTERDISCIPLINAIRE DE VAUCRESSON, p. 43-63.

***MAURER B.,** 1998, « Qui sont les jeunes ? L'utilisation du dialogisme dans présent » dans Bres et al, *L'AUTRE EN DISCOURS, DYALANG-PRAXILING*, p. 127-141.

***MEAD G.-H.,** 1963, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, P.U.F.

***MÉLA V.,** 1988, « Parler verlan : règles et usages », dans *LANGAGE ET SOCIÉTÉ* n° 45, p. 47-72.

***MÉLA V.,** 1991, « Verlan, langage du miroir » in LANGAGES, n°: 101, Paris, Larousse

***MELLIANI F.,** 1996, « *Épilinguisme et mixité identitaire. Le cas des jeunes issus de l'immigration magrébine »*, dans *LINGUISTIQUE ET ANTHROPOLOGIE, CAHIERS DE LINGUISTIQUE SOCILAE*, Rouen, Mont-Saint-Aignan, p. 131-143.

***MELLIANI, F.,** 1999 (a), *Immigrés ici, immigrés là-bas. Comportements langagiers et processus identitaires : le cas de jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Thèse de Doctorat Nouveau Régime, Rouen, Université de Rouen.

***MELLIANI F.,** 1999 (b), « Le métissage langagier comme lieu d'affirmation identitaire », dans *LIDIL*, n°19, p. 59-77.

***MELLIANI F.,** 2000, *La langue du quartier, appropriation de l'espace et identités urbaines chez les jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan.

***MERABTI N.,** 1991, *Pratiques bilingues et réseaux personnels de communication. Enquête auprès d'un groupe d'adolescents issus de l'immigration algérienne dans la région grenobloise*, Thèse de doctorat, Université Stendhal, Grenoble III.

***MERTON R.-K.,** 1965, *Éléments de théorie et de méthode sociologiques*, Paris, Plon.

***MEILLET A.,** 2000, « *Les discours identitaires, une infinie variété* », dans *BILLIEZ* et al. p. 38-49.

***MILIANI H.,** 2005, *Sociétaire de l'émotion, étude sur les musiques et les chants d'Algérie d'hier et d'aujourd'hui*, Oran, Dar el Gharb.

***MOESCHLER J.,** 1985, *Argumentation et conversation. Éléments pour une analyse pragmatique du discours*, Paris, Crédif-Hatier.

***MOÏSE C.,** 2002, « Pratiques langagières des banlieues : où sont les femmes *?* », dans *VEI-ENJEUX*, n°128, Paris, CNDP, p. 46-60.

***MOÏSE C.,** (à par.), « La violence verbale : marques linguistiques d'une impossible médiation », *ACTES DU COLLOQUE LA MÉDATION, MARQUAGE EN LANGUE ET EN DISCOURS*, Rouen, décembre 2000, Presses Universitaires de Rouen.

***MOLINER P.,** 1996, *Images et représentations sociales*, Grenoble, PUG.

***MONDADA L.,** 2001 « Pour une linguistique interactionnelle », dans *MARGES LINGUISTIQUE*, n°1, Revue en ligne, www.marges-linguistiques.com.

***MORSLY D.,** 1984, « la langue étrangère. Réflexion sur le statut de la langue française en Algérie », dans, *LE FRANÇAIS DANS LE MONDE*, n°189, Paris, Hachette Larousse, 1984.

***MORSLY D.,** 1988, *Le français dans la réalité algérienne*, thèse de doctorat d'état, université ès lettre et sciences humaines. Sorbonne, Paris.

***MORSLY D.,** 1990, « attitudes et représentations linguistiques », dans, *LA LINGUISTIQUE*, vol.26 fac.

***MORSLY D.,** 1992, « pratique et enjeux linguistiques », dans IMPRESSION DU SUD, n°27-28, hivers-printemps.

***MORSLY D.,** 2003, « Histoire externe du français au Maghreb », In : Histoire linguistique de la romania », Tome 1, Manuel international d'histoire linguistique de la Romania, Walter de Gruyter. Berlin. New York.

***MORSLY D.,** 2012, « La sociolinguistique en Algérie : État des lieux et perspectives », in : *CINQUANTENAIRE DE L'INDEPENDANCE DE L'ALGERIE, Réflexions et*

perspectives, Revue scientifique et académique de l'Université d'Alger 2, Alger, OPU, p. 245-258.

MOUSAOUI A.,** 1998, « La violence en Algérie. Des crimes et des châtiments », in *CAHIERS D'ETUDES AFRICAINES,** vol 38, n°150-152.

***MULLER B.,** 1985, *Le français d'aujourd'hui*, Paris, Editions Klincksieck.

***NDAO P.-A.,** 2002, *« Langue et stratégies identitaires dans la communauté afro-américaine : le rap des origines parmi les activités langagières ritualisées du ghetto Une lecture de l'ethnométhodologie et de la sociolinguistique américaine* », thèse de doctorat, Dakar : Université Cheikh Anta Diop.

***NABTI A.,** 2010, « Multilinguismes et institution des langues », dans, Moesly dalila, *L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS EN COLONIES. EXPERIENCES INAUGURALES DANS L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE* DES COLONIES L'Harmattan, pp. 241-249.

***OUARAS K.,** 2009, « les graffitis de la ville d'Alger : Carrefour des langues, de signes et de discours. Les murs parlent... », in *INSANIYAT*, pp.44-45, mis en ligne le 11 juin 2012.

***OUARAS K.,** *2012, les graffiti de la ville d'Alger entre langues, signes et discours*, thèse de doctorat, université d'Oran.

***PAGNIER T.,** 2003, « D'une théorisation de l'espace linguistique des « cités » à l'analyse lexicologique des dénominations de la femme », dans *MARGES LINGUISTIQUES*, n°6, Revue en ligne, www.marges-linguistiques.com

***PASSERON J.-C.,** 2003, « Quel regard sur le populaire ? », dans *VEI-NJEUX*, n° 133, Paris, CNDP.

***PERREFORT M.,** 1993, « Nommer l'autre. Quelques procédures nominatives en communication exolingue et bilingue », dans *BULAG/TRANEL*, n° 20, Besançon et Neuchâtel, Centre Tesnière, Université de Franche-Comté et Institut de Linguistique, Université de Neuchâtel, p. 43-53.

***PERET M.,** 1998, *introduction à l'histoire de la langue française*, Sedes, Paris.

***PERROT M.,** 1986, « Quand la société prend peur de sa jeunesse en France au 19ème siècle », dans F. Proust (coord), *LES JEUNES ET LES AUTRES*, Tome 1, p. 19-42.

***PIEROZAK I.,** 2003, « Contacts de langues sur internet : collision/collusion? », dans Billiez, J. (dir.), *FRANCE APYS DE CONTACTS DE LANGUES : MODÉLES, TYPOLOGIES, INTERVENTIONS*, Paris, L'Harmattan.

***PIERRE-ADOLPHE P., MAMOUD M., & TZANOS G.-O.,** 1998, *Tchatche de banlieue, Mille et une nuits*, Paris.

***PLÉNAT M.,** 1992, *Note sur la morphologie du verlan*, Université Toulouse Le Mirail.

***PLÉNAT M.,** 1995, « Approche prosodique de la morphologie du verlan », dans *LINGUA*, n°95.

***POCHE B.,** *Les langues minoritaires en Europe*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, collection Transeurope, 2000.

***PRUDENT L.-F.,** 1980, *Des baragouins à la langue antillaise*, Éditions caribéennes.

***PRUDENT L.-F.,** 1993, *Pratiques langagières martiniquaises : genèse et fonctionnement d'un système créole*, Thèse de doctorat d'État en Sciences du langage, 3 tomes, Université de Rouen.

***QUITOUT M.,** 2007, *paysage linguistique et enseignement des langues au Maghreb : des origines à nos jours*. L'amazigh, l'arabe et le français au Maroc, en Algérien, en Tunisie et en Lybie, L'Harmattan, France.

***RARRBO K.,** 2000, *la jeunesse algérienne : marginalisation sociale et désarroi culturel*, L'Harmattan, Paris, France.

***RINAUDOT C.,** 1999, *L'ethnicité dans la cité*, Paris, L'Harmattan.

***RISPAIL M.,** 2005, *Langues maternelles : Contacts, variations et enseignement : Le cas de la langue amazighe*, Paris, L'Harmattan.

***RISPAIL M.,** 2008, « Si je vous parle chansons, est-ce que je fais de la sociolinguistique ? », in MOUSSIROU-MOUYAMA, *Les Boites Noires de Louis-Jean Calvet*, éd. Ecriture (Belfond), Paris.

***RISPAIL M.,** 2008, « Quelle implication et quelle intervention pour quels enseignants-chercheurs dans l'enseignement des langues au Maghreb ? Le cas de l'EDAF en Algérie »,, in PIEROZAK I. (dir.), *Intervenir : appliquer, s'impliquer ? Réseau français de sociolinguistique*, L'Harmattan, Paris.

***ROBILLARD de, D.,** 2003 : « Français, variation, représentations : quelques éléments de réflexion », dans J. Billiez et D. de Robillard (coords.), *FRANÇAIS : VARITAIONS, REPRÉSENTAIONS, PRATOQIES, CAHIERS DU FRANÇAIS CONTEMPORAIN*, n° 8, Lyon, ENS Éditions, p. 35-61.

***RUANO-BORBOLAN J.-C.,** 1998 (coord.) : *L'identité*, Éditions Sciences Humaines.

***SABLAYROLLES J.-F.,** 2000, *La néologie en français contemporain. Examen du concept et analyse de productions néologiques récentes*, Paris, Honoré Champion Éditeur.

***SABRIA R.,** 1998, « *Dis-moi comment tu m'appelles je te dirai qui tu es* », dans J. Bres et al. (éds), *L'AUTRE EN DISCOURS, PRAXILING et DYALANG*, Montpellier et Rouen, p. 69-84.

***SAPIR E.,** 1968 : *Linguistique*, Paris, Éditions de Minuit.

***SAUSSURE de, F.,** 1972, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, (édition commentée par T. de Mauro).

***SEUX B.,** 1997, « Une parlure argotique de collégiens », dans Boyer H. (dir.*), LES MOTS DES JEUNES : OBSERVATIONS ET HYPOTHÉSES, LANGUE FRANÇAISE*, n°114, p. 83-103.

***SIBLOT P.,** 1997, « Nomination et production de sens : le praxème », dans *LANGAGES*, n°127, p. 38-55.

***SEGUIN B., TEILLARD F.,** 1996, *Les Céfrans parlent aux Français, chronique de la langue des cités*, Paris, Point Virgule, Calmann-Lévy.

***SGUAITAMATTI-BASSI S.,** 1974, *Les emprunts directs faits par le français à l'arabe jusqu'à la fin du XIII ème siècle*, Zurich, Juris Druck et Verlag.

***SOURDOT M.,** 1997, « La dynamique du français des jeunes : sept ans de mouvement à travers deux enquêtes 1987-1994 », dans H. Boyer (dir.), *LES MOTS DES JEUNES : OBSERVATIONS ET HYPOTHÉSES, LANGUE FRANÇAISE*, n°114, p. 56-81.

***SOURDOT M.,** 2002, « L'argotologie : entre forme et fonction », dans *ARGOTS ET ARGOTOLOGIE, LA LINGUISTIQUE*, Volume 38, PUF, p. 25-39.

***STEUCKARDT A.,** 1998, « Ennemis de la patrie : les désignants de l'autre dans le discours révolutionnaire », dans J. Bres et al. (éds), *L'AUTRE EN DISCOURS, PRAXILING ET DYALANG*, Montpellier et Rouen, p. 105-125.

***STOURDZÉ C., & COLLET-HASSAN M.,** 1969, « Les niveaux de langue », dans *LE FRANÇAIS DANS LE MONDE* n° 65, p.18-21.

***SUDRES C., 2001,** *Quand les jeunes ne jeûnent plus pour vieillir ou : Mises en texte, fonctions et enjeux des variations linguistiques et littéraires dans les autobiographies "Le gone du Chaâba"* de A. Begag et "Vivre me tue" de P. Smaïl, mémoire de DEA sous la direction de J. Billiez, Université Stendhal, Grenoble III.

***TABOADA-LEONETTI I.,** 1982, « Identité nationale et liens avec le pays d'origine », dans H. Malewska-Peyre, I. Taboada-Leonetti & Zaleska, M. (éds), *CRISE D'IDENTITÉ ET DÉVIANCE CHEZ LES JUENS IMMIGRÉS*, Paris, la Documentation française, p. 205-247.

***TABOADA-LEONETTI I.,** 1990, « Stratégies identitaires et minorités : le point de vue du sociologue » dans C. Camillieri (dir), *LES STRATÉGIES IDENTITAIRES*, Paris, PUF, p. 43-83.

***TAJFEL H.,** 1972, « La catégorisation sociale », dans S. Moscovici (éd.) *INTRODUCTION A LA PSYCHOLOGIE SOCILAE*, Tome 1, Paris, Larousse, p. 272-302.

***TALEB-IBRAHIMI KH.,** 1994, *les Algériens et leur (s) langue (s). Eléments pour une approche sociolinguistique de la société algérienne*, EL HIKMA, Alger.

TALEB-IBRAHIMI Kh.,** 2010 : « ***Le jeu de langues comme stratégie de communication » in Philippe Blanchet, Malika Kebbas, Atika Kara (directeurs), *Influences et enjeux des contestes plurilingues sur les textes et les discours,* Lambert Lucas, Rennes, 2010.

***TAP P.,** 1998, « Marquer sa différence », dans *L'IDENTITÉ*, Paris, Éditions Sciences Humaines, p. 65-68.

***TEMIM D.,** 2007 : « Nomination et représentation des langues en Algérie », In Les enjeux de la nomination des langues dans l'Algérie contemporaine, Chériguen F (dir.) 2007, Paris, L'Harmattan, p.p. 19- 35

***THOMAS S.**, « La « jeunesse algérienne » en lutte. Du rôle politique conflictuel d'une catégorie sociale hétérogène », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 134 | décembre 2013, mis en ligne le 19 décembre 2013, consulté le 08 mars 2015. URL : http://remmm.revues.org/8401.

***TOUNSI L.,** 1997, « Aspects des parlers jeunes en Algérie », in LANGUE FRANAÇISE, V114, PP.104-113.

***TRIMAILLE C.,** 1999 (a), « Le rap français ou la différence mise en langues ». Les parlers urbains, Lidil n°19, Grenoble, Lidilem

***TRIMAILLE C.,** 1999 (b), *De la planète Mars... Codes, langages, identités : étude sociolinguistique de textes de rap marseillais*, Mémoire de DEA sous la direction de J. Billiez, Université Stendhal, Grenoble III.

***TRIMAILLE C.,** 2003 (a), « Variations dans les pratiques langagières d'enfants et d'adolescents dans le cadre d'activités promues par un centre socioculturel, et ailleurs…» dans *CAHIERS DU FRANÇAIS CONTEMPORAIN*, n°8, 131-161.

***TRIMAILLE C.,** 2003 (b) : « Pratiques langagières et socialisation adolescentes : le tricard, un autre parmi les mêmes *?* », dans D. Caubet et al, *PARLERS JEUNES, ICI ET LA-BAS. PRATIQUES ET REPRÉSENTAIONS*, Paris, L'Harmattan.

***TRIMAILLE C. & BILLIEZ J.,** 2000, « Enjeux des désignations des sociolectes urbains générationnels », dans L.-J. Calvet & A. Moussirou-Mouyama (éds), *LE PLURILINGUISME URBAIN*, Didier Érudition, p. 209-228.

***VION R.,** 2000, *La communication verbale*, Paris, Hachette.

***WALTER** H., 1998, *Le français dans tous les sens*, Paris, Robert Laffont.

***WEINREICH U.,** 1953, *Languages in contact*, La Haye, Mouton.

***WEINREICH U.,** 1968, « Unilinguisme et multilinguisme », dans *LE LANGAGE, ENCYCLOPÉDIE DE LA PLEIADE*, vol. 25, p. 647-684.

***YAGUELLO M.,** 1998, *Petits faits de langue*, Paris, Seuil.

***YERMECHE O.,** 1999, « Réflexions sur l'intégration des termes d'origines arabe et française dans la berbère (kabyle) », dans *EL MOUBARIZ* n°13, ENS Alger, pp, 15/35.

***YERMECHE O.,** 2002, « une pratique langagière et sociale : le sobriquet algérien », dans *INSAYAT*, N°17/18 CRASC Oran, pp.97/110. 7

***ZABOOT T.,** 1988, *un code switching algérien : le parler de Tizi-Ouzou*, thèse de doctorat, université de la Sorbonne.

***ZABOOT T.,** 2001, « Le switching, stratégie communicative au service de locuteur(s) multilingue(s) » dans, *REVUE DES SCIENCES HUMAINES*, n°16, Université Mentouri, Constantine, pp. 59-65.

***ZABOOT T.,** 2002, « L'alternance codique : un fonctionnement idiosyncrasique » dans, *REVUE DES SCIENCES HUMAINES,* n° 17, Université Mentouri, Constantine, pp. 71-79.

***ZABOOT T.,** 2010, « La pratique langagière de locuteur(s) bilingue(s) », in *SYNERGIE ALGERIE n°9,* pp.201-210.

***ZENATI J.,** 2004, « *L'Algérie à l'épreuve de ses langues et de ses identités : histoire d'un échec répété* », P.138.[edition.cens.cnrs.fr/revue/pdf]

***ZONGO B.,** 1996, « *Alternance des langues et stratégies langagières en milieu d'hétérogénéité culturelle : vers un modèle d'analyse* », dans *LES POLITIQUES LINGUISTIQUES, MYTHES ET RÉALITÉS, L'ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE*, Aupelf-Uref.

15-Les annexes

Mini glossaire

Alternance: l'usage dans un même énoncé de deux langues différentes que ce soit par compétence (alternance de compétence) ou par erreur (alternance d'incompétence).

Apocope: changement phonétique consistant en la chute d'un ou de plusieurs phonèmes ou syllabes à la fin d'un mot.

Appropriation spatiale : ce terme renvoie aux mécanismes de catégorisation socio-spatio-langagière et aux dynamiques de construction identitaire.

Aphérèse: changement phonétique consistant en la chute d'un ou de plusieurs phonèmes ou syllabes initiaux d'un mot.

Argot: dialecte social qui désignait autrefois le langage des malfaiteurs, leur jargon secret et qui par extension désigne actuellement le vocabulaire propre à un groupe social qui se veut en opposition avec les autres. Il a pour principal objectif de ne pas être compris que par les initiés ou de marquer l'appartenance à un certain groupe.

Catégorisation langagière : ce terme renvoie à la territorialisation sociolinguistique.

Centralité socio-langagière : ce terme renvoie à la localisation des variétés langagières, identifiées comme valorisantes (le centre ville).

Confinement socio-langagière : ce terme renvoie aux variétés langagières identifiées comme stigmatisées et stigmatisantes (les périphéries de la ville).

Construction identitaire : ce concept renvoie aux stratégies identitaires définies en terme de : identification, différenciation, valorisation dévalorisation, inclusion, exclusion.

Contre-culture : une contre-culture est une sous-culture partagée par un groupe d'individus se distinguant par une opposition consciente et délibérée à la culture dominante.

Culture urbaine : ensemble de procédés artistiques, sportifs, et culturels provenant de l'espace urbain : langagières (verlan, argot, etc.), scripturales (graffiti, tags, etc.).

Dialecte: 1- dialecte régional, un système de signes et de règles combinatoires de même origine qu'un autre système considéré comme la langue, mais n'ayant pas acquis le statut culturel et social de cette langue indépendamment de laquelle il s'est développé. (Exemples: le francien, le picard)

2- dialecte social, un système de signes et de règles utilisé dans un groupe social donné ou par référence à ce groupe.

Différenciation : ce concept renvoie à la distanciation identitaire : création de contre normes, de nouvelles normes, affirmation des particularités intrinsèques aux groupes d'appartenance.

Emprunt: l'intégration d'un élément linguistique d'une langue à un autre système linguistique. L'emprunt est lié au prestige dont jouit une langue ou le peuple qui la parle.

Langue véhiculaire: langue servant à la communication entre des communautés ayant des langues maternelles différentes. C'est une langue utilisée d'une manière privilégiée pour l'intercommunication et l'intercompréhension.

Langue vernaculaire: un système linguistique spécifique employé dans la région et la communauté d'origine. C'est la langue maternelle de cette région ou de cette communauté.

Lexique: selon la lexicographie, le lexique est soit le livre comprenant la liste des termes utilisés par un auteur ou par une science, soit un dictionnaire bilingue qui met en parallèle des unités lexicales de deux langues. Comme terme général de la linguistique, il désigne l'ensemble des unités formant le vocabulaire, la langue d'une communauté ou d'un locuteur

Métaphore: figure de rhétorique basée sur l'emploi d'un mot concret pour exprimer une notion abstraite et ce en l'absence des mots introduisant la comparaison.

Néologisme: un nouveau mot construit et non hérité d'un état plus ancien de la langue. Il est considéré comme tel tant qu'il est encore mal lexicalisé, qu'il est récent aux oreilles des locuteurs ou qu'il est d'usage limité.

Sociolinguistique: discipline linguistique qui a pour tâche de décrire les différentes variétés qui coexistent au sein d'une communauté linguistique en les mettant en rapport avec les structures sociales. Elle s'intéresse à souligner la dépendance du linguistique par rapport au social.

Verlan: inversion de l'ordre des syllabes ou des phonèmes d'un terme en fonction du nombre des syllabes qu'il renferme (exemple: meuf pour femme)

Table de matière

Tome I

Introduction générale.....01

Partie I

Chapitre I : contours historique et linguistique

2.0 Introduction partielle..... 14
2.1.1 Repères historiques 16
2.1.2 La domination romaine 17
2.1.3 Les dominations vandale et byzantine 19
2.1.4 La conquête arabe 20
2.1.5 L'Algérie, de la présence Turque à la colonisation française 22
2.2.1 Présentation géographique 26
2.2.3 L'incursion Turque dans la "vallée du Sébaou" et l'émergence du village indigène 27
2.2.4 Occupation française et création du village européen..... 29
2.2.5 Tizi-Ouzou après l'indépendance 31
2.2.6 Principaux quartiers de la ville de Tizi-Ouzou 32
2.2.7 Enseignement 33
2.2.8 Economie et transport 34
3.1.1 La politique linguistique de l'Algérie 38
3.1.2 Les grandes étapes de l'arabisation du système éducatif 42
3.1.3 Les réalités sociolinguistiques de l'Algérie 42
3.2 Le statut des langues en présence..... 43
3.2.1 L'arabe moderne 43
3.2.2 L'arabe dialectal..... 44
3.2.3 Le Berbère (ou tamazight) 45
3.2.4 La Langue française 47
3.3.1 Français, langue étrangère en Algérie (aperçu historique)..... 48
3.3.2 L'école coloniale en Algérie 49
3.3.3 Période de 1830 à 1883 50

3.3.4 Période de 1883 à 1962 51
3.3.5 Statut de la langue française en Algérie indépendante 53
3.3.6 Le Français dans le système éducatif algérien 55
3.5 Conclusion partielle 59

Partie II

Chapitre I : Cadrage théorique

4.0 Introduction partielle 62
4.1 Saussure ou la révolution linguistique 64
4.2 De l'objet de la linguistique chez Saussure 66
4.3 De la critique de l'immanentisme structuraliste 67
4.4 La sociolinguistique urbaine 70
4.5 La sociolinguistique urbaine et la culture jeune 73
4.6 L'espace urbain : un concept clé 79
4.7 Le parler jeune, un concept flou 81
5.1 Définition de la population cible 85
5.1.1 La question jeune 85
5.1.2 Jeunes et violence urbaine 87
5.1.3 Les pratiques culturelles des jeunes 89
5.1.4 La culture jeune, une quête de légitimité dans l'espace urbain 90
5.1.5 La culture jeune, de l'illégitimité à la valorisation de soi 92
5.1.6 Les graffiti, un instrument de visibilité pour les jeunes 94
5.1.7 Le rap, un moyen de revendication 95
5.2 Attitudes, origines et histoire du mot 97
5.2.1 Les attitudes langagières 97
5.2.2 Les représentations langagières 99
5.3 Le concept de l'identité 100
5.3.1 Identités dans une perspective sociolinguistique 100
5.3.2 Identité, un concept clé 101
5.3.3 Définitions 101
5.3.4 Les identités collectives 105

5.4 Conclusoion partielle.....107

Chapitre II : Cadrage méthodologique

6.0 Introduction partielle..... 110
6.1 A la découverte du terrain..... 111
6.1.2 L'échantillon..... 113
6.1.3 Le premier moment de l'enquête..... 114
6.1.4 Le questionnaire..... 115
6.1.5 Questionnaire..... 118
6.2 Le deuxième moment de l'enquête..... 123
6.2.1 Le cadre général de la cueillette des données..... 124
6.2.2 La cueillette des données : les graffiti..... 124
6.2.3 Grille d'observation des graffiti..... 125
6.2.4 Constitution de notre corpus..... 126
6.3 Le troisième moment de l'enquête.....127
6.3.1 Echantillon d'étude..... 127
6.3.2 Démarche de travail..... 128
6.3.3 Le corpus..... 128
6.4 Quatrième moment de l'enquête.....131
6.4.1 L'échantillonnage..... 132
6.4.2 Démarche de travail..... 132
6.4.3 L'entretien.....133
6.5 Conclusion partielle.....135

Partie III

Chapitre I : plurilinguisme et usages des langues à Tizi-Ouzou

7.0 Introduction partielle..... 137
7.1 Résultats de l'enquête..... 138
7.1.1 Résultats des données du questionnaire..... 138
7.1.2 Caractéristiques propres aux répondants..... 139
7. 2 Le contact des langues dans une réalité plurilingue..... 141

7.2.1 Evaluation du plurilinguisme des locuteurs selon le sexe..... 142
7.2.2 Evaluation du plurilinguisme des locuteurs selon la profession..... 143
7.2.3 Evaluation du plurilinguisme des locuteurs selon la tranche d'âge..... 144
7.3 Usages des langues..... 145
7.3.1 Usages des langues avec les partenaires de la communication..... 145
7.3.2 Usage des langues avec les parents et les proches de la famille résidant en Algérie et à l'étranger..... 146
7.3.3 Usage des langues avec les amis (es)..... 147
7.3.4 Usage des langues dans les lieux publics..... 148
7.3.5 Usage des langues avec l'administration..... 148
7.3.6 Usage des langues dans les médias électroniques..... 149
7.3.7 Usage des langues dans les activités de loisir..... 150
7.3.9 Usage des langues à l'avenir.....151
7.4 Usages du français dans la communication quotidienne et sociale.....153
7.4.0 Les répondants.....153
7.4.1 Usage du français avec les partenaires de la communication..... 154
7.4.2 Usage du français avec les parents et les proches de la famille résidants en Algérie et à l'étranger..... 154
7.4.3 Usage du français avec les amis.....155
7.4.4 Usage du français dans les lieux publics.....156
7.4.5 Usage du français dans l'administration :..... 156
7.4.6 Usage du français dans les médias électroniques :..... 157
7.4.7 Usage du français dans quelques activités de loisir.....158
7.4.8 Usage du français dans la lecture.....158
7.4.9 Usage du français à l'avenir..... 159
7.5 Les attitudes à l'égard de la langue française..... 160
7.6 Conclusion Partielle..... 166

Chpitre II : Analyse des graffiti de la ville de Tizi-Ouzou

8.0 Introduction partielle..... 169
8.1 Objectifs de cette enquête..... 171
8.1.2 Faire le portrait des écrits manuscrits illégaux..... 174
8.1.3 Considérations linguistiques : choix graphiques..... 175
8.1.4 Les graphies en usage..... 176

8.1.5 Comment saisir le sens des graffiti inscrits sur les supports offerts par le contexte de la ville de Tizi-Ouzou?..... 177
8.2 Graffiti identitaires et non identitaires 178
8.2.1 Graffiti identitaires et phénomènes de polyphonie 185
8.2.2 Graffiti tizi-ouziens, entre slogans politico-contestataire et déclarations sentimentales.....187
8.2.3 Distribution des graffiti, centre ville/ périphéries de la ville.....193
8.2.4 Les graffiti dans le « centre ville »..... 193
8.2.5 Les graffiti dans le quartier dit : « nouvelle ville »..... 202
8.2.6 Les graffitis de la haute ville :..... 208
8.3 Les graffiti tizi-ouziens et les espaces de la ville.....210
8.4 Conclusion partielle 212

Partie IV

Chapitre I : Analyse des textes des rappeurs tizi-ouziens

9.0 Introduction partielle..... 215
9.1 L'emprunt.....216
9.1.1 L’emprunt comme enrichissement des langues maternelles..... 216
9.1.3 Emprunts au français adaptés à la langue arabe..... 220
9.1.4 Emprunts au français adaptés à la langue kabyle et à l’arabe dialectal.....224
9.15 Emprunt à l'anglais.....226
9.2 L'interférnce.....229
9.3 Alternance codique.....231
9.3.1 Exemple d’alternance arabe/français.....232
9.3.2 Exemple d’alternance français/arabe 233
9.3.3 Exemple d’alternance kabyle/français 234
9.4 Mélange codique (code mixing)..... 234
9.4.1 arabe/français -/arabe/ français 234
9.4.2 français/arabe/français/arabe..... 236
9.4.3 arabe/français/arabe..... 236
9.4.4 kabyle/français/kabyle..... 237
9.4.5 français/kabyle/français..... 237
9.5 Le verlan.....239
9.5.1 La troncation 239

9..5.2 Le néologisme 242
9.5.3 La siglaison 244
9.5.4 La métaphore 246
9.6 Des mots pour échapper au contrôle social 248
9.7 Des obscénités pour exorciser le mal 253
9.8 De la dévalorisation de l'autre comme quête de légitimité dans l'espace public 257
9.9 Conclusion partielle 259

Chapitre II : Analyse des expressions propres aux jeunes tizi-ouziens

10. Introduction partielle 261
10.1 Drogues et pratiques illicites 264
10.2 Les relations groupales des jeunes 268
10.3 L'image de l'autre 269
10.4 Critiques, insultes et embêtements 272
10.5 Violence symbolique contre l'ordre établi 274
10.6 Le paraître chez les jeunes tizi-ouziens 276
10.7 Désignation d'objets et de voitures 278
11 Analyse des résultats de l'entretien semi-directif 280
11.1 Les jeunes tizi-ouziens el leurs langues 280
11.2 L'arabe algérois comme valorisation linguistique chez les jeunes tizi-ouziens 280
11.3 Langue et intégration au milieu urbain tizi-ouzien 283
11.4 Le quartier, refufe linguistique 284
11.5 Les langues et les espaces de la ville de Tizi-Ouzou 286
11.5.1 Le kabyle comme langue territorialisée 286
11.5.2 La langue arabe (le zdimoh) ou le confinement linguistique 287
11.5.3 Le français langue a-territorialisée 289
11.6 Conclusion partielle 294

Chapitre III: Discussion des résultats de la recherche

12. Discussion des résultats de la recherche 297
12. 1 Plurilinguisme et usages du français chez les jeunes tizi-ouziens 299
12.2 Analyse de quelques graffiti de la ville de Tizi-Ouzou..... 301
12.3 Le rap à Tizi-Ouzou 302
12.4 Le langage des jeunes et la norme, la fonction cryptique de ce langage 305

13.Conclusion générale.....308

14. Bibliographie des références citées.....316

15-Les annexes (mini-glossaire).

Tome II

ANNEXE 1 : Le questionnaire 1

ANNEXE 2 : Les garffiti.....6

ANNEXE 3 : Les textes du rap 66

ANNEXE 4 : Transcription du corpus (entretien semi-directif).....110

Table des matières.